





VOYAGES DE PIETRO DELLA VALLÉ, GENTILHOMME ROMAIN,

Dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, les Indes Orientales, & autres lieux.

NOUVELLE EDITION,

Revuë, corrigée & augmentée.

TOME QUATRIÉME.



A ROUEN,
Chez ROBERT MACHUEL, derriére le Chœur S. Martin-sur-Renelle.

M. DCC. XLV.

Avec Aprobation & Privilége du Roy.

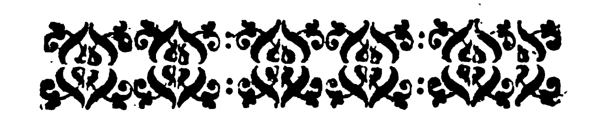


TABLE DES LETTRES

Contenuës

Au Tome IV. des Voïages de Pietro della Vallé.

LETTRE V. D'HISPAHAN.

Des 22. Avril & 8. Mai 1619.

Je décrirai l'honneur des fureurs de la guerre,
Et des ruisseaux de sang boüillonnans sur la terre.

CEs deux vers, que le Siéur della Vallé a empruntez du sixiéme Livre de l'Ænéïde de Virgile, & qu'il a mis à la tête de cette lettre, dévroient sufire pour en marquer le sujet, & servir d'argument à ceux qui doutent que ledit Sieur della Vallé ait donné des preuves de son courage sous les enseignes de Perse. Mais comme les Dames abhorrent naturellement le carnage, & que cette lettre porte une infinité d'autres curiositez, elles y aprendront au moins, à l'exemple de Ma-

 dame

Fin de la Table des Lettres du Tome IV.

VOYAGE

VOYAGES DE PIETRO DELLA VALLÉ EN PERSE.

LETTRE V. D'HISPAHAN.

Des 22. Avril & 8. Mai 1619.

Je décrirai l'horreur des fureurs de la guerre,
Et des ruisseaux de sang, boüillonnans sur la terre.

Ces deux vers, que le Sieur della Vallé a empruntez du sixiéme Livre de l'Æneide de Virgile, & qu'il a mis à la tête de cette lettre, dévroient sufire pour en marquer le sujet, & servir d'argument à ceux qui doutent que ledit Sieur della Vallé ait donné des preuves de son courage sous les enseignes de Perse. Mais comme les Dames abhorrent naturellement le carnage, & que cette lettre porte une infinité d'autres belles curiositez; elles y aprendront au moins, à l'exemple de Madame Maani, à ne pas balancer pour suivre le sort d'un mari, & a ne produire que de beaux sentimens en de semblables ocasions. Je me persuade aussi, puisque les Ambassadeurs, qui se rendent en cette Ville, atirent sur eux les ieux des uns & des autres, lorsqu'ils y font leur entrée; que la description que fait l'Auteur de celle des Ambassadeurs d'Espagne dans Cazuin; de Moscovie dans Ardebil; de Turquie, de l'Inde, & du grand Mogol, dans la premiere de ces deux Villes, inspirera aux amateurs de ces spectacles, la curiosité de parcourir cette lettre, pour en être parfaitement & agréablement informez. Après tout, je suis persuadé qu'un chacun y lira, avec plaisir, le portrait du Roi Abas, sur lequel le Sieur della Vallé a travaillé, avec assez de succès, pour en donner une parfaite idée.

ONSIEUR,

Il me souvient fort bien que la derniére lettre que je vous écrivis de *Cazuin*,

en date du vingt-cinquiéme de Juillet passé, étoit imparfaite, parce que le départ inopiné du Pere Augustin, à qui je la confiai, ne me permit pas de l'achever, ni d'y exposer ce qui m'étoit arrivé, & ce que j'avois vû jusqu'à present. Je vous y ai seulement entretenu de notre arrivée dans *Cazuin* avec le Roi; des promenades qu'il fait tous les soirs à cheval dans la grande place de la ville; du jeu de paillemail à cheval, auquel il s'exerça dès le premier soir. Enfin de la façon que l'on fait sa cour en cette Ville: parce qu'il étoit toujours de la sorte à cheval au milieu du *Meidan*, passant le tems en cent conversations diférentes, qui ne se terminent jamais sans vider plusieurs tasses de vin pur, dont lui-même s'aquitoit fort souvent, tout à cheval qu'il étoit, & qu'il nous communiquoit aussi de la même façon; je veux dire à ses hôtes, & à quelqu'autres personnes de condition, qu'il desiroit particuliérement favoriser. Desorte que, sans m'écarter davantage de mon sujet, je continuerai tout de bon les circonstances de mon histoire, que j'avois interrompuë. Je raconterai plusieurs actions héroïques; comme, par exemple, les réceptions & les audiences de quelques Ambassadeurs étrangers, où j'ai toujours été present; & tout le progrés de la guerre de l'année passée, dans laquelle j'ai incessanment acompagné le Roi, avec plusieurs autres grands Capitaines.

Nous arrivâmes l'onziéme de Juin à *Cazuin*, où le Roi donna audience publique, dès le matin, à la porte intérieure de son Pa-

Palais, & où je fus present. Le Roi même m'aïant aperçû, pour me témoigner son estime, apella le Mehimandar ordinaire, qui a soin des hôtes, & lui donna ordre de savoir de moi, si j'étois là pour quelque afaire, ou si je desirois quelque chose; mais je lui dis que non; & que je ne paroissois seulement auprès de lui, que pour ofrir mes services à Sa Majesté, & lui faire la cour, de même que les autres grands Seigneurs du Roïaume. Entr'autres choses, dont parla le Roi en cette audience, & si haut, qu'un chacun l'entendoit, où assurément il y a plaisir de se trouver; parce qu'on y debite souvent des afaires d'importance, & que l'on y aprend ordinairement toutes les nouvelles; le Roi fit venir un crieur public, & lui commanda de publier, à la même heure, par toute la Ville, que tous les gens de guerre, de quelque condition qu'ils fussent, se rendissent au premier jour dans la Ville de Sultanie, éloignée de *Cazuin* de trois petites journées seulement, sur le chemin de *Tebriz*, où l'armée avoit son rendez-vous, pour passer de-là, où les afaires du Roïaume l'apelleroient.

Le Roi de Perse a beaucoup d'estime pour le sieur della Vallé.

Le commandement du Roi fut incontinent exécuté, & publié en même-tems par toutes les ruës, par quantité de crieurs, mais de la voix seulement; parce qu'ils n'ont point acoûtumé d'aficher de placards aux carfours, comme nous faisons. Ainsi chacun fut assuré que l'on feroit la guerre cette année-là, dont la résolution avoit été fort incertaine jusqu'à cette heure. Tous les soldats commencérent donc immédia-

rement à marcher vers Sultanie ; & non-seulement de *Cazuin*, où le Roi séjournoit, avec quelques Seigneurs des plus considérables. *Corcibasci* son gendre, reçût aussi ordre de se rendre à Sultanie, pour avoir soin des troupes qui y arrivoient de tems en tems ; mais encor de toutes les autres Provinces du Roïaume ; parce que le même ban, que l'on publia dans *Cazuin*, fut presque fait dans le même-tems, selon leur coûtume, dans toutes les autres Villes de la dépendance du Persan, par un ordre que le Roi avoit envoïé auparavant. Le soir même de la publication du ban, le Roi, pour réjoüir peut-être le peuple, que la nouvelle de la guerre avoit un peu émû, nous donna, au milieu de la place, le divertissement d'un autre jeu usité aussi dans la Perse, par le peuple à pié, & non pas par les gentilshommes à cheval. Ils y menent un loup vif, & l'y laissant en liberté ; le peuple qui se met en troupe, le court tout à l'entour, chacun élevant son manteau devant soi ; & de cette façon, avec des cris & des hurlemens qu'ils font, ils irritent cét animal de telle sorte, que de colére, & tout plein de furie, il fond sur eux. Alors ceux qui le voïent venir, fuïent à perte d'haleine, & les autres le poursuivent ; enfin, sans le toucher jamais, ni lui faire de mal, avec leurs hurlemens seulement, & leurs manteaux, ils le font courir deçà & delà, desesperé, sans qu'il puisse blesser personne ; parce que quoique quelquefois il atrape, & qu'il morde quelqu'un de ceux qui le poursuivent de plus près, il ne le peut pas

Divertissement de la course du loup.

pas néamoins ni tuer, ni incommoder notablement, à cause de la foule du peuple qui s'y rend incontinent.

Ce jeu de soi n'est pas divertissant : mais ces cris d'allégresse, que font en même-tems, & comme de concert, plusieurs milliers de personnes en courant, sautant, riant, & étendant leurs manteaux, inspirent une certaine joïe secrette qui donne du plaisir. Le Roi cependant en est spectateur à cheval comme nous, où tous ensemble nous l'entretenons agréablement. Mais afin qu'il ne manque rien à cette fête, la coupe d'or y est en vénération, selon la coûtume, & chacun lui rend ses hommages, par des brinds infinis qu'on se livre les uns aux autres, & que de gros morceaux de nége rendent délicieux, en la compagnie de certains fruits piquans, comme des prunes, des abricots verds, & d'autres semblables, dont on se sert pour abatre & réprimer les vapeurs du vin. Et en éfet, par ma propre expérience, je n'ai rien trouvé de plus souverain. Ce jeu du loup se fait très-souvent; parce que tous les soirs, lorsqu'on ne donnoit point d'audience à personne, ou que l'on ne devoit point recevoir des presens, ou qu'il ne se faisoit point d'autre semblable assemblée d'importance ; l'un de ces deux jeux, ou du loup, ou du paillemail, ne manquoit jamais; c'est aussi en cela seulement qu'ils font consister leurs spectacles publics. A cét éfet, on balie & on arose la place tous les soirs; & plusieurs hommes, qui sont destinez à cét emploi, y portent l'eau qui y est nécessaire, de laquelle ils la moüillent plusieurs fois d'un bout à l'autre.

On a soin d'aroser le Méidan, pour empécher la pousſiére.

Je fus coucher le soir du douziéme de Juin, pour la premiere fois, dans une maison que l'on me marqua auprès du Palais Roïal: parce que jusqu'alors, à cause de la confusion qu'il y avoit à trouver des maisons commodes, je m'étois retiré, comme plusieurs autres, sous mes tentes. Le Roi commanda, avant de quiter ce champ de bataille, que le lendemain aucun des *Chizilbasci* ne parut avec son turban ordinaire seulement; mais qu'ils portassent tous le *Tag*, duquel néamoins ils ne se servent qu'aux jours de cérémonie. Parce qu'il est fort pesant, ils ne le portent pas ordinairement. Au moins jusqu'à present je ne l'ai encor jamais vû porter au Roi. Ce sont seulement les particuliers qui le portent, & principalement ceux qui éxercent quelques charges auprès du Roi, presque comme font dans Rome certaines personnes qui ont quelque dignité, & qui ne paroissent jamais devant un Prince, ni dans des solemnitez, qu'avec leur habit de cérémonie, & diférent de l'ordinaire.

Excepté donc ces jours de cérémonie, & très-souvent même devant le Roi, quand il ne le commande pas autrement, ils portent ordinairement, comme les autres, sans aucun petit bonnet, le turban tout seul, entortillé sur la tête nuë, avec une ligature fort bizarre; de cette façon il est leger, & beaucoup plus beau, selon moi, & de meilleure grace, que celui dont ils se servent avec le *Tag*. C'est avec cét habillement de tête, que quelques *Chans*, & des personnes de haute condition, qui par une espéce d'indiférence ou de vanité,

té, ne se soucient pas de porter de plus beaux, & de plus riches turbans, vont voir le Roi en particulier. Comme de certains personnages que l'on voit à Rome, qui pour trancher davantage du grand, vont quelquefois par la Ville avec un chapeau noir, quoiqu'ils en doivent porter d'autre couleur, beaucoup plus noble, & plus estimée d'un chacun.

Du commandement que le Roi fit aux *Chizilbasci*, de venir avec le *Tag*, nous conclûmes, qu'il se passeroit le lendemain quelque chose de conséquence dans la place, & qu'il y auroit quelque cérémonie; desorte que nous nous y rendîmes le soir du treiziéme de Juin, bien plûtôt que nous n'avions acoûtumé. L'audience, que l'on donna à un Ambassadeur Turc, fut le sujet de cette assemblée extraordinaire. Cét Ambassadeur avoit été envoïé pour traiter de la paix, non pas de la part du Grand Seigneur: mais de son *Serdar*, ou Lieutenant Général, Hali Bascia, qui avoit hiverné dans la Ville d'*Amid*, principale de la Province, qu'ils apellent *Diarbechir*; & nous autres, Mésopotamie.

Cét Ambassadeur s'étoit rendu à *Cazuin*, plusieurs jours auparavant que le Roi y arrivât; mais il n'avoit pas encor eu audience; de maniére qu'il y fut admis ce jour-là pour la premiére fois. Le Roi ne le voulut pas recevoir dans le Palais, ni ailleurs, avec le régal ordinaire; mais à cheval dans la place, peut-être pour l'une de ces deux raisons. Ou pour avoir ocasion de lui faire moins d'honneur, comme à un Député, qui venoit, non pas de la part du Prince, mais d'un

Le Roi ne le voulut pas recevoir avec les cérémonies ordinaires.

d'un Lieutenant Général seulement ; & peut-être pour se venger de la mauvaise réception qu'ils avoient faite dans Constantinople à son Ambassadeur, qui s'y rendit dans le tems que j'y étois, & des excès qu'ils commirent en sa personne. En éfet, *Sultan Achmed*, qui régnoit alors, ne le voulut jamais voir, ni lui donner audience, & ne le considéra jusqu'à sa mort, qu'en qualité de prisonnier. Au contraire, son frére Mustafa, qui lui succéda à l'Empire, le vit, & le reçût, avec tous les témoignages de bienveillance qui lui furent possibles. Comme il ne desiroit rien davantage, que de joüir d'une profonde paix, & de la bien établir, il l'envoïa à *Sedar*, qui étoit dans *Amid*, afin d'en conférer ensemble. Néamoins il y étoit encor comme prisonnier ; parce qu'ils ne l'avoient pas expédié, ni renvoïé au Roi de Perse. Ou bien il se peut faire peut-être que le Roi en voulut user de la sorte, pour laisser des marques de son courage à cét Ambassadeur, & qu'il étoit dans la résolution de déclarer la guerre, & de la faire tout de bon. Quoiqu'il en soit, l'audience se passa de la sorte.

Le Roi étant arrivé dans la place, qui étoit remplie, selon la coûtume, d'une infinité de personnes, nous nous retirâmes tous à cheval, chacun à sa place ordinaire ; & le Roi, avec deux ou trois des principaux de son Conseil, se rendit au bout de la place, par l'un des côtez, en se promenant doucement & s'entretenant avec eux. Le Méhimandar cependant introduisit l'Ambassadeur Turc à cheval, avec quel-

ques

ques-uns des siens, par l'autre bout de la place, qui est oposé à celui que tenoit le Roi; parceque, comme je vous ai dit, ce *Méidan* est beaucoup plus long que large. Mais il ne le conduisit pas incontinent droit au Roi; il le fit demeurer au milieu de la place, auprès d'un poteau que l'on y a planté, pour y tirer au but avec l'arc & les fléches, & le laissa là en conversation en cét endroit, comme le lieu que le Roi fréquente davantage, & où il demeure en conférence plus volontiers qu'en quelque autre lieu que ce soit. Là auprès, en un endroit qui est le plus honorable, non pas au milieu, mais sur les côtez; nous autres, qui sommes hôtes du Roi, avons acoûtumé de prendre place, & de cette façon, avec les plus grands de la Cour, nous formons un cercle autour du Roi, le plus près de sa personne que nous pouvons. Le Roi néamoins, passant exprès ailleurs, & se promenant doucement, y resta quelque peu de tems, feignant de ne pas voir l'Ambassadeur qui l'atendoit, & de ne penser pas à lui. A la fin cependant il se rendit à ce poteau, selon sa coûtume. Alors l'Ambassadeur, après l'avoir salué, sans toutefois décendre de cheval; parce qu'on en use de la sorte; & quand le Roi est à cheval, personne ne met pié à terre pour lui parler, non pas même de ses vassaux; à moins que ce ne fût pour lui presenter la main, ou le pié, ce qui n'arrive que très-rarement, & en de certaines ocasions particuliéres. Après, dis-je, l'avoir salué, il voulut lui presenter une lettre, de la part du *Serdar*. Mais le Roi qui avoit, comme

De quelle façon le Roi le reçût.

grand politique, des pressentimens du contenu de cette lettre, & qu'elle ne portoit que des conditions de paix qui ne lui plaisoient pas, ne la voulut pas autrement recevoir, & dit à l'Ambassadeur, qu'il ne desiroit pas d'entendre, ni de voir d'autres lettres. Mais qu'en peu de mots, il vouloit que les Turcs conservassent ce qu'il leur apartenoit, & se maintenir aussi dans la possession de ce qui étoit à lui; que s'ils étoient contents que les choses allassent de la sorte; comme sans doute ils le devoient être, s'ils se laissoient conduire par la raison, que, de son côté, il en seroit très-satisfait, & qu'il concluroit la paix très-volontiers. Mais que s'ils avoient d'autres prétentions, il étoit inutil d'en parler davantage.

Il ajoûta, que les Turcs avoient reçû des marques de l'inimitié des Persans; qu'ils n'ignoroient pas de quelle importance elle étoit; & par conséquent, que s'ils faisoient la paix, ils en joüiroient paisiblement, & qu'ils éprouveroient ce que c'est que de vivre en bonne intelligence. Il répéta plusieurs fois, que s'ils vouloient faire la paix, à des conditions justes & raisonnables, il y donneroit les mains très-volontiers, & qu'il y souscriroit de très-bon cœur. Mais que s'ils desiroient de faire la guerre, avec ce grand épanchement de sang, & aux dépens du pauvre peuple, qu'ils en seroient coupables, & qu'il paroîtroit le premier au combat, à la tête de ses troupes. Et que si les Turcs mettoient leur confiance en l'abondance de leurs tresors, & au grand nombre de leurs soldats; il avoit

son

son *Dieu* particulier pour lui, prononçant *Allahum*; mon *Dieu*, & *Muhammed* & *Ali*, qui étoit le trépié, ou le foïer, ou pour mieux dire, de certaines petites murailles de terre qui soûtiennent la chaudiere; façon de parler, usitée en ces quartiers, qui signifie l'apui, l'espérance, la confiance, ou les biens & la vie. Et répétoit toûjours, que s'ils vouloient la paix, ce qui apartenoit aux Turcs, seroit aux Turcs; & que ce qui apartenoit aux Persans, ne leur seroit point contesté; que de cette façon, il la desiroit aussi passionnément. Il prononçoit ces choses si hautement; que non-seulement nous autres, qui étions auprès de lui, l'entendions facilement; mais encor une bonne partie de ceux qui étoient dans la place.

Façon de parler de Dieu chez les Persans.

L'Ambassadeur repliqua plusieurs choses; mais parce qu'il parloit beaucoup plus bas que le Roi, je ne pus pas bien les entendre toutes: j'en entendis seulement la substance; savoir, qu'à ces conditions les Turcs ne concluroient jamais rien. Le Roi, qui parle beaucoup, & qui est fort abondant en paroles, dit encor, que si les Turcs étoient raisonnables, ils devoient être satisfaits, & qu'ils ne pouvoient pas prétendre desormais à la souveraineté de tout le monde: & que s'ils se contentoient, il étoit aussi satisfait; sinon, qu'il leur déclaroit la guerre, & qu'il n'en faloit pas parler davantage. Que ses *Chizilbasci* n'étoient pas comme les Turcs, qui portoient de grands turbans, & qui ne tiroient jamais les mains de dedans leurs manchons, de peur d'avoir froid. Mais qu'ils étoient

Grande conférence du Roi avec cét Ambassadeur.

promts & agiſſans ; qu'ils ne portoient qu'une épée courbe, & qui n'avoient qu'un cheval : qu'ils étoient faits à la fatigue, & dans une impatience d'en venir aux mains. De maniére, que ſi les Turcs vouloient la guerre, il leur métroit en tête ſon fou *Carcica*, qui les extermineroit & les réduiroit en poudre : ſe ſervant de la phraſe *Siziſené eileſin*, qui eſt énergique en la langue Turque, & qui ſignifie proprement, qu'il vous extermine.

Belle allusion que fit le Roi au nom de ſon Lieutenant Général.

Par cette façon de parler ; le Roi fit alluſion fort agréablement au nom propre de ſon Lieutenant Général, qui s'apelle *Carcio Beig*, & qui éxerce particuliérement la charge de Capitaine Général de la Milice des eſclaves du Roi. Cét Oficier, outre cette charge, fait encor à preſent celle de Capitaine généraliſſime ſur tous les autres Généraux, & *Chans*. C'eſt pourquoi pluſieurs, & avec beaucoup de raiſon, lui donnent une qualité plus relevée, & le nomment *Carcica chan*. Mais la parole *Carcica*, qui eſt le nom propre, ſignifie faulcon, un oiſeau de proïe. Parce que naturellement il eſt brave, réſolu, & dans des impatiences continuelles d'en venir aux priſes avec quelqu'un. Le Roi, par raillerie, l'apelle fou ; deſorte qu'il dit fort à propos à l'Ambaſſadeur Turc ; pauvres miſérables que vous êtes, je lâcherai ſur vous mon faulcon inſenſé, qui vous taillera en piéces. Je vous avouë ingénuëment, que de ſa part, je n'ai rien entendu de plus juſte, ni de mieux penſé.

Il ajoûta encor, que les Turcs ne ſeroient pas plus heureux cette année, qu'ils

l'a-

l'avoient été les deux années précédentes, sous la conduite de l'autre *Serdar Muhammed Bacha*, lesquels s'en retournérent, en pleurant, comme autant de femmes. A la fin, répétant plusieurs fois les mêmes choses que je vous ai spécifiées ci-dessus; savoir, que s'ils vouloient souscrire à la proposition qu'il leur avoit fait, il feroit la paix très-volontiers; sinon, qu'il étoit prêt dans la place. En même-tems, sans donner lieu à l'Ambassadeur de repliquer davantage, il piqua son cheval, & le laissa-là tout seul. Parce que d'abord que le Roi décampe, nous le suivions & l'acompagnons tous. Il se retira; mais d'une façon très-extraordinaire & bizarre; & en même-tems, non-seulement les Gentilshommes, qui l'environnoient, mais encor tous les spectateurs de la place, qui avoient été témoins de cette conférence, pour marquer qu'ils aprouvoient les propositions que le Roi avoit avancées, & la guerre qu'il avoit déclarée, firent un cri de joïe, invoquant, à perte d'haleine, plusieurs fois le nom de Dieu, selon la coûtume de ce païs en semblable ocasion. *Allah, Allah*. Voilà la façon dont cette conférence se termina, & comment en peu de tems, & dans ce petit espace du milieu de la place de *Cazuin*, la mort ou la vie de plusieurs milliers d'hommes, & le repos, ou la ruïne & la perte d'une infinité de personnes innocentes, fut concluë entre deux Chefs de parti.

Guerre déclarée, entre le Roi de Perse & le Grand Seigneur.

L'on nous donna avis le lendemain, qui étoit le jeudi quatorziéme de Juin, que l'Ambassadeur d'Espagne, qui venoit par la

la route de l'*Inde d'Ormuz*, & que l'on atendoit depuis si long-tems à la Cour de Perse, comme je vous l'ai écrit dans mes précédentes, étoit enfin arrivé dans un bourg, éloigné de *Cazuin* d'une lieuë seulement, où il atendoit l'ordre du Roi, pour faire son entrée dans la ville, dans laquelle on avoit déja préparé son logis. A ces premieres nouvelles, afin de m'aquiter de mon devoir envers le Ministre d'un si grand Roi Chrétien & Catholique, j'envoïai incontinent mon truchement en cét endroit, pour lui faire compliment de ma part, & l'assûrer que je ne manquerois pas de lui aller faire la révérence. Mes promesses eurent leur éfet; parce que dès le lendemain, l'ordre aïant été donné, que l'Ambassadeur feroit son entrée, je fus le premier de tous au-devant de lui, à plus d'un mille de la ville. En l'abordant je lui fis toutes les civilitez qui me furent possibles, jusqu'à vouloir décendre de cheval; chose pourtant que l'on n'a pas acoûtumé de faire dans la Perse; non pas même au Roi. Peu de tems après moi, le *Mehimander Hüssein Beig* se rendit auprès de lui, avec le *Daroga*, ou le Gouverneur de *Cazuin*, l'Ambassadeur, & *Daud Chan*, frére d'*Immanculi*, *Chan de Sciraz*, qui y étoient tous allez par ordre du Roi, montez avantageusement, avec des vestes de satin & de brocard, & la plûpart avec des selles d'argent & d'or, & des turbans, garnis de plumes & de pierreries; de maniére qu'il se fit une trés-belle & nombreuse cavalcade.

Le Roi envoïe au-devant de lui.

De tant de cavaliers, si lestes, & si bien mon-

montez, qui formoient cette cavalcade, *Daud Chan* dit à l'Ambassadeur qu'ils étoient tous esclaves du Roi. Mais il n'avança cette rodomontade; que pour exagérer davantage la magnificence & la grandeur du Roi de Perse, afin d'en inspirer une pensée d'estime extraordinaire à l'Ambassadeur, & qu'il jugeât de la qualité & de la valeur du Roi, sur la bonne mine de ses esclaves. Nous acompagnâmes l'Ambassadeur deux à deux, *Daud Chan* & moi: le truchement de l'Ambassadeur aloit au milieu de nous, vétu à l'Espagnole, nud tête; & de cette façon nous étions précédez de quelques pas par le *Daroga*, le *Mehimander*, & le *Calanter*, qui étoient fort bien montez.

Pendant toute la marche, l'Ambassadeur s'entretint toûjours avec *Daud Chan*, à la famille duquel il protestoit d'avoir voüé une amitié très-particuliére. En éfet, il exagéroit fort le courage & le mérite d'*Allach-verdi chan* leur pere; disoit qu'il regrétoit fort la mort d'un si grand homme, & qu'il étoit fâché de ne l'avoir point vû en vie; & plusieurs autres choses semblables. Je m'étonnai fort de ces discours; parce qu'encor qu'*Alla-verdi chan* fut d'un mérite extraordinaire; selon moi néamoins, les Ministres du Roi d'Espagne ne lui doivent pas ces caresses, ni ces témoignages d'amitié; puisque ce fut lui qui prit, sur les Portugais, & sur le Roi d'Ormuz, leur vasal, l'Ile de *Bahrein*, où se pêchent les plus fines perles; celles que l'on estime davantage, & que son fils *Immanculi chan*, qui lui succéda en ce gouver-

vernement, emporta sur les mêmes Portugais, qui la gardoient, la forteresse de *Bender*, qu'ils tenoient en ce détroit avec plus de deux cens milles d'étenduë de mer.

Mais pour ne me pas écarter davantage, cét Ambassadeur d'Espagne s'apelle *Don Garcia de Silvai Figueroa*. Il est fort âgé; & quoiqu'il soit tout blanc, & sans dents; il est néamoins fort robuste, & si dispos, qu'il fit son entrée à cheval dans la ville, quoiqu'il voïage ordinairement dans une litiére. Il étoit vétu à l'Espagnolle, de même que tous ceux de sa suite, mais fort superbement, & fort proprement; avec des fraises godroneés & empesées, & autres galanteries, qui sont extraordinaires en ces quartiers. Sans doute il auroit paru beaucoup, si son train avoit été plus nombreux; mais il n'avoit pas plus de vingt ou vingt-cinq personnes, vétuës à la mode des Européens. Aprés l'avoir acompagné jusqu'à son logis, les Seigneurs Persans, selon leur coûtume, sans même décendre de cheval, se retirérent tous chez eux. Il n'y eut que le Méhimandar, à cause de sa charge, qui l'acompagna jusques dans la chambre; & moi, comme son compatriote; car en ces quartiers, tous tant que nous sommes de Chrétiens d'Europe, nous nous apellons de ce nom-là. Non-seulement je le conduisis jusques dans sa chambre; mais je demeurai plus d'une heure en conversation avec lui, sur de diférents sujets, & particuliérement sur les afaires d'Espagne. Depuis quelques mois, j'avois persuadé, tant aux Religieux, qu'aux séculiers Européens, qui sont en ces quartiers,

Le Méhimandar le conduisit jusques dans l'apartement.

tiers, & que je pratique ordinairement, de traiter d'excellence M. l'Ambassadeur; parce que de tout tems, conformément à la coûtume des Portugais, on ne donnoit point d'autre titre que de Seigneurie, non-seulement aux Ambassadeurs, qui vénoient quelquefois d'*Espagne;* mais même au Vice-Roi de l'*Inde.* De maniére qu'après quelque refléxion, sur ce que plusieurs Chrétiens de diférentes nations de l'Europe, qui savoient de quelle façon on traitoit en nos quartiers les Ambassadeurs du Roi Catholique, & que tous les Francs, qui se trouvoient ici, donnoient ordinairement le titre d'Illustrissime au Résident d'Angleterre en ce païs: & qu'en particulier je ne pouvois pas lui faire moins d'honneur, puisqu'on ne me le refusoit pas: je dis qu'il me sembloit qu'il seroit d'une très-pernicieuse conséquence, lorsque nous nous rencontrerons tous ensemble, ou auprès du Roi, ou en d'autres assemblées, qu'on traitât le Résident d'Angleterre d'Illustrissime, & l'Ambassadeur d'Espagne de Seigneurie seulement; puisqu'il étoit sans doute supérieur à l'Anglois; & qu'il méritoit de lui être préféré, tant à cause de sa naissance, & de ses qualitez particuliéres, qui le rendoient considérable, que du rang que tenoit le Roi d'Espagne, duquel il representoit la personne. Ils aprouvérent tous mes raisons; & il fut conclu, d'un commun consentement, qu'on le traiteroit par tout d'Excellence, & que desormais personne n'agiroit avec lui que dans cette déférence. Cette même pratique fut depuis introduite dans l'Inde,

Le sieur della Vallé lui fit donner le titre d'Excellence.

où

où les Vice-Rois, qui s'y rendirent après, reçûrent aussi le titre d'Excellence, sur ce qu'ils avancérent, qu'ils ne le méritoient pas moins que cét Ambassadeur d'Espagne à qui on ne l'avoit pas refusé dans la Perse.

Le soir du même jour, que l'Ambassadeur d'Espagne fit son entrée, le Roi donna une autre audience secrette dans le jardin à l'Ambassadeur Turc. Il ne s'y trouva personne. Le Roi le régala, & lui fit plusieurs caresses. Pour moi, je croi qu'il traitoit nouvellement de paix avec lui, & en des termes fort diférents de ceux qu'il avoit avancez l'autre fois dans la place. Parce qu'en éfet, autant qu'on en pouvoit juger, sur ce que l'on disoit publiquement, il vouloit absolument que la paix se fit; mais auroit fort desiré de la conclure à des conditions honorables, & sans perdre de sa réputation; c'est-à-dire, sans restituer les terres que les Turcs demandoient, & sans s'obliger au tribut annuel de soïe. Quoique néamoins il ne seroit pas disconvenu de lui en envoïer une fois en forme de présent; & peut-être même qu'il auroit promis de s'en aquiter plusieurs fois, à condition néamoins qu'il en useroit ensuite comme il lui plairoit.

Le Roi donna audience à M. l'Ambassadeur.

Le Roi donna audience publique, le Dimanche dix-septiéme de Juin, à l'Ambassadeur d'Espagne, dans un grand jardin, qui a une seule & unique allée au milieu, & qui est séparé, quoique très-peu éloigné du Palais Roïal. Ils le nomment *Gennet Baghi*; c'est-à-dire, jardin de Paradis. Ce fut là qu'il le reçût, avec un festin solemnel, pour recevoir non-seulement son pre-

present, mais encor plusieurs autres, qui devoient l'acompagner, en presence de tous les hôtes du Roi, selon la coûtume, entre lesquels je fus aussi apellé; &, si je ne trompe, je croi que nous nous trouvâmes plus de cent personnes, de langue, de nation & d'habits diférents, que le Roi fit inviter à ce souper, qui se passa de la sorte.

Ils donnérent avis, dès le matin, à M. l'Ambassadeur qu'il auroit audience ce jour-là; c'est pourquoi il se para à cette marche, avec ses chausses étroites & serrées, & le bonnet qu'il avoit destiné pour cét éfet, & commanda à tous ses domestiques qu'ils se tinssent prêts sous ses livrées: & afin que le present qu'il devoit faire au Roi ne manquât pas à cette cérémonie, ils lui envoïérent environ cinq cens jeunes hommes de bonne mine, qui avoient été choisis des habitans de la ville, pour le porter. Ce grand nombre y fut nécessaire: parce que, selon la coûtume de la Perse, afin que le present que l'on porte au Roi, & qui est composé ordinairement de plusieurs choses diférentes, ait plus d'éclat, & qu'il paroisse avec plus de magnificence, chaque partie, pour petite & legere qu'elle soit, est portée par une seule personne, & de cette façon il se fait une procession fort longue.

Le present de l'Ambassadeur; c'est-à-dire, ce qu'il avoit fait conduire à *Cazuin*; outre trois cens sommes de chameaux de poivre, qu'il avoit confiées à quelqu'un d'Hispahan, pour se soustraire à un plus grand embarras, valoit cent mille écus, à ce que j'ai entendu dire. Les autres parties du present étoient composées de vases d'or, d'ar-

Le détail du present qu'il fait.

d'argent, & de criſtal. Il y avoit auſſi pluſieurs pierres précieuſes. L'on y voïoit entr'autres une caſſette, dans laquelle il avoit aporté ſoixante belles chaînes diférentes, diverſement travaillées, enrichies d'émeraudes, & d'autres petites pierres; & cette caſſette ocupa ſoixante & un hommes: parce que, ſelon la coûtume, chaque collier étoit porté par un ſeul. Il y avoit auſſi des ſelles, & des garnitures de chevaux, fort joliment brodées à l'Eſpagnolle; quelques arquebuzes, & d'autres armes, enrichies d'or: l'épée, toute couverte de pierres précieuſes, que portoit le Roi d'Eſpagne le jour qu'il ſe maria. Une grande quantité de limes; & d'autres ferremens, de toute ſorte, pour travailler en fer, & tous bien garnis; parce que le Roi de Perſe prend plaiſir particuliérement à faire de ſemblables ouvrages; pluſieurs jaques-de-maille; certains portraits, entre leſquels étoit celui de la nouvelle Reine de France, *Anne d'Aûtriche*, dont l'Ambaſſadeur faiſoit un preſent particulier, & non pas ſon Roi. De certaines lances Indiennes; & quantité d'autres ſemblables petites nipes, qui montoient à la ſomme que je vous ai ſpécifiée ci-deſſus, & qui furent portées par plus de cinq cens hommes.

Toutes ces choſes étant diſpoſées, & dans l'ordre qu'on les deſiroit, M. l'Ambaſſadeur ſortit de ſa maiſon, ſur les deux heures après-midi. Mais il étoit précédé de ceux qui portoient le preſent, & qui aloient à pié, les uns après les autres, ſelon la coûtume. En cét équipage, ils paſſérent

par

par la grande ruë, & même devant la porte du Palais Roïal, dont je fus spectateur d'un peu loin, de dessus la plate-forme de mon logis. Parce que, comme je savois que tout cela seroit long-tems à passer, & que j'étois persuadé, par ma propre expérience, de la peine qu'il y a de demeurer si long-tems assis aux banquets du Roi, avec les jambes croisées, je ne me souciai pas de m'y rendre si-tôt, ni de me trouver à l'entrée de l'Ambassadeur.

Ils le conduisirent donc de cette façon, jusqu'à la grande porte du jardin. Mais parce que le Roi, à ce qu'ils disoient, n'y étoit pas encor entré, ils étendirent quelques tapis au pié d'un grand arbre, qui est au milieu d'un certain espace, hors de la porte, sur un siége moins élevé que large, qu'ils y ont fabriqué tout à l'entour de l'arbre, pour s'y reposer à l'ombre. Ils priérent M. l'Ambassadeur de s'asseoir, & de prendre le frais, jusqu'à ce que le Roi fut entré dans le jardin par une autre porte.

J'ai sçû qu'il atendit en cét endroit l'espace de deux heures, avec une peine & un travail extrême d'esprit & de corps. D'esprit, parce qu'il trouvoit fort mauvais qu'on le fit demeurer si long-tems dans un chemin passant, vû qu'en Europe, on n'en use pas de la sorte envers des personnes de sa condition. De corps, parce que ce devoit être quelque chose de très-incommode à un homme de son âge, d'être obligé de s'asseoir si bas en été, à la plus grande chaleur du jour, en un endroit découvert, avec un haut de chausse étroit & serré, comme les Espagnols les portent,

On le fit atendre long-tems à la porte du jardin.

&

& une fraize empezée au lieu de rabat. Mais tandis que ce pauvre vieillard demeurera là, en atendant que le Roi soit en état de le recevoir, je vous ferai une legére description du jardin, afin que par la connoissance que je vous donnerai de sa disposition, & par la description que je vous en ferai, vous conceviez mieux tout ce que j'ai à vous debiter sur ce sujet.

Je donnerois plus volontiers à ce jardin, qu'ils apellent ici le Paradis, le nom de jardin sauvage & champêtre; ou bien, & peut-être plus à propos, celui de forêt domestique, parce qu'il n'est rempli que d'une infinité de lanes fort hauts & toufus, qui le rendent sombre extrêmement. Il se pourroit peut-être bien faire qu'il y auroit d'autres arbres fruitiers; mais je n'y en vis aucun. Il y a des allées fort larges, & longues à perte de vûë. L'on y voit aussi de petits ruisseaux, qui y coulent incessamment, & des simples qu'ils y ont plantez, plus convenables à des jardins potagers qu'à des parterres curieux. Enfin, pour ce qui est de la grandeur de l'ombre qui s'y trouve, & de cette quantité d'arbres; il n'y a rien, selon moi, qui méritât en nos quartiers le nom de Paradis, ni de Roïal. Mais je ne doute point qu'on ne l'apellât de la sorte au Roïaume des aveugles, où celui-là est bienheureux qui a un œil franc & quite.

L'on a bâti une petite maison, avec quelques chambres, pour la conversation seulement, comme je croi, vers le milieu de ce jardin, où l'endroit peut être le plus beau. Il y a au-devant une esplanade, environnée d'arbres, où l'on a fait un

vivier, ou réservoir, de forme carée, au-dedans duquel, sur le milieu de l'un de ses côtez, le plus éloigné, & qui est oposé à la maison, on a bâti un réduit, qui est seulement couvert par-dessus, & ouvert tout à l'entour, pour y prendre le frais. Les trois côtez de ce réduit, qui est aussi caré & petit, & qui ne peut contenir que très-peu de personnes, sont environnez de l'eau du réservoir; & le quatriéme, par où l'on entre, est uni à la terre-ferme, par une grande allée; de façon que ce réduit, dans ce réservoir, est comme une pénisule, ou une demi Ile.

Le Roi voulut se servir de ce petit Palais, pour recevoir & y entretenir M. l'Ambassadeur. Mais parce qu'il ne pouvoit pas contenir d'autres personnes, & que, comme je vous ai dit, l'on en avoit invité plusieurs autres à ce banquet; il commanda que l'on préparât, hors de cette maison, tout à l'entour du vivier, qui n'avoit aucun parapet, une estrade fort large, que l'on couvrit de très-beaux tapis, sur lesquels nous prîmes nos places, & où l'on nous servit à manger, dans l'ordre que je vous marquerai ci-dessous. Mais il faut que je vous dise auparavant, qu'incontinent après que le Roi fut entré dans le jardin, & dans ce petit Palais, l'Ambassadeur fut introduit, avec son present qui le précédoit; & que ceux qui le portoient, passérent processionnellement devant cette maison, en presence du Roi; & puis faisant le tour du vivier, derriére les conviez, s'en retournoient par un autre chemin, pour se rendre dans un lieu dont ils étoient convenus.

Le Roi y reçoit M. l'Ambassadeur.

Quel-

Quelques - uns m'assurérent, lorsque M. l'Ambassadeur arriva; parce que je n'y étois pas encor (aussi je ne le vis pas) que le Roi s'étant levé, sortit de ce petit réduit, alla au-devant de lui, le reçût d'une façon très-civile, & en des termes fort obligeans, pendant que M. l'Ambassadeur lui faisoit la révérence, & qu'il lui baisoit la main. Il le fit entrer ensuite dans ce petit Palais, pour s'y asseoir, & s'entretenir ensemble. L'Ambassadeur Turc reçût aussi le même honneur de la part du Roi, qui le fit asseoir; mais un peu à l'écart, & eux seuls entrérent dans ce réduit; parce qu'il n'en pouvoit pas contenir davantage; savoir, le Roi, l'Ambassadeur d'Espagne, l'Ambassadeur Turc, & le Truchement de l'Ambassadeur d'Espagne, qui faisoit sa charge, debout & nud tête, entre le Roi & son Maître. Les autres hôtes étoient assis en cét ordre, autour du réservoir ou canal.

Au bas du réservoir, du côté par où l'on entroit, on avoit préparé le soupé à terre, sur les mêmes tapis. Ce régal consistoit en une grande quantité de ces grands plats d'or & d'argent, couverts en piramides, dont je vous ai entretenu autrefois. Derriére ces mêmes plats, il y avoit plusieurs Pages du Roi, qui étoient debout, pour servir, tous vétus en cét habit court de Mazanderan; & il ne faut pas douter que le lieu qu'ils ocupoient ne fût le moins honorable, par toutes sortes de raisons. Les Anglois, qui étoient les moindres des conviez, avoient pris place au coin de ce même endroit, où l'on avoit disposé le soupé; le Résident même ne fut pas mieux, pla-

placé, sinon qu'il étoit le premier de ceux de sa nation. Et par le rang qu'il tenoit entre les siens, on remarquoit aussi l'ordre de la presceance parmi les autres. Les gens de l'Ambassadeur d'Espagne, prirent place immédiatement au-dessus des Anglois, qu'un ruisseau seulement, qui couloit du réservoir, séparoit des Gentilshommes Espagnols & courtisans, ou domestiques, qui eurent part à cette fête. Les gens de l'Ambassadeur Turc prirent place au-dessus des Espagnols; & au-dessus des Turcs, de certains Gentilshommes Curdes & Arabes, de diférentes contrées, qui se trouvérent alors à la Cour, en qualité d'hôtes du Roi, se rangérent, sans aucune contestation. Au-dessus de ceux-ci, étoit placé le frere d'un Prince d'un certain païs, ou pour mieux dire de deux contrées, qu'ils apellent ici *Chic-e-Macran*, s'assit sur cette estrade, où vous remarquerez que ces païs sont aux frontiéres de la Perse, sur la mer Oceane, & qu'ils font partie, si je ne me trompe, de l'ancienne *Caramanie*.

Un Prince de Caramanie se met sous la protection du Roi de Perse.

Ce Prince a toûjours été ennemi des Persans. Mais comme celui-ci s'étoit rendu maître depuis peu d'une place importante, dans la passion qu'il avoit de partager ce domaine avec lui, il vint dans la Perse pour faire ofre de ses services au Roi, & lui voüer ses obéïssances, s'il avoit la bonté de lui donner quelque secours & de le maintenir contre le Prince son frére. Jusqu'à present, personne ne s'étoit encor rendu de ces quartiers-là en cette Cour.

Ces peuples sont Mahométans; mais, selon moi, d'une secte contraire aux Per-

sans. Ce Seigneur, frére du Prince, étoit un jeune homme sans barbe, d'un teint fort brun, de même que les Indiens, maigre, & assez laid de visage; mais vétu fort richement, à la mode de son païs, de brocard d'or, avec un turban à la tête, de forme ronde, & diférente de celle des Persans; raïé néamoins, de plusieurs couleurs, & tout enrichi d'or, avec une grande frange, faite de petits cordons d'or & de soïe verte, qui flotoit sur ses épaules, & qui marquoit, je croi, sous cette couleur, que ce Seigneur tiroit son origine de Mahomet.

Le sieur della Vallé a céance à ce banquet.

Le *Mehimandar*, qui avoit eu ordre de régler toutes choses en cette ocasion, me fit prendre place au-dessus de ce Seigneur, & crut que je ne devois pas être parmi les autres Européens. Parce qu'encor qu'ils fussent de même païs, & de même Religion, ils n'étoient néamoins que députez, & personnes enfin que je surpassois en qualité. Desorte que je ne fus précédé à table que du Visir de Mazanderan, & de quelques principaux de cette Province, que le Roi avoit invitez à cette fête, en reconnoissance de quelques services qu'ils lui avoient rendus, & en vûë desquels ils les avoit honorez du present ordinaire de vestes d'or, & les avoit congédiez pour s'en retourner en leur païs. Ceux-là eurent donc place à ce festin, comme les autres hôtes; mais vétus fort superbement, & sous ces belles vestes que le Roi leur avoit données.

Le Maître des cérémonies placa d'un autre côté à l'écart; c'est-à-dire, au-delà des plats qui étoient préparez pour le souper, vers le réduit, ces mêmes *Uzbeghi*, qui

avoient été conduits prisonniers dans *Ferhabad*, que le Roi avoit remis depuis en liberté, & traitez avec beaucoup d'honneur, comme je croi vous en avoir écrit autrefois. Ceux que le Roi n'avoit pas encor congédiez, s'y trouvérent aussi, & on les fit asseoir de ce même côté; mais fort au-dessus des *Uzbeghi*, afin qu'ils jugeassent mieux des grandeurs & des magnificences du Roi, & qu'ils en debitassent plus éxactement les circonstances, lorsqu'ils seroient de retour en leur païs: & peut-être encor, afin que l'Ambassadeur d'Espagne les vit de plus près. Mais auparavant que de passer à d'autres particularitez, je décrirai le lieu, l'ordre, & la façon de nos scéances.

Le Roi de Perse demeure en conversation avec l'Ambassadeur d'Espagne.

Le Roi demeura de cette façon en conversation jusqu'à la nuit, avec l'Ambassadeur d'Espagne, s'entretenant toujours avec lui, & avec l'Ambassadeur Turc, où vous remarquerez que tout leur entretien fut de choses indiférentes, & jamais d'afaires d'Etat. Pendant ce tems-là, ils buvoient de tems en tems, mangeoient quelques fruits, & d'autres choses semblables, qu'on leur avoit servies. Mais on ne nous donna ni à boire, ni à manger que sur le soir. Nous y demeurâmes seulement en conversation, les uns avec les autres, parlans à ceux que nous avions à nos côtez. La nuit nous aïant surpris dans tous ces entretiens, peu de tems après que je m'y fus rendu, ils aportérent des lumiéres, & mirent premiérement derriére nous, tout à l'entour, à quelque distance néamoins, une quantité de grands fanaux, dont je vous ai entretenu autrefois. Après avoir auparavant étendu

devant nous des napes de ſoïe, ils les chargérent de pluſieurs lumiéres, mais ſans confuſion; c'eſt-à-dire, de grandes chandelles de cire, entremêlées de ces grandes lampes de graiſſe ſur les baſſins, dont je vous ai parlé autrefois. Mais il faut avoüer qu'il n'y avoit rien de plus beau que toutes ces lumiéres, dont le nombre ſembloit être augmenté de moitié, par la réflexion de l'eau de ce beau canal, par le moïen deſquelles, & de la ſplendeur qu'elles répandoient, le tout étoit parfaitement bien éclairé; de maniére qu'avec la lumiére que le Ciel, qui étoit ſerain, communiquoit agréablement d'enhaut; vous devez croire que la vûë de ce théatre, environné & ombragé de tous ces grands arbres, étoit incomparable, & qu'il ne ſe peut rien penſer de plus charmant, ni de plus agréable. Les femmes du Roi, qui étoient, comme je croi, aux jalouſies des fenêtres de la maiſon, & auſquelles ce ſpectacle n'étoit pas caché, devoient, ſans doute, y prendre grand plaiſir, diſcourant entr'elles, & ſe raillant, peut-être, ſelon la coûtume de ce ſexe, de nous autres pauvres étrangers.

Après que l'on eut diſpoſé toutes ces lumiéres, dans une juſte & égale proportion, on ſervit incontinent le ſouper, qui fut compoſé des viandes ordinaires du païs. Pendant le repas, les Pages du Roi preſentoient, ou du vin, à ceux qui en deſiroient, avec les taſſes & carafes d'or ordinaires, ou de l'eau, à ceux qui en demandoient, dans de grandes cruches pleines de glace. Ce repas ne dura pas long-tems; parce que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne ne pouvant

vant plus soufrir l'incommodité de se voir assis de la sorte, sous un habit si serré, il suplia le Roi de le laisser aller; & lui dit, qu'il lui étoit impossible de demeurer davantage en cette situation, sans mourir d'ennui. Desorte qu'auparavant qu'on servit les confections, dont on devoit couvrir les napes avec profusion, le Roi lui permit de se retirer. Incontinent après l'Ambassadeur Turc s'en alla aussi par civilité, laissant le Roi tout seul dans cét apartement. Aux premieres nouvelles qu'on nous en donna, nous nous levâmes tous, & quitâmes la partie, à l'exemple des autres, avec une joïe parfaite d'un chacun. Par la faveur de M. l'Ambassadeur d'Espagne, le tems d'une scéance si incommode fut ainsi diminué à propos. Car on auroit pû se dispenser d'y rester, au moins jusqu'à la moitié de la nuit, s'il ne fût sorti le premier. J'ou- Concerts d'instrumens & de voix pendant le banquet. bliois de vous dire que ce repas fut toûjours acompagné de concerts d'instrumens, & de voix, qui ne cessérent jamais, sans interrompre pourtant la conversation; car en ces ocasions, la musique se fait toûjours à petit bruit, & de la même façon qu'on me la donna pendant le régal que le Roi me fit en *Escref*, dès la premiere fois que j'eus audience, & dont je croi vous avoir amplement informé par mes précédentes.

Le dix-neuviéme de Juin, le Vicaire Général des Carmes-Déchaussez d'*Hispakan*, dont je vous ai entretenu autrefois, arriva à *Cazuin*. Il se nomme le Pere Jean Thadée de S. Elisée; mais pour abreger, nous l'apellons le Pere Jean. Il se rendit à *Cazuin*, pour quelques afaires de son Or-

dre, & pour faire la révérence au Roi, qu'il n'avoit point vû depuis long- tems. Parce que, selon la coûtume de la Perse, on ne se peut pas dispenser de rendre souvent ces civilitez, depuis que le Roi a témoigné qu'il ne vouloit pas que personne, même jusqu'à un simple pere de famille, au moins un peu remarquable pour sa condition, laissât écouler plusieurs années sans l'aller voir, & lui faire la révérence.

Le Sieur *Abdullah Gioerido*, frére aîné de Madame *Maani* ma femme, vint de compagnie avec le susdit Pere, pour être mon hôte, & loger chez moi. Je l'y avois invité, par lettres, quelque-tems auparavant; parce qu'éfectivement je desirois d'avoir un peu de conversation à la maison. Il étoit venu de *Bagh* à *Hispahan*, depuis le Carême, pour nous voir. Mais ne nous y aïant point rencontré, comme il le croïoit, il se joignit au Pere, pour nous venir trouver à *Cazuin*. C'est une chose que l'on ne pratiqueroit pas volontiers en nos quartiers, que d'entreprendre un voïage de quarante ou cinquante journées, pour rendre visite à un ami, ou à un parent.

Le Pere Vicaire eût l'honneur, dès le même soir, de faire la révérence au Roi, & de lui baiser la main; mais sans cérémonie, & au milieu de la place. Le Roi néamoins le reçût fort bien, & lui fit caresse; & par amitié, il lui dit qu'il avoit trop diféré à le venir voir; dont le pere s'excusa, sur ce qu'il avoit toûjours été ocupé à traduire, en Persan, les Pseaumes de David, que Sa Majesté lui avoit commandé de faire; & qu'après l'avoir achevé, il le lui aportoit.

Ce

Ce bon Pere dressa une Chapelle chez moi; parce qu'il ne se trouva point de lieu propre pour cela dans la maison qu'on lui avoit assignée; & l'aïant ornée fort proprement, il nous fit la grace d'y célébrer la Messe les jours de fêtes. Il y réconcilia un Polaque, le vingt-uniéme de Juin, lequel, depuis peu de mois auparavant, avoit violé, dans la Perse, la foi qu'il avoit vouée à notre Sainte Eglise, dans le sein de laquelle il fut rétabli, après quelques marques qu'il donna de la douleur extrême qu'il avoit conçûë de son aveuglement. Le vingt-septiéme ensuivant, il bâtisa un Indien idolâtre, qu'il connoissoit auparavant, duquel je fus le parain; & le maria ensuite, le jour de S. Pierre, à une autre Indienne, qu'il avoit aussi convertie depuis quelques années. De maniére que quand la venuë du Pere n'auroit servi qu'à cela, elle auroit toûjours été très-utile & très-profitable. Pour témoigner ma joïe, en vûë de ces progrès de notre Religion, qui s'étoient faits en ma maison, & de l'honneur que j'ai de porter le nom du Prince des Apôtres; je célébrai, le même jour de S. Pierre, la fête de ce grand Saint, selon la coûtume de Rome, avec quantité de feux & de flambeaux, que je fis allumer devant mon logis. Plusieurs personnes de condition y acoururent; parce que tout cela se passa dans la place du Palais Roïal; mais encor une infinité de peuples, avec tous les témoignages d'une joïe extraordinaire, qui se manifestoit assez par les cris d'allégresse que les pauvres gens poussoient en l'air, & auxquels on distribua quelque aumône, pour rendre la fête

Le Pere Vicaire des Carmes réconcilie un Polaque, dans une Chapelle, qu'il avoit dressée chez le sieur della Valle.

Adresse du Roi de Perse envers les Uzbeghi.

plus solemnelle. Mais retournons un peu sur nos pas. Le soir du 22. de Juin, le Roi, au milieu de la place, fit beaucoup de caresses aux Uzbeghi, dont je vous ai parlé ci-dessus. Après les avoir fait boire, jusqu'à en être un peu étourdis; il commença à leur dire, qu'il desiroit fort de contracter amitié avec leur Chan, ou leur Roi; & quoiqu'ils fussent de la secte des Turcs, il auroit souhaité qu'ils eussent considéré les Chizilbasci, comme leurs propres fréres, & qu'ils fussent tous parfaitement unis ensemble. Que dans les guerres passées, ils sauroient bien, par leur propre expérience, qu'il n'y avoit rien à gagner avec les Persans; parce qu'encor que de tems en tems ils incommodassent fort son païs, par leur brigandage, & leurs courses imprévûës, néamoins ils avoient toûjours été mis en déroute dans les batailles rangées, qu'on leur avoit livrées. Qu'en vûë de toutes leurs pertes, ils devoient mettre fin à cette désunion & devenir autant bons amis, qu'ils étoient voisins. Que, de son côté, il y contribueroit tout ce qui lui seroit possible; qu'il traiteroit avec eux à l'amiable, & de la même façon qu'ils savoient qu'il en useroit avec tant d'autres nations du monde, qui lui avoient toutes voüées une amitié éternelle, & qui se rendoient dans ses Etats avec beaucoup de franchise, & d'humanité. Il leur commanda enfin; & les obligea, par serment, que quand ils seroient arrivez chez eux, où dès-lors il leur permettoit de retourner, d'entretenir leur Chan de tout ce qu'ils avoient vû à sa Cour, & des bontez qu'ils avoient exercées envers eux, afin de l'engager, par ce moïen,

à ou-

à oublier ce qui s'étoit passé, & à vivre desormais en bonne intelligence avec lui.

Les Uzbeghi lui promirent qu'ils s'aquiteroient éxactement de la commission qu'il leur donnoit ; jurant, à la façon ordinaire des Turcs, que s'ils la négligeoient, leurs maisons abimassent : & comme ils furent sensiblement touchez des graces extraordinaires que le Roi leur faisoit, & des paroles obligeantes dont il usoit envers eux, ils décendirent par deux fois de cheval, & se prosternans tous devant le Roi, lui baisérent les piés, les uns aprés les autres ; leur Capitaine, qui étoit ce *Dosti Beig*, qui vint en ma maison de *Ferhabad*, pour me rendre visite, & auquel je fis voir les arquebuses, dont nous nous servons, comme je vous en ai écrit, commença le premier, & les autres ensuite, selon leur rang.

Le Roi les entretint aussi de tous les hôtes qui étoient là presens, & leur dit qui ils étoient ; mais particuliérement il leur vanta fort un Arabe d'Haveiza, qui s'apelle le Sceich Nassar, ou Emir Nassar. Il dit que cét homme avoit fait je ne sai quel desordre en son païs, aïant mis en mort certains Ambassadeurs, peut-être pour lui rendre service ; que pour cela, il avoit eu recours à lui, s'étoit mis sous sa protection ; qu'il étoit un homme fort généreux, d'un bon naturel ; & qu'enfin il l'estimoit infiniment. Mais il débita les circonstances de cette action si confusément, que l'on n'entendit pas ce qui en étoit. Le Roi demeura de la sorte en conversation avec les *Uzbeghi*, jusqu'à la nuit, qu'il se retira dans son Palais, par le chemin or-

Il les entretient particuliérement d'un certain Arabe.

dinaire, & nous autres aussi par le nôtre.

J'ai pensé à deux choses sur ces conférences, que je vous ai spécifiées ci-dessus. La première, sont les ruses & les artifices, dont ce Roi, qui est extrêmement adroit, a acoutumé de se servir envers tous les prisonniers qu'on lui envoïe de certaines nations qui lui sont ennemies, & qu'il ne craint pas néamoins, ausquels il fait tant de caresses, après les avoir exposez à tout le monde, & les avoir fait conduire, liez & garotez, avec un morceau de bois au col, comme en triomphe par tous ses Etats, qu'ils se retirent contents d'avec lui : la confusion même qu'ils ont reçûë, fait si peu d'impression sur leur esprit, qu'ils s'en retournent tous en leur païs grands amis, & partisans du Roi, où ils publient ses bontez & ses civilitez à leur égard. C'est en cette maniére qu'il pratique fort bien cette belle politique, que Virgile atribuë à Anchise, à l'égard d'Ænée, & dont nous autres Romains sommes demeurez en possession; savoir,

Pardonner aux vaincus, & domter les rebelles.

Politique du Roi de Perse.

La seconde est, selon moi, que ce Roi semble avoir beaucoup de penchant, pour se procurer la paix de tous côtez, à la diférence du tems passé; parce qu'il l'a vouloit faire avec tous ses voisins, & ne cherchoit cependant que des sujets de querelles. Mais je croi que son grand âge est l'unique motif de ce changement si notable, & de son indiférence pour de nouvelles en-

entreprises. C'est ce qui lui persuade, après tant de travaux, de joüir desormais d'une profonde paix; de ne plus rien entreprendre sur ses voisins; mais seulement de se conserver en la possession de ce qu'il a aquis; &, ce qui est de plus important, de sa réputation. Plusieurs Princes la perdent en des guerres douteuses, pendant leur vieillesse, après une longue vie, pleine de gloire & de succès favorables.

Je remarquai encor l'un de ces soirs, dans la place, une chose qui me surprit; c'est la grande humilité, & la sujétion dans laquelle le Roi éleve ses enfans. Il leur est si sévére, que non-seulement il ne veut pas qu'ils parlent à personne; mais même que personne les saluë, & leur fasse civilité; desorte que celui qui oseroit l'entreprendre, seroit criminel de leze-Majesté. Non-seulement il les éleve hors du Palais, en d'autres maisons particuliéres, en personnes privées, avec très-peu de suite, & en ne leur donnant que fort peu de choses pour leur subsistance; mais encor il veut que le peuple leur porte si peu de respect, que j'eus grand sujet, ce me semble, de m'étonner l'un de ces soirs d'une action qui s'y passa en la personne du puîné des enfans du Roi, de ceux au moins qui sont vivans aujourd'hui, qui est un jeune homme de dix-huit ans, ou environ, de fort bonne mine, qui se nomme *Imanculi Mirza*, & qui se rendit dans la place auprès de moi. Il vint à cheval, acompagné de deux valets de pié seulement, sans épée, & sans aucun ornement, ni sur sa personne, ni sur le cheval, vétu fort

ſimplement, de même que le ſeroit un pauvre Gentilhomme. Témoignant qu'il deſiroit entrer dans le cercle, où nous étions, en la preſence du Roi; un homme du commun, nullement qualifié & fort incivil, qui étoit là auprès à cheval, ſachant qu'il étoit fils du Roi, ne lui voulut jamais faire place pour le laiſſer paſſer. De maniére que le pauvre jeune homme, acoûtumé à ſoufrir mille autres baſſeſſes de cette nature, ne s'emporta point, & ne s'en émût aucunement. Mais il prit patience, & paſſa enſuite, par la faveur que je lui fis, de lui donner place à mes côtez.

Civilité du ſieur della Vallé envers le puîné des enfans du Roi.

Je croi que cette petite civilité, de ma part, à ſon égard, lui a inſpiré de l'amitié pour moi, par les preuves qu'il m'en a laiſſées. Parce que, malgré les défenſes rigoureuſes du pere, il n'a pû s'empêcher, comme jeune homme, tout de feu qu'il eſt, & rempli de bonnes volontez, d'en donner publiquement des marques. Un ſoir entr'autres, ſortant de la place, il ſe vint joindre à moi, quelque-tems après, pour me parler, & dans le défilé d'une certaine ruë, où il faloit atendre un peu que la foule fût paſſée, il s'aprocha de moi, pour me dire, que l'un de ceux qui fut bleſſé dans *Caſcian* par mes gens, dans un certain démêlé qu'ils eurent en cette ville, il y a quelques mois, lorſque j'allois à *Ferhabad*, étoit ſon domeſtique. Mais qu'il avoit été brutal & incivil, & que mes gens avoient bien fait de le traiter de la ſorte, avec pluſieurs autres paroles de cette même force, qu'il dit promtement, auſquelles je répondis fort ſuccintement, & plus par geſtes,

&

& par des marques d'un profond respect que j'avois pour lui, que par de longs discours; parce que, comme je connoissois l'esprit du pere, je ne voulois rien faire qui le pût choquer. Lui aussi, de son côté, qui n'avoit pas, je croi, moins de peur que moi; parce qu'il y avoit là plusieurs personnes qui nous regardoient, après m'avoir donné ces témoignages de sa bienveillance, dans les termes que je vous ai spécifiez, il piqua incontinent son cheval, continua son chemin, & nous nous séparâmes de la sorte, sans autre cérémonie, & sans nous saluer l'un l'autre.

Les aînez, dans la Perse, ne sont pas toûjours ceux qui succédent à l'Empire.

Après cela, mon cher *Mario*, ne faut-il pas avoüer, qu'un Prince de cette naissance ne pourroit pas vivre en nos quartiers persécuté de la sorte, & dans une si grande sujétion & captivité: & sur-tout un Prince qui pourroit peut-être régner un jour. Parce que dans la Perse, ce n'est pas toûjours l'aîné qui succéde; mais celui que le Roi nomme à l'Empire, ou qui a le plus de faveur. Et sur ce que j'ai entendu dire, ce jeune Prince a beaucoup d'amis dans le païs, qui lui font espérer bonne part au Roïaume, quoi qu'il semble que le Pere ait plus d'inclination pour l'aîné, qui porte le nom de son grand pere *Chodà bendé Mirza*, lequel a déja de la barbe, tient *Haram*, va à cheval avec l'épée; & comme personne plus avancée en âge, mélancolique, selon que sa phisionomie le témoigne, & qui a enfin plus de conduite, se gouverne aussi plus sagement, & plus au gré du Roi que son cadet. Cependant le sort de l'un & de l'autre est semblable, la captivité est égale; & l'aîné, de même que le cadet,

det, demeure hors le Palais, en personne privée & particuliére, n'a pas la liberté de parler aux autres, & n'est respecté de qui que ce soit, que comme un homme du commun.

Ces deux Princes acompagnent toûjours le Roi leur Pere, en quelque part qu'il aille. Mais, comme je vous ai dit, ils vivent séparez du pere, & avec tant d'humilité & de soûmission, que l'on m'a dit qu'il est souvent arrivé qu'en voïageant, & principalement en de certaines petites bourgades, l'un d'eux aïant pris logement en quelque maison du lieu, l'ait abandonné à une personne considérable de l'armée, qui entra dans la même maison, pour y passer la nuit, sans savoir peut-être, ou sachant qu'un fils du Roi y étoit, & qu'il en soit sorti aux premiéres nouvelles qu'on lui donna, que d'autres s'étoient rendus pour y loger; & ensuite il alla faire dresser sa tente dans l'obscurité, au milieu des bouës, sans avoir égard à la pluïe ni au mauvais tems, pour céder la place au vassal de son pere. Ces deux Princes paroissent tous les soirs dans la place, & s'y rendent quelquefois avec le pere, quelquefois aussi sans lui; & même encor, quand il lui plaît, ils s'en vont comme les autres, & ne s'entretiennent jamais avec qui que ce soit. Ils peuvent néamoins demeurer proche le Roi, parmi les hôtes: & boivent même, s'ils veulent, comme les autres dans les tasses que l'on présente à la compagnie.

Un autre soir, de la premiére semaine de Juillet, si je ne me trompe, le Roi reçût dans la place, à la vûë de tout le peuple qui

qui s'y étoit rendu, un grand present que lui envoïa *Isuf Chan*, qui commande, & qui gouverne cette partie la plus fertile de la Médie, que l'on nomme aujourd'hui *Scervant*, que je croi être la Médie Atropatienne des anciens; & si elle n'est toute de sa dépendance, au moins la plus noble, & la plus grande partie ne s'en peut pas dispenser. Le present du *Chan*, fut pareillement acompagné du present du *Calanter*, de sa principale ville, qu'on apelle *Sumachie*. Il n'y a qu'une seule ville de ce nom là dans la Perse, ou dans la Médie, quoique Ferrari en fasse mention de deux, dans son *Abregé Géographique*; une, qu'il apelle en latin, *Ciropolis*; & l'autre *Samunis*. *Lib. art. lit. c. & lit. S.*

Un Seigneur Tartare, d'un certain païs, situé aux montagnes de la Sarmatie Asiatique; c'est-à-dire, sur le mont Caucase, qu'ils nomment ici *Lezohi*, fit aussi son présent au Roi de Perse en même-tems; ce Seigneur acompagna son present, & parut à la tête, devant le Roi, avec les domestiques du *Chan de Scervan*. La moindre partie des presens, que le Tartare & le Calanter firent, étoit de nipes; mais comme ils furent reçûs mêlez ensemble, & dans la confusion, je n'en fais aussi mention que confusément.

Il y avoit, entr'autres choses, cinquante chevaux de main, qui portoient chacun une housse de soïe, ou de brocard. Cinquante jeunes garçons esclaves, de diverses nations, contre lesquels on fait la guerre sur les frontiéres de cét empire, & où on les prend prisonniers, comme Géorgiens, Circassiens, & Tartares, & tous fort

Present considérable qu'Isuf chan de la Médie, fit au Roi de Perse.

fort bien vétus, à la mode de leurs païs. Une quantité de faulcons, & autres semblables oiseaux de proïe. Une quantité de peaux de martres zibelines. Un grand nombre de coussins, remplis de certaines plumes délicates, que l'on estime beaucoup dans la Perse. Plusieurs paquets de fléches, & un grand nombre de masses de plumes, pour les garnir; avec plusieurs autres choses de cette façon, que l'on a acoûtumé de presenter au Roi. Il y en avoit une si grande quantité, que la marche de ceux qui portoient ces presens; outre celle des esclaves, & des chevaux, étoit de plus de cinq cens personnes, & ocupoit entiérement toute la place: & de cette façon elle en fit le circuit en presence du Roi, qui étoit, selon sa coûtume, à cheval comme nous autres, à l'un des côtez du milieu.

Le Roi voulut que l'Ambassadeur d'Espagne se trouvât à ce divertissement. Mais encor que le Roi eût témoigné plusieurs fois qu'il souhaitoit qu'il se rendit le soir dans la place, pour se promener à cheval, & se divertir comme tous les autres, l'Ambassadeur néamoins ne voulut jamais y aller; parce qu'il disoit qu'il ne devoit jamais se trouver où étoit le Roi, sans être apellé, & sans y être expressément invité. C'est pourquoi le Roi le fit avertir ce soir-là, dans les formes qu'il désiroit, pour le rendre spectateur de la pompe & de la magnificence de ce present. Il lui fit l'honneur de s'entretenir plusieurs fois avec lui, mais toûjours hautement, de choses indiférentes, & jamais d'aucune afaire de conséquence.

Il ne m'eſt pas ſouvenu de vous dire, lorſque je vous ai entretenu de la réception de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qu'après avoir fait paſſer ſon preſent, que je vous ài ſpécifié ci-deſſus, l'on en fit pluſieurs autres ce même jour-là, qui apartenoient à diverſes perſonnes, & dont la marche dura, ſans interruption, juſqu'à une heure de nuit, & davantage. Ils conſiſtoient particuliérement en chevaux, eſclaves, pieces de turbans & de draps, en ſomme de chameaux, chargez de diférentes nipes, & choſes ſemblables. Et le Roi deſira, avec tant de paſſion, qu'il ſe fit une montre extraordinaire de preſens en cette ocaſion, qu'il en réſerva pluſieurs pour ce jour-là, qui étoient arrivez auparavant. En mon particulier, je ſai que *Feridun Chan d'Eſterabad*, porta le ſien, pluſieurs mois auparavant à Ferhabad, où le Roi ne le voulut pas recevoir; parce qu'alors il ne ſe preſenta aucune ocaſion d'en faire parade. Il falut que le même *Feridun Chan* eut ſoin de le faire tranſporter juſqu'à *Cazuin*, où le Roi le reçut, & le fit paroître le même jour, que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne fut admis à l'audience la premiere fois. Le preſent de *Feridun Chan* n'étoit pas ample ſeulement & abondant, mais fort précieux & fort riche; en éfet, il y avoit pluſieurs chameaux chargez de ſoïe, qui eſt une marchandiſe de grand prix, & dont il ſe fait grande quantité en ſon païs d'Eſterabad, que quelques-uns comprennent auſſi dans l'Ircarnie.

Parmi tous ces divertiſſemens de *Cazuin*, dont je vous ai entretenu, nôtre mai-

maison, pour parler à la façon de Virgile, fut un peu afligée de la mort de l'un de nos meilleurs domestiques, & que nous afectionnions davantage; le soir de l'onziéme de Juillet, après une longue maladie, qui n'auroit peut-être pas été mortelle en nos quartiers, avec le secours qui manque ici des Médecins savants & expérimentez, & des portions salutaires, le bon vieillard *Abdulganni* passa de cette vie en l'autre, avec la qualité de *Babà*; c'est-à-dire, de grand pere, que l'on donne ordinairement, par honneur, à des personnes de son âge, & que apellions, pour abreger, *Babà Ganni*; parce qu'il étoit *La-là*; comme nous dirions, le Gouverneur de Madame *Maani*.

Mort d'Abdulganni, gouverneur de Madame Maani.

Ce bon domestique fut assez heureux, sur une terre d'infidèles, & dans une ville où l'on ne voit point de Religieux, d'être assisté de quelques-uns des nôtres, qui le confessérent, & le munirent de tous les Sacremens de l'Eglise avant que de mourir. Le lendemain au matin, nous lui rendîmes les derniers devoirs, que la charité Chrétienne inspire à tous les fidèles; le portâmes en terre, le plus honorablement qu'il nous fût possible, & l'acompagnâmes tous hors de la ville, selon la coûtume de ce païs, en un lieu séparé, que l'on nous acorda, sur la requête que nous en presentâmes, & que nous ne voulions pas confondre nos sépulcres avec ceux des autres Chrétiens, & beaucoup moins encor des Infidèles du païs.

Je choisis moi-même le lieu, auprès du chemin qui conduit à *Ghilan*, sur une petite

tite coline, éminente, séparée & détachée, aû milieu d'une belle plaine, qui me sembla fort commode, & fort conforme à la pratique de nos anciens. Mais afin que les Chrétiens Arméniens; parce qu'il y en a beaucoup dans Cazuin, ne s'imaginassent pas que nous les eussions en horreur comme mauvais Chrétiens, à cause que nous n'avions point voulu enterrer nôtre bon *Abdulganni* dans leur cimetiére; nous engeâmes aussi leurs Prêtres à assister à ses funérailles, & à faire l'ofice en leur langue, comme nôtre Pere Vicaire le fit en latin au même lieu de la sépulture, sur cette petite colline.

Par ocasion je vous dirai que les Arméniens en général, se vantent d'avoir été instruits en la Religion Chrétienne, par S. Thadée. L'un de ceux, que nous avions invitez à cét enterrement, me raconta, que quoiqu'ils eussent peu d'Evêchez, ils étoient néamoins fort remarquables, pour la quantité de Monastéres & d'Eglises particuliéres qui en dépendoient, & qu'ils en comptoient environ douze milles. Qu'ils ofroient en leur Messe le sacrifice pour les vivans & les morts, & qu'ils conservent le Saint-Sacrement dans le ciboire pour les malades. Qu'ils font des processions en mémoire de *Jesus-Christ*, qui voïageoit en plusieurs endroits. Que les Prêtres confirment le mariage par ces paroles; que l'homme ne sépare point ce que Dieu a conjoint. Qu'ils ont trois Autels dans leurs Temples; & qu'ils baissent la tête devant le grand Autel, en faisant le signe de la croix: qu'ils portent honneur aux Images; qu'ils

Ils l'enterrent dans un cimetiére particulier.

qu'ils font trois Carêmes, chacun de quarante jours ; l'un, qu'ils nomment le jeûne de Moïse, avant Noël ; l'autre, de N. S. devant Pâques ; & le troisiéme d'Elie, quelques jours devant la fête de la Sainte-Croix ; & que dans ces jeûnes-là, ils ne mangent qu'une fois le jour : qu'ils bâtissent des Temples à l'honneur des Saints, & qu'ils croïent que la bienheureuse Vierge fut conçûë, & qu'elle nâquit comme les autres ; mais qu'après elle fut santifiée, pour être Mere de Dieu : qu'ils croïent que le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit, ne sont qu'un seul Dieu : qu'ils reçoivent toute la Sainte-Ecriture, qu'ils aprouvent les Conciles de Nicée, d'Ephèse & de Constantinople ; mais qu'ils rejettent celui de Calcédoine. Enfin il me debita cent autres choses, que je passe sous silence, parce qu'elles ne sont rien au sujet du pauvre défunt Abdulganni, duquel ils voulurent ensévelir le corps, selon leur coûtume, qui est celle-là même de tous les autres Chrétiens Orientaux, de laquelle je vous ferai une petite description, parce qu'elle est diférente de la nôtre. Après qu'ils ont lavé le corps, ils ne l'habillent pas comme nous faisons nous autres ; mais ils lui mettent seulement une chemise, & des chaussettes de toile blanche & neuve, que l'on fait exprès pour cette ocasion. De cette façon, sans autre vétement, ils l'ensévelissent dans un grand morceau de toile neuve & blanche, qu'ils apellent en Arabe *Chiefen* : & de cette toile, qui est semblable, comme je croi, au Suaire ancien, dont l'Evangile fait mention en plusieurs endroits, parlant de la sépulture

de

de *Nôtre-Seigneur*, & qu'ils mettent en double de sa longueur; la moitié dessus le corps mort, & l'autre moitié dessous, de même que l'étoit le Saint Suaire du Sauveur, que l'on conserve jusqu'à present dans *Turin*, avec beaucoup de vénération, & dont nous avons le portrait, que l'on expose fort souvent à Rome dans l'Eglise des Savoïards. Ils envelopent, dis-je, de cette toile, non-seulement tout le corps; mais encor le visage & la tête, la cousent exactement tout à l'entour; & de telle façon, qu'on le prendroit pour un enfant emmailloté dans ses langes. Je me persuade que ce sont ces mêmes bandes, que Nôtre-Seigneur commanda qu'on déliât au Lazarre ressuscité.

Façon d'enséve-lir & d'enterrer les morts, parmi les Arméniens.

Ils disposent la fosse de telle sorte, que le visage & les yeux du mort sont directement tournez vers l'Orient. Coûtume très-ancienne, même chez les Athéniens Gentils, selon le témoignage de Diogéne Laërce, dans la vie de Solon. Ainsi le couchant sur le dos, ils ont soin que la tête soit à l'Occident, les piés à l'Orient, le bras droit au Midi, & le gauche au Septentrion. Ils sont fort scrupuleux sur cette façon d'ensévelir les morts. Parce qu'ils disent qu'au jour de la résurrection, la trompette retentira du côté de l'Orient, & que par cette raison le mort y doit être tourné, afin de pouvoir s'y rendre plutôt. Outre qu'ils se retournent toûjours vers l'Orient, comme plus digne de la presence de Dieu, pour faire leurs priéres. Ils sont si Religieux sur cét article, que non-seulement ils ne se tourneroient jamais d'un autre cô-

té,

té, lorſqu'ils font leurs priéres; que les Autels mêmes, qui ſont dans leurs Egliſes, enviſagent directement l'Orient. Ils témoignent auſſi, qu'ils ſont fort ſcandaliſez de ce que bien ſouvent cette rigueur de ſituation convenable, ne s'obſerve point dans les Egliſes de nous autres Européens, & dans les priéres que nous faiſons.

Ce fut donc à l'Orient, & avec toutes les ſuſdites cérémonies, que nous enterrâmes *Abdulganni*, dans une foſſe très-profonde, & ſans aucun cercueil de bois, ſelon leur coûtume. La foſſe ſe fait de cette profondeur, afin que comme elle eſt en pleine campagne, la terre ne ſoit pas cavée, & le cadavre découvert, ou par les animaux, ou par les eaux de pluïe. Mais le Pere Vicaire, & moi, avec les Prêtres Arméniens, fûmes les premiers, ſelon la coûtume, à le couvrir de terre. Madame Maani, qui le regretta fort, & avec beaucoup de ſujet; parce qu'il l'afectionnoit tendrement, & qu'il lui étoit très-fidèle, commanda incontinent, que l'on dreſſât en ſa mémoire une mauſolée honorable de pierres chargé d'Epitaphes, en Langues Arabe, Perſane & Latine. Mais nous n'eûmes pas la conſolation du départ inopiné du Roi. L'Epitaphe Latin, que je fis ſans livres, & le moins mal qu'il me fut poſſible, étoit conçû en ces termes.

ABDU-

ABDULGANNI GEORGII FILIO
NATIONE SYRO, PATRIA MARDINITÆ
RELIGIONE CHRISTIANO
RITU AUTEM.
SACRO SANCTÆ ROMANÆ ADDICTO
ECCLESIÆ,
MAANI GIOERIDA DE VALLE.
FIDISSIMO SUÆ PUERITIÆ
ADMINISTRO ET CUSTODI,
QUÆ PRIDEM PIETATIS OFFICIA
AB IPSO INFANS EXPERTA FUERAT,
CUM PATRIÆ CALAMITATIBUS
EREPTA
IN BABYLONEM COMPORTARETUR,
OPPORTUNE MOX SENI AC MORIENTI,
DUM FELICIUS PEREGRE PROCEDERET
NATURA VERTENTE VICES
AMANTISSIME REPENDIT;
DEFUNCTUMQUE CAZUINI
QUINTO IDUS QUINTILIS
DELECTO HOC IN TUMULO
IN USUM COEMETERII A REGE
IMPETRATO,
CATHOLICORUM CHRISTIANORUM
PRIMUM,
LACRYMANS COLLOCAVIT
ANNO DOMINI CIↃ IↃ CXVIII.

Epitaphe d'Abdulganni.

Et afin que tous ceux qui liront ceci, puissent juger de la piété & du zèle de Madame Maani, envers ce bon vieillard, j'ai cru qu'il ne seroit pas hors de propos de mettre cét Epitaphe latin en notre langue.

Maani

Epitaphe d'Abdulganni.

Maani Gioerida della Vallé
A fait enſévelir ici, non ſans beaucoup de larmes, le corps d'Abdulganni, fils de Georges, Syrien de nation, du païs de Mardin, Chrétien de Religion, de la Communion Romaine.

Cette Dame
S'eſt aquitée de ce devoir funèbre, avec toute la piété que méritoit d'elle cét homme de probité, qui avoit eu le ſoin de ſon éducation, aïant été ſon gouverneur fidèle, & lui aïant rendu mille bons ofices, dès les premiéres années de ſon enfance, après qu'aïant été retirée des miſéres & des calamitez, où ſe voïoit réduit ſon païs natal, elle eût été apertée en Babilône.

Elle s'eſt donc revanchée
A ſon tour, avec grande tendreſſe en cette ocaſion, de tous les bienfaits qu'elle avoit reçûs de ce vieillard, ſur le point que la nature marquoit à cette-ci la fin de ſa carriére, lorſqu'elle-même ſe voïoit dans un état de voiager bien plus heureuſement, qu'elle n'avoit fait, depuis le Curdiſtan juſqu'à Baghdad, quand elle y fut tranſportée fort petite.

Lui aïant fermé les yeux
A Cazuin, où il trépaſſa le cinquiéme des Ides du mois de Juin, elle fit ériger ce tombeau, qu'elle arroſa de ſes pleurs, & fit mettre le défunt en ce lieu, que l'on avoit depuis peu obtenu du Roi de Perſe, pour en faire un cimetiére pour les Chrétiens, dont il a été le premier qui en a pris poſſeſſion pour tous les autres, en l'année 1618.

J'ai

J'ai ajoûté le distique suivant à cét Epitaphe, afin que les Muses y prissent part.

Romani cultûs primus tu hîc conderis, ex te
Ganneia æternum nomen erit tumulo.

Ganni, qui n'aspiras qu'aux véritables biens,
Ici l'on t'enterra le premier des Chrétiens.
Ce lieu, portant ton nom, s'apellera Gannie;

Et celui-ci encor, à l'imitation des anciens; puisque

Toi, nourice d'Ænée, en mourant au rivage, Virg. Æn. 7.
Caiete, tu rendis fameuse nôtre plage.

Et parce que, dans le sentiment des Poëtes, les morts qui sont privez de cette lumiére, ne se consolent pas moins des choses qu'on laisse d'eux à la postérité, que de leurs funérailles même, je fis aussi graver ces vers, qui suivent immédiatement, dans lesquels Virgile introduit l'ombre de Palinûre fort contente, & dont la joïe ne fut pas médiocre, quand la Sibille lui dit:

Les peuples d'alentour, étans épouvantez Æneid. 6.
Et menacez du Ciel, se rendront aux Citez,
Pour expier tes os, fidèle Palinûre,
Dans un fameux tombeau, leur donnant sépulture:
Ce lieu se nommera pour jamais de ton nom.

Mais c'est assez parler des morts.

Le dix-septiéme de Juillet, pendant que nous nous promenions le soir dans la place, un homme vint au Roi, de la part de l'Ambassadeur de ce grand Roi de l'Inde, qui se nomme proprement *Sciah Selim*, & que l'on apelle en Italie, le grand *Moghol*. Il y a déja long-tems, ce me semble, que je vous donnai avis qu'on atendoit cét Ambassadeur à la Cour de Perse. Il y a plusieurs années qu'il a pris congé de son Prince, & qu'il est sur les chemins; mais qu'à cause que ses démarches étoient fort lentes, & qu'il n'avançoit pas beaucoup, il n'étoit pas encor arrivé; quoique plusieurs fois le Roi de Perse l'eût atendu, & qu'il lui eut fait préparer une maison dans *Ferhabad*, & en d'autres endroits. Enfin cét exprès se rendit en cette Cour, avec des lettres de l'Ambassadeur son maître, pour donner avis au Roi, qu'il étoit arrivé à deux journées de *Cazuin*, dans la ville de *Taheran*, de laquelle je vous ai fait mention une autre fois, & qu'il seroit promtement venu à *Cazuin*. Que néamoins il ne s'y rendroit que dix ou douze jours après; parce qu'il ne lui en faloit pas moins, pour faire cette petite traite & se reposer.

On donne avis au Roi de l'arrivée de l'Ambassadeur du grand Moghol.

Le Roi ne lût pas les lettres, selon sa coûtume. Parce que comme, peut-être, il ne les pouvoit pas déchifrer; il crut aussi qu'il ne devoit pas confier ses afaires & ses secrets à d'autres. Il se contenta seulement de s'informer de plusieurs choses particuliéres de cét exprès, qu'il caressa en aparence, & auquel ses courtisans firent beaucoup de civilitez. Il le donna pour hôte à *Saru*

Chogia,

Chogia, qui eſt l'un de ſes Vizirs que l'on eſtime davantage. Néamoins il ſe réſolut en ſecret, comme la ſuite le fait voir, de ne pas atendre l'Ambaſſadeur dans *Cazuin*; mais de le faire un peu languir avant que d'être admis à l'audience, pour ſe vanger en quelque façon de ce qu'il étoit venu à ſi petites journées, principalement depuis qu'il étoit entré ſur les terres de Perſe.

Il ne veut pas l'admettre ſitôt à l'audience.

Cependant l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, aïant apris que le Roi devoit partir dans peu de *Cazuin*, fit grand bruit, pour obtenir une audience ſecrete; choſe pourtant que l'on n'acorde que rarement dans la Perſe. Parce qu'ordinairement on n'admet pas dans la Perſe des perſonnes de ſa condition à l'audience dans le Palais, ſans un feſtin, & ſans y inviter les hôtes. Souvent même, quoique l'Ambaſſadeur ait des afaires de grande conſéquence à traiter, on ne trouve pas étrange qu'il les communique, & qu'il en parle en preſence des autres. Avec tout cela, l'Ambaſſadeur qui n'étoit pas de ce ſentiment, n'avoit jamais voulu entretenir le Roi de ſes afaires particuliéres, dans les trois fois qu'il avoit eu l'honneur de lui parler juſqu'alors. La premiere, lorſqu'il fut reçû dans le commencement. La ſeconde, dans la place à cheval, le même jour qu'*Iſuſchan* fit ſon preſent, dont je vous ai entretenu. Et la troiſiéme, un peu auparavant un certain matin, que l'Ambaſſadeur alant rendre viſite, je ne ſai à qui, rencontra le Roi dans la ville, qui le mena, par ocaſion, dans un jardin auprès de la place, où il l'entretint néamoins particuliérement un grand eſpace de tems, bûvant & demeu-

rant en conversation familiére. Mais ce fut toûjours en presence des autres; parce que le Roi fit incontinent apeller le Pere Vicaire des Carmes-Déchaussez, avec ordre de lui aporter, comme il fit, le livre des Pseaumes qu'il avoit traduit en Persan. Il lui porta aussi, outre celui-là, un nouveau Testament, imprimé en caractéres Arabes; avec un Alphabet Arabe, de l'impression de Raimond, pour lui faire voir la façon de l'impression, & les figures de toutes les lettres.

Le Roi prit grand plaisir à examiner toutes ces choses, témoignant une passion extraordinaire d'avoir dans la Perse une Imprimerie de ces caractéres Persans & Arabes; & même il donna commission au Pere Vicaire qu'il lui en fit avoir une de Rome. Et assurément le Pere ne fit pas une petite afaire, que d'introduire cette coûtume de presenter au Roi; &, à l'exemple du Roi, à tous les autres, comme il a fait depuis, les livres qui traitent de notre foi, & de lui inspirer aussi un desir d'avoir une Imprimerie. Parce que, s'il y en avoit une ici pour la langue Persane, entre les mains de nos Religieux, ce seroit sans doute le moïen de communiquer & distribuer des livres tous les jours, & de faire beaucoup de progrés pour la conversion des ames. Parce qu'en éfet, les Persans, comme très-curieux, & la plûpart fort intelligens dans la Philosophie, & en d'autres sciences, ne reçoivent pas seulement très-volontiers nos livres; mais encor ils parlent sans scrupule, & disputent des mistéres de la foi. J'en ai été témoin plu-

plusieurs fois, & en particulier & en public. Ils sont en cela fort diférens de cette sévérité, & de cette obstination des Turcs, qui ne veulent pas en entendre parler. L'on feroit sans doute un progrès beaucoup plus considérable avec les livres, que de la voix seulement, après l'expérience que nous avons, que la semence répanduë de la parole de Dieu, ne peut pas tomber inutilement & qu'il est impossible qu'elle ne germe en quelque endroit, & qu'elle ne produise toûjours quelque chose.

Mais pour retourner à ce que je vous disois, le Roi reçût, avec beaucoup de respect, les Evangiles & les Pseaumes, comme choses que sa loi aprouvoit aussi: Il les baisa, les mit sur la tête, commanda qu'on les mît dans son cabinet, parmi les choses les plus précieuses qu'il eût, & dit clairement que ceux-là étoient infidèles, qui ne croïent pas à la doctrine qui étoit contenuë dans ces livres. Par ocasion, comme le Roi est un Prince fort intelligent, qui parle pertinemment de tout, il se mit sur d'autres entretiens spirituels, particuliérement de la mort & de la vanité du monde. Et sur ce sujet, au raport du P. Vicaire, il parla long-tems, s'atendrit, & pleura. Enfin l'audience se passa de telle sorte, que l'Ambassadeur d'Espagne, ou n'eut pas le tems de parler de ses afaires; ou s'il l'eut, il n'en voulut rien dire en presence du P. Jean. De maniére qu'aïant apris, comme je vous disois, que le Roi devoit partir peu de tems après; & ne voulant pas le suivre, non pas même jusqu'à *Sultanie*, quoique le Roi lui en fît beau-

Le Roi reçoit, avec beaucoup de respect, les Evangiles, & les Pseaumes qu'on lui presente.

coup d'instance, & qu'il ne s'en défendit, comme mal conseillé, qu'avec des raisons très-foibles, & très-frivoles, qui ne le contentérent pas; lorsqu'il le vit sur le point de partir, il fit grand bruit, pour avoir cette audience secrette, qu'il desiroit avec tant d'empressement, afin que le séjour qu'il avoit fait en ce quartier, ne fût pas inutile, & qu'il ne l'abandonnât pas, sans avoir au moins négocié quelque afaire. Le *Mehimandar*, le Secretaire Agamir, & plusieurs autres, firent en cette ocasion ce qui leur fut possible, pour lui procurer cette satisfaction. En éfet, on n'auroit jamais rien conclu, parce que c'étoit une chose que l'on n'avoit jamais acordée, & que leur coutume n'autorisoit pas, si notre Pere Vicaire, qui en fut sollicité par l'Ambassadeur même, ne l'eût entrepris; qu'il n'en eût parlé au Roi, & qu'il ne l'eût prié instamment d'acorder cette faveur à l'Ambassadeur d'Espagne. Le Roi la promit, à sa considération; & dès le lendemain, qui étoit le dix-neuviéme de Juillet, il s'aquita, de cette façon, de la parole qu'il en avoit donnée.

Le Roi de Perse donne audience particuliére à l'Ambassadeur d'Espagne.

Sur le soir, le Roi invita l'Ambassadeur à se venir promener dans la place, parce qu'il ne vouloit jamais y aller sans y être apellé; & là, selon la coûtume, chacun s'étant posté tout à l'entour, incontinent que le Roi y fut entré, il alla droit à l'Ambassadeur; & après avoir passé quelque-tems à parler en sa presence, il dit à l'Ambassadeur qu'il l'acompagnât, & en se promenans tous deux à cheval, avec le Truchement au milieu & sans chapeau; ils firent

je

je ne ſai combien de fois le tour de la place, en preſence de tous tant que nous étions de ſpectateurs. Cependant il s'entretint avec l'Ambaſſadeur de ce qu'il voulut; mais ſi bas, que nous autres, qui les environnions, nous ne les entendions point. Néamoins *Saru Chogia*, duquel je vous ai fait mention ci-deſſus, & *Eſſendiar-Beig*, qui eſt le mieux dans les bonnes graces du Roi, qui acompagnoient d'aſſez près le Roi & l'Ambaſſadeur, & qui ſe promenoient auſſi à cheval avec eux, entendirent le ſujet de leur conférence; mais je ne peux vous en aprendre aucune particularité; parce que, comme je vous ai dit, je ne pûs jamais les entendre parler. Outre que je n'ai pas eu la curioſité de m'en informer de ceux qui auroient pû la ſatisfaire entierément ſur ce ſujet. Je ſai pourtant que l'Ambaſſadeur a dit depuis, qu'il lui avoit fait de grandes plaintes, de la part de ſon Roi d'Eſpagne, de la priſe de l'Ile de *Bahrein*, où l'on pêche les perles, & de la forteresſe de *Bender*, avec beaucoup de païs en terre-ferme, dont les Perſans s'étoient rendus les maîtres ſur les Portugais. Que le Roi de Perſe, ſans parler de *Bender*, avoit ſeulement répondu ſur le ſujet de l'Ile de *Bahrein*, en diſant qu'il ne l'avoit point ôtée aux Portugais, & qu'elle ne leur apartenoit pas. Mais qu'il l'avoit priſe ſur le Roi d'*Ormuz*, de la dépendance duquel elle étoit, & que le Roi d'*Ormuz* avoit été de tout tems vaſſal de l'Empire de Perſe. Que par cette raiſon, le Roi d'Eſpagne n'avoit aucun ſujet de s'en plaindre, ni de prétendre qu'on la lui remit entre les mains, comme l'Ambaſſadeur le propoſoit. Que

lui-même racontoit aussi, que le Roi le quita, & se retira d'avec lui, après lui avoir fierement déclaré ses sentimens, le laissant ainsi tout seul, sans vouloir entendre d'autre replique, & qu'il s'en retourna en son Palais, & que l'Ambassadeur, qui resta au milieu de la place, fut acompagné jusques chez lui, par le *Mehimandar*, à même-tems que nous quitâmes le lieu de cette conférence. Je vous fais part de toutes ces particularitez, seulement afin que vous jugiez mieux de l'adresse de ce Roi dans ses négociations, & de la façon extraordinaire qu'il en use; parce qu'en faisant toûjours ses afaires, il sait se comporter envers les autres en ami, & en ennemi tout ensemble: il donne satisfaction & ne l'acorde pas; il écoute, & n'écoute pas; ou bien, il ne veut pas entendre. Enfin il jouë tout le monde, & ne conclut jamais rien contre ces intérêts; mais toûjours à son avantage. Toutes les autres choses aparentes sont tous artifices, dont il se sert seulement, quand ses afaires ont le succès qu'il se propose; desorte qu'il ne s'y faut pas fier.

Le Roi de Perse est un Prince fort adroit.

L'Ambassadeur d'Espagne fit alors grande instance, pour avoir son audience de congé, avec la réponse & la liberté de s'en retourner en son païs. Mais le Roi ne la lui voulut pas acorder; il lui fit seulement dire qu'il s'allât reposer à *Hispahan*; parce qu'il étoit sur l'âge; par conséquent incapable de faire de grandes journées, vû même que plusieurs de ses domestiques étoient malades; que quand il seroit retourné de l'armée, il le trouveroit dans *Hispahan*, & que dè-là il lui donneroit la satisfaction qu'il desiroit. Vous remarquerez aisément ici.

ici qu'il se servit adroitement, en cette ocasion, des mêmes raisons que l'Ambassadeur avoit avancées, pour se dispenser d'acompagner le Roi, comme il en avoit été plusieurs fois sollicité.

Il est évident que l'on ne diféra d'acorder ce congé, que pour l'une de ces trois raisons; ou, comme l'Ambassadeur se persuadoit, parce que le Roi avoit trouvé mauvais qu'il ne s'étoit pas rendu aux soins qu'il avoit pris de l'inviter au voïage qu'il faisoit, & qu'il vouloit s'en vanger de cette façon-là; ou parce qu'ordinairement le Roi amusoit long-tems les Ambassadeurs à la Cour, suivant sa maxime, qu'il répétoit souvent, que de vouloir être expédiez si promtement, c'étoit se comporter plûtôt en couriers, qu'en Ambassadeurs : ou bien, comme il est plus vraisemblable, parce qu'il vouloit voir auparavant le succès de la guerre de cette année, qui devoit sans doute afermir ou rompre la corespondance qu'il avoit avec le Roi d'Espagne. Quoiqu'il en soit, cette conférence se passa dans les mêmes circonstances que je vous ai débitées; & après que le Roi fut parti, l'Ambassadeur, conformément à l'ordre qui lui fut donné, se retira à *Hispahan*, où il a demeuré jusqu'à present.

Le Roi d'Espagne sollicite instamment son congé.

Le vingt-cinquiéme de Juillet, le Roi partit de grand matin de Cazuin pour Sultanie: nous nous rendîmes tous aussi à sa suite, chacun à sa commodité. Mais il ne me fut impossible de partir que sur le soir; parce que je m'ocupai tout le long du jour à écrire, à cacheter un paquet de lettres, que j'envoïai en Italie, que je donnai à un

Pere Augustin, qui s'apelle aussi le Pere Jean, & qui venoit de l'Inde pour aller à Rome. Il étoit six heures du soir, lorsque ce Pere se rendit en mon logis pour prendre congé de moi, & se charger de mes lettres. Il me trouva sur le point de partir, que mon bagage étoit empaqueté, & presque tout chargé sur les chameaux; de maniére que j'eus seulement de la peine à trouver quelque morceau d'étofe pour couvrir le plancher, afin de l'y faire asseoir pour se reposer. Vous trouverez dans le paquet, que je lui ai confié, cette lettre imparfaite, dont je vous ai fait mention au commencement de celle-ci, qui la doit suivre de près.

Enfin, m'étant mis sur la route, après avoir fait trois lieuës dans la nuit, sous un vent & un froid extrême, & toûjours par un païs plat, je me rendis au-dessous d'un village, qu'ils nomment *Ghiveran*, où je me reposai le lendemain, qui étoit le jeudi, toute la journée. Monté avantageusement, comme j'étois, je terminai la seconde journée, qui m'ocupa toute la nuit, & une partie du vendredi, dans une ville champêtre, qui porte le nom d'*Abher*, à cause de la quantité d'eau qui se divise en une infinité de petits ruisseaux, qui coulent presque par toutes ses ruës. La ville est petite, & toute verdoïante, à cause de la quantité de jardins qu'elle enferme presque dans toutes les maisons, & qui sont remplis de toute sorte d'arbres fruitiers; mais surtout de ces arbres que l'on apelle à Rome *Albucci*, & qui ne sont autre chose, si je ne me trompe, que des Peupliers, qu'ils éle-

vent

vent en très-grande quantité, & dont ils se servent pour bâtir leurs maisons, n'aïans peut-être point d'autre bois que celui-là pour cét usage.

Madame Maani ne pût pas arriver à *Abher*, avec ses chameaux; parce que de *Ghiveran*, jusques-là, il y a neuf lieuës, quoique médiocres; desorte qu'elle demeura dans un village, qui en est éloigné d'une lieuë; & de-là, sans passer par *Abher*, elle prit un autre chemin plus court; si bien que nous fûmes un jour & une nuit sans nous voir. Mais je ne m'en mettois pas en peine; parce qu'elle ne manquoit pas de gens pour la servir & pour lui faire compagnie; outre que sur les routes où file une armée, il s'y rencontre toûjours tant de monde, qu'on n'a pas besoin de grande escorte. Après huit lieuës de chemin, que nous fîmes pendant la nuit, nous arrivâmes le samedi sur le midi à Sultanie, où nous trouvâmes le Roi, sous ses pavillons, au milieu de la campagne, avec toutes ses troupes, qui s'y étoient campées. Nous reconnûmes d'abord le quartier d'*Imamculi-Chan de Sciraz*, avec les troupes de la Perse, proprement dite, qui font la meilleure partie de l'armée de Perse, parmi lesquelles nous fîmes plus d'une demi lieuë de païs qu'elles ocupoient. Parce que les Persans ont toûjours acoûtumé de se camper au large, & fort commodément; quoique de cette façon, en des lieux suspects & dangereux, il n'y ait pas beaucoup de sûreté. Au-delà des troupes d'*Imamculi Chan*, nous trouvâmes d'autres *Chans & Sultans*, & le Roi même, auprès d'une belle colli-

Madame Maani fait de grandes journées avec l'armée de Perse.

ne, qui est en cét endroit, au milieu de la plaine.

Repas fort frugal du sieur della Vallé.

Mais parce que j'arrivai plûtôt que mes chameaux, que j'avois rencontré dès le matin sur le chemin, & que j'étois assuré qu'ils ne s'égareroient pas, comme font plusieurs des leurs; à cause que, comme dans le camp, il n'y avoit point de litiére que la mienne, qui fût jaune & rouge, on la voïoit de fort loin, outre qu'il n'y avoit personne dans l'armée qui ne la connût, & qui n'en pût donner des nouvelles, sans atendre le lever du soleil, après avoir donné ordre que l'on dressât ma tente, j'allai manger à l'ombre d'une grande & belle Mosquée, qui est au-dedans la Ville de *Sultanie*. Parce que j'étois extraordinairement persécuté de la faim, où (je veux dire dans la même Mosquée) ne sachant point d'autre lieu, ni plus frais, ni plus commode, ni plus favorable, je la satisfis entiérement, avec du pain & du raisin; parce que je ne trouvai rien âutre chose à manger ce jour-là, à cause de l'abstinence du samedi: & ce fut la premiere fois que j'en mangeai en cette saison. J'étanchai aussi ma soif avec de l'eau, la plus fraîche & la plus claire que je bus jamais, que l'on me tira d'un puits, qui est au milieu de la même Mosquée. Et parce que l'eau en est parfaitement bonne; les Mahométans, qui, selon leur coûtume, l'estiment d'autant plus, qu'on la puise dans la Mosquée, soûtiennent, ou pour mieux dire, se persuadent, au moins les plus simples, qu'elle se rend jusques-là, de la Méque, par dessous terre. Les Chrétiens du païs, & particuliérement

les Arméniens, racontent plusieurs belles choses de cette fameuse Mosquée de Sultanie; entr'autres, qu'elle étoit leur Eglise, que ce sont eux qui l'ont bâtie : & que Sultanie étoit anciennement la principale Ville de leur nation. Mais je croi tout cela fabuleux, & une pure imagination de ce peuple ignorant, depuis les instructions que les Persans, mieux éclairez & plus sçavans dans l'Histoire, m'en ont données; & par les marques qui se voïent encor dans la Mosquée, & dans la Ville, comme je vous dirai incontinent.

Sultanie étoit autrefois une Ville fort spacieuse, & aujourd'hui elle est entiérement ruinée. Non-seulement elle n'est plus fermée de murailles ; mais même on n'y voit presque plus de maisons entiéres; de maniére que ce grand espace de la Ville, qui est encor tout plein de ruines, est à present une compagnie deserte, à l'égard de celui qui est rempli des maisons qui subsistent aujourd'hui. Cette Ville est bâtie dans une plaine, beaucoup plus longue que large, & bornée sur les côtez de deux rangs de montagnes fort serrées. Que cette Ville soit moderne, & l'ouvrage des Mahométans ; & non pas ancienne, & de la façon des Chrétiens, comme les Arméniens le soutiennent ; premiérement, son nom de *Sultanie*, qui est un nom Arabe, & qui signifie apartenante au Roi, ou Roïale, le prouve invinciblement ; parce que, quoique le mot *Sultan*, signifie puissance, comme Raimond, & d'autres l'ont traduit, ou Potentat, plûtôt que Roi : & que *Melec*, en Arabe, signifie Roi ; les *Sultans* néamoins

Description de la Ville de Sultanie.

Sultanie est une Ville moderne.

moins étoient Rois. En éfet, chez les Arabes mêmes, *Sultan*, & Roi, sont des termes dont on se sert indiféremment, & qui signifient une même chose.

La ville fut sans doute apellée Sultanie, de la qualité que possédoit celui qui l'a fit bâtir: lequel, comme disent les Persans, & comme je le croi aussi, fut le même qui bâtit la Mosquée: selon les assurances que m'en donna celui qui en a le soin, & qui y demeure actuellement; ce Roi, qui étoit Tartare, de la race des *Uzbeghi*, & dont le pouvoir s'étendoit alors jusques-là, s'apelloit *Muhammed Chodà-bendé*, & fut enterré dans la même Mosquée: en éfet, son sépulcre s'y voit encor aujourd'hui. Je croi que tout ce que me dit cét homme étoit véritable, & qu'il le pouvoit bien savoir. Parce que les murailles de la Mosquée, au-dessus des portes, & en d'autres endroits, sont par tout chargées de lettres Arabes; je ne sai si c'est en langue Arabe, ou Turque, ou Persane; parce que je n'eus pas le loisir, ni la curiosité de les lire: mais cét homme m'assuroit, que tout ce qu'il m'avoit dit y étoit marqué; que l'année y étoit spécifiée; & même alors il me la donna. Mais à present je ne m'en souviens plus: néamoins, si je me trompe, je croi qu'elle fût bâtie il y a environ trois cens ans, selon ces anciens caractéres.

Ils disent que la campagne, où cette ville est située, étoit autrefois stérile; mais que ce Roi la rendit fertile, & parfaitement bonne; & qu'il en fit, comme elle est aujourd'hui, une fort belle prairie, avec quantité d'eau, qu'il y fit conduire de fort loin

loin par ces canaux soûterrains, & dont elle est à present arosée tout à l'entour. Ils assurent aussi, que dans la pensée qu'il avoit de faire quelque chose d'extraordinaire & de considérable, il entreprit, comme par force, de bâtir cette grande ville dans un endroit si peu convenable, de la même façon que le Roi travaille à celle de *Ferhabad*, contraignant les peuples des autres contrées de l'habiter & se servant de mille inventions pour les obliger d'y bâtir. Néamoins, comme les choses violentes ne durent pas ordinairement long-tems, ils disent que dès la même nuit que le Roi mourut, on commença à l'abandonner; de maniére que de femmes seulement, il en sortit cette nuit-là quatorze milles; c'est-à-dire, sept milles chameaux chargez avec *Chiecevé*, ou brancards de femmes, parce que chaque chameau en porte deux.

Mais sans nous écarter davantage de cette Mosquée, dont j'ai entrepris la description; sa grandeur est médiocre, la figure octogône, avec un petit dôme sur le haut fort proportionné, & dans les régles de l'architecture. Au pié du dôme, au-dessus de la corniche qui régne au-dehors, chaque angle est orné d'une haute & grosse colonne; desorte que tout à l'entour on y en voit huit, toutes de brique, de même que le reste. Ces colonnes, qui ont chacune leur escalier en dedans, comme la colonne de Trajan à Rome, servent à la Mosquée de clochers ou de tours, au haut desquelles les Ministres Mahométans, s'il m'est permis de me servir de ce terme, qui ne leur convient que fort improprement, Description de la Mosque de Sultanie.

se

se rendent, selon leur coûtume, pour faire l'ofice de nos cloches; c'est-à-dire, pour crier & apeller, à perte d'haleine, cinq fois le jour, le peuple à la priére. Le dedans de la voute du dôme, de même que toutes les murailles d'alentour, sont enrichies d'or, embellies de ces embauchûres de porcelaine fine, marquetées de grands feüillages d'or, & de couleurs fines, ou de caractéres, & de lettres, si fort en usage par tout l'Orient: ornemens très-agréables à la vérité, mais de peu de durée, comme on le peut voir dans la Mosquée de Sultanie, où ils commencent déja à se gâter.

On y voit la sépulture du Sultan, qui a fait bâtir cette Mosquée.

Vers la plus noble partie de cette Mosquée, où nous avons acoûtumé de faire les Tribunes des Eglises, l'on a élevé un lieu particulier, assez spatieux, en forme de Chapelle, & qui est séparé de cette figure octogône, au milieu duquel, presque comme un grand Autel, vis-à-vis de la porte, on voit la sépulture du *Sultan*, qui est faite à la façon ordinaire des personnes de condition parmi les Mahométans; c'est-à-dire, d'une forme réguliére, de même que celle de nos Autels; mais plus haute & plus large, & couverte de précieux draps de soïe ou d'or. La porte de cette grande Chapelle est fermée d'une grille de fer, toute damasquinée, depuis le haut jusqu'en bas, & enrichie de marqueterie d'or & d'argent; ouvrage certainement aussi propre & délicat, qu'il est riche & remarquable. Je n'ai point encor vû jusqu'à present dans la Perse d'édifice plus superbe ni plus magnifique que la Mosquée de Sultanie, quelques villes, & quelques con-

contrées que j'aie parcouruës. Je dis jusqu'à cette heure ; parce que je sai bien qu'il y en a une autre plus belle, que je n'ai pas encor vûë : mais que j'espére de voir dans peu, & de vous en faire une description dans le tems. Sur ce que j'en ai entendu dire, par des personnes fort intelligentes, celle-là est une antiquité très-remarquable, que l'on apelle dans la Perse, les quarante colonnes, & située assez près de *Sciraz*, au même endroit de l'ancienne *Persepolis* ; & , selon toutes les aparences, cette antiquité est sans doute, ou la sépulture de ses plus anciens Rois, ou quelque autre chose de semblable, du tems de Cyrus & de Darius.

Mais je vous en informerai plus particuliérement, après que je l'aurai vûë. Peu de tems après moi, le Pere Vicaire des Carmes-Déchaussez, dont je vous ai parlé ci-dessus, arriva aussi à *Sultanie*, avec le *Mehimandar*, chez qui il logeoit. Il n'avoit suivi l'armée, comme les autres, qu'afin d'obtenir du Roi son congé, qu'il avoit négligé de solliciter dans *Cazuin*. Ils se logérent dans le jardin d'une maison, à quelque distance de cette fameuse Mosquée. Pour joüir de leur conversation, & de la commodité de ce puits, qui m'avoit fourni de l'eau si excellente, je fis dresser mes pavillons auprès d'eux, au milieu d'un grand champ. Parce qu'en été particuliérement, ils sont constamment plus commodes, plus délicieux, & plus propres que les maisons.

Le lendemain au matin, qui étoit le Dimanche, le Pere Vicaire, & moi, fûmes rendre visite à *Imamculi Chan de Sciraz*:

Il.

Le sieur della Vallé va visiter le Chan de Sciraz.

Il se trouva que la nuit précédente, le Roi l'étoit allé voir dans sa tente, & qu'il s'étoit diverti à discourir avec lui de cent choses diférentes, & à boire presque toute la nuit, selon la coûtume de ce Roi, qui n'afecte pas d'être long-tems sérieux, & qui se plaît, dans ses belles humeurs, de traiter familiérement avec ses sujets. Ce fut par cette raison que nous rencontrâmes *Imamculi Chan*, sous son pavillon, dans un ajustement extraordinaire; parce qu'il avoit été averti, quelque-tems auparavant, de l'honneur que le Roi lui vouloit faire de lui rendre visite. Desorte que non-seulement il étoit vétu fort superbement de brocard d'or; mais encor son pavillon paroissoit plus magnifique qu'à l'ordinaire, fort spatieux, & riche extraordinairement, tant à cause de la matiére, dont il étoit tissu par dedans, que des beaux ouvrages, à petits points, dont il étoit orné. Enfin tout l'ornement du pavillon, des tapis de pié, des coussins, & de tous les meubles, étoit très-riche, & véritablement digne d'un Roi, tel qu'on le pouvoit desirer pour un *Chan de Sciraz*, qui est, sans doute, après le Roi, le plus grand Prince de la Perse, & duquel l'Etat & le crédit n'est pas inférieur à plusieurs Roïaumes de l'Europe.

Le Pere d'*Imamculi Chan*, qui s'apelloit *Allah-verdi Chan*, fut le premier de la famille qui obtint ce gouvernement. Il étoit Chrétien, Arménien d'origine, mais du païs des Géorgiens. En sa jeunesse, il fut vendu esclave la somme de trente sequins, pour la premiere fois: mais après

avoir

avoit été vendu plusieurs fois, & après avoir éprouvé la sévérité de plusieurs Maîtres, les uns bourgeois, les autres artisans, il fut à la fin destiné au service du Roi; &, si je ne me trompe, du Roi *Tahamas*, grand-Pere du Roi Abbas, qui régne aujourd'hui. Après avoir exercé à la Cour l'espace de plusieurs années, & sous plusieurs Rois, toutes les charges de la milice, il fut enfin élevé, par ses propres mérites, à cette souveraine dignité de *Chan de Sciraz*. Du tems de ce Roi, qui le mit en possession de ce Roïaume, il fut toûjours, tant qu'il vécut, Capitaine Général sur tous les autres. En éfet, il ne se trouvoit personne dans la Perse qui lui fut comparable, ni en valeur, ni en prudence; ni, ce qui est de plus important, qui fut plus heureux que lui dans tous ses combats, & dans les guerres qu'il entreprenoit.

Le Roi de Perse reçoit Imamculi en survivance au gouvernement de Sciraz.

Le Roi Abas avoit beaucoup d'estime pour lui, & l'honoroit, sous le nom de pere, qu'il lui donnoit toûjours. Quelques-uns disent qu'étant fort âgé, il mourut enfin de déplaisir pour quelques paroles choquantes que le Roi lui dit. Mais cela ne se peut prouver que très-dificilement, après les marques que le Roi a données en public du regret qu'il avoit de sa mort, & de son estime envers sa famille, qu'il a reçûë en survivance à cette même dignité. Ainsi *Imamculi Chan* son fils, qui a pour mere une Dame Géorgienne, & de qui toutes les femmes sont Géorgiennes, non-seulement lui succéda au gouvernement de *Sciraz*; mais dans le commencement, le Roi voulut aussi qu'il exercât la charge de Capitaine généralissime, quoique jeune homme, & sans

ex-

expérience, il est vrai que depuis il quita cette charge, & aujourd'hui il ne l'éxerce plus, parce qu'en de certaines ocasions, le sort des armes, qui sont journaliéres, ne lui fut pas favorable. Et sur ce qu'il tire son origine des Chrétiens, il leur est fort afectionné, & se conserve en bonne intelligence avec les Francs, comme personne, dont les Etats s'étendent jusques sur les frontiéres d'Ormuz, & qui a souvent ocasion de traiter avec eux. Si les Portugais étoient politiques, ils dévroient s'unir parfaitement à lui contre tout ce qui pourroit arriver quelque jour. Car il n'est pas impossible, que dans un changement, & dans une ocasion de mesintelligence, & de rebellion; parce qu'il y a peut-être beaucoup de disposition, il ne demeurât souverain & indépendant en ces quartiers, & ne pratiquât une parfaite alliance avec nous.

Le Roi donna la Reine des Géorgiens, mere de ce *Teimuraz Chan*, qui fait encor la guerre dans la Perse, à la garde de ce *Chan*, comme à l'un des plus éloignez de Géorgie, & peut-être aussi à cause qu'il en est originaire. Il lui confia aussi en même tems deux jeunes enfans du même Teimuraz. Ces Princes, dès le commencement de la guerre, conformément à ce que je vous en ai écrit autrefois, se rendirent volontairement, par ordre de Teimuraz, entre les mains du Roi, croïant l'apaiser par ce moïen-là: mais toutes ces précautions furent inutiles. De maniére qu'à present, la mere, & les enfans de *Teimuraz*, sont dans *Sciraz*, à la discrétion *d'Imamculi Chan*,

Chan, & l'on m'a assuré que le Roi avoit résolu plusieurs fois de les faire mourir, afin d'éviter leur ressentiment, dont ils pourroient donner quelque jour des preuves très-funestes. Mais que le même Imamculi Chan; comme fort ami de ceux de ce païs, leur a sauvé la vie, assurant le Roi du contraire, & qu'il n'y avoit rien à craindre de ce côté-là. Quoiqu'il en soit, ils sont entre ses mains; & sur ce que des gens qui en sont parfaitement informez m'ont dit, il en a un soin tout particulier; les régale extraordinairement, & avec tout l'honneur & la civilité que l'on doit à des personnes de cette condition; & je puis dire, à leur avantage, au moins à celui de la Reine, qu'elle est fort afermie en nôtre sainte foi; & je sai qu'un de mes amis, que je ne veux pas nommer, lui envoïa secretement ces jours passez une Image de la Vierge, qu'elle desiroit depuis long-tems, avec beaucoup d'empressement, & qu'elle estimoit infiniment.

La Reine des Géorgiens dévote à la Sainte Vierge.

Toutes ces choses présuposées, & que je ne vous ai point avancées par un égarement d'esprit, mais avec beaucoup de réfléxion, quoiqu'un peu hors de propos, il me semble que nous pouvons prévenir tous ces grands desordres, qui éclateront dans peu de tems. Parce qu'en éfet, la force des armées de la Perse consiste aujourd'hui aux soldats Géorgiens, qui en sont la plus grande, & la meilleure partie. Le Roi n'est point si jeune, que ceux-là mêmes, qui ont vû leur païs, sa décadence, & les persécutions que leur nation a soufertes, ne lui puissent survivre. Et quoi qu'à present,

ceux

ceux qui sont au service du Roi de Perse se soient renégats en aparence; Dieu sait néamoins ce qu'ils sont dans le fonds de de l'ame; au moins nous savons constament que plusieurs vivent dans l'intégrité & la pureté de la foi de leurs ancêtres.

La patrie, qui est beaucoup meilleure, que n'est pas le païs de la Perse, la foi des anciens Peres; la terre & les biens perdus; les enfans, les fréres, les femmes, & les autres parens, ou qui sont demeurez dans le païs, qui n'a pas encor été ruiné, ou qui ont été tuez à la guerre, ou que les ennemis ont fait leurs prisonniers, sont autant de sujets d'afliction qui percent le cœur à ceux qui y ont le moindre intérêt. Et lorsque de semblables ocasions se presentent à la pensée, plusieurs, qui auparavant étoient irrésolus, & craintifs, soufrant patiament les mauvais traitemens qu'ils avoient reçûs, pour ne pas ruiner l'Etat present de leurs afaires, ne pensent plus qu'à se révolter.

On verra quelque jour de grandes révolutions dans la Géorgie.

Outre l'armée, toutes les villes aussi, & toutes les maisons de la Perse, sont aujourd'hui remplies d'hommes & de femmes Géorgiennes. Desorte que ces sortes de gens se trouvans dans le païs, avec le pouvoir & les armes en main, y sont puissans, & se conservent la qualité de Seigneurs, à la faveur de ceux qui y commandent, qui sont presque tous de leur famille, & & de leurs parens. Ils y possédent même les enfans de leur Prince naturel; & à leur défaut, le pere qui est encor jeune, presque de mon âge, qui peut vivre encor quelques années, qui est toûjours fort agissant, & fort

fort peu éloigné de cette contrée; je ne sai pourquoi on ne peut pas se persuader qu'un jour les Géorgiens, qui sont originairement Chrétiens, & par conséquent d'une secte fort diférente de celle des Persans, soient capables, dans la Perse, d'une ruse semblable à celle dont les *Mommeluts*, usérent autrefois envers les anciens *Sultans* du Caire, qui suivoient néamoins, comme eux, la loi de Mahomet. Je croi que cela n'est pas impossible; & d'autant plus que celui qui commande à present ici, n'est pas fort aimé des principaux; quoiqu'en aparence un chacun donne des preuves du contraire, tant est forte l'impression que la crainte fait sur eux. Enfin, pour finir cette digression, on pourra voir avec le tems, & peut-être de nos jours, de grandes révolutions.

Mais, sans m'écarter davantage, & pour reprendre la suite de mon discours; je dis que nous autres Européens, pour toutes ces raisons, que vous pouvez vous imaginer, & que je ne veux pas spécifier sur ce papier, de peur de me rendre importun, vivons dans une parfaite intelligence avec le susdit *Imamculi Chan*. Pour le confirmer dans cette opinion, le Pere Vicaire, & moi, lui rendîmes visite, le Dimanche au matin du vingt-neuviéme de Juillet. En cette ocasion le *Chan* nous fit beaucoup de caresses; & outre le régal qu'il nous fit, de quantité de belles confitures, & d'autres choses qui étoient restées de la collation qu'il avoit donnée au Roi la nuit précédente, lorsque nous le quitâmes, il en envoïa encor deux grands bassins à la maison; céré-

Le sieur della Vallé est régalé par le Chan de Sciraz.

rémo-

rémonie qui s'observe ordinairement dans la Perse. Le même jour se passa en visite, que je rendis, & que je reçus du *Méimandar*, lequel après m'avoir parlé quelquefois de l'afaire des Cosaques, que j'avois proposée au Roi, m'assura que l'armée partiroit dans peu pour *Tebrise*; mais que le Roi, avec une partie de ses troupes, iroit du côté d'*Ardebil*. Que *Imamculi Chan* acompagnoit le Roi; mais que ses gens marchoient vers *Tebriz*, sous la conduite de *Daud chan* son frére, qui est plus heureux que lui dans ses entreprises. Que le Roi ne se rendoit à *Ardebil*, que sur les avis qu'on lui avoit donnez, que les ennemis s'en aprochoient de deux côtez; savoir, le *Serdar*, avec son armée composée de Turcs, par le chemin de *Tebriz*; & *Teimuraz chan*, à la tête de plusieurs milliers de Tartares, & d'autres troupes auxiliaires, par celui de *Géorgie*. C'est pourquoi le Roi se vouloit jetter dans *Ardebil*, qui est au milieu de ces deux chemins, afin de se rendre plus promtement où la nécessité l'éxigeroit davantage, & de défendre aussi les cendres & les sépultures des Rois ses ancêtres, & de son aïeul *Sciah Sefi*, que l'on conserve dans *Ardebil*.

Les nouvelles, que me debita le *Meimandar*, se trouvérent véritables dans toutes leurs circonstances; car la même nuit suivante, l'armée commença à filer vers *Tebriz*; sans faire d'autre revûë, comme on se l'étoit proposé dans *Cazuin*, à cause peut-être que l'afaire pressoit beaucoup, & qu'elle ne permétoit pas qu'on diférât davantage. Nous autres hôtes demeurâmes

mes tous, avec le petit corps d'armée du Roi, parce qu'ordinairement nous ne nous éloignons pas de sa personne. D'un côté j'en fus bien aise, pour avoir ocasion d'aller à *Ardebil*, d'en considérer la ville, & les sépultures des Rois. De l'autre côté, je fus fâché de ne pouvoir voir *Tebriz*, qui est une ville beaucoup plus fameuse & plus considérable, & même aussi parce qu'on en devoit venir aux mains. J'aurois mieux aimé combatre contre les Turcs, que contre les Tartares; d'autant plus que *Teimuraz chan* conduisoit les Tartares; & qu'outre les intérêts de la Religion, qui nous doivent unir, je ne sai par quelle vertu secrete, & simpatie particuliére, je l'aime parfaitement, sans l'avoir jamais vû.

Un courier lui aporte des nouvelles de l'Armée des Turcs.

Sur ces entrefaites, un courier du Généralissime, qui s'étoit déja rendu sur les frontiéres quelque-tems auparavant, arriva ici le lundi trentiéme de Juillet, pour assûrer le Roi que l'Armée des Turcs ne venoit pas à si grandes journées qu'on en avoit fait courir le bruit. Il lui dit que Sa Majesté devoit empêcher la marche de ses troupes, & ne les pas faire filer si promtement de ce côté-là, afin qu'elles ne se fatigassent pas inutilement, & qu'elles ne soufrissent pas; parce que les frontiéres, où il demeuroit, étoient pourvûës de l'abondance de toutes les choses qui se trouvoient dans le païs. Ainsi le Roi révoqua, sur cét avis, l'ordre qu'il avoit donné du rendez-vous à *Tebriz*, & l'on fit faire alte aux troupes, que l'on avoit déja envoïées, jusqu'à nouvel ordre.

Dès le même soir, le Roi, soit pour té-

moigner sa joïe de l'avis qu'il avoit reçû, ou pour donner courage à ses sujets, qui devoient paroître dans peu, l'épée à la main, contre les ennemis, fit un banquet solemnel à tous ses hôtes, à tous les grands de la Cour, & aux principaux Oficiers de l'armée. De la même façon qu'*Eumenes*, l'un des successeurs d'Aléxandre le grand, en prépara un, selon Diodore, lorsqu'il alla, avec son armée, au-devant d'*Antigonus*, son compétiteur, qui le venoit combatre dans la Perse. Le Pere Vicaire, & moi, fûmes à l'ordinaire invitez à ce festin, où nous nous rendîmes de compagnie. Comme cette fête fut curieuse, & digne qu'on en fasse mention, je vous en informerai le plus éxactement qu'il me sera possible.

Description d'un pavillon, où le Roi traita les principaux de son Roiaume.

Le Roi ne logeoit plus au pié de cette coline, où je vous ai dit que je l'avois rencontré dans le commencement. Mais il s'étoit retiré auprès du jardin, de la dépendance des derniéres maisons de la Ville. Ce fut-là; savoir, en pleine campagne, & à quelque distance des murailles d'un jardin, qu'il fit dresser son pavillon, à la maniére de ceux qu'ils apellent *Scervanli*; c'est-à-dire, de ceux dont les Médes se servent ordinairement, qui sont de forme longue, & ronde par en haut, presque à la façon des galeries. Ils sont de feultre par-dehors; & par cette raison, fort excellens, pour parer au froid & à la pluïe, de même qu'à la chaleur & aux ardeurs du soleil. Celui du Roi étoit par bandes, de trois couleurs; savoir, une de rouge cramoisi, une jaune, une de rouge cramoisi, une autre verte, & ainsi

ainsi toûjours alternativement, où vous remarquerez que les bandes étoient de la largeur du feultre. Sa longueur étoit, selon moi, de la portée d'un arc, de point en blanc. Néamoins, vous jugerez beaucoup mieux de sa longueur, & de sa largeur, par la suite du discours que j'ai à vous faire. Au-dedans de ce pavillon, dont le plancher étoit couvert de tapis de pié très-fins, on avoit disposé deux tables contre terre, que l'on avoit couvertes de napes de brocard, très-riche & très-précieux, toutes deux semblables, & de la longueur d'un bout à l'autre du pavillon; l'un d'un côté, & une de l'autre côté de sa largeur. On ne les avoit pas préparées pour le souper; mais seulement pour boire par divertissement, & pour passer le tems en conversation. Aussi on ne les avoit chargez que de choses convenables, & qui pouvoient exciter la soif, comme de pistaches salées, de concombres, & autres semblables galanteries, dont ils se servent ordinairement pour cét éfet en ces ocasions, & qu'ils avoient rangées en de grands plats, dont un seul rang (car ils étoient fort serrez, & unis les uns aux autres) couvroient entiérement les napes. Les plats étoient tous découverts, & d'or, & d'argent, selon la coûtume; mais il y en avoit peu d'argent.

Outre les plats, on avoit mis sur les tables, du côté seulement de ceux qui étoient assis, une grande quantité de ces vases couverts, desquels je vous ai fait mention autrefois, pour y mettre les plûres & les autres saletez; & de l'autre côté, plusieurs carafes, flacons, & d'autres grands vases L'ordre du festin.

 de

de diférentes sortes ; tous lesquels, tant ceux d'un côté, que ceux de l'autre, étoient fort serrez, & unis les uns aux autres, disposez & entremêlez de cette façon avec les grands plats : un plat, & deux vases ; & ainsi du reste. Tous les vases étoient aussi de pur or, à l'exception de quelques-uns d'argent, d'espace en espace. Outre ces deux tables, qui étoient couvertes, comme je vous ai dit, sur les côtez du pavillon, & qui en occupoient toute la largeur, il y en avoit une autre au milieu, de semblable longueur & largeur, & couverte d'une semblable nape de brocard, & si éloignée des deux, que deux personnes de front y pouvoient facilement passer tout à l'entour, pour rendre le service nécessaire.

Tous les vases y sont de pur or.

Cette troisiéme table du milieu, n'étoit pas destinée pour les conviez, mais seulement pour l'ornement, afin d'y mettre le vin, les vases à boire, les flambeaux ; & enfin pour servir de bufet, de même que parmi nous. Ainsi elle étoit toute couverte, depuis un bout jusqu'à l'autre, d'une infinité de vases, grands & petits, de diférentes sortes, presque tous d'or ; & beaucoup plus beaux que ceux qui étoient sur les deux autres tables ; & tellement pressez, & serrez les uns contre les autres, que la nape ne se voïoit aucunement. On y avoit mis de grands chandeliers, & de diférentes maniéres, avec des flambeaux, de grands vases ; les uns, comme des flaçons ; les autres, de la forme d'un bocal ; & d'autres, comme des coquemars de barbier. Mais ils étoient tous sans façon, & sans

la

la grace que nous donnons à de semblables ouvrages, dont je ne pus m'empêcher de me plaindre. Et je ne sai si on en doit accuser les Maîtres de ce païs, qui ne sont peut-être pas fort habiles gens, & qui ne peuvent pas mieux faire; ou l'avarice de ce Prince, qui n'en veut pas faire la dépense, & consommer de l'argent à toutes ces façons, puisqu'il ne conserve pas seulement ce tresor, dont il est inséparable, pour l'ornement de sa maison, & pour marquer sa magnificence à ceux qu'il invite à ses banquets; mais encor pour s'en servir, où l'ocasion l'exigeroit. Il y avoit aussi plusieurs grands bassins de pur or, & tous remplis de tasses pour boire, de diférentes maniéres, & en si grand nombre, qu'il y en avoit au moins une douzaine en chaque bassin, & plus de vingt même en quelques-uns.

Entre les choses, les plus remarquables, on y voïoit une cuvette pleine de négе, & des flacons d'or, remplis de vin, que l'on y avoit mis pour le rafraîchir. Cette cuvette étoit de forme carée, un peu longue, à la façon d'une cassette, ou d'un berceau; & bien mieux travaillée, que ce que je vous ai spécifié ci-dessus, avec quantité de balustres; & d'autres d'or, & si grandes, que deux hommes, je croi, auroient beaucoup de peine à en lever une de terre. Cette seule piéce, sans les flacons, qui y rafraîchissoient, ne pesoit pas moins, selon moi, & dans le sentiment du Pere Vicaire, de vingt mille sequins, ou environ: d'où vous pouvez juger de la valeur de tout le reste, sur la description que je vous ai faite de ce pavillon si spacieux, & garni à trois rangs d'un bout

 à l'au-

à l'autre, de choſes ſi précieuſes, & de cette conſéquence.

Et quelques-uns enrichis de diamans.

Vers le haut de cette table, qui étoit au milieu, & que l'on avoit couverte des choſes les plus conſidérables, il y avoit pluſieurs vaſes, de même que de grandes taſſes à boire, de mille façons diférentes chargez de pierres précieuſes, & quelques-uns particuliérement, ornez de quantité de diamans, dont l'éclat, à la faveur de la lumiére des flambeaux, ne les faiſoit pas moins paroître agréable à la vûë, que d'un prix extraordinaire.

Le pavillon étoit ouvert ſur l'un des côtez de ſa longueur; c'eſt-à-dire, de celui qui enviſage la campagne, depuis le milieu juſqu'en bas; de maniére que par le moïen de tous ces feux, qui y étoient allumez; parce que ce banquet ſe fit de nuit, on pouvoit voir de fort loin cette agréable perſpective, ſous l'éclat & le brillant de l'or, & de cette quantité de pierreries. Du même côté du pavillon, qui regarde la campagne, on avoit élevé de niveau & à quelque diſtance du pavillon, d'un bout à l'autre de ſa longueur, un grand nombre de tentes ouvertes, qui ſembloient n'en faire qu'une continuée, de celles qu'ils apellent *Saivan*, ou, comme les ſavans prononcent, & écrivent plus correctement, *Saieban*; c'eſt-à-dire, des lieux couverts, pour ſe défendre des raïons du ſoleil, que des perches fort hautes apuïoient par derriére, qui étoit tourné au pavillon, & que des cordes, qui étoient atachées à des piquets, arrêtoient ſur le devant, ſelon la pratique ordinaire, & qui formoient au milieu

Diposition de quelques tentes que le Roi fit dreſſer.

lieu une avenuë fort belle & fort large, qui conduisoit dans le pavillon. Toutes ces tentes ne s'étendoient pas seulement d'un bout à l'autre sur la longueur du pavillon; mais encor elles l'environnoient par en bas, l'embrassant, pour ainsi dire, de deux côtez, avec la même distance au milieu: les tentes étoient aussi toutes égales, tant en hauteur qu'en longueur, & ornées par-dedans de beaux feüillages, comme le sont ordinairement les pavillons de toile des Persans. Sous ces tentes, dont les planchers étoient couverts de tapis de pié, on avoit étendu deux napes fort longues de drap de soïe sans or, qui furent en même-tems, & indiféremment chargées de vases d'or & d'argent.

Avant que le Roi parut à cette cérémonie, on fit asseoir & souper tous les hôtes, & ceux qui y étoient invitez, sur ces deux grandes tables, que l'on couvrit incontinent de quantité de grands plats d'or & d'argent, remplis de *Pilao*, de plusieurs sortes, en piramide : savoir, de blanc, de noir, de jaune, de doux, d'épicé, avec de la chair, des poulets, du gibier, & autres semblables viandes chaudes, qu'ils mangent ordinairement, & qui étoient toutes aprêtées roïalement, selon leur coûtume; mais qui ne me plaisent nullement, principalement lorsqu'ils les assaisonnent avec des aulx & des oignons, dont les Persans se servent ordinairement dans les mets qu'ils aprêtent, même pour la bouche du Roi. Le souper fut servi par des Pages, dont il y avoit grande quantité hors des tentes, & qui s'étoient rangez en haïe, où

chacun, sans sortir de son poste, comme je vous en ai écrit autrefois, faisoit avancer les plats, se les donnant les uns aux autres jusqu'à la table, entre les mains de plusieurs autres Pages, qui les rangeoient sur les tables, & qui alloient & venoient entre ces deux tables, où le service de ceux qui mangeoient, les apelloit. Afin qu'il ne manquât rien à cette magnificence, il y avoit quelques Oficiers, des plus grands du Roïaume, qui faisoient l'ofice de Maîtres-d'hôtel, & qui prenoient le soin de commander aux Pages; comme *Agga Haggi*, qui portoit le surnom de *Mether-Haggi*; parce qu'il avoit déja été *Mether*; mais qui s'étant élevé à la Cour, par des moïens impudiques & injurieux à la nature, selon la cronique scandaleuse; ou plûtôt, comme je croi, par son assiduité dans les loüables exercices, & dans les emplois qu'il a eus auprès du Roi, est à present ce que nous apellerions, ou Maître de Chambre, ou grand Camérier, fort considéré, & qui ne s'écarte jamais de la personne du Roi. Il faisoit donc la charge de Maître-d'Hôtel, avec *Effendiar Beig*, *Agamir Secretaire d'Etat*, & quelques autres Oficiers.

Quelques grands du Roïaume firent la charge de Maître d'hôtel.

Nous nous y rendîmes si tard, le Pere Jean, & moi, qu'il étoit déja nuit, & que les flambeaux étoient allumez, non-seulement sous le pavillon, & sous les tentes; mais encor on voïoit aux environs une infinité de grands fanaux, dont on avoit disposé deux rangs; l'un, entre le pavillon & les tentes, au milieu de cette avenuë qui les séparoit; & l'autre à quelque distance des tentes, vers la campagne; & tous ensem-

ble communiquoient tant de lumiéres, qu'il sembloit que le soleil se fut éclipsé ailleurs, pour éclairer particuliérement ce petit canton. Il y avoit déja plus de deux cens des invitez, qui avoient pris place à table, sous les tentes, lorsque nous y arrivâmes; & on commençoit à mettre sur table. Desorte qu'étans introduits par le *Mehimandar*, qui étoit debout, de même que plusieurs autres de la Cour, pour servir sous les tentes, nous nous rangeâmes parmi les autres hôtes, où d'abord nous trouvâmes place; parce que c'est ainsi qu'on en use, & sans cérémonie. Mais nous goûtâmes, au moins le Pere Jean & moi, plûtôt que nous ne mangeâmes, des viandes que l'on avoit servies.

Les tables cependant, que l'on avoit préparées sous le pavillon, demeurérent seules, personne même n'y entra jamais. Le Roi aussi ne sortit pas, & ne se rendit presque point visible; sinon que de tems en tems, & de loin, il venoit voir manger ses hôtes, mais sans se faire connoître. Quoique nous le vissions bien, nous feignions néamoins de ne le pas voir; & personne ne quitoit sa place, ni ne lui faisoit aucune civilité, parce qu'on en use de la sorte en cette Cour. Mais afin que la description que je vous ai faite, ne soit pas inutile, je vous craïonnerai en quelqu'autre endroit le plan de tous ces pavillons, qui vous informera beaucoup mieux de ce que je vous ai particularisé, & de ce dont je vous entretiendrai ensuite.

Incontinent après que l'on eût soupé, que l'on eut donné à laver à toute la com-

pagnie, & que les napes furent levées; c'est-à-dire, celles qui étoient sous les tentes, le Roi entra dans le pavillon, qui avoit été vide jusqu'alors. L'on y fit apeller, non pas tous ceux qui avoient été invitez à ce festin; parce que le lieu n'étoit pas assez spacieux; mais les principaux, & les plus nobles, tant qu'il y en put entrer, les autres étans demeurez assis sous les tentes de dehors; non pas à deux rangs, comme auparavant; mais tout de suite, les uns auprès des autres au fond des tentes, pour ne pas tourner le dos au pavillon, qui étoit tout ouvert de leur côté. Les oficiers du Roi introduisoient dans le pavillon qui ils vouloient, les uns après les autres, & leur faisoient prendre place, selon l'ordre qui étoit prescrit par le Roi, lequel alloit lui-même de côté & d'autre pour régler toutes choses. Lorsqu'ils nous apellérent, le Pere Jean & moi, qu'ils nous introduisirent dans le pavillon, le Roi, qui étoit à l'entrée, quand nous passâmes devant lui, commanda qu'on nous mit au haut bout. De maniére que l'on nous fit prendre place à la table, qui étoit à main droite; & si haut, vers le bout, que je ne comptai de ce côté-là que sept *Chans* seulement au-dessus de nous, aprés lesquels le Pere Jean ocupa la huitiéme place, & moi la neuviéme; & au-dessous de moi, tous les autres de nôtre côté, jusqu'au nombre de quarante-cinq, ou environ, parce qu'aux deux côtez de l'une & de l'autre table, ausquelles on étoit assis seulement d'un côté, il y eut bien quatre-vingt-dix conviez qui prirent place sous le pavillon. Et nous y remar-

Le sieur della Vallé est introduit dans le pavillon avec honneur.

marquâmes cela de curieux, que l'on fit asseoir à la droite, qui est le lieu d'honneur parmi les Persans, de même que parmi nous, tous les Seigneurs Persans, qui vivent sous la loi de Mahomet, qui est, dans leur sentiment, la bonne & véritable secte; parmi lesquels ils ne firent prendre place à d'étrangers, qu'à nous deux seuls Chrétiens; & à la table, qui étoit à main gauche, tous les autres étrangers & hôtes, Tartares, Arabes, Lezghi, & d'autres nations, de la Religion de Mahomet; mais que les Turcs, qui demeurent dans la Perse, ne considérent que comme des infidèles & des hérétiques. De cette façon, le Roi donna adroitement à un chacun le rang qu'il pouvoit desirer. Parce qu'il fit asseoir à la table, qui étoit à gauche en entrant, les Tartares, & ces autres Sonniti de la secte contraire à la sienne, chez lesquels ce côté est le plus honorable; & les Persans, qui estiment davantage la droite, il les mit à la droite, de même que nous deux; nous donnant la préscéance à la mode de son païs, comme aux autres à la mode du leur; desorte que tous en pouvoient être fort satisfaits. Je vous ferai ailleurs un craïon du rang que nous tenions à cette seconde séance, afin que vous l'entendiez mieux.

La place qu'il ocupa à ce banquet.

Les tables, sous le pavillon, étoient couvertes, comme je vous l'ai marqué dans le commencement, & sous les tentes il n'y avoit plus de tables, mais les invitez y étoient restez seuls; & assis d'une telle façon, qu'ils envisageoient tous le pavillon. Imamculi Chan de Sciraz, prit place tout seul au bout de la table, qui étoit à main droite, & non pas au côté, comme tous

les autres ensuite, & après, immédiatement du même côté, six autres Chans, qui m'étoient inconnus, excepté un certain *Hasam Chan d'Hamadan.* Nous prîmes place après eux, le Pere Jean, & moi; & tous les autres conviez, qui étoient, ou Chans, ou Sultans, & autres grands Seigneurs de Perse, & Chefs de l'armée de haute qualité, s'assirent au-dessous de nous. *Sciahinghite*, Chan & Tartare, frére du *Chan*, Tartare, qui régne aujourd'hui dans *Cafa*, sur la mer noire, & tributaire du Turc, se mit tout seul au bout de l'autre table, qui étoit à main gauche: mais il y a long-tems que ce *Sciahinghite Chan*, qui s'est sauvé d'une prison de Constantinople, où il étoit en ôtage, & qui est dans la disgrace de son frére, a voüé ses services au Roi de Perse, & qu'il a intelligence avec lui, sous la protection duquel il vit aujourd'hui, soit qu'il se trouve à la Cour, ou dehors, ou en quelqu'autre endroit éloigné que ce soit. Au-dessous de lui, & tout le premier de ceux qui suivoient de ce même côté, étoit assis ce Seigneur Tartare *Lezghi*, qui fit son present au Roi dans la place de *Cazuin*, dont je vous ai entretenu, lequel *Lezghi* avoit été conduit à la Cour de Perse par ce même *Chan* Tartare. Les autres qui suivoient, étoient en partie des domestiques du *Chan* Tartare de *Cafa*, en partie du *Lezghi*, & en partie d'autres hôtes Arabes, & d'autres nations, tous *Sonni*, de la secte contraire à celle des Turcs. Plusieurs grands oficiers du Roi étoient debout, hors la porte de l'entrée du pavillon, où ils s'étoient rangez en haïe, vis-à-vis le

Le rang que tenoient les Seigneurs qui furent introduits dans le pavillon du Roi.

Pa-

pavillon, duquel ils bornoient la vûë. Dans cette avenuë, entre le pavillon & les tentes, assez près de l'endroit, où les principaux étoient assis, on avoit aussi rangé, sur des tapis, & presqu'en rond, plusieurs femmes Musiciennes, qui chantoient sans discontinuer, à la cadence de leurs cimbales, dont elles joüoient en même-tems. Et enfin, au-delà de toutes les tentes, entre les tentes, & ce dernier rang de fanaux, que l'on avoit disposez du côté de la campagne, plusieurs Pages du Roi s'étoient rangez en haïe, selon la coûtume, en habit court, & fort richement vétus.

Incontinent après que nous fûmes assis de cette façon là, le Roi qui étoit debout, & qui alloit tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre, acommodant tantôt les lumiéres, tantôt les flacons dans la nége, tantôt les vases & les tasses en leur place; & non-seulement ordonnant & commandant aux Pages, & aux autres; mais servant aussi lui-même, vint devant le Pere, & moi, où étoit cette grande cuvette d'or; & aïant pris une tasse, de celles qui y étoient à l'entour, la remplit lui-même, & bût tout le premier, faisant presqu'un brinds à l'Allemande à toute la compagnie, où vous remarquerez que le Roi, pendant qu'il emplit la tasse, & qu'il bût, n'étoit, comme dit un Poëte burlesque,

Ni debout, ni assis, ni couché. Angul. c. 3.

Mais dans une certaine posture extravagante, dont il ne pouvoit presque pas se dispenser, à cause de la situation des vases sur la table; je veux dire qu'il étoit entiérement

rement baiſſé ſe ſoûtenant en l'air ſur les jambes, comme font préciſément ceux qui lâchent l'éguillette en pleine campagne, ſans être apuïez : je vous demande excuſe néamoins de cette incivilité, quoiqu'il me ſoit impoſſible de vous donner une comparaiſon plus juſte. Choſe pourtant qu'on auroit trouvée fort étrange en nos quartiers, de voir boire un Roi en cette poſture, au milieu d'un feſtin public, & parmi tant d'honnêtes gens.

Inconſtance du Roi de Perſe.

Après que le Roi eut bû, il ſe leva, & s'alla mettre au haut des tables, dans une autre poſture que je ne puis vous expliquer, qu'en vous diſant qu'il n'étoit aſſis qu'à demi, entre *Imamculi Chan*, & *le Chan Tartare*, avec leſquels, & ceux qui les aprochoient davantage, il demeura quelque-tems en converſation. Puis aïant quité ce poſte, il s'alla aſſeoir à table, ſur ſes piés, vers l'entrée du pavillon, où, au milieu d'*Effendiar Beig* & d'*Iſſuf Aga*, Chef des Eunuques, il railla quelque-tems avec eux, & but par divertiſſement. Mais enfin s'étant encor levé de-là, ſelon ſa coûtume, d'être toûjours dans un mouvement perpétuel, & de ne demeurer que fort peu de tems en même endroit, tant que le feſtin dura, il alla inceſſamment d'un bout à l'autre de cette ſalle, parlant aux uns & aux autres, faiſant donner à boire, & ſe comportant enfin, non - ſeulement en Roi gracieux & civil ; mais encor en Miniſtre ſoigneux, & très - expérimenté. Après qu'il eut bû la premiere fois, les Pages commencérent incontinent, par ſon ordre, à preſenter du vin à tous les autres, ſelon le

rang

rang que nous tenions : & parce que les tables étoient trop longues, les mêmes Pages n'alloient pas d'un bout à l'autre ; mais ils étoient tous diversement postez. Desorte que certain nombre de Pages veilloit incessamment sur ceux des convives qui leur avoient été assignez.

Mais parce que chez les *Tartares*, on a acoûtumé de boire quelquefois dans de certaines cornes d'animaux, ils en presentérent une fois seulement au Chan Tartare dans une corne, toute couverte & enrichie de diamants, qui étoit devant lui, & parmi les autres tasses, ornées de pierreries. L'usage, tant de boire dans des cornes, comme de les enrichir à cét éfet d'or & de pierreries, est si ancien, que Xénophon écrit que les *Paphlagoniens*, & ceux de la *Thrace*, s'en servoient de son tems ; & *Thopompus*, que *Vincent Chartari* a cité dans ses images des Dieux, assûre aussi que les *Epirotes*, & d'autres peuples, pratiquoient la même chose.

Ils nous donnérent à boire la premiere fois au Pere Jean, & à moi dans une tasse médiocrement grande ; & partant à la voir elle ne paroissoit pas pesante ; mais en éfet, elle étoit si massive d'or au fonds, & si épaisse, quoiqu'il n'y parût pas aux extrémitez, qu'on ne la pouvoit soûtenir d'une main, que très-dificilement ; mais elle a été faite expressément de cette façon-là pour s'en divertir, lorsque celui qui s'en veut servir pour boire, la laisse tomber, parce qu'absolument elle part de la main, si quelqu'un la veut prendre inconsidérément, & sans y faire réfléxion. Le Pere

Jean,

Avis donné fort à propos.

Jean, qui y avoit déja bû, & qui reconnut la tasse, parce qu'il l'avoit vûë autrefois, m'avertit doucement en nôtre langue de cette petite ruse. Desorte qu'aïant pris la tasse après lui, avec un peu de force, quoiqu'en aparence je n'en témoignasse rien; je la soûtins d'une main seule, selon la coûtume, & la vidai heureusement. Mais je connus que cét avis m'avoit été donné fort à propos; parce qu'elle me sembla si pesante, que si je l'eusse prise par négligence, & avec moins de force, comme l'on fait ordinairement; sans doute, ou elle me tomboit de la main; ou, tout au moins, je répandois le vin.

Pendant que nous bûvions tous deux; le *Chan* Tartare demanda au Roi, qui alors se tenoit de bout devant nous, d'où étoit le Pere Jean, & s'il étoit Russien, ou Moscovite, dont il portoit en éfet la phisionomie, à cause de son tein blanc & vermeil, quoiqu'il fût Espagnol; & de sa barbe, qui tire sur le blond, qu'il entretient fort longue; car il savoit déja qu'il étoit Chrétien & Religieux. Le Roi lui répondit, simplement, & dans ces mêmes termes, qu'il n'étoit pas Russien; mais un Pere, que le Pape de Rome estimoit infiniment. Après cette conversation, qui dura presque une heure, *Hasan Chan* fut le premier que les vapeurs du vin, qui l'avoient ataqué vivement, engagérent à la retraite, & à se lever de table, de peur de commettre quelque incivilité au banquet; & parce qu'il en avoit tant pris, qu'à peine il se pouvoit soûtenir, il falut que quelqu'autres *Chans*, de ceux qui étoient

ses

ses plus proches voisins à table, l'acompagnassent, & qu'ils aidassent à le porter dehors. Xénophon remarque aussi, entre les vices & les bassesses des Persans de son tems, qu'ils bûvoient tellement dans les banquets, où ils étoient invitez, que l'on étoit contraint de les porter dehors, pour leur faire cuver leur vin. Un peu de tems après, *Hasan Chan*, le *Chan* Tartare, quita la partie de la même façon : & le Roi même, le soûtenant d'un côté, & *Imamculi Chan* de l'autre, le portérent dehors. Plusieurs autres encor, de divers endroits des deux tables, se retirérent en même-tems, & de la même façon : de maniére que le Pere Vicaire se persuadant qu'il étoit à propos de se lever de table, nous nous en allâmes, comme tous les autres, sans faire de civilité, ni sans saluer personne : quoiqu'en sortant, le Pere Jean dit au Roi, qui se rencontra devant nous, que Sa Majesté avoit eu ce soir-là plusieurs hôtes à souper; & après cela, & un soûrire qu'il lui fit, nous nous séparâmes de cette belle compagnie. Cyropæd. lib. 8.

Au sortir du pavillon, & des tentes, où finissoit l'avenuë, qui étoit couverte de tapis de pié, le Mehimandar, qui nous vit venir de loin, & qui étoit là debout, avec plusieurs autres, pour faire leur charge, vint incontinent à nous, & nous aporta nos souliers, que nous lui avions confiez en entrant; parce qu'il n'étoit pas permis aux autres oficiers de moindre condition d'aprocher si près de ce lieu-là. Je vous avouë, mon cher Mario, que je sortis de ce banquet en si bon état, que quand je vou-

lus

lus mettre le pié dans mon soulier, je me vis fort empêché pour en trouver l'entrée, & me chausser; quoique contre ma coûtume, je fus obligé de me baisser, pour m'en faciliter les moïens avec les mains. Mais ce qui fut de plus fâcheux, c'est que je ne pouvois pas me soûtenir; desorte que je fus contraint, de peur de tomber, de demeurer-là quelque-tems, apuïé aux cordes des tentes. A la fin néamoins toutes ces vapeurs du vin se dissipérent, & je me trouvai dans la même facilité de marcher & de monter à cheval qu'auparavant. Tellement, Monsieur, que sans être acompagné de personne, ni même apercevoir le Pere sur la route, sinon qu'il mit pié à terre derriére moi, pour me reconduire, & nous entretenir pendant ce peu de tems ensemble, je retournai à mon pavillon, dans la plus belle humeur du monde, & parlant un peu plus qu'à l'ordinaire, quoique toûjours fort à propos. Ce fut-là la premiere fois que j'éprouvai, non pas seulement, sans aucune satisfaction de ma part, mais même avec beaucoup de déplaisir, la fureur de Bachus, que je condanne, après la connoissance que j'en ai: mais après tout, il est impossible de s'en défendre, en la compagnie du Roi Abbas.

Le Roi changea en un moment l'ordre de la marche de son armée.

Le mécredi, qui étoit le premier jour d'Août, soit que le Roi eût reçû d'autres nouvelles contraires aux premiéres, ou que celles qu'on lui porta alors, ne fussent pas comme on les debita, il fit publier de grand matin, & commanda, sous de griéves peines, que l'armée marchât du côté de *Tebriz*; ce qui fut d'abord exécuté; & dès le même jour

jour toute l'armée se mit en campagne. Il n'y eut seulement que ceux de la Cour, qui sont en grand nombre, & qui ont acoûtumé d'acompagner le Roi; les hôtes, & quelques grands du Roïaume, qu'il desire d'avoir auprès de lui, avec d'autres qu'il juge à propos, & qui lui sont utiles, qui restérent auprès de lui; parce que, comme je vous ai dit, il vouloit aller en *Ardebil*. Entr'autres *Imamculi Chan* demeura, non pas avec toutes ses troupes, à cause qu'elles reçûrent commandement, comme les autres, de marcher vers *Tebriz*, sous la conduite de *Daud Chan* son frére, mais seulement avec quelques-uns des siens, qu'il se réserva, pour n'être pas entiérement privé de gens qui l'acompagnassent à la suite du Roi. Et que les troupes, qui devoient suivre le Roi, ne fussent que la moindre partie de son armée: elles formoient néamoins un camp fort considérable, & capable de porter de l'épouvente où il paroissoit. Je ne puis pas toutefois vous dire précisément de combien de soldats ce corps d'armée étoit composé.

La revuë de toute l'armée, qui se devoit faire dans *Sultanie*, selon le bruit qui en avoit couru dans *Cazuin*, ne se fit pas; parce que, peut-être, l'état present des afaires ne le permettoit pas, ou parce qu'on se contenta de prendre en gros, & par écrit, le nombre des soldats, sans autre cérémonie. Mais puisque nous sommes sur ce sujet, je vous veux donner, pendant qu'il m'en souvient, quelque connoissance de la forme de l'armée, & des ordres de la milice de Perse, qui ne sera pas assûrément inutile, pour entendre mieux ce qui

qui suit, & ce que j'ai à dire. Car quoique je vous en aïe écrit autre fois, ce me semble, certaines choses en général; je ne pus pas néamoins vous en raporter alors beaucoup d'autres fort particuliéres, & trèsnécessaires, dont je m'aquiterai fort bien à present, depuis les lumiéres qui m'en ont été communiquées.

De la milice de Perse.

Il y a quatre ordres de milice dans la Perse: le premier, pour commencer par les moindres, est des fuziliers: milice moderne dans le païs, & que ce Roi a introduite depuis peu d'années, à la persuasion de Dom Antoine Scherlei Anglois, qui la lui vanta extraordinairement. Tous ces fuziliers sont hommes naturels, anciens du païs, & habitans des villes, bourgs & villages, presque comme ceux que nous apellons en nôtre païs, soldats de milice. Cependant ceux de Perse sont à la solde du Roi, qu'on leur païe par quartiers: & pour cela, ils sont obligez de prendre les armes, & de se rendre où ils sont apellez, autant de fois que les afaires du Roi l'éxigent, & que l'ordre leur en est signifié. Les Gentilshommes, je veux dire ceux qu'ils apellent *Chizilbasci*, & qui sont soldats originairement, ne s'enrôlent pas parmi eux; mais seulement ceux qu'ils apellent *Reaiet*; c'est-à-dire vassaux, ou *Tat*; qui sont presque, comme parmi nous, de la lie du peuple; il est bien vrai que le nom de *Tat* passe pour roturier dans la Perse, parce qu'il ne convient qu'à ceux qui ne font pas profession de porter les armes, ni de servir le Roi en personne; néamoins, si nous l'examinons de près, nous trouverons qu'il est plus noble

Explication du nom de Tat.

ble que celui de *Chizilbasci*. Parce qu'en éfet *Chizilbasci*, est le nom d'une certaine race de gens qui se sont introduits, & qui se sont rendus puissants depuis peu par la force, & qui commencérent à paroître, comme je vous en ai écrit autrefois avec le Roi *Ismael Sofi*. Mais *Tat*, est le nom de ceux qui décendent en droite ligne, de la véritable & ancienne race des Persans. De-sorte qu'il ne convient pas seulement au menu peuple, & à ceux qui sont de la plus basse condition; mais encor aux riches, & aux plus puissants, jusqu'à de certains *Mirza*, & des Princes de la maison Roïale; & enfin à tous ceux, qui par crainte, ou des raisons d'Etat, ou pour quelqu'autre sujet, sont privez des emplois de l'armée, du gouvernement; & qui vivent éloignez de la Cour.

Les fuziliers donc sont de ces gens-là, & viennent ordinairement des bourgs & des villages, plûtôt que des grandes villes. Dans le commencement ils combatoient à pié, & se servoient seulement de certains gros roussins, pour se faciliter les chemins qu'ils avoient à faire. Parce que dans la Perse les soldats sont obligez de voïager à cheval, à cause de la distance des lieux où ils se rendent: & de la marche précipitée de l'armée, qu'un piéton ne peut pas suivre absolument, & beaucoup moins encor étant armé. A present néamoins, le Roi les a fort bien montez, & combatent à cheval, avec des arquebuses à méches, plus grandes que celles dont nous nous servons ordinairement; mais plus petites que des mousquets, & qui ont chacune une petite four-

Mousquetaires à cheval dans l'armée de Perse.

fourchette atachée au haut du fût, & qu'un cordon unit à la couche de la même arquebuse. Parce qu'encor qu'ils tirent à cheval, ils manient facilement leurs arquebuses, quoique cette fourchette y soit atachée, laquelle en éfet n'aporte aucune incommodité. Si quelquefois ils sont obligez de mettre pié à terre, délians seulement le pié de la fourchette, & métans un genoüil en terre, ils peuvent facilement coucher leurs arquebuses en jouë, qui se trouvent en même-tems apuïées sur la fourchette. De cette façon, ils ne portent que des coups dangereux, & auxquels on ne peut parer. Par l'éxpérience qu'on en a, ce sont des gens qui se font craindre de tous côtez. En éfet, c'est une milice aujourd'hui fort utile, & que le Roi estime beaucoup. Ils sont enrôlez sous de diférens Capitaines, selon les bourgs & les villages d'où ils sont.

Les Capitaines portent le nom de Juz-basci.

Les Capitaines, tant de ces compagnies que des autres, s'apellent de ce mot Turc *Juz-basci*; c'est-à-dire, chef de cent, quoique très-souvent ils aïent plus de cent hommes, & quelquefois moins aussi sous leur conduite : ceux d'une même Province, ou des contrées séparées, s'unissent ensemble, & viennent à l'armée, ou avec les *Chans* de leurs Provinces, ou d'eux-mêmes, principalement ceux des Provinces qui n'ont point de Chans. Le Roi, ou le Généralissime, leur donne de l'emploi; & leurs départemens, comment, & où il lui plaît, sans qu'ils reconnoissent aucun Général parmi eux.

Entre tous les fuziliers, ceux de Mazanderan

deran sont aujourd'hui les plus considérables, après les preuves qu'ils ont données de leur courage, depuis deux ans qu'ils défendirent généreusement, & contre l'opinion du Roi même, la forteresse d'*Erouan* en Arménie, contre *Muhammed Bascia*, qui étoit alors *Serdar* des Turcs, qui s'y rendit en personne, & qui la batit plusieurs jours inutilement, avec toute son armée, qui étoit composée de deux ou trois cens milles Turcs. Le Roi leve de toutes les Provinces de son Roïaume vingt milles fuziliers, & davantage, qu'il entretient toûjours à l'armée, lesquels, comme *Tat* qu'ils sont, ne portent point le *Tag*; mais toûjours le turban ordinaire.

Seconde sorte de milice.

La seconde milice, plus noble que celle des fuziliers, est la milice des esclaves, ou cerfs du Roi, lesquels sont tous Chrétiens originaires, & presque tous enfans, ou achetez, ou donnez de diverses nations, comme Circassiens, Géorgiens, Arméniens, & autres semblables. Mais aujourd'hui, la plus grande partie des Géorgiens, qui se sont tous faits Mahométans; soit qu'on les ait élevez tous petits de la sorte, ou que, comme ils sont presque tous de la Géorgie, ils aïent été assez aveuglez, étans parvenus à l'âge de discrétion, sous prétexte de quelque malheureux intérêt, vrai ou faux, à renier leur foi, & de s'être volontairement donnez au Roi, qui les admet & les engage ordinairement en cette milice sous des gages très-honnêtes; mais ils sont obligez, comme esclaves, à une servitude perpétuelle, sans pouvoir espérer de s'en racheter jamais. Ceux-ci, comme les autres, com-

combatent tous à cheval, & se servent, en leurs combats, de plusieurs armes diférentes; savoir, de lances, de fléches, d'arquebuzes, de la même forme de celles que je vous ai spécifiées ci-dessus, de bâtons ferrez : outre les épées courbes & les poignards à leur mode, dont ils sont toûjours armez, il n'y en a point qui ne porte à sa ceinture une hache-d'armes bien légere, mais forte, dont le fer, d'un côté, est arondi & tranchant comme celui d'une aiscette; & de l'autre, est pointu & un peu courbe, presque de la même façon d'un pic; & ces sortes d'armes me paroissent très-utiles, outre que l'on s'en peut servir très-facilement. En cela ils ne s'écartent point de la coûtume des anciens Persans, après le témoignage de Quinte-curse, qui dit, que les Barcans soldats à cheval de Darius, étoient armez de haches: & de celui de Xénophon, qui assûre que long-tems après, les Persans ne se servoient ordinairement que de fléches, d'arcs & de haches-d'armes.

De Cyr. Ann. exp. lib. 4.

Le Roi d'aujourd'hui néamoins, extermine autant qu'il peut, l'arc & les fléches, comme choses inutiles & d'un trop grand embarras, pour introduire peu-à-peu les armes à feu, tant parmi ceux-ci, que parmi tous les autres soldats, parce qu'il connoît en éfet que tout le reste n'est que bagatelle & un amusement. Ces esclaves du Roi peuvent porter le *Tag*, & s'en servent en de certaines solemnitez. Ils ont un Général particulier, outre quelques autres Capitaines particuliers : & le Général qui les commande aujourd'hui, est le même *Car-*

cica

cicu Beig, & le Généraliſſime ſur tous les autres.

Le nombre de ces eſclaves, qui ſont enrôlez dans la milice, & qui vont à la guerre, je veux dire de ceux qui apartiennent au Roi, & qui ſont à ſa ſolde; ſans les autres, qui ſont à la ſolde des Chans & des Grands du Roïaume, monte juſqu'à quinze milles; je dis de ceux qui ſont enrôlez dans la milice; parce que le Roi en a en tout plus de trente milles; mais qui ne ſont pas tous ſoldats. Les uns ſont emploïez au ſervice de la maiſon Roïale, les autres à faire divers ouvrages, auſquels ils ont été élevez, chacun ſelon ſon talent, & les diſpoſitions naturelles qu'ils avoient. Les autres, qui ſont les plus jeunes, ſont inſtruits en diverſes maiſons, où l'on en a ſoin, comme dans des Séminaires, & d'où ils ſortent enſuite, pour être ocupez à diverſes choſes, ſelon la volonté du Roi, & leur diſpoſition.

Séminaires, où l'on éleve de jeunes eſclaves pour le ſervice du Roi.

Cette milice des eſclaves, de même que l'autre, eſt moderne, & doit ſa naiſſance au Roi *Abbas* d'aujourd'hui, à l'éxemple, peut-être, ou des Turcs, ou d'Aléxandre le Grand, lequel, au raport de Diodore, afin de réprimer la trop grande témérité de ſes Macédoniens, fit élever, & inſtruire en l'éxercice des armes, trente milles jeunes Perſans, qui furent choiſis entre tous les autres, qu'il admit après dan ſon armée, pour y faire les fonctions de ſoldats.

La troiſiéme milice, plus noble que celle des eſclaves, eſt la milice des *Chizilbaſci*: elle eſt compoſée de trente-deux Tribus diférentes, qui ſont diſtinguées de la

sorte, parce que peut-être dans le commencement, ce furent des gens de trente nations diférentes, avec lesquels le Roi *Ismael Sofi* se rendit maître de l'Empire. Seize de ces Tribus, parce que je n'ai point d'expression plus propre que celle-là, s'apelle droites, & les seize autres gauches. Je croi qu'elles ne portent ce nom-là, que parce que les unes ocupent toujours le côté droit, & les autres, le côté gauche du Roi, tant dans les batailles, que dans les logemens, dans la marche, dans le Divan, ou le Conseil, à la porte du Roi, lorsqu'ils sont de garde; enfin dans toutes les assemblées, & dans toutes les actions publiques. Ils sont répandus aujourd'hui par tout le Roïaume de Perse, où ils demeurent, comme naturels du païs, & se considérent au-dessus des autres pour la noblesse. Quoique, comme je l'ai remarqué ci-dessus, ils soient tous gens de fortune, Turcs originaires, & desquels la noblesse n'est pas plus ancienne dans le païs, que du tems du Roi *Ismael I.* qui les assembla, les institua, les anoblit, & leur donna le *Tag*, qu'ils portoient sur la tête, pour marque de noblesse, & de la Religion qu'ils professoient, d'où ils furent apellez *Chizilbasci*, ou têtes rouges, comme je vous en ai écrit autrefois.

Dom Jean de Perse, l'un de ceux, qui, après leur arrivée dans la Chrétienté, avec le premier Ambassadeur, que ce Roi envoïa à tous les Princes Chrétiens, firent abjuration de leur Religion en nos quartiers, pour embrasser la nôtre, & qui demeurérent, les uns en Italie, & les autres

en

en Espagne, dans son livre, qu'il a fait imprimer depuis quelques années en langue Espagnole, sur ces matiéres, comme les trente-deux tribus des *Chizilbasci*, comme autant de familles, ou de maisons nobles, de l'une desquelles il prétend décendre, & compare les *Chizilbasci* aux Ducs, aux Princes, aux Marquis, aux Comtes, quoiqu'il n'en soit rien absolument, pour se conformer peut-être aux façons de parler d'Espagne, où il demeura, fut parfaitement bien reçû, & où je croi qu'il vit encor. Nonobstant tout cela, je dis, & avec vérité, qu'absolument parlant, ce ne sont point des familles, mais véritablement des Tribus, justement comme celles d'Israël, qui ne procédent pas néamoins de tant de fréres d'une même race, mais de divers principes, comme leurs noms le témoignent sufisament; lesquels signifient en partie les noms des païs, comme, par exemple, celui de *Turcman*; en partie aussi, les noms d'honneur, ou de quelqu'autre chose, qu'ils ont choisis eux-mêmes, ou qui leur ont été imposez dans le commencement, par le Roi *Ismael*, pour leur faire honneur, après avoir donné des marques de leur valeur en quelques ocasions, comme tribu des *Cepni*, qui fut honorée par le Roi de ce nom, qui signifie courageux & fidèle; parce que dans une ocasion ils en usérent parfaitement bien; je ne sai si ce fut en quelque combat, ou bien à la défense de quelque place, où leur fidélité fut invincible.

Trente-deux colonies, ou tribus de Chizilbasci dans la Perse.

On peut facilement juger des raisons suivantes, que ces colonies sont des tribus,

& non pas des familles. Premiérement, si on en considére le nombre qui les compose; parce que dans tous les païs de la dépendance du Persan, il y a plus de soixante-dix milles *Chizilbasci* de toutes les tribus, desquels plus de cinquante milles ont acoûtumé de vivre, comme soldats, aux gages, ou du Roi, ou des *Chans*, ou des autres grands du Roïaume; & plus de vingt milles autres, qui font le compte de soixante & dix, qui vivent sans toucher d'apointemens de personne, dans le repos, ou dans le négoce, ou quelqu'autre chose semblable, mais en qualité de roturiers. Secondement, ce ne sont point des familles; parce que ceux d'une même tribu n'admettent point entr'eux aucun degré de parenté, & n'ont rien autre chose de commun, que le seul nom. La troisiéme raison naît de la grande diférence des conditions des personnes, qui se trouvent en une même tribu: vû que quelques-uns d'eux y paroissent en qualité d'indépendans, comme Chans, Sultans & Beïs de condition, que l'on peut, sans ofenser personne, mettre en paralelle avec nos Souverains. Mais il y en a aussi plusieurs, & en grande quantité, que nous ne pouvons pas comparer à de pauvres Gentilshommes, très-simples. Et il s'en trouve quelques-uns de si misérables, qu'ils n'ont presque pas de pain à manger; quelquefois même ils sont contraints d'étriller les chevaux, de servir de palfreniers; & néamoins ils portent le même nom, que l'on donne à un *Sultan*, ou à un *Chan*, qui seroit de leur tribu.

Les *Chizilbasci* combatent à cheval; parce

ce que les Persans ne se servent pas d'infanterie. Ils portent les armes, qui leur plaisent davantage; & ces années passées, ils se servoient pour l'ordinaire d'arcs seulement, de fléches, de rondaches & de lances, méprisans les arquebuses, comme choses indignes des Gentilshommes. Mais à present, ils commencent tous d'en porter, sans quiter pour cela leurs autres armes anciennes, qu'ils conservent encor, à l'exception des personnes les plus qualifiées, lesquelles, pour se soustraire à l'embaras, & à la charge d'une arquebuse, se contentent de porter seulement leurs premieres armes, comme plus conformes à un cavalier.

Comment les Chizilbasci vont à la guerre.

Les *Chizilbasci* sont libres, indépendans, & servent tant que leurs montres leur sont païées; &, quand il leur plaît, il les peuvent refuser, pour s'exemter de servir. Ils peuvent même changer de maître, lorsqu'ils y croïent trouver quelqu'avantage, & quiter, par exemple, le service du Roi, pour s'engager à celui d'un *Chan* ou d'un *Sultan*; ou quiter un *Chan*, pour en reprendre un autre, quand bon leur semble. Ils obéïssent à la guerre, à ceux de qui ils reçoivent leur solde: & parce que dans toutes ces parties d'Orient, la terre, pour l'ordinaire, releve presque toujours du Roi; & par conséquent, celui qui n'est ni marchand, ni artisan, ni laboureur; ou il ne peut pas subsister, ou bien il mene une vie languissante & misérable, s'il n'est aux gages du Roi, ou de quelques grands du Roïaume. Voilà pourquoi presque tous les *Chizilbasci* sont soldats, & qu'il y en a

E 3 fort

fort peu parmi eux qui puissent vivre sans être à la solde de quelque Prince.

D'ailleurs, les trente-deux tribus ne sont pas égales; mais l'une est plus nombreuse que l'autre : il y en a telle qui est composée de dix ou douze mille hommes : il y en a aussi où il ne s'en trouve pas cinq cens. Il y en a où ceux qui la composent, sont tous soldats; & d'autres où il y en a peu, ce qui procéde de leur aplication, & d'avoir eu plus ou moins de faveur.

Sciach Sofi, parent de Mahomet, auteur de la secte des Persans.

Le Roi n'est pas de la race des *Chizilbasci*, ni des *Tat*; mais d'une lignée, qu'ils apellent des *Sceichavend*; c'est-à-dire, des parens de *Sceich*, ou du Religieux, sous-entendant de leur vénérable *Sciach Sofi*, les ancêtres duquel, quoique Persans, durant un long espace de tems, étoient néamoins Arabes d'origine, de la race d'*Ali*, gendre de *Mahomet*. Il s'en trouve plusieurs, parmi toutes les nations, de la Religion de Mahomet, qui se vantent d'être de sa famille, que l'on reconnoît pour tels, & que l'on révére sous de diférens noms de dignité & de prééminence. En éfet, les Turcs les apellent *Emirs*, les Arabes *Scerifs*; & les Persans, de même que les Indiens, *Serdi*; c'est-à-dire, Seigneurs. Dans la Perse néamoins, ils distinguent les décendans, & les parens de *Sciach Sofi*, qui tenoit rang parmi les *Serdi*, pour avoir été le principal instrument, & promoteur de la secte des Persans, d'avec tous les autres parens de Mahomet, & le révéroient, comme je vous ai dit, sous le nom particulier de *Sceichavend*. Ces *Sceichavend*, sont peut-être bien à present deux milles. Je croi qu'il s'en trouveroit plus

plus dans *Ardebil*, qu'en quelqu'autre endroit que ce soit; parce que cette Ville fut autrefois la patrie & la demeure de *Sciach Sofi*.

Les *Chizilbasci* néamoins, comme ceux qui élevérent *Sciach Ismael* à l'Empire, le retirant d'entre les mains des Turcomans, & qui suprimérent & anéantirent la race de *Uzun Cassan*, & qui étoit de cette nation, ont toujours eu depuis le gouvernement du Roïaume. Ils en ont ôcupé les premieres charges, comme celles de *Sultans*, de *Chans*, & autres semblables. Enfin toutes les afaires de l'Empire passoient par leurs mains; & l'on n'en concluoit aucune, que, de leur avis & de leur consentement, réduisans les pauvres *Tat* naturels, anciens du païs, dans une sujétion & une captivité insuportable. Mais à present le Roi *Abbas* conserve une haine secrete envers les *Chizilbasci*, pour deux raisons. La premiere, parce que dans le commencement de son régne, lorsqu'il étoit encor jeune, ils lui firent la guerre, & se révoltérent. La seconde, parce qu'ils furent convaincus d'avoir massacré, nonseulement son frere aîné *Hamza Mirza*, Prince extrêmement généreux, & qui promettoit beaucoup en presence du Pere. Mais, ce qui est de plus déplorable, ils n'épargnérent pas sa propre mere, qui étoit native de *Mazanderan*, Roïaume alors séparé & indépendant de la Couronne de Perse, & l'assassinérent avec beaucoup d'inhumanité. Ils l'arachérent par force d'entre les bras du même Roi *Choda Bendé* son pere, taxans même sa réputation, la fai-

Haine du Roi Abbas envers les Chizilbasci.

ſans paſſer pour une infâme, une proſti-tuée & infidèle à ſon mari; & Abbas, ſon propre fils, pour un bâtard, comme en éfet, ils le croïent encor aujourd'hui; & comme les médiſans, & les factieux le publient ſecretement, & particuliérement les *Sceichavend d'Ardebil*, qui ne lui veulent pas beaucoup de bien.

Le Roi, qui, en vûë de toutes ces perfidies, & de tous ces deſordres paſſez, ne peut diſſimuler l'averſion qu'il a conçûë, non-ſeulement contre les *Sceichavend*, mais encor contre tous les *Chizilbaſci*, leur a retranché, autant qu'il a pû, tout le crédit & le pouvoir qu'ils avoient. Il en a fait mourir, en pluſieurs ocaſions, quantité des plus puiſſans & des plus conſidérables, humiliant le reſte, & les tenant le plus bas qu'il peut, & ſur-tout ſans finances, afin qu'il ne puiſſe pas ſe révolter, & entreprendre quoique ce ſoit contre lui. Il s'aſſure, ſur ces nouvelles milices; ſavoir, ſur celle des fuziliers *Tat*, & beaucoup plus encor ſur celle des eſclaves étrangers, élevant ceux-ci autant qu'il peut, au moins en biens & en richeſſes. Il ne le fait pas cependant, dans les honneurs, & dans ces vaines prérogatives; parce que peut-être il n'oſe pas exterminer les anciennes coûtumes, qui ſont univerſellement reçûës; il humilie tous les jours les *Chizilbaſci*, par ce moïen-là, & les captive de telle façon, après l'expérience que j'en ai, qu'ils le craignent beaucoup plus qu'ils ne l'aiment: de maniére que l'on peut dire que la crainte aujourd'hui, plûtôt que l'amour, les engage à ſon ſervice.

Il

Il prend ordinairement d'entre les *Tat*, tous les Visirs, tout les Secretaires, & les autres Oficiers, pour distribuer, & éxécuter ses ordres par écrit. Et ce Prince a presque donné tout le commandement de l'armée aux esclaves, ou à leurs décendans; parce qu'à present ils sont *Chans*, & les plus considérables *Sultans*: comme *Imamculi Chan de Sciraz*, qui est originaire d'Arménie, du païs des Géorgiens: *Isuf Chan de Scervan*, fils d'un Arménien: *Feridun Chan d'Esterabad Circassien*: *Carcica Beig* Généralissime, fils d'un Arménien Chrétien; & ainsi une infinité d'autres, que je suprime, de peur de vous ennuïer, & dont les Etats étoient auparavant ocupez par autant de *Chizilbasci*, & par des familles que ce Roi à exterminées peu-à-peu. Les *Chizilbasci*, conservent encor leur rang, se nomment, s'estiment, & passent encor dans le sentiment des autres, pour les plus nobles dans la Perse. Noblesse néamoins que la belle naissance, ni les richesses ne constituent pas nécessairement telle, de même qu'en nos quartiers; mais une noblesse grossiére, & souvent fort vile, comme je vous en ai écrit autrefois.

Les Chizilbasci s'estiment les plus nobles de la Perse.

Les trente-deux races, que j'apelle tribu des *Chizilbasci*, se nomment dans la Perse, *Omac*, lequel nom ne signifie pas famille, ni maison; mais une race, ou lignée de gens, qui comprend quantité de familles, de divers degrez. Non-seulement les trente-deux races nobles s'apellent de ce nom-là, mais encor tous les autres; parce qu'il y en a beaucoup de roturiéres; tout le peuple même de ces quar-

tiers eſt diviſé en ſemblables races, ou *Omac*.

J'ai donné ordre à un Mulla de m'écrire correctement les noms des trente-deux races nobles des *Chizilbaſci*; & s'il me les aporte, dans le tems qu'il me les a fait eſpérer, parce qu'il les faut copier ſur les livres du Roi, je vous les envoirai ſéparément, avec cette lettre.

Mais, ſans m'écarter davantage, je dis que la quatriéme milice des Perſans, & la plus noble de tous les autres, eſt celle des *Corci*, que l'on apelle de la ſorte, de la parole *Cormac*, qui ſignifie en Turc, garder, preſque comme des Gardes-du-corps. Parce que leur emploi eſt de garder le Roi, & ſon Palaìs, ou ſon pavillon. Tous ces *Chizilbaſci*, qui ſervent, non pas les *Chans*, ou les *Sultans*, ou d'autres gens; mais le Roi même, & qui ſont à ſes gages, par une grace particuliére, ſe nomment *Corcis*, & pour conclure en un mot, ils ſont comme les Prétoriens de nos anciens Empereurs. Les *Corci* peuvent être douze milles. Ils ſe ſervent des mêmes armes que les autres *Chizilbaſci*, & combatent auſſi à cheval. Ils portent le *Tag* fort ſouvent, comme ceux qui demeurent plus que les autres, auprès de la perſonne du Roi. Ils ont auſſi un Général particulier, qui veille ſur eux, & qui en a ſoin. C'eſt aujourd'hui *Iſa Chan Beig*, gendre du Roi, dont je vous ai parlé autrefois, qui éxerce cette charge. Il eſt natif d'*Ardebil*, de la race des *Sceichavend*; & en cette qualité, on l'apelle *Corci Baſci*; c'eſt-à-dire, Capitaine des *Corci*. Ces quatre ordres de milice, que je vous ai

Les Corci ſont les Gardes du Roi.

ſpé-

spécifiez, font tout le corps des armées du Roi de Perse. Parce qu'il y en a fort peu d'autres, comme sont les *Jasacci*, dont je vous ai entretenu autrefois, qui ont soin de la marche, & de se tenir sur les routes, de peur que personne ne marche à contre-tems, & qu'en voïageant on ne s'aproche trop près des femmes du Roi. Ils portent, pour marque de leur emploi, une fléche qui traverse le turban, & qui est toute d'or, sur la tête de leur Capitaine. Il y en a encor d'autres, comme ceux qui s'apellent *Jasaùl*, qui sont commis particuliérement pour éxécuter les ordonnances du Prince. Les Portiers du Roi, qui font presque l'ofice de soldats de la garde, quoiqu'ils soient sans hallebarde, avec une épée seulement, & un bâton à la main, pour faire retirer le monde, de même que les Suisses de Rome, qu'on y apelle *Barbetti*; & quelques autres semblables, que je ne compte pas, tant à cause qu'ils sont peu, en comparaison d'une armée, quoique leur nombre soit considérable, que parce qu'ils sont plûtôt Oficiers du Palais, & de la Cour du Roi, que soldats.

Pour ce qui est du nombre des soldats, quoi qu'ordinairement il soit tel que je vous l'ai marqué ci-dessus; de tems en tems néamoins il diminuë, & il augmente. Et on croit aujourd'hui, même il semble qu'on en soit assuré, que les armées de Perse soient plûtôt diminuées qu'augmentées. La raison que l'on en donne, est parce que ce Roi, outre qu'il païe fort mal les troupes extraordinaires & superfluës, il en a encor perdu beaucoup d'autres, dans ces

guerres passées contre les Géorgiens, & les autres; & des gens qui valoient beaucoup, que l'on ne peut pas recouvrer en si peu de tems. De maniére, qu'à cause de ces grandes pertes qu'il a faites & des autres, qui ont quité faute de païement, son armée, laquelle selon la suputation que j'ai faite ci-dessus de tous les ordres des milices, dévroit toûjours monter jusqu'au nombre de soixante & dix, ou quatre-vingt mille combatans, sera assez considérable, si on y en peut compter quarante ou cinquante milles en campagne. Je dis en campagne; parce qu'on fait état que le Roi entretient continuellement cent milles cavaliers dans toute l'étenduë de son Empire. Il y en a environ trente milles, qui demeurent sur les frontiéres, pour la sûreté des places, qui ne s'en écartent jamais, & qui ne font point la guerre ailleurs; si ce n'est que de tems en tems, on trouve bon de leur faire changer de quartier, les uns après les autres.

Les armées du Roi de Perse, ne sont guéres que de quatre-vingt mille combatans.

Les autres, qui vont à la guerre, quand ils sont tous assemblez, dévroient être soixante milles, ou environ. Mais il s'en faut beaucoup aujourd'hui, pour les raisons que je vous ai raportées ci-dessus; & aussi, parce qu'il en demeure toûjours beaucoup à la maison, qui ne veulent point marcher, quoi qu'on leur en ait fait commandement, sous des peines très-rigoureuses, & que l'on aporte tous les soins imaginables pour les faire tous sortir, & les faire marcher vers le rendez-vous.

Vous ne devez pas vous étonner néanmoins d'un nombre si médiocre, quoique

que d'autres ne vous aïent entretenu que de cent milles hommes. Puisque ceux que je compte, sont seulement les véritables soldats enrôlez, & qui sont gagez pour aller à la guerre. Mais si outre ceux-là, nous voulions comprendre des gens de bonne mine, qui ont de l'expérience, qui sont de la suite & de la famille, pour ainsi dire des personnes de condition, qui ont de grosses pensions, qui portent tous les armes, & qui passent tous pour les gens de guerre. En éfet, il se trouve tel de ces personnes de qualité, qui aura à sa solde cinquante ou cent de ces gens-là; quoiqu'il ne soit compté que pour un seul sur les rôles du Roi. Si outre ceux-là, nous comptions les vivandiers, les marchands, les artisans, les serviteurs inutiles; le nombre infini des conducteurs de chameaux, & de ceux qui escortent le bagage, qui marchent aussi tous sous les armes; les femmes, dont la quantité n'est souvent guéres moins considérable que celle des hommes, & autres semblables compagnies, conformément à la coûtume ancienne des peuples de l'Asie, qui conduisoient toute leur famille à la guerre, selon le témoignage de Xénophon. Sans doute on trouvera encor aujourd'hui, dans les armées du Roi de Perse, ces nombres de deux ou trois cens milles personnes, & plus, dont quelques uns font mention. Et cela est si vrai, que les troupes aïans été divisées dans *Sultanie*, comme je l'ai remarqué ci-dessus; & la plus grande partie aïant eu ordre de marcher vers *Tebriz*, où sous la conduite du Généralissime, l'armée fut considérable;

On y comprend pas beaucoup d'autres gens, que l'auteur spécifie en cét endroit.

l'Or-

l'*Ordre* du Roi, qui fut la moindre partie, & du plus petit nombre de gens de guerre, ausquels nous nous joignîmes pour acompagner le Roi en *Ardebil*, étoit tel néanmoins, que quand nous marchions sur les grandes routes, nôtre camp étoit deux jours entiers à passer, quelquefois davantage, & sans aucune interruption.

Mais, selon moi, la modestie des gens de guerre, quand ils marchent, étoit remarquable, comme peut-être je vous en ai écrit autrefois. Elle ne fait presque point de bruit; parce qu'on n'y entend ni tambours, ni trompettes, ni d'autres sons; non pas même celui des voix confuses, les unes parmi les autres, qu'il se feroit en nos quartiers, parmi la moitié moins de gens. Desorte que cette armée, en comparaison des nôtres, semble être plûtôt une compagnie de Religieux, que des régimens de soldats, par le bon ordre, & la belle discipline qui s'y observe. Car non-seulement, ils n'incommodent pas les bourgs & les villages, par où ils passent, comme font les nôtres, qui les ruinent & qui les pillent, quoiqu'ils apartiennent à des gens du même parti, de la dépendance du même Prince, & qui en écartent les habitans, avec des violences, dont la description ne peut inspirer que de la compassion; mais même ils se comportent avec tant de civilité & de fidélité envers ceux qui y demeurent, païent si exactement, & avec tant de générosité, les choses dont ils ont besoin, que le passage de l'armée est pour les peuples d'une utilité, & d'un avantage extraordinaire & très-considérable.

ble. De manière que les marchands, les vivandiers, & les artisans; sans parler de ceux qui suivent incessament l'armée; mais de ceux qui demeurent dans les villages, par où les gens de guerre passent, non-seulement n'en sont pas épouventez, & ne fuïent pas, mais encor acourent de loin, aportant des provisions dans les endroits où ils savent que l'armée doit passer. Non-seulement ils se rendent, avec leurs provisions, dans les lieux qui sont habitez; mais même en pleine campagne, sur toutes les avenuës, avec toutes les dépendances de leurs boutiques. Les voïageurs, & ceux qui courent le païs, en tirent de grandes douceurs & de grandes commoditez, par les soins de ces marchands, qui transportent en plusieurs endroits, sur des montagnes, dans des valées, non-seulement des provisions nécessaires pour des hommes, & pour les bêtes; mais encor mille galanteries, pour se refaire & se rafraîchir sur le chemin, comme des fruits. On y porte jusqu'à de la nége en été, des confections; & autres choses semblables, lesquelles étant prises & mangées de la sorte, en allant à cheval, & tempérées ensuite dans l'estomac avec de l'eau fraîche, que l'on puise à la premiere fontaine qui se trouve sur la route, contribuënt, principalement en été, à faire goûter des délices, que personne que moi ne peut s'imaginer, s'il ne les a éprouvées.

Les païsans y tirent de grands avantages du passage des gens de guerre.

Le peuple en tire une si grande utilité, que les habitans de ces païs, s'ils ne sont pas éloignez des grandes routes, conservent toute l'année, la plus grande partie de leur

ré-

récolte, pour la vendre quand l'armée passera, sachans fort bien qu'ils ne se peuvent jamais défaire plus avantageusement de leurs denrées qu'en ces ocasions-là. Mais néamoins les gens de guerre achetent toûjours les provisions à bon marché. Ainsi les uns & les autres joüissent du fruit de ce bon ordre, qui consiste à faire observer aux soldats, avec rigueur, une modestie convenable, & à les contenir en leur devoir, afin qu'ils ne maltraitent pas les païsans, & qu'ils ne se comportent pas envers eux avec insolence. Quant aux apointemens des soldats, chaque homme de cheval ne reçoit pas moins de cinq *Tomani* tous les ans, qui valent cinquante sequins, dont un cavalier se peut entretenir en ces quartiers, avec honneur, & très-commodément. Les apointez, qui sont en grand nombre, reçoivent davantage: les gages des Oficiers, & de tous ceux qui ont quelque commandement sur les autres, augmentent aussi, à proportion de leur qualité & du rang qu'ils tiennent à l'armée. Mais les apointemens de certaines personnes de grande condition, surpassent infiniment ceux des autres. Car il y en a qui touchent de l'épargne jusqu'à cent, deux cens & trois cens Tomani tous les ans. Et ceux-là sont des personnes de condition, qui se rendent à l'armée, avec des troupes qui subsistent à leurs dépens, comme je vous l'ai marqué ci-dessus; quoique chacun de ces Seigneurs ne paroisse sur les Registres du Roi, que pour une tête seulement. Mais retournons à present à nôtre histoire, puisque la digression que j'ai crû

Les soldats y ont de grands apointemens.

abso-

absolument nécessaire, pour vous informer de la milice de Perse, est achevée.

Je vous ai déja dit que le premier jour d'Août, le Roi fit filer la plus grande partie de son armée vers *Tebriz*, avec ordre de se joindre aux autres troupes que commandoit le Généralissime, & de faire un corps d'armée, pour s'oposer au *Serdar* du Turc, qui venoit par cette route. Il avoit retenu le reste; c'est-à-dire, une autre armée, moins nombreuse, pour lui servir d'escorte, & l'acompagner jusqu'à *Ardebil*, pour la défendre contre les ennemis, où l'on croïoit qu'une grande partie devoit fondre peu de tems après; & que quand même personne ne paroîtroit sur cette route, qui a communication à plusieurs autres, il pourroit au moins, dans l'ocasion, & fort promtement, envoïer du secours en divers endroits qui en auroient le plus de besoin; & de s'unir aussi, en cas de nécessité, à l'armée de son Généralissime; & d'autant plus facilement, que d'*Ardebil* à *Tebriz*, il n'y a pas plus de cinq petites journées.

Ils marchérent donc du côté de *Tebriz*; & nous autres demeurâmes, avec le Roi, dans *Sultanie*; où l'on reçût des nouvelles assûrées le troisiéme d'Août, que *Teimuraz Chan* ne s'étoit pas encor séparé du *Serdar*, comme on disoit que cela se devoit faire; mais qu'ils venoient de compagnie, & qu'ils marchoient ensemble à la tête de leurs troupes. De certains espions flâteurs ajoûtérent encor, que *Teimuraz Chan*, & le *Serdar*, étoient morts, & que l'on croïoit qu'ils avoient été empoisonnez: mais

mais pour cela, le Roi dit lui-même qu'il n'en vouloit rien croire, jusqu'à ce qu'il en eût reçû des nouvelles plus certaines; en éfet, ce fut une raillerie, & cét avis se trouva faux. On debita aussi, dans *Sultanie*, les circonstances d'une course, que les Tartares avoient fait sur de certaines terres d'*Arménie*; qu'ils avoient pillé quelques villages, & qu'ils avoient enlevé quantité de gens & de butin; mais on n'aprit tout cela que confusément; & il fut impossible de savoir au vrai comment le tout s'étoit passé. Quelques-uns néamoins nous en informérent bien mieux dans *Ardebil*, comme je vous le dirai plus bas.

On donne divers avis au Roi de Perse.

Il part pour Ardebil.

Enfin, après plusieurs nouvelles, tantôt bonnes & tantôt mauvaises, comme il arrive ordinairement en tems de guerre, & en de semblables changemens; le Roi fit baisser les tentes; le Dimanche cinquiéme d'Août, à la pointe du jour, & après avoir chargé le bagage, il partit de *Sultanie*, & s'en alla vers *Ardebil*. Et parce que pour la marche, le Roi n'a point d'autre son, que la trompette & le tambour, qui signifie le boutteselle, & qui avertit les gens de guerre de se mettre en chemin; nous l'imitâmes incontinent, & le suivîmes, chacun à sa commodité, comme on en use ordinairement sur les routes qu'il prend.

Le *Mehimandar*, chez qui le Pere Vicaire étoit logé, avoit déja pris le devant, par un ordre exprès qu'il avoit reçû du Roi, d'acompagner sur le même chemin d'*Ardebil*, de certains Seigneurs Tartares, *Lezghi* & *Nocai*, que le Roi renvoïoit en leur païs

païs, après les avoir chargez d'honneur & de presens. Cela fit que le P. Vicaire, faute de meilleure compagnie, n'aïant pas encor obtenu son congé du Roi, se joignit avec moi sur cette route. Nous partîmes donc ensemble trois heures après le lever du soleil. Il nous fut impossible de marcher plûtôt, à cause du tems que l'on emploïe nécessairement à défaire les tentes & à charger les sommes. Après avoir marché un peu plus de trois lieuës, nous nous aperçûmes que le Roi s'étoit campé au milieu d'une prairie, auprès d'un petit ruisseau qui y couloit. Cela nous obligea de faire aussi dresser nos tentes, parmi les autres, où nous nous reposâmes toute la nuit suivante.

Séparation de la Province d'Arac, d'avec celle d'Adherbaigian.

La Province d'*Arac* se termine à *Sultanie*, où aux environs; & là même commence celle d'*Adherbaigian*, nom qui comprend aujourd'hui une grande partie de la Médie. Je ne peux pas néamoins vous dire à present les frontiéres de l'un & de l'autre Province; parce qu'on ne peut rien aprendre au vrai des gens ignorans & grossiers que l'on rencontre sur le chemin. Mais, par une curiosité qui m'est naturelle, j'ai déja donné commission de me chercher un livre qui se trouve parmi eux, d'une petite Géographie de tout le Roïaume de Perse; avec les noms des montagnes, des fleuves, des Provinces & des villes, dont ils se servent aujourd'hui. Et si je peux recouvrer ce livre, comme je l'espére, & que l'auteur me paroisse recevable & fidèle dans son expression, & son idiôme Persan, j'ai pris résolution de le traduire en nôtre langue; par-

ce

ce que je me persuade que cét ouvrage ne sera pas inutile.

Nôtre armée décampa, à la pointe du jour, le lundi sixiéme d'Août; & après avoir fait environ deux lieuës de chemin, nous trouvâmes une ville, que le peuple nomme ordinairement *Zengan*; mais que les savants écrivent & prononcent correctement *Zengian*, comme qui diroit *Zengaigian*, qui signifie pleurs & gémissemens de l'ame. Cette ville, qui s'apelloit autrement dans son commencement, prit ce nom, après qu'un Roi Tartare, de la race des *Uzbeghi*, l'eut prise & saccagée, & qu'il en eut immolé tous les habitans, à sa rage, & à sa passion. *Zengian*, ou *Zengan*, est aujourd'hui une petite ville, qui n'est point fermée de murailles, comme presque toutes les autres, & dont les bâtimens ne sont aucunement considérables. Elle est située sur un côteau, entiérement découvert: mais il se pourroit bien faire qu'elle seroit ancienne, & qu'autrefois elle étoit fort spacieuse.

L'armée ne s'y arrêta pas; mais elle passa par devant: nous y prîmes le frais seulement quelque peu de tems; & moi, avec ma compagnie, j'entrai dans une maison de la ville pour y dîner, & m'y reposai environ deux heures, après avoir commandé que le bagage & les valets avançassent toûjours.

Le Roi de Perse est fort superstitieux, & consulte une Sorciére.

Le Roi sut qu'il y avoit dans *Zengan*, une Magicienne, ou, si vous voulez, une Enchanteresse fort habile & fort adroite: & comme il s'aplique fort à de semblables superstitions, qu'il croit volontiers, il l'envoïa quérir, & la mena avec lui, dans le

le dessein de s'en servir en cette guerre contre les Turcs. Mais vous ne devez pas vous en étonner : parce que même en *Sultanie*, pendant que nous y demeurions, ces Tartare *Leghi* & *Nacai*, qui se trouvérent au banquet, comme je vous ai dit, s'étoient oferts au Roi pour ruiner les desseins des Turcs, par le moïen de quelques sorcelleries, dont ils se servent très-souvent à la guerre & dans les combats qu'ils livrent à leurs ennemis. Ce fut donc pour cét éfet, que le Roi emmena la Magicienne de *Zengan*. Etans sortis de cette ville, nous trouvâmes d'abord deux chemins, qui conduisoient tous deux vers le Nord, que nous avions toûjours en face, depuis notre départ de *Sultanie*. Mais il y en avoit un à main gauche, qui tiroit davantage vers l'Occident, & qui conduit à *Tebriz*; & l'autre, à main droite, plus Oriental, qui va du côté d'*Ardebil*, où nous nous rendîmes par cette route-là. Après avoir marché environ trois lieuës, nous campâmes, & nous nous reposâmes toute la nuit auprès d'un petit fleuve, ou plûtôt d'un petit ruisseau, qu'ils apellent *Sarmusac-Ciai*; c'est-à-dire, riviére de l'ail.

Le mardi sixiéme d'Août, l'armée décampa un peu devant la pointe du jour; & après quatre lieuës de chemin, ou environ, nous nous allâmes reposer de fort bonne heure sous nos tentes, que nous fîmes dresser auprès d'un ruisseau qui se rencontra sur la route. Mais parce que cette eau n'étoit pas sufisante pour rafraîchir & desaltérer tant de monde, l'armée se campa fort au large, & les tentes furent élevées à quelque distance

tance les unes des autres; de telle façon, qu'elles ocupoient l'espace d'une demie journée de longueur. Et parce que le long du jour la chaleur étoit extrême, l'ordre de la marche fut changé; de maniére que dès le soir, après que les domestiques eurent soupé, que l'on eut donné l'avoine aux montures, & que l'on se fut un peu reposé, après trois heures de nuit, & davantage, nous chargeâmes le bagage encor une fois, & continuâmes nôtre chemin toute la nuit.

On change l'ordre de la marche, à cause de la chaleur.

Le mécredi au matin, nous suivîmes nôtre route, traversans diverses collines, des valées fort belles, & chargées de verdures; quoique dépourvûës entiérement d'arbres, comme est la campagne de tout le païs de la Médie, laquelle est toute montueuse en cét endroit que nous passâmes, & la plus grande partie du voïage ne se fait que par le haut des montagnes, à la fraîcheur. Les montagnes néamoins sont fort agréables; parce qu'il semble que l'on voïage toûjours par un païs plat. Un peu avant midi, aïant fait plus de si lieuës, de l'endroit d'où nous étions partis la nuit précédente, nous allâmes nous reposer auprès d'un village, qui s'apelle *Jenghigé*; c'est-à-dire, nouveau. Mais parce qu'il étoit trop petit, & trop serré pour tant de gens, & qu'il s'y trouvoit fort peu d'eau, nous y passâmes fort mal notre tems.

Mais nous ne fîmes pas long séjour en cét endroit; parce que la nuit étant survenuë, nous continuâmes notre chemin. Après avoir marché environ deux lieuës, nous arrivâmes à une valée très-profonde, qu'il nous

nous falut traverser, quoique le trajet en fût très-ennuïeux & incommode. Car il faloit décendre, premiérement de la montagne, qui est fort escarpée en cét endroit, par un chemin embarassé, qui serpente, & si étroit, que l'on ne peut pas même y aller à cheval, ni y marcher que l'un après l'autre. Ensuite, il faloit remonter une fois aussi haut, avec autant & peut-être davantage d'incommodité. Un fleuve coule au fonds de la valée; & quoiqu'il ne soit ni fort gros, ni fort large; il est tel néamoins, qu'en cét endroit on ne le peut pas guéer. Pour en faciliter le trajet, on y a bâti un pont de pierre, qu'ils apellent le pont de *Perdelisé*. L'armée fatigue beaucoup à ce passage là; parce que la route y étant si étroite & si incommode, la foule s'y augmente infiniment. Un chacun veut passer le premier. Les conducteurs de chameaux s'y font faire place, à grands coups de bâton. Les sommes se heurtent & se brisent. Plusieurs tombent sur ces chemins raboteux, roulent dans le précipice, & entraînent en même-tems les animaux; parce que la montagne est très-haute, & très-rapide, avec des précipices, qui n'inspirent que de la fraïeur à ceux qui les regardent, & d'où on ne revient jamais, si par malheur on roule jusqu'au bas. Presque tous les gens de cheval y mettent pié à terre. Les femmes sortent toutes de leurs brancards, & vont, ou à cheval, si elles ont assez de courage, & si elles ont quelqu'un qui les assûre sur les étriers; ou bien elles se mettent à pié, & s'engagent quelquefois entre les jambes des chameaux, & des au-

Description d'un passage fort difficile & fort dangereux.

autres animaux. Enfin c'est le plus grand embarras, & le plus grand tintamarre que l'on puisse s'imaginer, & que j'aïe jamais vû en ma vie.

Le Pere Vicaire, & moi, qui en avions été avertis, pour ne nous pas engager parmi cette grande confusion de gens, poussâmes si bien nos chevaux, que nous prîmes le devant à la tête de l'armée. De maniére que quand nous arrivâmes au commencement de la décente, nous aperçûme de l'autre côté, qui lui étoit oposé, la la fille du Roi, femme de Corcibasci, qui n'étoit pas encor passée, & qui étoit la derniére de l'*Haram* du Roi. Néamoins nous fatigâmes beaucoup, à cause qu'il nous falut traverser ce mauvais chemin dans l'obscurité de la nuit, que l'abscence de la lune, ou la hauteur des montagnes, & le petit espace de la valée, qui nous en cachoient la lumiére, augmentoient infiniment. Nous décendîmes cependant jusqu'en bas, le mieux qu'il nous fut possible, avec plusieurs autres: les uns sur leurs chevaux; mais la plus grande partie à pié.

Le sieur della Vallé trouve un abri fort agréable où il atend sa chére Maani.

Après que nous eûmes traversé le pont, au fonds de la valée, nous négligeâmes de continuer nôtre chemin en montant. Mais aïant avec nous nos Seizchané; c'est-à-dire, nos chevaux chargez legérement des choses qui nous étoient nécessaires, nous nous reposâmes quelque peu de tems dans un petit endroit détourné parmi des rochers, à quelque distance du chemin, & environné de cédres, de l'espéce de ceux du Mont Liban; mais fort petits, & semblables à nos genévriers, dont tous les cô-

teaux

teaux de ces montagnes ſont agréablement couverts. Nous y demeurâmes donc quelque-tems, autant pour nous repoſer, que pour atendre nos gens, & ſavoir ce qui ſeroit arrivé de notre bagage, & ſurtout de notre litiére. Je vous avouë que je ne pûs jamais me perſuader qu'elle paſſeroit cette nuit-là par cette route. Je croïois infailliblement qu'elle demeureroit, ou ſur la cime de la montagne, au commencement de la décente, par la négligence des valets; & s'ils manquoient de courage; ou, au plus, vers le milieu de la montagne, ſur ces petites routes, parmi des rochers, ſupoſé que ceux qui la conduiſoient euſſent été aſſez généreux pour s'expoſer au danger qu'il y avoit. Deſorte que, pour en voir la fin, & pour y envoïer du ſecours en cas de néceſſité, nous demeurâmes-là à dormir à l'ombre, & à l'odeur de ces beaux arbriſſeaux. Pendant ce tems-là, un homme veilloit ſur le haut de la montagne, pour découvrir nos gens, lorſqu'ils commenceroient à paroître. Parce que s'ils euſſent entrepris de faire ce trajet dans la nuit, ſans fanaux & ſans flambeaux, ſelon la coûtume des grands, jamais ils n'auroient pû nous joindre, & ſe feroient infailliblement perdus.

Nous dormîmes donc fort en repos toute la nuit, juſqu'au jour, ſans avoir vû aucun des nôtres; quoique cette route fût inceſſament couverte de toute ſorte de gens qui avançoient toûjours chemin. Enfin Madame Maani, qui étoit à cheval, avec ſes ſuivantes, arriva le jeudi au matin, deux heures après le lever du ſoleil, au mê- *Madame Maani arrive à cheval en parfaite ſanté.*

me endroit où je l'atendois. Peu de tems après, les conducteurs des chameaux arrivérent aussi en parfaite santé, & le plus heureusement du monde. En même-tems nous aperçûmes de loin la litiére, qui étoit vide, que l'on conduisoit aussi fort doucement, & à petit pas, du haut de la montagne en bas. De maniére qu'après avoir reconnu que toutes les choses étoient dans l'ordre, & que rien n'y manquoit, nous laissâmes les chameaux derriére, afin qu'ils vinssent à leur commodité; & nous autres, prîmes le devant, sur nos chameaux, que nous poussâmes d'importance, pour sortir plûtôt de tous ces embarras.

Nous commençâmes donc à monter la côte de la valée, dont la route nous fut beaucoup plus incommode & ennuïeuse, que celle que nous avions tenuë en décendant, à cause des précipices dangereux de tant de sentiers étroits sur la pointe des rochers, & de tant de passages que l'on ne pouvoit franchir, sans hazarder sa propre vie; que je me persuadai, quand j'aperçûs ma litiére en état de nous rendre encor du service, aprè un trajet si facheux, d'avoir fait quelque chose de plus beau, & de plus considérable en la faisant aller, que ne firent jamais les Argonautes, lorsque par les cimes des montagnes, ils portérent depuis le Danube jusqu'au Pô, leur vaisseau sur les épaules, pour voguer sur la mer Adriatique. Ou bien, comme d'autres écrivent mieux, dans le sentiment de Diodore, auquel celui d'Orphée, le plus ancien de tous, a beaucoup de raport, depuis les sources de Tanaïs, jusqu'à celles de l'autre fleu-

Lib. 4. Argonaut.

ve,

ve, par où ils décendirent en l'Ocean, à moins qu'ils n'eussent passé par les sables de l'Afrique, selon Apollonius Rhodien, depuis les écueils, jusqu'au lac Tritonien.

Le trajet de la valée, & de ces deux montagnes, que nous avions parcouruës en décendant, & en montant, contient plus de deux grandes lieuës de chemin; quoique la valée soit si étroite, & les deux montagnes si rapides, que je croi assurément que d'un sommet à l'autre, on entendroit facilement la voix d'un homme. Après avoir surmonté toutes ces dificultez, & que nous fûmes parvenus sur le haut de cette montagne, nous fîmes encor plus d'une lieuë par un païs plat, pour joindre un petit village, qui étoit si peu considérable, que je n'en sai pas même le nom. Nous demeurâmes à quelque distance de ce village, & un peu éloigné du chemin, pour prendre du repos, & atendre nos gens, avec beaucoup d'incommodité, quoique nous fussions sur le bord d'un ruisseau qui couloit. Parce que n'aïans pas nos pavillons, ni aucune tente avec nous, & cét endroit étant sans arbres, nous ne pûmes nous défendre des raïons du soleil, & fûmes contraints d'y rester, exposez tout le long du jour, avec tout le déplaisir que vous pouvez vous imaginer.

L'armée ne campa point en cét endroit; mais elle avança une autre lieuë au-delà, & se rendit en un lieu, où il se trouve beaucoup d'eau & de pâturages. Mon conducteur de chameaux, par la négligence d'un serviteur que je laissai sur la route pour l'avertir; mais il est vrai qu'il ne le vit pas, lors-

Le sieur della Vallé est infatigable.

lorsqu'il passa, suivit l'armée, & fit fort bien, ne sachant pas où j'étois. Cette petite disgrace néamoins me déplût fort; parce que je me trouvai privé de toutes mes commoditez. Ceux qui conduisoient la litiére, s'étans arrêtez derriére quelque espace de tems, sur le sommet des montagnes, pour y faire paître les chameaux, & m'aïans aperçû où j'étois, ne s'y pûrent rendre avec leurs chameaux, qui étoient extrêmement fatiguez, que sur le soir bien tard. Je me résolus néamoins de continuer mon chemin, pour ne pas perdre l'armée ni mes chameaux; parce qu'autrement il m'auroit été impossible de les joindre jamais. Tellement qu'après avoir dormi au serain la plus grande partie de la nuit, je me remis sur la route deux heures devant le jour.

J'arrivai au lieu où l'armée s'étoit campée; & je trouvai alors qu'il n'y avoit pas long-tems qu'elle en étoit partie; à l'exception de quelque peu de gens qui étoient restez derriére; & entre les autres, *Imamculi Chan*, qui marche ordinairement à son aise; & toûjours fort éloigné du Roi, pour se soustraire à beaucoup d'embarras & d'incommoditez. Je ne voulus pas néamoins avancer davantage, à cause que les chameaux de la litiére ne se pouvoient plus soutenir. Mais je demeurai dans un village, qui s'apelle *Cabagh*; c'est-à-dire, citroüille, ou couvercle; & priai le Pere Vicaire, qui continua toûjours son chemin, que s'il rencontroit mon muletier, il me le renvoïât. Depuis le village de *Jenhigé*, duquel je vous ai fait mention ci-dessus, jusqu'à

qu'à celui-ci de *Cabagh*, où je me reposai quelque-tems, il y a plus de six ou sept lieuës; savoir, depuis Jenhigé, jusqu'au commencement de la valée, deux lieuës: plus de deux lieuës de trajet, par la valée entre les deux montagnes: plus d'une lieuë, depuis la valée jusqu'au village, où nous nous reposâmes tout le long du jour: & plus d'une autre encor, depuis ce village-là, jusqu'à celui de *Cabagh*.

Le vendredi au matin, sur le haut du jour, le Pere Vicaire aïant rencontré mes gens, qui se reposoient avec quelqu'autres personnes de l'armée, à une lieuë & demie du lieu où j'étois, m'en donna avis, & m'envoïa aussi mon muletier avec deux chameaux frais, & mit pié à terre en cét endroit, pour m'y atendre avec mes gens. Après avoir fait collation, je partis de *Cabagh*, & me rendis, après cette lieuë & demie de chemin, au lieu où mes gens m'atendoient, sous mes tentes, qu'ils avoient dressées au milieu d'une belle valée, toute couverte d'herbe, émaillée de mille petites fleurs, le long de laquelle un petit fleuve serpentoit, & qui étoit de la dépendance d'un village voisin, que l'on nomme *Ghivi*.

Une partie de l'armée s'étoit campée en cét endroit, sous des pavillons que l'on y avoit dressez, assez éloignez les uns des autres. Mais le Roi, & la plus grande partie de son *Ordu*, avoit fait élever ses tentes, à quelque distance du chemin, en un lieu fort, entre des montagnes, qui s'apelle *Chalchal*. Il avoit dessein, non-seulement d'y demeurer quelques jours, pour aller à la chasse;

Le sieur della Vallé joint l'armée du Roi.

se; mais encor d'y laisser le camp; c'est-à-dire, les pavillons, le bagage, & les autres choses qui embarassent, pendant tout le séjour qu'il feroit dans *Ardebil.* Parce que, comme cette ville est ouverte de tous côtez, sans murailles, comme le sont presque toutes les villes de la Perse, & par conséquent de très-dificile garde, & dans laquelle il est très-dificile de se fortifier, & de se défendre : il se persuadoit que son camp, supoſé que les afaires changeassent de face, & que les ennemis eussent quelqu'avantage, seroit en plus grande sûreté en cét endroit, qu'aux environs d'*Ardebil.* Et quoique le Roi, la plus grande partie des principaux de son Roïaume, & tous les autres se rendissent en *Ardebil* : il vouloit néamoins qu'un chacun y allât à la guerre, sans équipage : & que le camp; c'est-à-re, le bagage, que les Latins apellent *Impedimenta;* en un mot, que le lieu de retraite, en cas de nécessité, & pour y tenir bon, & combatre généreusement, fut en *Calchal.*

Le Roi de Perse punit exemplairement une personne de condition.

Dans le quartier, où nous étions campez de la sorte, auprès de *Ghivi*, je vis un éfet rigoureux & extraordinaire de la justice du Roi, dont je veux vous faire part, afin que vous jugiez mieux de la façon dont le Roi en use envers les soldats, & avec combien de sévérité il les retient en leur devoir, & dans les termes de la modestie. Quelques-uns avoient dressé leurs tentes, un peu inconsidérément, à la vérité, dans les prez, où ils faisoient paître leurs chevaux & leurs chameaux, au préjudice des propriétaires, & de ceux à qui le fonds apartenoit, pour épargner deux ou trois

sols

fols qu'ils auroient été contraints de débourser, pour acheter de l'avoine. Les habitans du lieu en firent leurs plaintes au Roi, qui les écouta favorablement, & leur donna quelques-uns de ses Oficiers, qui se rendirent de compagnie sur les lieux, où de leurs cimeterres, ils taillérent en piéces tous ces pavillons, sans épargner même celui des Musiciens du Roi. Sans autre forme de procès, ils saisirent tous les chevaux & les chameaux, & les menérent en prison; ce qui fut de plus facheux pour un Vizir de *Feridun Chan*, qui étoit une personne d'autorité & de considération; car *Vizir*, est comme Lieutenant ou Auditeur parmi nous; & celui-là étoit *Vizir* d'un *Chan*, qui est grand Seigneur, Vice-Roi, & Capitaine Général, ou Gouverneur d'une Province; & parce qu'il avoit fait dans ce pré, plus de destruction & de dégât que les autres, & qu'il avoit pris aussi je ne sai quels fruits dans un jardin sans les païer; non-seulement ils le menérent lié & garoté en prison, mais encor ils lui percérent le nez d'une fléche; & en ce funeste état, ils lui firent faire quelques tours au milieu de l'armée. J'en eus certainement compassion, le voïant passer dans mon pavillon, lié sur un cheval, avec une fléche qui lui traversoit le nez, d'où le sang couloit en abondance. Châtiment, à la vérité, très-sévére, & très-rigoureux, pour si peu de chose, envers une personne si considérable.

Je partis donc de *Ghivi*, le samedi onziéme d'Août sur le soir, & m'en allai du côté d'*Ardebil*, où je voulois atendre le Roi, qui s'y devoit rendre peu de tems

après, & y demeurer toûjours auprès de lui, à tout hazard, & sans craindre aucun événement. Non-seulement j'y allai à la legére, comme plusieurs autres; mais avec tous mes chariots & mon bagage, parce que Me. *Maani* aïant apris que les femmes du Roi ne manqueroient pas de se rendre en *Ardebil*, elle ne voulut pas rester au camp à *Chalchal*, avec les autres femmes du commun, & de moindre condition; mais je croi qu'en cette ocasion, ce ne fut que par un principe de crainte & de timidité qu'elle entreprit ce voïage.

Le sieur della Vallé marche toûjours avec grand train.

Après avoir marché toute la nuit, & avoir fait environ cinq lieuës, le Dimanche au matin, à deux ou trois heures du jour, nous nous reposâmes sur une petite éminences, que plusieurs arbres, unis ensemble, ornoient le plus agréablement qu'il se puisse dire, auprès d'un moulin, & d'un canal d'eau vive qui couloit incessamment, au-dessous d'un petit village, qui se trouve sur la route, & qui se nomme *Tagi buiuc*, qui signifie grande Couronne. Ce village apartient à *Sciach Sofi*; je veux dire que le revenu que l'on en tire anuellement, est destiné au service de la Mosquée de *Sciach Sofi*, comme celui de plusieurs autres villages du territoire d'*Ardebil*. Nous y demeurâmes tout le Dimanche, & la plus grande partie de la nuit suivante. Mais au lever de la lune, qui diféra long-tems, nous continuâmes nôtre voïage; & après avoir marché quatre autres lieuës seulement, qui nous restoient à faire, nous arrivâmes à *Ardebil*, le lundi au matin treiziéme jour d'Août. Mais parce que la

mai-

maison que le *Calanter* nous assigna dans la ville, à l'instance du *Mehimandar*, qui y étoit alors, & qui la fit préparer, n'étoit pas encor dans cette propreté où on la desiroit; nous fîmes dresser nos tentes en pleine campagne, à quelque distance de la ville, en atendant qu'elle fût acommodée. Mais le lendemain au matin, après qu'on l'eut mise en état, nous y entrâmes pour l'habiter.

Cette maison, qu'ils nous donnérent, est fort belle, & fort spacieuse. Elle est bâtie au milieu d'un grand jardin, qui est arrosé d'un gros ruisseau, qui y coule au milieu, beaucoup plus large, & plus profond que n'est la Marane de Rome. Cette maison apartient à une parente du Roi, & de *Corcibasci*, qui s'apelle *Becsi Chanum*; mais parce que son mari a quité le Roïaume de Perse pour éviter la colére du Roi, en la disgrace duquel il est encor, cette maison n'est pas confisquée; mais peu s'en faut. C'est-à-dire, qu'il est défendu aux propriétaires d'y demeurer, & qu'elle est destinée pour y loger tous les hôtes du Roi qui arivent en *Ardebil*. Et comme tels, on nous y reçût: & même quelque-tems auparavant ces tartares, *Lesghi* & *Nocai*, qui s'en étoient retournez en leur païs, comme je vous l'ai fait remarquer ci-dessus, & que le *Mehimandar* avoit acompagnez jusqu'en *Ardebil*, y avoient logé, au nombre de deux cens, ou environ.

Les Concierges de cette maison, qui y demeurent, qui en ont soin, & qui sont domestiques de ceux à qui elle apartient, nous racontérent des choses étranges de ces

Tartares, & de leur maniére de vivre incivile & grossiére. Entr'autres choses, ils nous assurérent qu'ils mangent ordinairement à terre de la chair presque cruë, sans pain, sans napes, faisans par tout des montagnes d'ordure, sans balier jamais, & autres choses semblables, que je ne pourrois pas vous particulariser, sans vous être ennuïeux, & sans abuser peût-être de vôtre patience. Les Persans, qui les avoient vûës, & qui se piquent de vivre proprement, dans la politesse, en furent d'autant plus scandalisez, que nôtre p ropreté extraordinaire ; la délicatesse de nos viandes, nôtre façon de manger, non-seulement avec la cuilliere, mais encor avec la fourchette ; & autres semblables gentillesses & mignardises qui les ravissoient en admiration, les édifiérent extraordinairement.

Le sieur della Vallé fait dire la Messe en Ardebil.

Le même jour ; le *Mehimandar* nous vint rendre visite dans nôtre apartement. Le lendemain, qui étoit le jour de l'Assomption de la Vierge, le Pere Vicaire, qui demeuroit avec nous en la même maison, mais dans un quartier séparé, nous fit la grace de célébrer la Messe sur les huit ou neuf heures du matin pour la premiere fois, dans une fort belle chambre, dont les murailles, étoient revétuës, comme par toutes les autres chambres, de faïences fines, de diverses couleurs, enrichies, & relevées d'or.

Nous açommodâmes & ornâmes cette chambre, qui étoit séparée en un endroit fort propre, & fort commode, en forme de Chapelle, le mieux qu'il nous fut possible, pour des gens de guerre, & qui suivoient

voient l'armée. Il ne se passa point de fête, tant que nous demeurâmes en *Ardebil*, que le susdit Pere n'y célébrât la Messe, en presence de toute nôtre famille. Le lendemain, après avoir dîné, le Pere & moi, allâmes de compagnie rendre visite au *Mehimandar*, qui demeuroit auprès de nous : & même presque avec nous : parce que tous ses chevaux & ses chameaux étoient dans les écuries de nôtre logis, dont le sien manquoit. Le *Mehimandar* nous assura, que les courses que les Tartares avoient faites dans les bourgs & villages de l'Arménie, & dont on nous avoit parlé en Sultanie, étoient véritables; mais qu'ensuite le *Serdar* des Turcs avoit fait excuser *Carcica Beig*, par une lettre qu'il lui écrivit. Il lui protestoit que ce desordre s'étoit passé sans l'avoir commandé, & sans même en avoir eu aucune connoissance. Qu'il le prioit cependant de faire ensorte que cela ne fût point cause d'une plus grande guerre. Mais qu'au contraire, il s'éforçât de travailler tout de bon à quelque acommodement, de faire une bonne paix, & que s'il s'y emploïoit, il y contribuëroit de son côté tout ce qu'il lui seroit possible.

Ordre du Divan de Constantinople, au général des Turcs.

Mais *Mehimandar* ajoûta, que tous ces compliments n'étoient que des discours, pour amuser & tromper les Persans, & que le Roi n'étoit pas un Prince pour s'y fier beaucoup, & y donner créance. Puisqu'il savoit déja, de bonne part, que le *Serdar* avoit ordre du Divan de Constantinople, de ne pas s'obstiner, ni de s'arrêter jamais devant quelque forteresse, ni quelque ville que ce fût, comme avoit inuti-

 lement

lement fait le *Serdar* qui l'avoit précédé; mais d'avancer le plus qu'il pouroit dans le païs, de pousser jusques dans *Ardebil*, d'y ruiner entiérement, & de réduire en cendre la sépulture de *Sciah Sofi*, que les Turcs, de la secte contraire, ne considérent que comme nous faisons un Luther, quoique les Persans en fassent grand état, & qu'ils le révérent comme un grand Saint. Il lui étoit enjoint, cela étant fait, sans retourner à Constantinople, de se retirer & d'aller hiverner dans le païs des Géorgiens, où toutes les choses nécessaires à la vie sont en abondance. De faire ensorte de se rendre maître de *Teflis*, & de faire d'autres progrès qui lui seroient très-faciles, avec le secours & l'assistance de *Teimuraz Chan*; & de-là de se tenir prêt pour faire irruption l'année suivante, jusques dans le milieu de la Perse, & se défaire entiérement de ce compétiteur, si fâcheux & si incommode.

Les habitans d'Ardebil en furent intimidez.

Ces nouvelles, qui avoient été publiées dans *Ardebil*, en avoient extrémement intimidé tous les habitans. Le Roi même les croïoit; & voilà pourquoi il avoit choisi ce petit corps d'armée pour secourir ce païs. Pendant, que de l'autre côté, ses autres troupes, qui formoient le grand corps d'armée, défendoient le chemin, qui va droit de *Tebriz* à *Cazuin*, & qui conduit dans les autres villes, les plus avancées dans la Perse. Mais parce qu'*Ardebil*, comme je vous l'ai déja dit, n'étoit pas une ville pour s'y défendre, ni pour y soûtenir un siége, le Roi ne prétendoit pas aussi de rien hazarder en bataille rangée, avec des forces beau-

beaucoup inférieures. C'est pourquoi il étoit dans la résolution de transporter d'*Ardebil* tous les ossemens de ses Ancêtres, en un lieu plus reculé, & où il y auroit moins à craindre, pour ne pas laisser aux Turcs le plaisir de les posséder, & de les réduire en cendre. Cette résolution néamoins fut réservée pour l'extrémité, afin de ne pas épouventer les peuples. Mais le Roi envoïa du côté de *Cazuin* une quantité de soïe, & beaucoup d'autres choses qu'il avoit dans *Ardebil*. De maniére qu'à son exemple, tous les habitans & les marchands de cette ville, commencérent tout de bon à envoïer leurs meubles & leurs marchandises en d'autres endroits plus assûrez. Les hommes & les femmes d'*Ardebil*, acompagnez des plus puissans Satrapes de leur secte, sortirent de la ville, le jeudi treiziéme d'Août à la pointe du jour, & se rendirent dans la campagne à quelque distance de la ville, en un lieu, où le jour du petit *Bairam*, ils ont acoûtumé de faire le sacrifice du chameau, dont je vous ai entretenu autrefois : & vous remarquerez, s'il vous plaît, que toutes les villes ont une place qu'elles destinent à cette cérémonie, & qui s'apelle en Arabe *Mussale*, qui signifie lieu d'oraison. Ce fut donc en cét endroit que tous ceux de la ville se rendirent, afin de faire des priéres publiques pour le Roi, & sur le sujet de cette presente guerre. J'y fus après-dîné, par divertissement, & en me promenant; & de cette façon je vis toute la ville, dont je vous ferai une description, auparavant de m'engager à vous parler d'autre chose.

Ou-

Situation de la ville d'Ardebil.

Outre que le païs d'*Ardebil* est au Septentrion de la Perse, il est encor rempli de montagnes, comme toute la Médie; & par cette raison, le froid y est grand. La ville est située dans une grande plaine, environnée de montagnes. Celle, qui est la plus proche de la ville, est fort haute, & des plus remarquables, que j'aïe vûës dans la Médie. Ils disent qu'elle est très-fertile en toutes ses parties, & très-peuplée. Ils l'apellent *Lepalan*, ou *Sepalan*, prononçant aussi quelquefois *Sevalan*, qui est la même chose; parce que les Persans confondent souvent en la prononciation, non-seulement la lettre P, avec le B; mais encor, à la façon des Espagnols, l'V consone, avec le B; & de-là vient, que quand ils écrivent correctement *Cazuin*, nous lisons Casbin: & au contraire, lorsqu'ils écrivent correctement *Tebriz* ou *Tabriz*, nous disons *Tauris*; & ainsi nous nous trompons dans la prononciation des Persans mêmes, laquelle se confond en ces deux lettres, & ne regarde pas souvent l'ortographe de l'Ecriture. C'est aussi par cette même raison, que le nom d'*Ardebil*, qui s'écrit ainsi correctement, se prononce néamoins par la plus grande partie de nos Ecrivains & de nos Geographes, comme s'il y avoit *Ardevil*.

Sans être aidé de quelques livres, qui me seroient absolument nécessaires; je ne vous puis pas dire comment s'apelloit anciennement la montagne *Sepalan*: il se pourroit faire néamoins qu'elle seroit une branche de la montagne *Zagro*, de laquelle Ptolomée & Pline font mention, s'il est vrai que cette montagne fut tellement vers

Lib. 1. c. 27.

le

le Nord-Est. Quoiqu'il en soit, je la trouvai chargée de néges au mois d'Août. *Ardebil* est une ville médiocre dans la Perse; elle n'est ni des plus grandes, ni des plus petites. Les ruës sont sales, inégales, ni droites, ni longues pour l'ordinaire; mais confuses, tortuës, & mal ordonnées. Les bâtimens n'y sont pas fort excellents. Mais pour ce qu'elle contient, elle est peuplée, & l'on y trouve des marchandises de toutes sortes en abondance. En éfet, cette ville est de grand trafic, à cause qu'elle est située au milieu de diverses frontiéres, pour aller en *Arménie*, dans le *Curdistan*, en *Georgie*, en *Albanie*, vers *Vaheuh* & *Demircapi*; & même à cause du voisinage de la Province de *Ghilan*, & de la riviére de la mer Caspienne, d'où plusieurs marchandises se transportent en divers païs.

Il ne se fait point de vin dans tout le territoire d'*Ardebil*, tant à cause que le païs est froid, que parce que les *Sceichavendt*, n'y veulent pas cultiver de vigne, dans la pensée qu'ils ont qu'ils commétroient un grand péché d'en avoir en leur canton, & dans un lieu si saint, tel qu'est celui où Sciah Sofi est enterré; lequel, après la Méque, & le sépulcre d'*Ali*, & de *Heussein*, passe, parmi les Persans, pour le plus digne de leurs respects, & de leurs adorations. De maniére, qu'on ne trouve que rarement du vin dans *Ardebil*; ou s'il y en a, c'est en très-petite quantité, encor est-il caché parmi les moins scrupuleux. Dans le tems que nous y étions, plusieurs jours se sont écoulez, sans en avoir pû récouvrer seulement une goute; & souvent, faute de vin,

Le vin y est interdit.

vin, nous avons passé beaucoup de fêtes sans entendre la Messe. Plusieurs de nos gens portoient, avec beaucoup d'impatience, ce défaut de vin. Pour moi je ne m'en mettois pas en peine; & je croi même que vous ne vous en seriez pas non plus soucié. Mais je me persuade que si nôtre Horatio Pagnani s'y fut trouvé, il auroit été de ceux qui suportoient cette petite disgrace avec bien de la peine, & qui en perdoient patience, nonobstant la sainteté impertinente & imaginaire de *Sciah Sofi*.

Description de la Ville d'Ardebil.

Plusieurs gros ruisseaux coulent incessamment, presque par toutes les ruës d'*Ardebil*, & je croi qu'ils naissent d'un petit fleuve qui vient de la montagne; & de cette façon, ils la font presque paroître une autre ville de Venise. Ces ruisseaux sont remplis du meilleur poisson que j'aïe jamais mangé dans la Perse, & depuis que je suis parti d'Aléxandrie en Egypte. Ils portent particuliérement une grande quantité de bonnes truites. Certains cavaliers Géorgiens de mes amis, que je trouvai un jour dans le jardin de mon logis, comme ils pêchoient dans le gros ruisseau qui y passe par le milieu, m'en aïant donné avis; & moi-même, à leur imitation, aïant tâché d'en prendre, j'en ai mangé plusieurs fois avec grand apetit, principalement lorsque Madame Maani le faisoit cuire, & qu'elle les assaisonnoit d'une certaine façon, avec de la canelle, & d'autres épiceries, qui leur donnoient un goût extraordinaire, & qui en augmentoient la bonté à un point, qu'elles me sembloient beaucoup meilleures que celles que nous avons

acoû-

acoûtumé d'aprêter d'une autre maniére en Italie.

Pendant l'été, on passe facilement à gué les ruisseaux qui coulent par la ville; mais ils s'enflent l'hyver tellement, que pour la commodité des gens de pié, on a bâti par toutes les ruës en divers endroits, une infinité de petits ponts de briques: & sur les bords de l'eau, de côté & d'autre, parce que le terrain y est sec, pour y pouvoir marcher, on a planté plusieurs arbres, qui rendent les ruës presque par tout, à demi couvertes d'une verdure très-agréable.

En quelque façon elle a du raport à celle de Venise.

La grande place, est de la forme ordinaire plus longue que large; mais les bâtimens qui l'environnent y sont fort mauvais. A proportion de la ville, elle est plus petite que celle de *Cazuin*. *Ardebil* étoit autrefois la demeure & le siége d'un *Chan*, & capitale de la Province. Mais depuis que le Roi a fait mourir *Zulfcar Chan*, qui fut le dernier de la race des *Sceichavend*, qui y commanda, il n'a pas voulu permettre qu'aucun Chan, n'y d'autres personnages de si grande autorité, y fissent leur résidence. Desorte qu'aujourd'hui elle est gouvernée par des gens & des oficiers qui n'ont pas tant de crédit, & qui sont davantage de sa dépendance. La maison, qui apartenoit à ce *Zulfcar Chan*, est aujourd'hui le Palais Roïal; parce qu'il n'y en a point de plus considérable. Mais je la trouve fort belle pour la ville; & la place qui est au-devant assez spatieuse, de même que les jardins publics & particuliers, l'apartement de l'*Haram*, & toutes les autres choses qui sont nécessaires pour la perfec-

tion,

tion, & l'acomplissement d'une maison Roïale.

Au reste, je ne sai rien de remarquable dans *Ardebil*, que la Mosquée de *Sciah Sofi*, dans laquelle il est enterré, & à son imitation, tous les Rois, & toutes les personnes les plus qualifiées de sa famille de la maison Roïale, qui régne heureusement aujourd'hui. A quelque distance de la grande place, la premiére & la plus grande porte de la susdite Mosquée, est située dans une ruë fort étroite, comme toutes les autres, que ces petits ruisseaux, dont je vous ai parlé, ne moüillent point, vis-à-vis une petite ruelle, que l'on a disposée exprès à côté de ce même chemin. Plusieurs chaînes de fer croisent cette porte; les unes, de droit à gauche, & les autres du haut en bas, depuis la premiere jusqu'à terre, de la même façon que les maquignons & les voituriers de nos quartiers, en use dans les écuries. Quelque criminel que ce soit, qui peut toucher ces chaînes, ou se retirer dans le lieu qui en est fermé, ne doit rien craindre de la part de ceux qui le poursuivent, & tant qu'il y demeure, la justice n'a aucun pouvoir sur lui pour le pousser à bout, non pas même le Roi, pour grand que seroit le crime, dont on l'acuseroit. Voilà pourquoi, il s'y fait un concours de tous les endroits de la Perse, & que plusieurs s'y retirent & y demeurent pour la sûreté de leur vie : comme des gens qui se seroient volontairement releguez dans une douce & suportable prison.

La ville d'Ardebil est un azile pour les criminels.

Au-dedans de cette premiere porte, il y a une grande cour, autour de laquelle on a bâti

bâti une infinité de boutiques, qui sont remplies de toutes sortes de marchandises, tant de celles qui sont bonnes à manger, que pour se vétir. Et comme ce lieu est de grand abord, où, de tous les côtez de la Perse, le peuple forme des vœux, & se rend par dévotion, les boutiques fournissent les choses nécessaires, non-seulement à ces pauvres prisonniers volontaires, qui n'osent sortir, mais encor à tous ces superstitieux pelerins, & autres personnes qui en veulent acheter. Après avoir traversé cette grande cour, on trouve une seconde porte, qui est fermée, comme la premiere, avec des chaînes, & sur laquelle on a bâti quelques apartemens, & des balcons ouverts, dont les uns sont destinez en partie pour les prisonniers, & les autres pour quelques Oficiers de ce lieu. Au-dedans de la seconde porte, il y a une autre cour plus longue que large, dont la forme n'est pas fort agréable : & qu'alors on pavoit de pierres, par ordre un exprès du Roi. Sur les côtez de cette cour, on fait un canal pour se baigner, & d'autres commoditez, dont ils ont acoûtumé de se servir.

On y donne à manger à beaucoup de pauvres.

Au bout de cette seconde cour, à main gauche, vers une autre petite porte, qui a son issuë dans un autre ruë, il y a un endroit, où, vis-à-vis la cuisine, on donne tous les jours à manger, par charité, & pour l'amour de Dieu, à une infinité de pauvres; en un mot, à tous ceux qui en desirent. L'aumône que l'on y distribuë, n'est que *Pilao*, dont je vous ai entretenu autrefois, mais aprêté fort délicatement. Le nombre des pauvres, & des autres qui en

en viennent prendre par dévotion, est si grand, parce qu'on en donne même, non-seulement à ceux qui en mangent sur le lieu; mais encor à qui que ce soit qui s'y rend dehors, ou qui en envoïe quérir; que le matin, & le soir, il y a toujours dans la cuisine trente-cinq grandes chaudiéres, que l'on remplit, & que l'on vide incessamment. Dans le commencement on distribuoit, le matin seulement, du *Pilao*: mais le Roi *Abbas*, qui régne aujourd'hui, a fait un fond pour celui que l'on donne le soir, & à present on en distribuë le matin & le soir. Cette fondation sufira toute seule, pour immortaliser le nom du Roi *Abbas* dans la Perse, & le faire passer parmi eux pour saint. Parce qu'il y a plusieurs de ces Sofis, & quantité d'autres coquins, qui, par un éfet de leur lâcheté & de leur fainéantise, ne voulans point faire d'autre métier, sous prétexte de dévotion, de vâquer à la priére, & à la contemplation, se contentent seulement du *Pilao* de *Sciah Sofi*, & de quelques autres petites aumônes qu'ils demandent humblement, & qu'on ne leur refuse pas, pour se vétir. De maniére, qu'il ne faut pas douter que la générosité du Roi *Abbas*, dont ils joüissent aujourd'hui, & que ce surcroît de charité, qu'il exerce envers eux tous les soirs, ne leur inspire après sa mort des sentimens extraordinaires de reconnoissance à son égard, pour publier par tout ses vertus, & faire croire au peuple qu'il n'est point de saint qui lui soit comparable.

Au de-là de cét endroit, où l'on distribuë le *Pilao*, on trouve d'abord un petit Coridor.

dor qui a deux portes; l'une au commencement, & l'autre au bout. Elles ne sont pas fort grandes à la vérité, mais toutes couvertes, quoique grossiérement, de belles lames d'argent. Entre ces deux portes du Coridor, on trouve la Mosquée, où l'on fait la priére, & dans laquelle on entre par l'un des côtez de sa longueur. Cette Mosquée est d'une grandeur fort raisonnable, toute découverte, sans voute, & sans aucun toit, excepté qu'au bout, & à l'entrée, on y a élevé deux tribunes, qui sont voutées. Vous remarquez ici que cette façon de Mosquée découverte est très-commune & ordinaire dans la Perse. Celle-là même que le Roi fait bâtir à present dans *Hispahan*, au bout de la grande place, comme je vous en ai écrit autrefois, n'est pas autrement, quoiqu'elle soit fort spacieuse & fort grande. *Thucidide* remarque aussi qu'anciennement, & même du tems des Grecs, on faisoit des Temples découverts & sans toit. Et pour se conformer à ce que cét auteur en a avancé, il semble que le Temple de *Minerve*, dans lequel Pausanias, qui fut convaincu de trahison par les *Lacédémoniens*, se retira inutilement, comme dans un azile, étoit sans toit, & qu'il n'y avoit rien autre chose de couvert que cette petite Chapelle qui y étoit comprise, d'où ce pauvre misérable, qui agonisoit déja, fut tiré par force.

Les Mosquées dans la Perse, ne sont pas couvertes.

Traversant la Mosquée, découverte sur la largeur, on va droit à la porte d'une autre Mosquée, qui est couverte & petite, sous le dôme de laquelle, qui paroît par dehors un ouvrage assez médiocre, & re-

femmes, ne s'y ocupoient qu'à prier avec beaucoup de ferveur, pour les heureux succès de la guerre, dont ils aprehendoient quelque funeste événement : qu'elles demandoient peut-être que l'armée des Turcs s'anéantit, qu'elle ne vint pas en *Ardebil*, que le *Serdar* mourût, que *Sciah Sofi* les exterminât tous, & choses semblables, ausquelles les *Mulla* répondoient tous ensemble, comme un second chœur, & à haute voix, *Amin*; c'est-à-dire, *Amen*; ainsi soit-il. Mais Madame *Maani*, pour se conformer aux autres, ne pas demeurer toute seule dans le silence, & pour se moquer d'eux & de toutes leurs cérémonies, dit en langue Arabe, afin qu'on ne l'entendît pas, *Charafic*, parole usitée parmi les Arabes, qui signifie une raillerie, que j'ai voulu suprimer en nôtre langue, pour ne pas choquer les oreilles délicates, l'entendant de *Sciah Sofi*, *Aisso dicenno.* Mais les pauvres *Mulla*, & les femmes, qui croïoient qu'elle avoit dit quelque chose de bon & davantageux, répondirent tous ensemble, & de toutes leurs forces, *Amin*, *Amin*.

Madame Maani entre dans la Mosquée de Sciah Sofi & s'en moque.

Au reste, il n'y a rien de remarquable dens *Ardebil*; seulement, comme je me promenois, un jour par la ville, j'observai que les païsans de ces quartiers, ne se servent ni de chevaux ni de mulets pour charier leur bagage, mais seulement de bœufs & de vaches, qui sont presque toutes noires, ou tachetées de diverses couleurs, & plus petites que les nôtres : ce qui est de curieux, c'est qu'ils ne les ajustent pas avec des bâts, mais avec de certaines housses, comme des

des survestes, qui leur couvrent presque tout le corps, & qui sont de grosse toile, dont on se sert pour faire des sacs, & piquée avec de la laine, ou chose semblable : & de cette façon, ces sortes de housses sont fort commodes; ainsi ils s'en servent au lieu de bas, & quelquefois même de selle sur leurs chevaux, principalement lorsqu'ils ont quelque voïage à faire. Voilà ce que j'avois à vous dire du païs & de la ville d'*Ardebil*, pour vous en donner quelque legére connoissance.

Cependant on ne passoit le tems dans *Ardebil*, qu'à atendre & à chercher à tous momens des nouvelles diférentes; ce qui tient ordinairement le peuple dans une consternation, & dans une extrême inquiétude, sur-tout en une semblable conjoncture. J'apris, l'un de ces jours, de fort bonne part, que *Carcica Beig*, Lieutenant Général pour le Roi, étoit en campagne, avec son armée, au-delà de *Tébriz*; & qu'aïant envoïé un courier au Roi, pour le prier d'agréer qu'il donnât bataille aux Turcs, dont l'armée n'étoit éloignée tout au plus que de trois journées de la sienne : le Roi lui avoit fait réponse, que s'il l'entreprenoit de cette façon, il le déclaroit son ennemi : que le pain & le sel du Roi, qu'il avoit mangé, qui est une façon de parler parmi les Orientaux, lui fût un poison, & lui fit perdre la vie, s'il combatoit contre les Turcs, ou s'il s'en aprochoit, en quelqu'endroit qu'ils fussent. Imprécation du Roi de Perse, sur son Lieutenant Général.

Le Roi se comporta de la sorte envers son Lieutenant Général; parce qu'il vouloit atendre le fort de l'hiver; & en même-tems,

quand les Turcs auroient consommé les munitions qu'ils portoient, & qu'ils seroient persécutez de la faim & de la rigueur de la saison, fondre sur eux, & les surprendre au milieu de son païs, d'où ils ne pourroient pas facilement se sauver, lorsqu'ils se seroient rendus en ces quartiers, destituez de gens, & des choses nécessaires à la vie. Le Roi s'étoit particuliérement ocupé de cette ruse, par les ordres qu'il avoit donnez à ses Oficiers, de contraindre le peuple d'abandonner les lieux par où les Turcs devoient passer, & d'emporter ce qu'ils y possédoient, sans y laisser aucune provision. Il contoit, aidé de la rigueur du tems, de tant d'incommoditez & de miséres que les Turcs soufriroient, & qui en extermineroient davantage que les cimeterres, les joindre avec tout l'avantage possible, & les tailler en piéces, sans perdre, ni même hazarder ses troupes.

Le Roi étoit dans ces sentiments, & ne s'est jamais comporté autrement, dans toutes les guerres, & dans toutes les entreprises qu'il a faites. Ce fut aussi par ce moien-là, qu'il remporta les années passées, cette victoire si signalée sur *Bachia Cicalla*, qui fut un des plus grands progrès qu'il ait jamais fait. C'est de cette façon-là qu'il a combatu tous les autres Généraux des Turcs, qu'il les a repoussez, tout au moins, s'il ne les a pas vaincus, & qu'il a rendus inutiles ces grands desseins, qu'ils avoient formez contre lui. Et, si je ne me trompe, je croi que de tout tems les Médes, les Persans, & les Parthes, en ont usé de la force contre tous les Occidentaux; & ancien-

nement

nement même contre nous autres, du tems des Crassus, des Pompées, des Mithridates, & de tant d'autres fameux Capitaines. De maniére que nous pouvons dire, que les noms & les tems se changent; mais que les païs & les afaires sont toûjours les mêmes.

Le mardi d'aprés, qui étoit le vingt-uniéme, le Roi vint, & entra dans *Ardebil* sur le soir; parce que jusqu'alors il étoit demeuré où je l'avois laissé. Il entra seul, avec les femmes, sans avoir voulu permettre qu'on fût au-devant de lui, ni qu'on lui fît la réception & les compliments, auxquels ceux de la ville s'étoient disposez, peut-être à cause que l'état present des afaires, & les pensées funestes & fâcheuses de la guerre qui l'ocupoient, ne permétoient pas qu'on s'apliquât à de semblables divertissements. Il laissa son camp, c'est-à-dire, les tentes, & le bagage à l'endroit que je vous ai spécifié ci-dessus, & défendit qu'on les transportât ailleurs. Il permit néamoins à tous ceux de l'armée d'aller en *Ardebil*; mais armez à la legére; & en éfet, ils s'y rendirent presque tous.

Le lendemain *Casum Beig*, surnommé *Burum Casmu*; c'est-à-dire, *Casum* au nez, parce qu'il l'avoit extrémement grand, arriva de l'armée des Turcs dans *Ardebil*; & celui-là même que le Roi avoit envoïé Ambassadeur à Constantinople, pour y négocier la paix dans le tems que j'y étois; mais que *Sultan Ahmed*, qui régnoit alors, ne voulut jamais recevoir, ni lui donner audience. De maniére, que sans se mettre en peine s'il violoit le droit des gens en sa personne; tant qu'il vécut, il le retint toûjours en

Le Grand Seigneur fait emprisonner l'Ambassadeur Persan.

en qualité de prisonnier ; au commencement, en sa maison particuliére ; mais depuis encor, sur les assurances qu'on m'en a données, dans les sept tours, qui est une prison manifeste & évidente, quoique délicieuse & agréable, à cause des beaux jardins, & de toute sorte de commoditez, & le lieu où l'on renferme les prisonniers de condition. Après avoir langui plus de trois ans en cette captivité, *Sultan Ahmed* étant mort ; *Sultan Mustapha* son frére, qui lui succéda à l'Empire, le reçût : & après lui avoir donné audience, avec beaucoup de témoignages d'amitié, il le congédia incontinent, & l'envoïa à *Halil Bacha Serdar*, ou Généralissime des Turcs, qui étoit alors en Asie, vers la Mésopotamie, avec ordre de traiter de la paix avec lui. Le Grand Seigneur, comme nouveau dans le gouvernement, & très-peu informé des afaires de son Roïaume, s'en remétoit de la sorte à son Lieutenant Général, qui conduisoit toutes ces négociations depuis plusieurs mois. Ce même *Halil Bacha* le renvoïoit donc au Roi, & en même-tems il député avec lui un autre Ambassadeur Turc, plus considérable que celui qui parut à *Cazuin*, avec de nouvelles propositions & traitez de paix ; pour répondre peut-être à cette autre Ambassade de *Cazuin*, qui eut si peu de succès.

Les Turcs sollicitent le Roi de Perse de faire la paix.

Je trouvai étrange, que les Turcs, dont les troupes étoient sans comparaison plus nombreuses que celles du Roi de Perse, se missent tant en peine de faire la paix, & qu'ils en sollicitassent, pour ainsi dire, le Roi de Perse par ces Ambassades réïtérées.

D'où

D'où je tirai cette conséquence, que ces empressemens ne pouvoient naître sans doute que de l'une de ces deux raisons; ou parce que s'ils desiroient tout de bon de faire la paix, il faloit de nécessité qu'il y eût quelqu'autre chose, qui leur fut plus sensible, & dont ils jugeoient les suites beaucoup plus dangereuses, puisqu'ils sembloient vouloir quiter la partie, & cesser de faire la guerre dans la Perse; à quoi peut-être leurs divisions particuliéres les pouvoient engager. En éfet, ce n'étoit pas une chose extraordinaire qu'ils fussent desunis, en vûë de l'élévation de *Sultan Mustapha* à l'Empire, au préjudice des enfans de *Sultan Ahmed*, qui étoient vivants, & qui y avoient de légitimes prétentions; & de la déposition qui se fit depuis, de *Sultan Mustapha*, en faveur de *Sultan Othoman* son neveu; *Sultan Mustapha* vivant encor, mais dans les fers & dans la captivité; ou pour quelqu'autre guerre étrangére, qui leur seroit de la derniére importance, & qu'on leur auroit déclarée, ou en Hongrie, ou en quelqu'autre endroit de l'Europe. Ou bien il se peut faire qu'ils ne desiroient pas la paix; mais qu'ils feignoient de la solliciter; & que sous prétexte de négociations, ils envoïoient de tems en tems tous ces Ambassadeurs, comme autant d'espions, pour s'informer de leurs déportemens, & juger des forces du Persan.

Les nouvelles que le Roi reçût le samedi vingt-cinquiéme d'Août, nous confirmérent tous en cette seconde opinion; savoir, que l'armée des Turcs, au nombre de

Un courier aporte des nouvelles au Roi de la marche des Turcs, dont il est épouventé.

trois cens milles hommes, selon le bruit commun, qui enchérit toûjours sur de semblables nouvelles, & qui épouvente les moins courageux, nonobstant l'Ambassade que le *Serdar* avoit envoïée avec *Casum Beig*, avançoit incessamment, & qu'elle n'étoit éloignée de *Tébriz*, que de quatre petites poses de caravane, dans la résolution de pousser jusqu'à *Ardebil*. Cette nouvelle surprit, & étonna tellement le Roi, que sur le midi, lorsque personne ne va par la ville, & qu'un chacun est chez soi, il alla seul; chose que je sai, par le moïen des femmes & de l'*Haram*, dans la Mosquée de *Sciah Sofi*, où aïant fait fermer les portes sur lui, & étant seul avec le *Mutueli*, qui est un des principaux Oficiers, auquel la garde de ce lieu, & des choses qu'ils estiment les plus saintes & les plus sacrées, est confiée; après avoir fait une longue & dévote priére à son sourd & faux Prophête, s'étant prosterné sur la sépulture, il commença à répandre des larmes en abondance, & demeura long-tems en cette posture: & dans le Palais même, il demeura tout le long du jour très-mélancholique, fondant presque toûjours en larmes.

Je vous avouë que j'en avois beaucoup de compassion. Parce qu'en éfet, il étoit impossible que le pauvre Roi ne fut dans une extrême afliction, de se voir en danger de brûler lui-même les sépultures de tous ses ancêtres, & de ceux qu'il a en vénération, & qu'il estime saints, ou de les laisser brûler aux ennemis. Cette disgrace, principalement en une personne de cette condition, mérite assurément que

tout

tout le peuple y compatisse. Quelques-uns veulent conclure, des larmes que le Roi *Abbas* verse facilement, qui lui sont très-familiéres, de ce qu'il n'a jamais voulu choquer les Turcs, depuis les derniéres conquêtes qu'il fit sur eux dans le commencement, plûtôt par un éfet de sa bonne fortune, comme disent les jaloux de sa gloire, que de sa belle conduite, de son courage invincible, & de ce qu'il a négligé d'en faire jamais de nouvelles, quoiqu'il en ait souvent eu des ocasions favorables; qu'il est extrémement mol, & qu'il n'est pas véritablement génereux, comme tout le monde le publie, & que lui-même afecte, autant qu'il peut, d'en donner des preuves. Je suspends néamoins mon jugement sur toutes ces considérations. Parce que toutes ces choses peuvent être en lui des éfets, non pas de foiblesses d'esprit; mais en partie de prudence, & en partie d'un bon naturel, & d'une compléxion tendre, qui le porte facilement à pleurer de la sorte, & à toutes ces façons de faire, sans que le courage soit altéré, & qu'il perde de sa vigueur.

Le Roi Abbas, est un Prince d'un bon naturel.

Quoiqu'il en soit, il est sans doute, que ce samedi, il soufrit intérieurement des combats étranges, & des peines inconcevables. Il étoit de si mauvaise humeur, qu'un païsan, lui étant allé presenter le même jour une requête, un peu à contretems, pour un sujet peut-être qui ne le méritoit pas, il se mit en une si furieuse colére, qu'il commanda à l'heure même, sans autre forme de procès, qu'on le pendît par les piés à un arbre au milieu de la place.

Je me rencontrai, comme on le conduisoit au suplice; & parce que ce châtiment de pendre par les piés, dont on se sert fort souvent dans la Perse, est une chose aussi extraordinaire que curieuse, je vous en entretiendrai succintement. Ils percent les jambes du criminel, où elles se joignent au pié, entre l'os, & ce gros nerf qui y est; de la même façon que les cuisiniers de nos quartiers en usent envers les chévreaux, lorsqu'ils les veulent écorcher. Ils passent une corde par ces trous, & atachent par-là le criminel à un arbre de telle hauteur, que la tête & le commencement des épaules, touchent à terre. Si le criminel doit mourir, ils le laissent suspendu de la sorte, l'espace d'un jour ou deux; & à la fin il meurt de miséres: ou bien, s'il ne meurt pas, ils ils avancent ses jours, en lui ouvrant le ventre d'un grand coup de cimeterre qu'ils lui donnent: & de cette façon, la mort est cruelle & très-sensible; parce que d'abord qu'on a donné le coup d'estramaçon, les intestins sortent incontinent, & se répande sur le visage du patient; mais pour cela, il ne meurt pas d'abord; au contraire, il s'éforce, autant qu'il peut, de les mettre dedans: à la fin néamoins il expire, dans des tourmens inconcevables. Mais si le criminel, qui est pendu par les piés, ne doit pas mourir, comme fut celui d'*Ardebil*, dont nous parlons, ils le tiennent suspendu une heure ou deux, puis ils le délient; de cette façon il ne meurt pas, & n'a point de mal; il a seulement besoin, selon moi, de beaucoup de patience, pendant qu'il regarde le Ciel à l'envers.

Le

Le vingt-huitiéme d'Août, le Roi reçût des lettres de la part de son Lieutenant-Général *Carcica Beig*, par lesquelles il lui donnoit avis, qu'il avoit si bien inondé le territoire de *Tebriz*, par le moïen d'un fleuve qui couloit là auprès, & qu'il avoit desséché, que les chevaux ne pouvoient plus y passer, sans en avoir jusqu'aux sangles, partant que le Roi ne devoit rien craindre; & que les afaires étoient en tel état, qu'il assuroit que pas un Turc ne retourneroit en son païs pour y porter des nouvelles de ses compagnons. Il lui mandoit aussi, que la dissenterie incommodoit fort l'armée des Turcs; que leur plus cruel ennemi étoit la famine, & que les vivres commençoient à y manquer.

Les Persans savent faire la guerre.

Le Roi fut fort réjoüi de toutes ces bonnes nouvelles. Mais parce qu'il savoit que le peuple d'*Ardebil* étoit dans la derniére consternation; que la crainte avoit fait d'étranges impressions sur leurs esprits, jusqu'à vouloir se retirer au plûtôt en des lieux plus assurez; il fit incontinent publier, pour les encourager un peu, que personne n'eût à sortir d'*Ardebil*, au moins les habitans de la ville; laissant néanmoins la liberté aux marchands, tant du païs, qu'étrangers, d'en partir, & d'aller avec leurs marchandises en quelqu'endroit de ses Etats qu'ils desireroient, sans leur permettre néamoins de passer par la Turquie.

Les habitans d'Ardebil sont dans une grande consternation.

Le Roi fit réponse à *Carcica Beig*, qu'il laissât aux Turcs la liberté d'avancer dans le païs, autant qu'ils voudroient; qu'alors il demeureroit derriére, avec son armée de

Persans, pour leur fermer le passage, lorsqu'ils croiroient s'en retourner ; qu'il divisât ses troupes en deux petits corps d'armées ; qu'il en retint un auprès de lui ; que l'autre batit la campagne : & que s'écartant quelque peu par un autre chemin, il suivit l'armée du Turc par derriére, sous la conduite de ce bon vieux Capitaine *Imir-Guneh Cham d'Erouan*, lequel, après avoir laissé une bonne garnison dans *Eroüan*, s'étoit retiré, avec le reste de ses troupes, & uni à *Carcica Beig*. Et que quand la saison seroit plus fâcheuse, & l'armée des Turcs dans de plus grandes incommoditez, alors ils s'uniroient ensemble, pour l'investir de trois côtez ; savoir, le Roi à la tête, avec notre armée qui l'acompagnoit ; *Carcica Beig*, d'un côté ; & *Emir-Gunch Chan*, de l'autre : de maniére qu'ils l'extermineroient. Voilà à peu près ce que le Roi lui manda, & ce qu'il étoit résolu de faire.

Je vous débite éxactement le succès de toutes ces conférences, avec tous les avis & toutes les nouvelles, tant bonnes que mauvaises, que l'on reçût à toute heure ; afin que vous soïez parfaitement informé, non-seulement de ce qui s'est passé ; mais encor de toutes les raisons, & du fondement de tous ces démêlez : en un mot, de l'intrigue, du fin, & du secret le plus caché des afaires, qui n'étoient communiquées qu'à très-peu de personnes. De cette diversité de nouvelles & d'ordres, que l'on donnoit les uns sur les autres, vous jugerez facilement de l'inquiétude des habitans d'*Ardebil*, pendant tous ces tintamares ; de l'afliction des pauvres vassaux, & de ceux qui

y pos-

y possédoient du bien, parce qu'ils étoient menacez à toute heure, & qu'ils flotoient incessament entre l'espérance & la crainte.

Le matin du trentiéme d'Août, je me rendis, selon la coûtume, au Palais du Roi, où je trouvai le *Mehimandar*, qui m'assura que le Roi avoit fait commandement à tout le peuple de *Tébriz*; je veux dire aux païsans, & aux habitans de la ville, d'en sortir, & de se retirer en des lieux de sûreté, avec tous leurs meubles, & leurs provisions, abandonnans entiérement la ville, aux environs de laquelle *Carcica Beig* voltigeoit incessament avec son armée, en atendant les ennemis, contre lesquels il s'étoit fortifié, par le moïen de ces mares ou écluses, qu'il avoit faites pour inonder le païs.

On lui aporte des nouvelles de la ville de Tebriz.

Le même jour, après dîner, l'Ambassadeur Turc, duquel je vous ai entretenu ci-dessus, que l'on atendoit depuis quelque-tems, & qui fut envoïé de la part du *Serdar*, avec *Burùn Casùm*, fit son entrée dans *Ardebil*. Il arriva ainsi tard; mais je ne sai si c'étoit pour inspirer quelqu'estime de sa personne, qu'il alloit à si petites journées, ou à cause de la diligence que faisoit *Burùn Casùm*, qui vouloit paroître à la Cour devant lui, afin de donner quelqu'avis nécessaire au Roi avant qu'il fut arrivé.

Le lendemain, qui étoit le dernier jour d'Août, le Roi donna audience sur le soir au susdit Ambassadeur. Il le reçut sans cérémonie, sans lui faire aucun honneur, sans le régaler publiquement, selon sa coûtume ordinaire; sans y apeller les hôtes, ni qui que ce soit; & sur les assûrances que l'on

m'en donna, sans même l'avoir fait asseoir. Il lui parla toujours en particulier; & cette conférence se passa de telle sorte, que les plus familiers, & les plus intimes du Roi ne s'y trouvérent pas: de maniére qu'il fut impossible de savoir le sujet de leur entretien. On entendit seulement, lorsque l'Ambassadeur arriva, & qu'il presenta la lettre, que le Roi lui dit hautement, que quand il auroit pris *Baghdad* & *Alep* sur le Turc, alors il feroit très-volontiers la paix. Mais je me raillai de cette façon de parler; parce que je sai que ce fut une des rodomontades du Roi Abbas, dont les François se servent ordinairement. Les gens de l'Ambassadeur Turc ne furent pas même admis avec lui à l'audience; mais ils demeurérent tous à la porte, un peu méprisez, sans avoir été invitez de s'asseoir, & sans avoir reçû aucune caresse, ni civilité de personne.

Il observe une grande rigueur envers lui.

De plus, le Roi avoit fait aussi publier le même jour, par toute la ville, avant que l'Ambassadeur fût admis à l'audience, que qui que ce soit, de quelque qualité qu'il fût, sur peine de la vie, ne fût si hardi que de conférer avec l'Ambassadeur Turc, non pas même avec aucun de ses gens, ni de traiter avec eux en aucune façon, ni de leur vendre quoi que ce soit, ni pour se vétir, ni pour manger; parce qu'ils étoient nourris abondamment aux dépens du Roi, & qu'il n'étoit pas nécessaire qu'ils achetassent aucune chose. Et il fut conclu, qu'on tiendroit la main à l'éxécution de cet Arrêt, avec tant de rigueur & de sévérité, que peu de tems après la publication des ordres du Roi,

Roi, un pauvre artisan, qui n'en savoit rien, aïant été convaincu d'avoir vendu je ne sai quoi à un Turc, fut pris incontinent, & conduit en même-tems dans la place, pour y être pendu, sans autre forme de procès; mais son innocence aïant été reconnuë, & qu'il n'avoit péché contre les ordres du Roi, que par ignorance, il fut délivré & renvoïé absous.

Le Roi ne se comporta de la sorte envers l'Ambassadeur Turc, que pour se vanger des injures qu'ils avoient faites dans Constantinople à son Ambassadeur *Burùn Casùm*; ou bien, peut-être, pour lui ôter par ce moïen-là, la connoissance de ses desseins, & lui cacher entiérement ses afaires. Incontinent après l'audience, on sût les conditions de paix que les Turcs proposoient; tant à cause, peut-être, que l'Ambassadeur Turc avoit ordre de les publier, que parce qu'on ne garde guéres de secret à la Cour de Perse; & que les afaires, les plus cachées, s'y révélent à la fin. Les Persans ne sont pas secrets.

Les conditions étoient, que tous les ans le Roi donneroit aux Turcs un tribut de soïe: je ne sai si c'est de deux ou de trois cens charges, selon l'ancienne coûtume, que les Turcs néamoins auroient bien volontiers changé, de la même façon qu'ils en usoient autrefois, en un autre present, d'une bien plus petite conséquence, & de moindre valeur, de certaines étofes d'écarlates, & d'autres communes & grossiéres, pour faire des couvertures aux chevaux qui sont dans l'écurie, & de je ne sai quelles autres bagatelles. Que le Roi restitueroit toutes les terres qu'il a prises sur les Turcs; Conditions, de la part des Turcs, au Roi de Perse.

favoir, *Tébriz*, & fon territoire ; *Sciumachi*, avec tout le *Scervan* ; d'autres lieux de la Médie ; *Demir-Capi* encor, comme je croi ; & *Nachivan*, avec toutes les autres places de l'Arménie. Qu'il reftitueroit tout les païs, defquels il s'étoit emparé fur les Géorgiens, & qu'il donneroit aux Turcs un de fes enfans en ôtage.

Voilà en fubftance ce que le Grand Turc demandoit. Mais le *Serdar* ajoûtoit, pour fon intérêt particulier ; qu'il avoit infiniment fatigué en cette guerre ; qu'il ne prétendoit pas avoir travaillé inutilement : & partant, que s'il fe devoit retirer, il vouloit qu'on lui fit un prefent qui en valut la peine.

Les Orientaux ne gardent pas volontiers leur parole.

Le Roi auroit volontiers confenti de donner de la foïe ; au moins pour une fois feulement, en forme de prefent, & peut-être de lui en promettre tous les ans, avec la liberté d'en ufer enfuite comme il lui plairoit, & qu'il le jugeroit à propos ; parce que dans l'Orient, ils ne font pas grand fcrupule de manquer à la parole qu'ils ont donnée. De reftituer du païs conquis, il n'en vouloit point entendre parler. Pour la condition de l'ôtage, il la condannoit d'impertinence ; parce qu'il voïoit bien, que les Turcs vouloient, par cette adreffe, lui déclarer avec le tems une autre guerre plus fanglante, en lui renvoïant fon fils, en qualité de fon plus grand ennemi, après l'avoir élevé à leur mode, dans des prétention de fuccéder à l'Empire, avec le fecours qu'ils lui feroient efpérer, & qu'en cette ocafion, ils lui fourniroient des troupes fufifantes, pour y parvenir facilement.

Si

Si bien que le Roi faisant de sérieuses réfléxions sur cette proposition, ne vouloit point absolument donner d'ôtage. Mais son peuple, qui soûpiroit après la paix, & particuliérement les Satrapes, & les principaux de la secte, qui le taxoient d'injustice, & qui lui disoient qu'il étoit coupable devant Dieu de faire la guerre aux Mahométans, quoi qu'infidèles & hérétiques; lui persuadérent si bien, & l'importunérent tant, de donner cét ôtage, pour terminer le diférend, & mettre ses sujets en possession d'une profonde paix; que le Roi, adroitement néamoins, comme je croi, & comme la fin le fit assez connoître, témoigna qu'il consentoit à cét ôtage, non pas pourtant d'un de ses enfans, dont il donna l'exclusion à son Conseil. Mais comme *Sarù Chogia*, l'un des plus puissans *Vizirs*, & *Corci-basci*, gendre du Roi, étoient les principaux agens; & que tous deux ensemble panchoient fort à la paix, peut-être pour leur intérêt particulier; ce Prince feignit de se résoudre, à leur considération, d'en donner un autre au Grand Seigneur, sous le nom de son fils, quoique véritablement il ne le fut pas.

Mais que croïez-vous que le Roi, qui est extrêmement adroit & rusé, fit en cette ocasion, pour se défaire de tous ces importuns, qui le vouloient engager à faire une paix, qui ne lui étoit ni avantageuse ni honorable? Il proposa incontinent, & publia qu'il vouloit donner aux Turcs pour ôtage, sous le nom de son fils, un jeune enfant de ce *Zulfcàr Chan*, duquel je vous ai fait mention une fois ci-dessus; lequel jeune

ne

ne homme, du côté des femmes & de sa mere, est neveu, ou fort proche parent du Roi. Et il le proposa, comme une personne, dont la naissance devoit être suspecte, avec raison à *Sarù Chogia*, qui desiroit la paix, de même qu'à *Carcica Beig*, Généralissime, à cause que *Zulfcar Chan*, pere de ce jeune Prince, avoit été massacré par *Carcica Beig*; & que le Roi fit aussi mourir un autre frére de son pere, à la sollicitation de *Sarù Chogia Chan*, duquel il étoit alors Vizir, ou Secrétaire, & qui révéla au Roi, je ne sai quels secrets, qui lui causérent la mort. De maniére qu'en vûë de ces meurtres, ils étoient devenus tous deux ennemis de ce jeune Seigneur; & que si le Roi l'eût envoïé en Turquie, en qualité de son fils, & qu'avec le tems il eût fait quelque progrès dans la Perse; il ne faut pas douter, qu'avec le pouvoir & le crédit qu'il avoit aquis, il ne ruïnât entiérement, & qu'il n'anéantit tous les ennemis de sa maison.

Il s'en sert fort à propos, contre ceux qui l'importunoient de faire la paix.

Le Roi se servit encor d'une autre ruse, pour fermer la bouche à *Sarù Chogia*, & à *Corci-basci*, lesquels, sur tous les autres, l'incommodoient davantage, & lui rompoient la tête. Il les obligea de faire, à leurs dépens, le present que le Serdar desiroit, & dans les circonstances qu'il le prescrivoit, disant qu'il n'avoit point d'argent pour lui en donner; qu'il lui faloit plusieurs milliers d'écus; même quelque centaine de milliers; & partant, que s'ils desiroient joüir du bénéfice de la paix, ils devoient, sans diférer davantage, chercher de l'argent dans leur bourse, pour remplir celle du *Serdar*, & lui faire un pont d'or.

Cette

Cette propofition fut un coup de maffuë, que le Roi déchargea fur ces deux entremèteurs de la paix ; & il eft à croire qu'ils fe repentirent à loifir d'en avoir parlé avec tant de chaleur & de zèle. Et j'apris, par le moïen des femmes de la maifon de *Corci-bafci*, qui fréquentoient dans la miènne, que le même *Corci-bafci* retourna le foir en fon logis en fort mauvaife humeur, à caufe du commandement que le Roi lui avoit fait de contribuër à ce prefent : parce qu'il lui étoit impoffible de trouver une fi grande fomme d'argent en fi peu de tems ; & que la faifon n'étoit pas encor de pouvoir vendre fi promtement fes grains, fes froments, & autres, qu'il confervoit dans *Ardebil*, & qui faifoient le plus folide de fes revenus. En éfet, ils ne favoient de quel côté donner de la tête pour en trouver.

Sa femme, qui étoit fille du Roi, lui voulut donner une quantité de piéces d'étofes de foïe, & de brocard qu'elle avoit, pour le lui envoïer, avec autres chofes ; mais il lui répondit, que le *Serdar* des Turcs étoit un corhard. En éfet, il difoit la vérité, & qu'il ne vouloit que de l'argent comptant ; que toutes ces étofes de foïe feroient inutiles. Enfin ils étoient fort embaraffez : & ces deux rufes, dont fe fervit le Roi, eurent tant d'éfet, que depuis ce tems-là, il n'y eut perfonne qui osât lui parler jamais de paix. Deforte qu'aïant furmonté toutes fes importunitez, il fe mit en état de répondre aux Turcs, felon fon humeur, & de la façon que je vous raconterai plus bas. Néamoins,
dès.

Le Roi fait quelques presens à cét Ambassadeur.

dès le même soir de cette premiere audience, pour captiver peut-être l'esprit & la bienveillance de l'Ambassadeur Turc, ou pour se comporter envers lui, avec autant de civilité, qu'il lui avoit témoigné de fierté & d'indiférence, il lui fit quelque régal après l'audience, & lui envoïa cent Tomani en argent, qui valent mille sequins, avec je ne sai combien de chevaux, & autres galanteries.

Le troisiéme de Septembre, il lui donna encor une nouvelle audience, qui fut aussi particuliére, & où il fut plus favorablement traité, en presence de plusieurs de la Cour. Après que l'Ambassadeur lui eut proposé les conditions, que les Turcs demandoient; savoir, la restitution des terres, l'ôtage de l'un de ses enfans, & le tribut annuel de la soïe, conformément à l'ordre qu'il en avoit reçû du *Serdar*. Il dit à la fin, qu'à l'égard des terres, il prévoïoit bien que Sa Majesté ne les restituëroit jamais; mais qu'au moins il ne refuseroit pas de donner la soïe qu'on lui demandoit, & son fils, & que de cette façon on concluroit la paix. Et parce qu'il voïoit bien encor que le Roi y résistoit, & qu'il ne seroit pas content; il ajoûta, que si par hazard Sa Majesté ne vouloit pas donner un de ses enfans; peut-être qu'il avoit pénétré dans ses sentimens, par les discours que le Roi & les autres lui avoient faits, au moins il en supofât quelqu'autre qu'il voudroit, que pour faire la paix & terminer une fois tant de diférends; le *Serdar* le meneroit à Constantinople; qu'il le feroit passer pour le fils du Roi; que les Turcs le respecteroient com-

Les Turcs lui demandent un de ses enfans en ôtage.

comme tel, & qu'ils en seroient contents. Et il disoit vrai : parce que pour leurs intérêts, il leur étoit fort indiférent que ce fût un fils véritable ; & que même, un fils suposé leur étoit plus avantageux ; parce qu'un suposé, seroit plus susceptible de leurs impressions, & qu'en lui mettant mille chiméres dans l'esprit, ils le feroient résoudre à tenter fortune, & à risquer toutes choses, jusqu'à sa propre vie, pour s'élever à la dignité de Souverain & d'Empereur.

Le Roi, qui pénétroit toute cette intrigue, faisoit une de ses démarches ordinaires, mit la main à l'épée, & en la montrant toute nuë à l'Ambassadeur, il dit que cette épée étoit son fils, & qu'il n'en avoit point d'autre à lui donner ; partant que les Turcs n'avoient qu'à venir, & qu'il les atendoit de pié ferme. L'Ambassadeur répondit, que plusieurs pauvres misérables périroient en cette guerre, & que le Roi en porteroit le péché, éxagérant avec beaucoup de zèle cét épanchement de sang, entr'eux & les *Musulmans* ; c'est-à-dire, prédéstinez ; car c'est ainsi qu'ils nomment sotement les Mahométans parmi eux. Le Roi repliqua, que les Turcs en seroient coupables, & non pas lui : parce qu'il demeuroit en son païs sans ofenser personne ; mais qu'il croïoit être obligé de se défendre contre ceux qui l'ataquoient, & qui troubloient son repos : & que les Turcs ne manquoient pas tous les ans de le venir insulter, jusques dans sa maison. Qu'au reste, il ne savoit pas ce qu'ils prétendoient de lui, ni ce qu'ils lui vouloient ; qu'ils n'avoient pas raison de lui faire tant de pei-

ne.

ne, & de le traverser de la sorte. Il ajouta à tout cela, qu'*Ardebil* étoit le véritable lieu, où *Sciah Sofi*, avec tous ces Ancêtres, étoit enséveli : mais qu'il en avoit déja enlevé tous les ossemens, & qu'il les avoit envoïez ailleurs; chose pourtant, dont on ne savoit pas la vérité, quoi qu'elle pût être telle qu'il la disoit; qu'il ne feroit point dificulté de mettre le feu aux quatre coins de la ville, de ruiner entiérement la campagne, & qu'ensuite les Turcs n'avoient qu'à venir pour enlever ce qu'ils trouveroient. Que pour lui, il n'étoit pas alors dans la résolution d'en venir aux mains avec eux. Je croi qu'il ne lui disoit cela, que parce qu'il savoit fort-bien que les Turcs, dont les troupes étoient beaucoup plus nombreuses que les siennes, ne desiroient rien avec plus de passion, que de paroître en bataille rangée. Il ajouta, qu'il y laisseroit le cimeterre de *Siah Sofi*, qui les détruiroit & extermineroit entiérement. Qu'ils n'avoient cependant qu'à faire les premieres démarches, & à venir devant la ville; parce qu'en même-tems qu'ils avanceroient, il battroit toûjours d'autant en retraite, ruïnant entiérement le païs; mais que quand ils auroient fait beaucoup de progrès, il se serviroit alors de l'ocasion, & qu'il les traiteroit de telle sorte, qu'ils éprouveroient tous la pesanteur de son cimeterre, & que pas un d'eux ne retourneroit en Turquie. Et en prononçant ces paroles, il se mit en colére, ou feignant d'en être transporté, il apella le *Calanter*, de la ville, & lui commanda expressément, en presence de l'Ambassadeur, qu'à

Il menace les Turcs.

Rodomontade du Roi de Perse.

qu'à même-tems il fit vider toute la ville; & qu'il en fit sortir tous les habitans, avec tous leurs meubles, & qu'ils se retirassent en d'autres lieux de sûreté au-dedans de ses Etats, lui recommandant particuliérement de faire promtement exécuter ses ordres, & de les faire tous déloger, sinon qu'il les extermineroit tous, & qu'il ne donneroit de quartier à aucun.

Le *Calanter*, sans diférer davantage, se mit en devoir de faire éxécuter le commandement qu'il avoit reçû du Roi; & la nouvelle s'en étant incontinent répanduë dans la ville; en un moment, tout le peuple d'*Ardebil*, qui atendoit cét ordre avec impatience, & qui s'étoit déja peut-être préparé à se retiter ailleurs, y travailla tout de bon, un chacun commençant à déménager, à charger, à vendre à très-vil prix plusieurs meubles, & d'autres nipes superfluës, qui les embarassoient, à acheter des chevaux, & d'autres animaux de somme; & enfin à penser sérieusement à la retraite; & à sortir de la ville. Mais depuis, le Roi manda secretement au *Calanter*, & lui fit dire qu'il ne contraignit personne de sortir de la ville, que ceux-là seulement qui demeuroient dans le voisinage de l'Ambassadeur Turc, les faisant passer devant son logis; afin que les Turcs les vissent, & que les nouvelles de ce délogement de la ville d'*Ardébil*, se répandissent par tout; mais que les autres demeurassent: & que ceux qui sortoient, il vouloit qu'après une demie lieuë de chemin, hors de la ville, dans la campagne, ils retournassent par une autre route, & qu'ils rentrassent secretement dans la ville,

pas

que si cette campagne lui réussissoit, & qu'il pût avoir sur eux quelqu'avantage; il étoit certain que le Roi le disoit, qu'il ne vouloit plus avoir de respect ni de considération pour eux, comme il en avoit autrefois donné des preuves; mais qu'il vouloit entrer en leur païs, s'emparer des Provinces de *Babilône* & de l'*Assyrie*; & plusieurs autres semblables bravoures, au debit desquelles je prenois un extrême plaisir. Parce qu'éfectivement ceux qui les publioient, étoient des gens, sur l'esprit desquels la crainte faisoit en même-tems d'étranges désordres.

Le Mehimandar me dit encor, que le Roi, & je n'en doute pas, parce que je connois son humeur, s'assuroit fort sur le secret que les Tartares lui avoient enseigné, de faire tomber de la pluïe & de la nége, comme je vous l'ai spécifié ci-dessus, & qu'il l'avoit éprouvé dans *Ardebil*: & en éfet, que dès le même soir qu'il en fit l'expérience, il plût & négea abondamment: mais néamoins je me raillai encor de cela, me souvenant de ces deux beaux vers du *Tasse*, en la personne de *Clorinde*, sur un semblable sujet.

Tass. Gier. Cant.

Nous autres Cavaliers, nous manions les armes,
Cét art est nôtre espoir, nous y trouvons des charmes.

Ceux-là mêmes que *Carcica Beig* avoit envoïez, racontérent qu'on avoit apris, par le moïen de certains espions, que le bruit couroit dans l'armée du Turc, que

le

le dernier Grand-Seigneur, *Sultan Othoman*, fils de *Sultan Ahmed*, âgé de onze ou douze ans, qui avoit succédé le dernier à l'Empire de *Sultan Mustapha* son oncle, étoit mort à Constantinople, pour être tombé de cheval dans un jardin, où il en vouloit exercer quelques-uns qu'on lui avoit envoïez du Caire.

Belles nouvelles de la mort de Sultan Othoman, neveu de Mustapha.

Vous savez que ce *Sultan Mustapha*, oncle de notre *Sultan Othoman*, après avoir régné environ trois mois, fut, non pas tué, comme on le disoit, dans le commencement, ni mort de maladie dans son lit; mais déposé par les Grands du Roïaume; que les intérêts particuliers avoient entiérement divisez, principalement par *Chizlar-Agasi*, chef de cette faction, & renfermé une autrefois dans une chambre comme prisonnier, & qu'ils élevérent sur le trône à sa place, le susdit *Sultan Othoman*, fils aîné du *Sultan Ahmed*; mais non pas de la *Sultane Chiosemé*, qui vit encor aujourd'hui.

On nous assura depuis, qu'il n'étoit point vrai que *Sultan Othoman* fut mort; mais qu'un cheval l'avoit porté par terre; qu'il s'étoit blessé, & qu'il y avoit pensé perdre la vie. Ce qui fut cause de quelques nouveaux remuemens, & de quelques guerres civiles entre les Turcs de *Constantinople*. Ceux de la faction de *Sultan Mustapha*, qui avoit perdu sa couronne, prenans de-là ocasion de le rétablir sur son trône; desorte que dans cette division, *Constantinople* panchoit à sa ruïne, & se voïoit à deux doigts de sa perte.

Le Roi de Perse cependant, que la nou-

velle de l'arrivée des Turcs dans *Tebriz*, embarassoit & affligeoit extrémement, fit publier le même jour qu'il en reçût l'avis, qui fut le quattriéme de Septembre, que tous les habitans d'*Ardebil*, eussent à vider incontinent, & à se retirer avec tout ce qui leur apartenoit, en des lieux plus assûrez. Cette fois-là le cri fût véritable; mais certainement ce fût une chose digne de compassion, que de voir la confusion de ce peuple émû. Un embarras, une foule par la ville, qui empêchoit qu'on allât où l'on avoit afaire. Les hommes qui marchoient, avec les femmes & les enfans, mêlez ensemble; les pleurs, le tintamarre d'une infinité de gens; mais principalement des femmes, qui donnoient des malédictions au Roi, à cause qu'il n'avoit pas voulu faire la paix. Elles s'emportoient même jusqu'aux injures. Ce bâtard, ce perfide, cét infâme, qui se mouroit d'afliction à la vûë de ses maisons qu'il abandonnoit, & qui devoient être ruinées; qui se desespéroit de ne pouvoir enlever ce qui lui apartenoit; qui vendoit ses meubles presque pour rien; qui l'enterroit en de certains endroits de son jardin: en un mot, je conclus que pendant deux ou trois jours, ce fut un objet aussi déplorable, qu'extraordinaire & curieux à ceux qui n'y avoient point d'intérêt.

Les nouvelles de l'aproche des Turcs, mettent la ville d'Ardebil dans la confusion.

Le lendemain au matin, un certain *Bahadu Chan*, dont le gouvernement est entre *Ardebil* & la mer Caspienne, arriva du camp de *Carcica Beig*, d'où le Roi l'avoit mandé. Ce *Chan* là n'a pas de villes principales; mais de certaines forteresses,

&

& des ports sur la Mer. Il est fort noble, de la famille des derniers Cosroé, & des autres Rois Gentils de la Perse, avant le Mahométisme. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, il se presenta à l'audience du Roi, dans le même état qu'il étoit venu, avec les botes, l'arc, & le carquois à la ceinture. Alors le Roi lui fit commandement d'avoir soin de tout le peuple qui sortoit d'*Ardebil*, & qu'il ne l'avoit fait venir que pour ce sujet-là; c'est-à-dire, qu'il desiroit qu'il s'ocupât tout de bon à faciliter le chemin à tous ces habitans; qu'il fît ensorte que personne ne les pillât, ne les incommodât sur la route; & même que par tout le païs, dans les bourgs & villages, où ils se devoient retirer, on les reçût avec des témoignages d'amitié & de bienveillance, & qu'on leur donnât logement. Et que si on refusoit de les recevoir en quelqu'endroit que ce fût, ou qu'on les maltraitât, il vouloit qu'on ruinât entiérement le lieu, & qu'il punît exemplairement, & avec sévérité, ceux qui s'oposeroient à ses ordres, ou qui seroient convaincus d'en avoir mal usé envers ce peuple qu'il lui recommandoit.

Ordre aux habitans de la ville d'Ardebil d'en sortir.

Le Roi ordonna aussi que ceux qui pourroient porter les armes, demeureroient avec lui dans Ardebil, s'ils vouloient; mais que les personnes inutiles, comme femmes, vieillards, & enfans, sortiroient tous & se retireroient ailleurs. Ce commandement fut d'abord exécuté très-ponctuellement; & en moins de deux jours, la ville se trouva tellement deserte & dépeuplée, que nous autres, qui restâmes, fûmes assez empêchez de trouver des gens pour cui-

re nôtre pain; & si nous n'eussions eu à la maison des provisions de toute sorte, nous étions en danger d'y passer fort mal notre tems; parce qu'il n'y avoit plus de marchands que très-peu, & les plus nécessaires, comme Boulangers, & autres semblables, qui restérent pour le service de l'armée; mais je me trompe; car ils étoient vivandiers de l'armée; ainsi ces gens-là n'étoient pas de la ville.

J'ai sçu que ces jours passez on s'entretint fort diversement de l'état present des afaires, & qu'il y eût beaucoup de contestation en mon logis sur ce qu'un bon vieillard Chrétien Arménien, de nos domestiques, personne assurément de quelque considération, qui avoit succédé à notre défunt *Baba Ganni*, pour nous servir pendant nôtre voïage en qualité de gouverneur des femmes; mais un peu timide & craintif, autant pour un défaut de la nature, que par un éfet de la vieillesse, persuadoit à Madame *Maani* de se retirer, avant que les ennemis s'avançassent davantage; il épouventoit extraordinairement toutes les femmes, leur disant que les Turcs venoient infailliblement, qu'ils se saisiroient de nos personnes, qu'ils feroient, qu'ils diroient; & cent autres choses, qu'il leur debitoit de cette façon. Le sieur *Abdullah* mon beau-frére, qui ne s'étoit jamais trouvé en de semblables démêlez, entendant discourir ce vieillard de la sorte, fit beaucoup d'instance pour obliger sa sœur de se retirer le plûtôt qu'il lui seroit possible. D'autres disoient, qu'il n'y avoit encor rien à craindre pour elle, & qu'il n'étoit point nécessai-

re,

re qu'elle s'en allât si-tôt; puisque les femmes du Roi ne pensoient pas encor à leur retraite, & qu'elle pouvoit courir avec elles une même fortune.

On répondoit à cela, que véritablement les femmes du Roi ne s'éloignoient pas de sa personne; mais que les eunuques avoient ordre, en cas d'une déroute, de leur couper la tête à toutes, selon la coûtume; afin qu'elles ne tombassent pas vivantes entre les mains des ennemis, & qu'il ne faloit pas qu'elle s'exposât à un sort si malheureux, le pouvant éviter, & se précautionner contre tous ces accidens, par une retraite honorable en quelque lieu de sûreté. Je laissai Madame *Maani* dans la liberté de faire ce qu'il lui plairoit; à cette condition néamoins, que si elle étoit dans la résolution de s'en aller, elle partiroit sans moi, avec son frére; parce que je voulois absolument rester avec le Roi, pour voir la fin de tous ces desordres. En éfet, il y eut beaucoup de choses à dire, pour & contre; & les sentimens des uns & des autres furent fort examinez. A la fin cependant Madame Maani conclut, pour me laisser des preuves invincibles de l'amitié qu'elle conservoit pour moi, qu'elle ne partiroit point, & qu'elle ne m'abandonneroit jamais. Elle fonda la résolution sur le dernier commandement, qu'on avoit publié de la part du Roi, que les personnes inutiles eussent à se retirer; mais que celles qui seroient capables de porter les armes pouvoient rester dans la ville, si elles vouloient; d'où elle concluoit généreusement, qu'elle ne desiroit pas être comprise au nombre des per-

Générosité de Madame Maani, qui doit servir d'exemple à celles de son sexe.

ſonnes inutiles, mais bien parmi celles qui étoient en état de rendre de bons ſervices à l'état, & qui ſavoient manier les armes, vû même qu'il y avoit déja long-tems qu'elle portoit l'épée & le poignard à la ceinture. Et elle ſe perſuadoit d'être d'autant plus obligée de ſe comporter de la ſorte, que cette condition & cette circonſtance de l'ordre du Roi, *demeureroient s'ils vouloient*, taxoit de lâcheté & de poltronnerie ceux qui ne vouloient pas demeurer, & qui ſe retiroient : & qu'en cas d'un deſordre, il lui ſeroit toûjours très-facile d'abandonner ſa litiére, de prendre un habit d'homme, avec le turban en tête, & de ſe traveſtir de la ſorte pour me ſuivre à cheval, par tout où la fortune, & le ſort des armes nous porteroit.

Virgil. Æneid. 2.

Sans craindre les dangers, les fléches,
ni les piques.

Le Roi qui veilloit cependant ſur les moïens de perdre, & d'exterminer les ennemis, commanda que tous les bandits qui ſe trouveroient en ſon Roïaume, ſe joigniſſent tous enſemble pour aller piller de nuit dans l'armée des Turcs, & la traverſer autant qu'ils pourroient. Le Roi connoît fort bien les bandits de ſes Etats, & n'ignore pas le nom de ceux qui en ſont les capitaines. Quelquefois même, il s'en ſert en de ſemblables ocaſions, leur remétant volontiers tous leurs crimes paſſez, quand ils s'y comportent généreuſement, & qu'ils y donnent des preuves de leur adreſſe & de leur valeur. Et afin de ne vous rien cacher,

je

je vous dirai la raiſon pourquoi il fit ce commandement-là, & pourquoi encor il ſe ſert fort ſouvent de ce moïen extraordinaire d'incommoder les ennemis par des voleurs, & des gens qui ne vivent que de rapines & de brigandages.

L'armée des Turcs, non-ſeulement ne s'étoit pas retranchée, à cauſe qu'elle avançoit toûjours, & qu'elle flotoit inceſſamment dans un mouvement perpétuel; mais même pendant la nuit, elle néglige toutes ces précautions, dont nous nous ſervons nous autres Chrétiens, par quantité de ſentinelles, que nous poſons en divers endroits, pour éviter les ſurpriſes qui ſe pourroient faire. Outre cela, ils obſervent une coûtume parmi eux, que quelque deſordre qu'il arrive dans l'armée, & quelqu'alarme qu'on donne pendant la nuit, comme de vouloir enlever quelque quartier, ou de piller quelque pavillon, les autres abſolument ne doivent jamais quiter leur poſte, à moins que le Généraliſſime de l'armée ne leur en faſſe un exprès commandement. Les Turcs ne ſe retranchent jamais.

Ils vivent de la ſorte à l'armée; parce que comme ils ſont pluſieurs, & d'une infinité de nations diférentes, ils ne veulent pas que pendant la nuit, pour quelque petit bruit, ſe métans ſous les armes, on porte l'épouvente parmi toutes les troupes. De peur que cette confuſion ne donnât lieu à de plus grands deſordres, qui s'augmenteroient infiniment, par des coups qu'ils ſe donneroient réciproquement, faute de ſe reconnoître les uns les autres. Tellement qu'à cauſe de cette façon de camper, & du

peu de ſoin qu'ils ont de poſer des ſentinelles pendant la nuit, ceux qui prennent leurs logemens dans les lieux les plus éloignez du gros de l'armée, ſont fort expoſez aux inſultes des ennemis. Et lorſqu'il leur ſurvient quelqu'accident & qu'ils ſont ataquez, s'ils ne ſe défendent d'eux-mêmes, il faut qu'ils ſuccombent, & on les taille en piéces; parce qu'ils ne peuvent eſpérer aucun ſecours des autres; & lorſque l'on pille un pavillon, & que l'on égorge ceux qui s'y rencontrent; quoique ceux qui ſont dans les autres pavillons, voïent l'état déplorable où ſe trouvent réduits leurs voiſins, & que leurs cris viennent juſqu'à leurs oreilles, ils ne s'en étonnent pas davantage, & n'en voudroient pas faire une démarche pour les ſecourir; ſe contentans ſeulement de veiller chacun ſur le ſien, & de ſe conſerver ſoi-même.

Le Roi ſe ſert des bandits pour incommoder les ennemis.

L'armée étant donc campée de la ſorte, les bandits s'y rendoient adroitement, par ordre du Roi de Perſe. Mais la convention, & la coûtume eſt telle, que ce qu'ils pillent leur apartient, & les têtes des ennemis qu'ils tuënt, à Sa Majeſté. Celui qui lui en porte davantage, eſt eſtimé le plus galant homme, & le plus généreux; ou au moins, on écrit ſon nom dans un livre, que l'on conſerve à cét éfet, afin de s'en ſouvenir, pour le récompenſer dans le tems, & ſelon les ocaſions.

Par le moïen de ces brigandages, qui ſe font de nuit, on incommode tellement les ennemis, & on rend tant de ſervices au Roi & à l'Etat; que ces voleurs n'y vont pas ſeulement, quand on leur commande; mais

mais encor lorsque les armées ne sont pas éloignées, une infinité de bons soldats s'y rendent sans être commandez : & même les personnes de condition y envoïent souvent leurs serviteurs. Ainsi un chacun s'éforce d'avoir beaucoup de ces gens-là; & des gens de main seulement pour ce sujet; & ce qu'ils dérobent est pour les serviteurs. S'il se trouve quelque chose de curieux, soit d'armes, ou d'autres choses, ils en font present à leur maître qui les a envoïez. Et les têtes qu'ils portent, sont destinées pour les presenter au Roi, au nom du maître; néamoins il en donne tant de chacune. Mais je vous avouë que c'est une misére pour les serviteurs, que l'on ocupe dans ces misérables & détestables emplois; & le Roi fait grand état de ceux qui lui font present de quantité de têtes.

Cette malheureuse coûtume, cause bien souvent de grands desordres; parce que les soldats, pour une prétenduë récompense, atentent quelquefois sur la vie de leurs compatriotes mêmes, & coupent la tête à de pauvres innocens, quoiqu'ils ne soient pas ennemis; comme, par exemple, à des gens sans aveu, qu'ils rencontrent par la campagne, & à d'autres semblables : & l'on m'a assuré qu'un certain *Chan*, perfide & méchant, pour envoïer beaucoup de têtes au Roi, en fit couper une fois à quantité de pauvres Arméniens Chrétiens ses vassaux, qui pouvoient passer pour des têtes des ennemis, à cause qu'ils portoient la barbe longue, à la façon des Turcs. Enfin il est évident que dans de semblables conjonctures, il est très-dangereux à toute sorte de

personnes, à moins d'être parfaitement connuës, de s'écarter de l'armée, & de marcher de nuit, à cause des bandits, qui courent incessament les têtes, sans toutes les cérémonies que l'on observe aux carouzels. Mais l'on s'expose à de bien plus grands dangers, lorsque l'on afecte d'entretenir les moustaches, ou la barbe, de la même façon que les ennemis la portent ordinairement.

Un espion Tartare aporte des nouvelles au Roi de la marche des Turcs.

Les Turcs s'étans donc rendus dans *Tébriz*; aïans pris logement en cette ville, qui est grande à la vérité, mais ouverte de tous côtez, sans murailles, comme le sont toutes les autres villes de la Perse, d'où alors tout le peuple s'étoit aussi retiré; & sur ce qu'on publioit par tout, qu'ils étoient résolus de venir saccager *Ardebil*, & d'avancer davantage dans le païs pour mettre tout à feu & à sang; le lundi dixiéme de Septembre, un espion Tartare, chargé de poussiére, & tout hors d'haleine, se rendit auprès du Roi en *Ardebil*, afin de lui dire qu'il s'étoit échapé de l'armée des Turcs, pour lui donner avis qu'un escadron de quarante milles hommes d'élite, s'étoit détaché du corps de l'armée. D'autres soûtenoient, que le Tartare n'avoit fait mention que de douze milles seulement. Mais il n'est pas vrai-semblable, selon ce que le Roi fit depuis, qu'ils étoient déja partis, sans savoir quel chemin ils tenoient, & qu'ils portoient des provisions pour six jours; mais qu'il y avoit beaucoup d'aparence qu'ils venoient à l'improviste pour donner bataille au Roi, & ruiner entiérement *Ardebil*. Le Tartare ajoûtoit, que *Teimuraz*

muraz Chan, Prince Géorgien, marchoit à la tête de ces troupes. Mais cette circonstance ne se trouva pas véritable; puisqu'en ce tems-là *Teimuraz Chan* étoit indisposé. Tellement qu'à cause de son incommodité, ou parce-que le *Serdar* ne voulut pas hazarder sa personne, il n'y parut pas absolument, ne se trouva pas en cette ocasion, & ne demeura pas dans Tébriz, avec le *Serdar*.

Cette nouvelle émût & intimida extraordinairement tout le peuple d'*Ardebil*; parce que l'on avoit fait courir le bruit, long-tems auparavant, que *Teimuraz Chan* avoit plusieurs fois menacé de mettre le feu dans *Ardebil*, & de réduire cette ville en cendre, avec *Sciach Sofi*, pour venger ses Eglises de la Géorgie, que le Roi de Perse avoit violées, & ruinées autrefois. Le Roi, sur l'esprit duquel cette nouvelle fit d'étranges impressions, ordonna incontinent, & en même-tems toutes les choses suivantes; que l'on mit le feu à une ville, qui est au milieu du chemin, entre *Ardebil* & *Tébriz*, d'où le peuple s'étoit déja sauvé avec ses meubles, & ce qu'il avoit pû emporter, du nom de laquelle je me souviens plus; & à tous les villages d'alentour, qui sont en grand nombre, & de sa dépendance. Qu'ils fissent sortir tous les habitans, & ce qui leur apartenoit, non-seulement d'*Ardebil*, s'il en étoit encor resté quelques-uns; mais encor de tous les bourgs & villages circonvoisins; & que si d'amitié ils ne vouloient pas marcher, ils les contraignissent par force, de prendre le chemin de *Mazanderan*, ou de quelqu'autres en-

Le Roi commande à tout le peuple d'Ardebil d'en sortir.

droits plus reculez, dans la *Médie*, ou dans la Province d'*Arac*; ou qu'ils les taillassent tous en piéces, sans donner de quartier à personne. Qu'ils fissent aussi leur diligence, envers les habitans de *Cazuin*, pour les obliger d'en sortir, si la nécessité l'exigeoit, & qu'ils le jugeassent à propos. Et cependant qu'ils eussent soin de faire transporter, avec le plus de sûreté qu'ils pourroient, ou à *Ferhabad*, ou à *Hispahan*, tous les meubles, & toutes les marchandises du Roi, qui étoient en cette ville de *Cazuin*. Et sur-tout que nous nous tinssions prêts; c'est-à-dire, tout son camp, pour sortir le lendemain d'*Ardebil*; parce que nous devions nous rendre dans un certain endroit beaucoup plus fort, où le Roi avoit laissé les pavillons & le bagage de l'armée, pour y atendre les ennemis. En sortant, nous devions mettre le feu aux quatre coins de la ville, & réduire en cendres tous les bourgs & villages qui l'environnent, pour ne pas laisser aux ennemis le plaisir & la satisfaction de le faire, puisque nous ne pouvions pas le conserver, à cause que toutes ces places sont sans défense, & que notre armée n'étoit composée que de très-peu de gens.

Le sieur della Vallé paroît ici fort religieux.

Jugez, je vous prie, mon cher Mario, de l'embaras, où ces nouvelles, & ces ordres du Roi, engagérent ce peuple, qui étoit déja épouventé; de l'afliction qu'en reçurent ceux qui y avoient beaucoup à perdre; de nos ocupations, pour nous préparer tous à cette marche; de la façon que le reste du jour se passa, & toute la nuit suivante. D'un côté, je vous avouë ingénuë-

nuëment que j'avois grande compassion du Roi, & de ses sépultures. Mais d'ailleurs, le souvenir que j'avois des Eglises de la Géorgie, me persuadoit invinciblement que Dieu se vangeoit; que tous ces désordres n'étoient qu'un pur éfet de sa colére, de son indignation; & que j'aurois pû, en conscience, sans préjudicier à la reconnoissance, & aux obligations que je conserve envers ce Roi, porter gaïement mon tison à *Sciah Sofi*, & contribuer de la sorte à son anéantissement. Ce fut avec cette pensée, & dans une infinité d'autres sentimens de cette nature, que j'avois pour un chacun d'eux, que je m'allai coucher ce soir-là fort paisiblement, à mon ordinaire; & sans doute beaucoup plus en repos que tous ceux qui logeoient au-dedans des murailles de cette ville. Mais pour les pauvres Persans, principalement ceux qui y avoient intérêt, qui possédoient du bien dans *Ardebil*, voïans que toutes choses panchoient à leur ruine; & non-seulement les prophanes; mais encor les sacrées, & celles qu'ils révéroient pour les plus saintes, Dieu sait comme ils la passérent.

Pendant que les afaires d'*Ardebil* étoient dans ce déplorable état, que je vous ai spécifié, & nous autres tous sur le point de mettre le feu dans la ville & de monter à cheval, le Roi reçût une nouvelle de grand matin, environ le onziéme de Septembre, qui dissipa incontinent la crainte, dont le peuple étoit persécuté, pour y rétablir la liberté, dont il joüissoit auparavant; de maniére que cette nouvelle fit succéder le repos, aux fatigues qu'il faut essuïer à l'ar-

mée, qui en sont inséparables; & la joïe à la tristesse, qui ocuppoit universellement toute la Cour, qui la faisoit languir sous la tiranie; tant il est vrai que les choses du monde peuvent changer de face, par un éfet de l'inconstance de la fortune.

Carcica Beig envoïe au Roi de Perse les nouvelles d'une victoire, remportée sur les Turcs.

Carcica Beig fit part de cette nouvelle au Roi, par un courier qu'il lui envoïa exprès, & qui étoit chargé de quelques lettres de sa part, où il lui debitoit les circonstances d'une victoire qu'il avoit remportée sur les Turcs, sans y penser, lorsqu'il le vouloit le moins, & lui mandoit que le tout s'étoit passé de cette façon. Que les Turcs étans arrivez à *Tebriz*, *Carcica Beig*, conformément à l'ordre qu'il avoit reçû du Roi, de ne pas donner bataille, & de s'écarter après avoir ruiné & démôli la citadelle, s'étoit retiré en arrière avec son armée, à une journée delà, en un endroit qui s'apelle *Ugian*; non pas sur le chemin d'*Ardebil*, mais sur celui qui va droit à *Cazuin*; ce qu'il fit, ou afin de garder lui-même le chemin de *Cazuin*, qui conduit dans le fonds de la Perse; puisque le Roi, avec son armée, étoit sur les avenuës d'*Ardebil*; & de cette façon défendre tout le païs, de plusieurs côtez: ou bien, parce que laissant aux Turcs la liberté du chemin d'*Ardebil*; ils ne manqueroient pas de s'y rendre; & d'autant plus volontiers, qu'ils le desiroient de la sorte: tellement, que gagnans toûjours le devant; & lui demeurant derrière, avec toutes ces troupes, il les engageroit insensiblement & facilement dans le païs, pour fondre sur eux dans l'ocasion, selon l'inten-

tention que le Roi lui en avoit communiquée.

Mais les Turcs, qui se persuadérent que la retraite de *Carcica Beig* n'étoit qu'une preuve évidente de sa foiblesse & de sa crainte:& dont l'ardeur & le courage s'augmentoit, sur ce que leur Ambassadeur, qui avoit paru le dernier en *Ardebil*, leur disoit, que le Roi même étoit dans la consternation, & qu'il craignoit extrémement : qu'il avoit peu de monde avec lui, & qu'infailliblement il étoit déja retiré d'*Ardebil*, qu'il avoit si souvent témoigné qu'il ne vouloit point combatre, & plusieurs autres choses de cette façon, se résolurent, afin de porter les choses à l'extrémité au premier jour, & de passer tout au fil de l'épée, de ne pas avancer davantage du côté d'*Ardebil*; mais de demeurer dans *Tebriz*, & de joindre premiérement *Carcica Beig*, de lui livrer la bataille; & de tâcher de le mettre en déroute, afin de lui ôter la pensée de leur être jamais incommode. Et qu'après qu'ils l'auroient réduit en cét état, ils pourroient alors se rendre très-facilement les maîtres de la ville d'*Ardebil*, vû principalement qu'ils auroient des troupes de reste pour l'éxécution de ces entreprises.

Mais parce qu'ils savoient, qu'il leur seroit impossible d'engager *Carcica Beig* à une bataille rangée, à cause des ordres qu'il avoit reçûs du Roi, de ne rien hazarder, & de n'en pas venir aux mains avec les Turcs; ils se résolurent de l'ataquer à l'improviste, & de le porter par force, & par adresse à ce qu'ils desiroient de lui. Pour

en

en venir à bout, ils firent choix des meilleurs soldats de toute leur armée, tant Turcs que Tartares, au nombre de quarante ou cinquante milles, conformément à l'avis que *Carcica Beig* en avoit donné. Et quoique pour ce qui est du nombre, on en ait parlé fort diversement, selon le raport que plusieurs personnes en ont fait : celui néanmoins que *Carcica Beig* spécifia au Roi, est, selon moi, le plus véritable de tous, & le plus conforme à la raison.

Les Turcs détachent de leur armée leurs meilleurs soldats.

Ils envoïérent donc secretement ces soldats, qui devoient sufire dans leur sentiment, pour cette entreprise ; & sans doute, à moins qu'ils ne fussent lâches & poltrons, ils faisoient un corps d'armée assez considérable, quand même ils auroient voulu déclarer ouvertement la guerre. Ils marchérent donc sous la conduite de quelques Bachas, & d'autres principaux Chefs ; mais à la legére, & bien plus promtement, que toute l'armée ensemble n'auroit pû faire ; avec ordre, que durant la nuit, s'il étoit possible, ou au moins à la pointe du jour, ils chargeassent à l'improviste *Carcica Beig*, qu'ils auroient réduit assurément en cette conjoncture, dans un état, d'où il n'auroit pû se relever sans beaucoup de peine ; & peut-être même qu'ils auroient entiérement ruïné ses afaires.

Ces troupes étoient celles-là mêmes, qui avoient été commandées, qu'on avoit détachées de l'armée des Turcs, dont l'espion Tartare nous avoit entretenu, & qui devoient venir fondre droit sur *Ardebil*, dans le sentiment du Roi, & de tout le peuple. Mais l'espion ne peut pas pénétrer l'ordre

qui

qui fut donné secretement, de joindre *Carcica Beig*, & non pas de se rendre en *Ardebil*. Et quoique le Roi ne fut pas assuré de leur marche vers *Ardebil*, néamoins il pensa sérieusement à se tenir sur ses gardes, afin de n'être pas surpris. L'espion se trompa encor, quand il dit, que ces troupes marchoient sous la conduite de *Teimuraz Chan*: parce qu'il n'y étoit pas, comme je vous l'ai dit ci-dessus. Pendant que toutes ces troupes se disposoient sur le soir, pour aller surprendre *Carcica Beig* dans son camp; par malheur pour les Turcs, il se trouva en leur armée un certain *Ali Beig* Persan de nation, mais qui aïant été fait esclave dès son enfance, avoit passé toute sa vie parmi les Turcs. Celui-ci aïant été informé de l'entreprise qu'on devoit faire, fut touché de compassion au même moment, par un instinct naturel d'amour de la patrie; tellement qu'il se résolut de ne point soufrir que les Persans fussent si maltraitez, & de leur en aller porter les nouvelles, afin qu'ils y aportassent toutes les précautions qu'ils jugeroient nécessaires. Etant donc monté à cheval, de même que tous les autres, qu'on avoit destinez à cette entreprise, & qui étoient sur le point de partir, son cheval se sentant pressé d'un coup d'éperon, porta incontinent son maître à la tête de ces escadrons: & à la faveur de l'obscurité de la nuit, qui le cachoit aux autres, il poussa son cheval avec tant de vitesse, qu'en peu de tems il joignit le camp de *Carcica Beig*.

Un espion se rend au camp de Carcica Beig, qui lui donne avis du dessein des Turcs.

Comment il y parvint.

Ce cavalier y arriva long-tems devant le jour. Mais il trouva l'armée dans un si

grand

grand assoupissement, dans un si profond sommeil, & si inconsidérément, sans sentinelles, sans vedettes, & sans espions, qui la traversa jusqu'au pavillon du Général, sans trouver personne qui lui dit, qui va là? Il se vit même fort empêché à cette heure induë, pour être admis à l'audience du Général. En éfet, il s'écria, & apella plusieurs fois à perte d'haleine, avant que personne parût pour lui rendre ce service, & en donner avis au Général. A la fin néanmoins, il fit tant de bruit, que quelques-uns s'éveillérent, & qu'il fut introduit, par son importunité, dans l'apartement de *Carcica Beig*, auquel il raconta succinctement le sujet & le motif de sa négociation; le sollicita de monter incontinent à cheval, de se mettre sous les armes, s'il ne vouloit être massacré, & tomber indispensablement entre les mains des ennemis. *Carcica Beig* commanda incontinent, à la pointe du jour, sans faire beaucoup de bruit, pour ne pas métre peut-être l'épouvente au camp, & ne pas engager les soldats dans le desordre, qu'on chargeât le bagage, & qu'on sellât les chevaux: desorte qu'à l'aube du jour, cette prodigieuse quantité de chevaux étoit en état de marcher, avec leur charge sur le dos; & tous les soldats, sous les armes à cheval, & divisez en quatre gros escadrons, à quelque distance du bagage, de quelques tentes du *Bazar*, ou de marchands, & de vivandiers, qui étoient encor dressées, devant lesquelles il laissa un petit camp volant de mille, ou quinze cens chevaux, avec ordre, que si les ennemis paroissoient, d'aller au-devant d'eux, &

Il parle au Général après avoir long-tems atendu.

& de les joindre : & après avoir fait quelque legére escarmouche, de se batre incontinent en retraite, parmi le bagage & les tentes, qui étoient dressées ; afin que les ennemis qui les poursuivroient se rendissent au même endroit.

Tous les soldats, généralement parlant, ne savoient s'ils en viendroient aux mains avec les Turcs : au contraire, ils se persuadoient qu'on n'avoit sonné le bouteselle, que pour quiter ce poste, & s'en éloigner davantage, selon leur coûtume, & conformément aux ordres du Roi, sur les assurances qu'on leur avoit données de la marche des ennemis. *Carcica Beig* l'exposoit de la sorte ; savoir, qu'il ne pensoit seulement qu'à la retraite, selon l'ordre, & non pas à combatre. Mais que depuis, il fut contraint d'en venir aux mains, & de donner bataille, sans pouvoir s'en dispenser, à moins d'abandonner, en fuïant honteusement, le bagage & les tentes aux ennemis, lesquels il n'auroit jamais eu le loisir de sauver, en se retirant en desordre, & avec précipitation. Il fut impossible de savoir au vrai la vérité de tout ceci, & on l'ignore encor à present, à son exclusion pourtant ; savoir, *Carcica Beig* s'étoit préparé à fuïr ou à combatre. Pour moi, je croi certainement qu'il a suposé le premier, pour donner au Roi des preuves évidentes de ses obéïssances à ses ordres. Parce qu'absolument tous ses Ministres l'apréhendent beaucoup ; mais qu'en particulier, le second étoit véritable, comme les ordres qu'il donna le confirment sufisament.

Quoiqu'il en soit, les ennemis arrivérent

Sanglante bataille, entre les Tartares & les Persans.

rent à jour donné, lorsque tout le camp étoit à cheval, sous les armes, de la façon que je vous l'ai spécifié; & alors les Tartares, qui menoient l'avant-garde, sous la conduite de leur *Chan de Casa*, donnérent généreusement sur les troupes de *Sciraz d'Imamculi Chan*, qui se trouvérent les plus avancées, desquelles ils furent reçûs avec tout le courage que l'on en pouvoit espérer; tellement que le combat fut rude, & la mêlée sanglante. *Carcica Beig*, qui étoit un peu plus éloigné, commença tout de bon, ou par adresse, à crier, que le Roi ne vouloit pas absolument qu'on donnât bataille, qu'il leur commandoit de se retirer tous. Que si *Imamculi Chan*, lequel étoit arrivé d'*Ardebil*, un jour ou deux auparavant avec ses troupes, & que le Roi avoit envoïé je ne sai pourquoi, ne s'en pouvoit dispenser, qu'il s'allât retrancher, avec ses gens, sur la montagne voisine; & choses semblables. *Imamculi Chan* lui fit réponse, qu'il étoit déja engagé; qu'il ne pouvoit pas fuïr avec honneur; & partant qu'il falloit sérieusement penser à se bien défendre, & à ne pas quiter le champ de bataille.

Et parce que la victoire sembloit pancher du côté des Tartares, & que les ennemis avoient quelqu'avantage, les troupes seules d'*Imamculi Chan*, ne pouvans pas résister à tant de gens, quoiqu'elles fissent des merveilles, & qu'elles s'y comportassent avec beaucoup de générosité. Il fit dire à *Carcica Beig*, que s'il ne vouloit pas combatre, qu'au moins il s'aprochât un peu de lui, pour lui donner courage, & épouventer les ennemis. Dans le même-tems, les

les quinze cens chevaux du camp-volant, qui avoient fait leur devoir, conformément à l'ordre qui leur avoit été donné, feignirent de lâcher le pié; & de fuïr, tellement qu'ils s'étoient déja retranchés parmi les tentes, où les ennemis, les aïans poursuivis, s'ocupérent ensuite plûtôt à piller, & tuer ceux du Bazar, & les gens de service, qu'à combatre & pousser leur victoire. *Carcica Beig*, voïant alors les choses dans l'état qu'il les desiroit; & se persuadant qu'il étoit sufisamment justifié auprès du Roi, dans le sentiment d'*Imamculi Chan*, & de tous les autres grands, qui disoient qu'il ne devoit pas demeurer inutile, & qu'il étoit obligé de s'intéresser tout de bon en cette querelle; il se joignit aux troupes de *Sciraz*, & se jetta de furie sur les ennemis, avec ses quatre escadrons. Les Tartares se défendirent courageusement, en gens de cœur, & firent tout ce qui se pouvoit. Mais enfin se voïans acablez d'un si grand nombre de Persans, & abandonnez des Turcs, de qui ils espéroient d'être soûtenus, s'ils eussent eu un peu de courage; plusieurs desquels n'étoient pas encor arrivez, & ne venoient même qu'à petites journées. Je ne sai si un mauvais passage, qui se rencontra sur la route, ne fut point cause de leur retardement, ou, comme il est croïable, & comme disoient les Tartares, leur bassesse plûtôt & leur lâcheté, lesquels, sans risquer, vouloient être spectateurs des déportements & des actions des autres. En un mot, se voïans presque seuls en cette mêlée, à essuïer les coups que les Persans leur

leur portoient, ils lâchérent le pié, se retirérent en desordre; & le *Chan de Cafa*, après avoir païé de sa personne, & rendu de grands témoignages de sa générosité, quita le champ de bataille, à la sollicitation des siens, chargé comme je croi de plusieurs coups d'honneur, qu'il avoit reçûs en ce combat.

Les Persans gagnent la bataille, & mettent les Tartares en déroute.

Les Persans voïans les Tartares en déroute, s'acharnérent davantage, & commencérent à les poursuivre, l'espace de plusieurs milles de païs, qu'il parcoururent, obligeans non-seulement les Tartares, qui avoient l'avant-garde, de fuïr à perte d'haleine; mais les Turcs même qui se rencontrérent sur la route, & qui se presentérent devant eux, passant au fil de l'épée tous ceux qui ne pouvoient courir, & dont les jambes ne pouvoient sauver leurs maîtres, sans donner de quartier à personne. On fit quelques prisonniers; mais peu; & entre les personnes de condition, il n'y eut que le *Bacha de Van*, fort âgé, qui avoit la barbe blanche; un Capitaine de Tartares; & un Géorgien, qui s'étoit fait Turc dès son enfance, qui passoit en son païs pour une personne de qualité, & qui étoit aussi en grande réputation parmi les Turcs; & je croi même qu'il étoit Capitaine des Janissaires. Entre les morts, dont le nombre fut fort incertain, comme je dirai plus bas, quelques-uns assûroient qu'il y avoit sept ou huit Bachas, & que l'on nommoit: mais je n'en ai pû savoir la vérité, tant à cause que je suis persuadé que naturellement les Persans vantent beaucoup, & exagérent extraordinairement

rement ce qu'ils font, & ce qui se passe chez eux; que parce que, si sept ou huit Bachas étoient demeurez sur la place, quelques autres sans doute, & peut-être en plus grand nombre, auroient évité ce malheureux sort: & d'ailleurs tant de Bachas, en cette armée, auroient été inutiles, & superflus. On ne fit point de mention qu'il y eut de Persans de tuez en ce combat; il est certain néamoins qu'ils ne se rendirent pas victorieux des Turcs en cette journée, sans avoir répandu du sang. Cependant cette circonstance étoit véritable en quelque façon; parce que, comme on ne comptoit parmi les morts aucun Persan de considération, ils pouvoient bien dire que les pertes qu'ils avoient faites n'étoient pas de grande conséquence.

On ne reçût toutes ces nouvelles, dans *Ardebil*, que fort confusément, le onziéme de Septembre au matin, comme je vous ai dit, parce que *Carcica Beig* expédia le courier, dans le tems que l'on poursuivoit encor les ennemis; desorte qu'on n'en savoit pas encor le succès; néamoins on ne doutoit pas de la victoire. Et *Carcica Beig* écrivoit au Roi, que véritablement il n'avoit pas suivi les ordres qu'il avoit prescrit; mais qu'il n'avoit pû s'en dispenser. Et partant que si Sa Majesté le vouloit faire mourir, il se soûmétoit entiérement à ce qu'il lui plairoit d'en ordonner, & qu'il lui envoïeroit au premier jour les prisonniers qu'il tenoit dans les fers, avec les têtes de ceux qui étoient demeurez sur la place, s'il lui faisoit l'honneur de lui marquer sa volonté sur ce sujet. Le Roi agréa-

agréa fort tout ce procédé, & manda à *Carcica Beig*, qu'il avoit parfaitement bien fait, & qu'il aprouvoit sa conduite. Mais, sur-tout, qu'il ne lui envoïât point les têtes des morts, à cause que le nombre en étoit trop grand, mais bien les prisonniers qu'il tenoit en vie.

On publie les nouvelles de cette victoire dans Ardebil.

En même-tems, on nous fit part de cette bonne nouvelle, & ensuite le Roi la fit publier par toute la ville, avec beaucoup de joïe, avec ordre de cesser de déloger, tant d'*Ardebil*, que des bourgs & villages circonvoisins. Tout le long du jour, on n'entendit que timbales, & autres instrumens, à la porte de *Sciah Sofi*. En un mot, toute la ville, & tout le peuple, le passa en festins & divertissemens, & une infinité de gens se rendit à la Mosquée de *Sciah Sofi*, pour y rendre action-de-graces d'une si célébre victoire. Et parce que les prisonniers devoient arriver le lendemain, nous demeurâmes tous, avec grand concours de peuple, pour en être spectateurs, à la porte du Palais Roïal, où par honneur aussi, quelques compagnies de fuziliers à cheval se rendirent en haïe tout à l'entour, par un ordre exprès du Roi, qui leur fut signifié. Mais les prisonniers arrivérent fort tard à la ville. De maniére qu'à cause de l'obscurité de la nuit, le Roi ne voulut pas qu'on les fit paroître alors devant lui. Après nous avoir congédiez, il remit la partie au lendemain, & commanda à *Bahadur Chan*, d'avoir soin des prisonniers, lesquels il fit conduire en sa maison.

Cét *Ali Beig Persan*, qui porta les nouvelles à *Carcica Beig*, du dessein & de la mar-

marche des Turcs, acompagna aussi ces prisonniers, comblé d'honneur & de presens, dont *Carcica Beig*, & tous les grands de l'armée l'avoient régalé, comme de vestes de brocard, de quelques sommes d'argent, & de plusieurs autres choses. Le Roi lui fit aussi de fort beaux presents; & par son ordre, il eut son apartement dans *Ardebil*, chez *Bahadur Chan*, où j'envoïai quelques-uns de mes gens des plus adroits, pour s'informer particuliérement de la façon que le tout s'étoit passé, afin de me rendre certain de la vérité du fait. Parce que je doutois toujours de ce qu'*Agamir*, Secrétaire d'Etat, le *Mehimandar*, & d'autres Oficiers du Roi, m'en avoient dit; je soupçonnois qu'ils m'avoient peut-être dissimulé la vérité, autant par intérêt, que pour se conformer aux coûtumes du païs, suivant lesquelles ils élévent & vantent fort ce qu'ils font, de la même façon justement que l'on en use à Naples. Je voulus donc que plusieurs m'en debitassent leurs sentimens; savoir, *Ali beig*, qui en porta la nouvelle; plusieurs Tartares prisonniers, sans même en excepter les Turcs.

Ali Beig récompensé, pour avoir servi les Persans.

Je les trouvai tous conformes, touchant les circonstances de cette entreprise, au moins selon que chacun en pouvoit savoir, de la même façon que je vous les ai debitées ci-dessus, & que Carcica Beig en donna avis au Roi, par cét exprès qu'il envoïa en *Ardebil*; avec d'autres particularitez que j'apris depuis, des gens d'*Imamculi Chan*. Mais ils ne s'acordérent pas touchant le nombre des morts, & celui des assiégeans, tant des Turcs, que des Tartares. Parce que les Ofi-

Oficiers du Roi m'avoient assuré que les assiégeans étoient au nombre de cinquante milles, & qu'il en demeura sur la place quarante milles, ou trente milles, tout au moins. Aii Beig soûtenoit qu'ils parûrent au nombre de quarante milles, & que douze milles seulement y laissérent la vie. Géorgien prisonnier, homme fantasque, & de mauvaise humeur, comme je vous ai dit plus bas, assuroit que leur armée n'étoit composée que de douze milles hommes, tout au plus, que sept milles avoient été tuez sur la place, avec une perte notable du côté des Persans. Mais en éfet, je ne voulus rien croire de ce qu'il me raporta. Parce que même le vrai-semblable n'y étoit pas, à cause de quelqu'autres circonstances qui acompagnent tout ceci, & principalement à cause que les prisonniers Tartares, de sa même faction, avoüoient ingénuëment que toutes leurs troupes avoient été de trente milles hommes, & que sept ou huit milles y avoient été taillez en piéces. Pour moi, je suspends mon jugement, & je ne veux assurer ni l'un ni l'autre. Mais je sai, de bonne part, que ni les uns ni les autres ne sont aucunement informez de la verité; parce qu'absolument parlant, qui est-ce qui se voudroit donner la peine de compter les soldats d'une armée? & de plus, qui sont ceux qui en peuvent savoir le nombre, si leurs Capitaines mêmes l'ignorent, & n'en peuvent pas être exactement informez, quelque soin & quelque diligence qu'ils y aportent dans les revûës qu'ils en font très-souvent, à cause des fourberies qu'on leur fait, de tant de passe-volans, & de

Il est très dificile de savoir au vrai le nombre des soldats d'une armée.

de ſemblables gens que l'on ſupoſe ? outre qu'il ne ſe trouve perſonne qui ſe veuille charger du ſoin de prendre le nombre des morts ; quoique l'on en ait porté au Roi une liſte, autoriſée de pluſieurs ſignatures. En un mot, je ſuſpends ici mon ſentiment, comme je vous ai déja dit, & je vous raporte ſeulement la vérité de ce que j'ai pû aprendre. Pour ce qui eſt de ce que l'on doit croire du reſte, je m'en raporte à la diſcrétion & à la prudence du lecteur.

Nous nous rendîmes tous au Palais Roïal, dès le lendemain quatorziéme de Septembre, pour être ſpectateurs de la marche de ces priſonniers que l'on menoit en triomphe, avec un grand coucours de peuples qui les environnoit inceſſament. Ils vinrent à cheval, juſques dans la place, où ils mirent pié à terre, pour ſe rendre où étoit le Roi, qui ne parut point à la porte pour les voir, comme on ſe l'étoit perſuadé. Mais il les fit entrer dans un petit jardin ſecret, en preſence ſeulement de ſes plus confidens, & de quelque peu d'autres perſonnes. Il y invita ceux de ſes hôtes, qui lui agréérent davantage ; mais peu, comme de certains *Arabes* & *Curdes*, qui avoient peut-être quelqu'intérêt en cette guerre. On n'y manda aucun des autres ; tellement que n'y aïant pas été apellé, je ne puis ſavoir le détail de ce qui s'y paſſa, ni de ce que le Roi fit avec eux, non plus que de ce qu'il dit. J'y vis ſeulement entrer les priſonniers, au nombre de vingt, tout au plus, auſquels on avoit lié les mains par derriére, à l'exception du Bacha, qui mar-

Les priſonniers paroiſſent devant le Roi.

choit en liberté, & qui étoit fort petit & mal fait, avec la barbe blanche, comme je vous ai dit. Excepté le Géorgien, & un Capitaine de Tartares, tous les autres portoient la mine de pendarts, & de voleurs de grands chemins, ou de gens qui devoient être tels, & dont la phisionomie ne les démentoit point, puisqu'ils s'étoient laissez prendre pleins de vie, & les armes à la main, sans porter aucune marque qu'ils se fussent seulement défendus; parce qu'on n'y voïoit que le Capitaine des Tartares qui avoit reçû quelque legére blessûre à la tête, qu'on lui avoit bandée pour ce sujet.

Ils avoient les mains liées.

Ils parûrent tous sous les mêmes armes, & les mêmes ajustemens, qu'ils avoient quand ils furent pris. Ils furent conduits devant le Roi, armez de cottes de maille, de morions, de brassarts, de cimeterres, de lances, d'arcs & de fléches; & avec tous leurs ornemens, à la mode des Turcs. Il y avoit aussi un tambour parmi ces prisonniers, qui marchoit en batant la caisse, auquel, par une grace particuliére, & afin de lui en faciliter les moïens, on avoit acordé qu'il n'auroit point les mains liées. Le Roi ne voulut voir de tous leurs chevaux, qui étoient ajustez & armez à leur mode, que celui du Bacha, que l'on fit entrer dedans. Je remarquai, entr'autres choses, qu'ils marchoient tous joïeusement, d'un air éfronté & hardi, & que leur procédé en cette ocasion étoit une preuve invincible de leur lâcheté, puisqu'ils paroissoient insensibles à cette confusion, dont on les combloit en ce triomphe.

Aussi

Auſſi-tôt après qu'ils furent entrez, nous nous retirâmes tous. Mais j'apris depuis, que le Roi aïant vû ces malheureuſes victimes, & témoigné quelque bonne volonté au Bacha, il les congédia tous, & les renvoïa en la maiſon de *Bahadur Chan*. L'on m'en aſſura auſſi; en éfet, la nouvelle en étoit véritable; & peut-être même que ce fut la raiſon pourquoi le Roi ne voulut pas paroître en public pour voir les priſonniers, & que la réjoüiſſance ne fut pas ſi grande que l'on ſe l'étoit perſuadée. Que le *Serdar* des Turcs, avec toute ſon armée, nonobſtant cette déroute, qui n'étoit pas fort conſidérable, vû les troupes nombreuſes qu'il conduiſoit, avoit marché en deçà, l'eſpace d'une journée par la route d'*Ardebil*, où le bruit couroit qu'il vouloit abſolument venir. Et que *Carcica Beig*, conformément aux ordres du Roi, s'étoit retiré à une journée de-là; & en même-tems le Roi fit publier, que le peuple eût à ſortir d'*Ardebil* & à déloger; c'eſt-à-dire, les perſonnes inutiles; & que ceux qui ſeroient capables de porter les armes demeureroient.

Un priſonnier Géorgien lui preſente une requête extraordinaire.

Le priſonnier Géorgien fit preſenter au Roi, dès le lendemain au matin qui étoit un ſamedi, une requête ſi extraordinaire; que comme j'ai crû qu'elle méritoit votre curioſité, je vous en veux faire part, & vous la raporter dans toutes ſes circonſtances. Il diſoit donc, que par la grace de l'*Unchiar*; c'eſt-à-dire, un grand Turc, que ſes ſujets apellent ſouvent de ce nom-là, il étoit ce qu'il y expoſoit, & qu'il s'étoit trouvé en pluſieurs ocaſions,

& qu'encor que celle-ci lui eût été funeste,il avoit néamoins tué cinq ennemis de sa propre main; que si son cheval ne se fut pas abatu sous lui, & qu'il ne lui eût pas manqué, il en auroit encor tué cinq autres, & qu'il ne se seroit jamais laissé prendre en vie. Toutefois que comme à present il étoit prisonnier, il lui importoit très-peu que Sa Majesté lui donnât la mort ou la vie; qu'il en feroit ce qu'il lui plairoit, & que l'une ou l'autre lui étoit très-indiférente. Qu'en le faisant mourir, le Roi n'en tireroit pas grand avantage; parce qu'il n'étoit qu'un pauvre soldat de fortune, après la mort duquel il n'y avoit rien à espérer, ni de place d'importance, ni de grands domaines. Qu'il le suplioit seulement d'une chose; que s'il étoit résolu de le faire mourir, il commanda qu'on l'expédiât en quelque lieu séparé, & non pas en la presence de ce Bacha, qui étoit prisonnier de guerre comme lui; parce qu'il le considéroit comme son ennemi, & qu'ainsi il desiroit fort qu'il n'eût pas la satisfaction de le voir mourir.

Je ne sai ce que le Roi répondit à cét exposé si hardi, & si généreux; mais il est certain, que sur le soir il commanda qu'on lui amenât derechef tous les prisonniers; & qu'entrant seul avec eux dans une chambre, sans s'en défier aucunement, il leur parla quelque-tems, & s'informa fort particuliérement des afaires de la guerre, sans avoir aucun de ses Oficiers auprès de lui, ni qui que ce soit, qui sût, ni qui entendit le sujet de leur conférence. Il y en a qui disent, qu'il les conjura afectueusement

firent de lui dire la vérité, avec promesse & assurance de sa part, de leur sauver la vie. Je ne sai pas bien si cela est vrai; mais il n'est rien de plus assuré, qu'après en avoir tiré tout ce qui lui fut possible, il fit mourir, selon sa coûtume, tous les prisonniers Turcs, à l'exception de trois; savoir, du Bacha, du Géorgien, & d'un autre, lesquels il renvoïa derechef, avec tous les prisonniers Tartares, à qui il donna la vie, sous la conduite de *Bahadur Chan*.

Les Turcs que l'on fit mourir, furent massacrez par troupes en diverses ruës de la ville, afin, comme je croi, qu'ils servissent davantage de spectacle, & que ces corps morts demeurassent toûjours sans sépulture sur ces avenuës, avec une cruauté, & une inhumanité barbare & injurieuse à la nature. Quelques espions des Turcs, que l'on avoit surpris de tems en tems, & dont on s'étoit saisi, n'eurent pas un sort moins rigoureux. En éfet, après avoir été bien éxaminez, & avoir été interrogez par le Roi en particulier, il les faisoit mourir au milieu de la place. Le genre de mort qu'on leur faisoit soufrir étoit tel. On leur coupoit les jambes, à la jointure du genoüil; ou bien on leur coupoit les piés, où ils se joignent aux jambes: & celui-là étoit le plus sensible & le plus cruel; parce qu'ils languissoient plus long-tems, & quelquefois même un jour tout entier, à cause que le sang ne s'épuisoit pas si-tôt de toutes les veines.

Inhumanité parmi les Persans.

Les hommes, & les bêtes, fouloient aussi aux piés les corps de ces pauvres misérables, qui demeuroient exposez comme

les autres, ſans être enſévelis. Agathias remarque en ſes écrits, que les Grecs, du tems de l'Empereur Juſtinien, coupoient ordinairement les piés à leurs criminels; & que long-tems auparavant on faiſoit ſubir aux Martirs ce genre de ſuplice; comme le Martirologe en fait mention en pluſieurs endroits.

Le Dimanche ſeiziéme de Septembre, *Emir-gunech Chan* d'*Erouan*, que le Roi avoit mandé, pour conférer avec lui de quelques afaires qui concernoient la guerre, arriva en *Ardebil*. Le lundi, ce même Ambaſſadeur Turc, qui avoit paru en *Ardebil* quelques jours auparavant, y retourna une ſeconde fois pour traiter de la paix. Le mardi *Emir-gunech Chan*, partit d'*Ardebil*, pour joindre l'armée de *Carcica Beig*, après avoir perſuadé au Roi de ne pas faire la paix. Ce Prince lui promit qu'il ne concluroit rien, ſans être premiérement informé de l'état, de la diſpoſition de l'armée, & de ce que l'on y faiſoit.

L'Ambaſſadeur Turc, qui étoit nouvellement arrivé, propoſa au Roi que les Turcs conſentoient à la paix, aux conditions que Sa Majeſté deſiroit; ſans reſtituer de terres, ni donner d'ôtages; mais ſeulement qu'il s'aquiteroit envers le Grand Seigneur du tribut ordinaire, ou preſent de la ſoïe; que les Turcs échangeroient, ſelon leur coûtume, pour des piéces d'écarlates, des couvertures de chevaux, & d'autres chôſes, dont ils avoient beſoin, & qui étoient de bien moindre valeur; & qu'à cette condition, ils retourneroient ſur leurs pas; non pas par le chemin qu'ils avoient

avoient tenu en venant ; parce qu'en passant, ils avoient entiérement ruiné ce païs, & épuisé de toutes les provisions nécessaires à la vie : mais qu'ils retourneroient par la route de *Maraga*, ou du *Curdistan*, où ils trouveroient de quoi subsister, & par où ils se pouroient rendre chez eux, bien plus commodément que par l'autre chemin. Mais qu'il faloit qu'on leur donnât en partant grande provision d'avoine, de paille, de fers de chevaux, & d'autres choses semblables, dont ils avoient besoin.

Le Roi répondit, que si les Turcs s'en retournoient par le même chemin qu'ils étoient venus, il feroit la paix aux conditions susdites, & qu'il leur fourniroit toutes les provisions, qui leur seroient nécessaires pour s'en retourner. Mais qu'il ne vouloit pas absolument qu'ils prissent le chemin de *Maraga*, ou du *Curdistan*; parce qu'il ne souhaitoit pas qu'ils ruinassent ces Provinces, comme les autres par où ils avoient passé auparavant; & que si les Turcs étoient résolus d'y aller, il ne faloit point parler de conclure la paix en aucune façon.

Le Roi refuse, aux conditions que les Turcs lui demandent.

Le Roi fit un coup d'état en cette ocasion, & ne rencontra pas mal; parce que dans le passage de l'armée des Turcs par *Maraga*, ou par le *Curdistan*, outre la ruine du païs, il y avoit encor à craindre quelque stratagême de leur part; puisque *Maraga*, n'est pas éloigné de Sultanie, n'y de plusieurs autres Provinces de son Roïaume : de maniére que si les Turcs eussent pris leur route de ce côté-là, ils auroient pû très-facile-

ment faire quelques courses jusqu'en *Sultanie*, & dans tous ces païs plus avancez de la Perse, jusqu'à *Cazuin*, & les ruiner entiérement. Et non-seulement les piller; mais peut-être même s'en rendre maîtres, à cause du voisinage du Curdistan, où leur retraite seroit assûrée, comme en païs ami, ou neutre, tout au moins, & où toutes sortes de provisions sont en abondance. D'ailleurs ils ne seroient pas éloignez des frontiéres de leur propre païs de *Babilône*, & de l'*Assirie*, où ils pourroient très-facilement & très-commodément hiverner. Ainsi joüissans de cét avantage, ils seroient toûjours en état, la campagne suivante, de se rendre où ils desiroient aller. Tellement que pour toutes ces raisons, le Roi fit à l'Ambassadeur Turc la réponse que je vous ai raportée, & fit faire incontinent commandement à *Carcica Beig* & *Emirguneh Chan*, de se tenir sous les armes; & que si les Turcs prenoient la route de *Maraga*, comme on disoit, parce qu'ils étoient partis: (mais cette nouvelle se trouva fausse,) ils fissent du pis qu'ils pourroient, & qu'en cette ocasion il leur permettoit de faire tout ce qu'ils jugeroient à propos pour le bien de l'Etat. Ce fut avec cette condition, & la réponse mentionnée ci-dessus, que le Roi congédia l'Ambassadeur Turc, le vingtiéme de Septembre, & qu'il le renvoïa au *Serdar*. Mais pour témoigner qu'il avoit de la disposition à faire la paix; ou plûtôt, comme je croi, afin d'observer mieux les démarches de l'armée du Turc, il envoïa au *Serdar*, avec l'Ambassadeur, *Burum Casum Beig*, qui étoit reve-

Politique du Roi de Perse.

revenu de l'Ambassade de Constantinople, comme je vous ai dit, en qualité de son Ambassadeur, & avec pouvoir d'avancer l'éxécution de ce dont ils étoient convenus.

Le vingtiéme de Septembre au matin, le Roi se trouvant peut-être de meilleure humeur que ces jours passez; pendant lesquels il n'étoit presque jamais sorti, & ne s'étoit rendu visible que très-rarement, alla se divertir aux environs de la ville, avec de certains oiseaux, où, par honneur, nous l'acompagnâmes tous. Et afin que vous soïez informé de quelques circonstances des divertissemens, & des façons de faire de ce Prince fantasque & bizarre; je vous dirai, que sans craindre les éfets des raïons du soleil, il s'assit simplement sur la terre, sans autre précaution, au milieu d'une grande campagne, & qu'il demeura long-tems en cét endroit, à voir voler quelques nouveaux oiseaux, qu'il prenoit plaisir d'exercer. Mais il n'y avoit pas oublié la bouteille, selon sa coûtume, & il en eut toûjours une auprès de lui, avec la tasse d'or. Je croi même, si je ne me trompe, qu'il y mangea aussi, sans nape & sans serviette, ni autre chose que ce soit, quelque morceau d'une volaille rôtie qu'on y avoit portée. A son exemple, nous décendîmes aussi de nos chevaux, & demeurâmes assis à terre autour de lui, en forme de cercle, à quelque distance néamoins, où nous fûmes spectateurs de toutes ses actions. Et derriére nous, une compagnie de fuziliers à cheval, qui avoient acompagné le Roi, comme alors c'étoit la coûtume; savoir, de ceux de sa Cour,

& comme nous dirions de la garde, paroissoit sous les armes, mais fort éloignée du lieu où nous étions.

Après avoir demeuré quelque-tems de la sorte, il se lava les mains, & étant remonté à cheval, comme nous fîmes tous, il s'en alla dans un jardin, où plusieurs de nous autres, qui l'avions déja vû & salué, le laissâmes, pour aller dîner chacun chez soi. Le même jour, après dîné, le Mehimandar, qui a le soin de nous autres hôtes, nous dit, que le Turc étoit déja arrivé à *Serah*, qui est une ville, ou un gros bourg sur le chemin de *Tebriz*, du côté d'*Ardebil*, & qu'il avançoit toûjours vers Ardebil, en même-tems que *Carcica Beig*, se retiroit avec son armée, selon les ordres qu'il en avoit reçû du Roi. Qu'il seroit très-à-propos que nous envoïassions au camp du Roi; c'est-à-dire, en cét endroit où étoient les pavillons & le bagage, tout nos chameaux; les choses pesantes, qui nous pouvoient embarrasser; de nous contenter de nos chevaux seulement à la legére, & avec quelque cheval ou mulet de bagage, qu'ils apellent *Seizchané*, avec l'équipage de nuit, afin de nous trouver plûtôt en état de suivre promtement le Roi, en quelqu'endroit que ce fût où il voudroit aller.

On reçoit nouvelles à la Cour de Perse de la marche de l'armée des Turcs vers Ardebil.

Nous disposâmes donc nôtre bagage, pour le faire partir la même nuit: mais depuis, on nous assura que l'armée du Turc s'étoit campée en un endroit qui bornoit deux avenuës; l'une desquelles venoit en *Ardebil*; & l'autre conduisoit à *Carabagh*, & du côté de la *Georgie*; sans savoir lequel des deux chemins elle prendroit; ce qui nous

nous porta à diférer le transport du bagage, & à ne faire aucune démarche, sans être assûré auparavant de la route que l'armée des Turcs tiendroit, & de ce que *Burum Casum* auroit négocié.

Le Roi solemnise la fête du Bairan.

Le samedi vingt-deuxiéme de Septembre, qui étoit le premier jour du *Bairan*, ou la grande Pâques des Mahométans, le Roi se rendit par dévotion, & en vûë de cette solemnité, en la Mosquée de *Schiah Sofi*; soit que les ossemens eussent été transportez ou non, on y avoit déja remis tous les ornemens, & les ajustemens comme auparavant. Parce que, dans cette confusion & cette résolution de mettre le feu aux quatre coins & au milieu d'*Ardebil*, on en avoit tiré tout le plus précieux. Après que le Roi eut fait ses dévotes priéres, ils s'en alla à la cuisine, & s'étant fait donner une serviette, qu'il mit devant lui, il voulut servir lui-même, tout le *Pilao*, que l'on distribuë aux pauvres.

Le Dimanche suivant, quelques Chrétiens Arméniens qui venoient de Turquie, par la route d'*Erzirum*, qui étoient venus de Constantinople avec une caravane, & qui avoient traversé l'armée des Turcs, arrivérent en *Ardebil*. Ils donnérent avis au Roi, que des Capigi; c'est-à-dire, des portiers du Grand Seigneur, avoient été envoïez de Constantinople en diligence vers le *Serdar* des Turcs, pour lui dire qu'on le désiroit à la Cour du Grand Seigneur, avec des ordres entiérement contraires à ceux qu'il avoit reçûs auparavant. Les premiers ordres portoient, qu'il eût à se rendre maître d'*Ardebil* à quelque prix que ce fût, &

puis

puis de rétablir *Teimuraz Chan*, & *Dellu Melic*. Ce second est un *Melic*, ou Seigneur Arménien, qui étoit autrefois Chrétien; mais qui a renié à present, & qui étoit vassal du Roi de Perse. Mais s'étant révolté, parce que le Roi lui fit commandement de mener tous les Arméniens Chrétiens à *Ferhabad*; au lieu de les y conduire, il les fit passer dans la Géorgie, où s'étant uni à *Teimura Chan*, sous la protection des Turcs, il a toûjours été depuis ennemi irréconciliable du Roi de Perse, & lui a incessamment fait la guerre; desorte qu'il se trouva en cette bataille, dont je vous ai parlé ci-dessus. On disoit même dans *Ardebil*, qu'il y avoit été tué, & que l'on devoit aporter sa tête au Roi. Cette nouvelle néamoins se trouva fausse. Il est certain qu'il se retira plein de vie, & en parfaite santé, quoique quelques-uns soutenoient qu'il avoit été blessé.

Ils le nomment *Dellu Melic*; c'est-à-dire, l'extravagant *Melic*; parce qu'il est fort capricieux & fantasque, & qu'il s'est moqué du Roi de Perse en plusieurs ocasions. Vous savez que *Melic*, est une parole Arabe, qui signifie proprement Gouverneur. Mais elle s'entend d'un Seigneur, Chef des Arméniens, qui commande en plusieurs endroits, & qui est gouverneur de plusieurs bourgs & villages. Vous remarquerez ici, qu'il y a beaucoup de ces Seigneurs & Chrétiens, qui sont de la dépendance du Persan.

Explication de cette parole.

Le *Serdar* donc devoit rétablir *Dellu Melic*, & *Teimuraz Chan*, dans leurs Etats; & passant l'hyver dans *Carabagh*, qui est un

un lieu fort commode, & fort fertile, recouvrer la Province de *Servan*, qui est la basse *Médie*, ou qui en fait une partie; fortifier, & ocuper *Sumachie*, qui en est la ville principale. Ce sont-là les premiers ordres qu'il reçût. Mais ceux que les *Capigis*, lui portérent depuis, étoient tous contraires; savoir, qu'il concluroit absolument la paix avec le Persan, le plus avantageusement qu'il lui seroit possible, & qu'il s'en retourneroit incontinent à *Constantinople*; parce que les Européens avoient déclaré la guerre en d'autres endroits, & faisoient tant de desordres, qu'il faloit nécessairement, nonobstant les raisons qu'il pourroit alléguer pour s'en excuser, qu'il s'y rendit avec son armée pour donner secours. Les mêmes Arméniens ajoûtérent, que tous les habitans de *Trebisonde* avoient abandonné la ville, & qu'ils s'étoient retirez en *Erzirum*, pour éviter la fureur des Cosaques, qui faisoient des ravages étranges sur toutes les riviéres de la Mer noire.

Le Général de l'armée des Turcs reçoit ordre de faire la paix avec le Persan.

J'avois bien voulu savoir de quel côté les Européens avoient déclaré la guerre aux Turcs; je m'en informai même en plusieurs endroits; mais je ne trouvai personne qui m'en pût dire des nouvelles assurées. Et je ne pouvois pas en parler pertinemment, à cause de l'indiférence, ou plûtôt de la négligence de Messieurs mes correspondans d'Italie, qui me jugent indigne de recevoir aucun avis de leur part; non pas même de leurs lettres qu'une fois l'année, & qui sont quelquefois fort stériles, & destituées des nouvelles que je desirerois. Le plus de lumiére que j'en tirai, fut des

des prisonniers Tartares que le Roi avoit déja mis en liberté, & régalez selon sa coûtume, comme personnes qu'il veut captiver, de qui il se veut faire aimer, & qu'il donna pour hôtes à *Effendiar Beig*, jusqu'à ce qu'il les confiât, ou qu'il les envoïât au frére du *Chan de Cafa*, leur Seigneur naturel; lequel, comme j'ai dit ailleurs, avoit pris le parti du Roi de Perse, & qui étoit alors avec *Carcica Beig*.

Ces gens-ci, comme Européens & voisins du Turc, & des Chrétiens, du côté de la Pologne, en pouvoient savoir quelque chose, & de ce qui se passoit de plus nouveau; parce qu'il n'y avoit pas longtems qu'ils en étoient sortis. Ils me dirent que le Roi de Pologne, auquel les Hongrois s'étoient unis, avoit déclaré la guerre aux Turcs; & que tous deux ensemble faisoient de grands progrès par terre, sur la route qui conduit à *Constantinople*: d'où je me persuadai que c'étoit en *Bogdanie*, pour lequel païs je savois déja d'ailleurs qu'il y avoit contestation, entre les Polonois & les Turcs.

Les Turcs concluent la paix, aux conditions que le Roi de Perse prescrit.

Ces nouvelles se trouvérent tellement véritables, que *Casum Beig* retourna de son Ambassade en *Ardebil*, le vingt-troisiéme de Septembre, avec le traité de paix, si avantageux, & si conforme à la volonté du Roi, que pour le combler, & rendre cette paix inébranlable, le *Serdar* envoïa avec lui, non-seulement l'Ambassadeur ordinaire, qui avoit été députe les deux autres fois précédentes pour cette négociation & la porter à sa perfection; mais encor le *Gebegi Basci*; c'est-à-dire, celui

celui qui commande la Gendarmerie, ou Colonel Général de la Gendarmerie, personne de très-grande autorité, & principal Oficier de l'armée, qui est Surintendant de toute la Gendarmerie, & de l'artillerie même, & qui exerce la charge de Connétable. Celui-ci, avec un autre, qui n'étoit pas de moindre considération parmi les Turcs, fut destiné pour ratifier le traité dont on étoit convenu. Et le Dimanche au soir trentiéme de Septembre, ces Ambassadeurs, après s'être aquitez de leurs commissions, & avoir pris congé du Roi, partirent d'*Ardebil*, & s'en retournérent vers le *Serdar*, avec la convention suivante.

Que si les Turcs s'en retournoient dans leur païs par le même chemin qu'ils avoient tenu en venant, sans incommoder les terres de la dépendance des Persans, le Roi les laisseroit aller paisiblement; & que d'*Hispahan*, où il se devoit rendre incontinent, il envoïeroit un Ambassadeur de sa part, avec la soïe, & d'autres presents, afin de conclure la paix avec le grand Turc dans Constantinople. Parce qu'il n'étoit pas raisonnable que le Roi se contentât de la seule parole du *Serdar*, aussi il n'en vouloit pas demeurer là. Mais que si les Turcs alloient à *Carabagh*, ou du côté *Scervan*, ou dans la *Géorgie*, ou en d'autres Provinces, de la dépendance des Persans, & par un autre chemin, ruinans & pillans son païs, qu'il les perdroit; qu'il feroit main-basse sur eux, & qu'il deviendroit leur ennemi plus que jamais. Pour une plus grande assurance, le Roi envoïa son *Burum*

Ca-

CasumBeig, avec les Ambassadeurs Turcs, afin qu'il fut témoin oculaire de la conduite des Turcs, & de ce qu'ils faisoient, & qu'au bout de je ne sai combien de jours, il en informât le Roi; lequel, soit que *Casum Beig* ne retournât pas, ou qu'il retournât mécontent, les pousseroit à l'extrémité, selon les promesses qu'il en avoit faites, & leur feroit du pis qu'il pourroit.

Le Roi de Perse donne quelques ordres à son Général d'armée.

Il envoïa aussi un ordre exprès à *Carcica Beig*, de suivre toûjours les Turcs de près avec son armée. Que s'ils contrevenoient au traité qu'ils avoient ratifié, & qu'ils fissent quelques desordres, il s'y oposât généreusement, en se jétant sur eux avec ses troupes, sans donner de quartier à personne; parce qu'en cette ocasion il lui permétoit d'en venir aux mains, & d'en user envers eux, comme il le jugeroit à propos. Mais que si les Turcs s'en retournoient en véritables bons amis, dans les circonstances de leur convention, il les laissât passer, sans soufrir que personne leur fut incommode. Tout le monde sçut que les Turcs n'avoient sollicité cette paix avec les Persans, & qu'ils n'y avoient consenti, qu'en vûë de la guerre que les Francs leur avoient déclarée. Desorte que tous les habitans d'*Ardebil* combloient publiquement les Européens de bénédictions, & n'en parloient que comme de gens ausquels ils étoient redevables de la délivrance de leur ville, de leur *Sciah Sofi*, & du peuple Persan. Leur joïe fut si grande en cette conjoncture, que comme j'étois fort connu parmi eux pour Franc, ou bien Européen, les hommes & les femmes, qui me rencontroient

troient par la ville, ne pouvoient s'empêcher de me faire caresses, & de faire des vœux pour ma prospérité.

Le quatriéme d'Octobre, jour de S. François, *Siahinghiré Chan*, frére du *Chan Tartare de Cafa*, que le Roi avoit fait venir de l'armée de *Careica Beig* où il étoit, arriva en *Ardebil*. Le Roi le manda, pour l'envoïer à *Cafa* sa patrie, par le *Daghistan*, qui est le Mont Caucase, si je ne me trompe; & de-là par la *Circassie*; afin qu'il tâchât de se mettre en possession de cét Etat, par le moïen de ces amis; alors que le Chan son frére, avec la plus grande partie de ses troupes qui l'acompagnoit, en étoit éloigné. En éfet, le bruit couroit que le *Chan* de *Cafa* vouloit aller à *Constantinople*, avec le *Serdar*, pour se trouver là, à tout hazard dans le tems que la maison Othomane flotoit dans les divisions, & que les Princes, qui la devoient soûtenir, étoient desunis entr'eux; sans même être informé de leurs prétentions, ni de ceux qui vivoient, ou qui ne vivoient pas, au défaut desquels il devoit succéder à l'Empire, selon les loix établies parmi eux. Desorte que le *Serdar* lui persuadoit fort d'entreprendre ce voïage, & l'assuroit en même-tems que dans l'ocasion il l'apuïeroit de ses amis, & de toute la faveur qui lui seroit nécessaire. Tellement que le Roi en étant parfaitement informé, pour donner le change aux Turcs, il envoïa à *Cafa* cét autre frére, qui est à sa dévotion, afin de tenter, si d'un autre côté, il pouvoit faire cét autre coup d'état. Et d'autant plus volontiers, qu'il ne risquoit rien, quand bien l'a-

l'afaire ne réussiroit pas ; & qu'au contraire, il en tiroit avantage ; parce qu'au moins, il éloignoit d'auprès de lui & d'une belle maniére, ce Prince Tartare, pour l'entretien duquel il faisoit tous les ans beaucoup de dépense, sans en tirer aucun profit. En éfet, il paroissoit à la Cour de Perse avec honneur.

Le matin du cinquiéme d'Octobre, le Roi reçût nouvelle, que les Turcs aïant apris que le nombre des soldats s'étoit beaucoup augmenté dans l'armée de Perse, par l'arrivée de leur *Hussein Chan* avec toutes ses troupes, jusqu'à neuf milles hommes & davantage, & de quelqu'autres *Chans* & *Sultans* : & que ne voïans point revenir, ni *Casum Beig*, ni leurs Ambassadeurs, qui avoient resté quelque peu de tems au Camp de *Circacia Beig*, avec la ratification de la paix ; & craignans que les Persans ne leur voulussent joüer quelque mauvais tour, & les surprendre de tous côtez, pour les tailler en piéces, ils prirent tellement l'épouvente, que sans avoir égard aux commandemens du *Serdar*, ni aux instantes priéres qu'il leur faisoit, ils desertérent l'armée, & l'abandonnérent honteusement. Et quoique les Persans les assurassent que leur armée ne les suivoit point, ils furent si fort abatus de cette nouvelle, qu'ils ne reçûrent que comme une ruse, & une fourberie de la part des Persans, qu'il fut impossible de les arrêter, & de les empêcher de fuir à perte d'haleine.

Terreur panique dans l'armée des Turcs.

Le Roi sur cét avis commanda incontinent à tous les Capitaines de ses troupes, puis-

puisque les Turcs étoient tellement intimidez, & qu'ils fuïoient de la sorte, sans atendre la ratification de la paix, de les poursuivre vivement, & de faire main-basse sur eux, sans donner de quartier à personne, tuant & pillant tout ce qu'ils pourroient; & sur-tout qu'ils enlevassent le bagage & les chariots, que la crainte de périr leur avoit fait abandonner; & principalement les piéces d'artillerie, suposé qu'ils les eussent laissées, comme il y avoit beaucoup d'aparence. Il fit aussi publier par toute la ville, que les habitans d'*Ardebil*, qui l'avoit abandonnée, pouvoient retourner en leurs maisons quand ils voudroient, chose qu'on ne leur avoit pas acordée auparavant. Il donna ordre à *Carcica Beig*, de retenir & de ne pas laisser aller plus loin les Ambassadeurs Turcs, & *Casum Beig*, & de retenir aussi le Bacha de Van, que l'on avoit mené prisonnier en *Ardebil*, lequel il avoit renvoïé au *Serdar* avec ces Ambassadeurs, après lui avoir donné la liberté, & l'avoir comblé de faveurs & de presens. En un mot, cette nouvelle inspira tant de joïe, & tant de courage au Roi, qu'il dit publiquement, & en presence de plusieurs, qu'il vouloit aller à *Baghdad*, à quoi tous ceux qui étoient présens donnérent les mains, en criant plusieurs fois de toutes leurs forces, *Allach, Allach.* Mais, à dire le vrai, ce procédé me sembla une rodomontade de souris, quand la chate ni est plus.

On permet aux habitans d'Ardebil d'y retourner.

Le même jour, aprés-dîné, pendant que le Roi bûvoit joïeusement en compagnie, (je vous dis toutes ces choses, afin que vous

vous

vous railliez, & que vous vous divertissiez, comme je faisois des diférentes comédies de la fortune) un cavalier qui avoit pris la poste, aporta une nouvelle qui détruisoit la prémiére. Il disoit que les Turcs, soit qu'ils eussent voulu feindre une retraite, comme cela pouvoit être pour tromper les Persans; ou soit, si elle étoit véritable, qu'ils se fussent afranchis de la crainte, s'étoient campez en un endroit, où la route étoit fort commode pour se rendre à *Carabagh*. Et que l'on doutoit fort s'ils iroient de ce côté-là, dont le Roi, qui abandonna incontinent, & les carafes & la conversation, s'afligea fort de cette nouvelle; parce qu'en éfet, c'étoit la chose du monde qui lui déplaisoit davantage, sans y pouvoir aporter de remede. Ce cavalier ajoûta, & j'en doutai moins que de toute autre chose, que les Turcs ne s'étoient pas autrement retirez en fuïant; mais bien en contraignant le Général de partir avec eux. Parce qu'il y a un certain tems, à je ne sai combien de la lune de Septembre, auquel, selon leurs anciennes maximes, ils ne sont plus obligez de servir à la guerre, ni de demeurer à la campagne; mais ils veulent tous s'en retourner en leurs maisons, & y passer l'hiver.

Il arrive de ce réglement, que je sai qui s'observe inviolablement tous les ans, que les Turcs, quoique leurs forces soient très-considérables & leurs armées très-nombreuses, ne font pas, & ne pourront faire de grands progrès dans les païs éloignez, comme est la Perse, dans la Chrétienté; parce qu'une saison se passe seulement

ment à assembler l'armée, & à joindre le rendez-vous: & même c'est beaucoup faire, si on en vient jusques-là. Mais aussi-tôt qu'ils y sont arrivez, le jour de la lune de Septembre étant échû, ils abandonnent le Capitaine & la guerre, & veulent tous absolument retourner chez eux, pour y passer l'hiver, quoique leur maison soit au au Caire, ou ailleurs, en des païs fort éloignez; desorte qu'au Printems ils se trouvent toûjours sur leurs piés. Enfin ils ne peuvent jamais faire de grands progrès, lorsque les lieux que l'on veut assiéger sont écartez; à moins qu'ils ne s'en rendent les maîtres, & qu'ils ne terminent leurs diférends pendant l'été. Voilà donc le sujet de la déroute & de la fuite prétenduë de l'armée des Turcs. Le *Serdar* même en fit ses excuses à *Carcica Beig*, protestant qu'il ne s'en retournoit sans conclure la paix, que contre sa volonté, & pour se soustraire à de plus grandes violences de la part des siens, qui lui avoient déja coupé les cordes de son pavillon, jusqu'à le vouloir lapider. A la fin, le Roi aïant été parfaitement informé, comme je croi, de tout ceci; je veux dire des circonstances de la marche des Turcs, & que le *Serdar* étoit toûjours dans les sentimens de faire la paix, il licentia dès le lendemain une partie de ses troupes, & permit à ceux de *Mazanderan* seulement, & aux *Turcomans*, de s'en retourner chez eux, quand ils voudroient. Mais vous ne devez pas vous étonner de tous ces changemens; parce que pendant tous ses tintamares, & ces bruits de guerre, le Roi recevoit tous les jours mille

Le Roi de Perse licentie ses troupes.

mille nouvelles incertaines, selon lesquelles néamoins, avec toute cette incertitude, il faloit, pour se tenir sur ses gardes, donner incessamment, & révoquer de nouveaux ordres.

Le P. Vicaire des Carmes-Déchaussez retourne à Hispahan.

Mon compagnon, & ami le P. J. Thadée, Vicaire des Carmes-Déchaussez, aïant obtenu du Roi son audience de congé, partit d'*Ardebil* le dixiéme d'Octobre, pour aller incessamment du côté d'*Hispahan*. Le quinziéme, le fils de *Carcica Beig*, que son pere avoit dépêché en Cour, arriva sur le soir dans *Ardebil*, pour porter au Roi les assûrances de la marche des Turcs vers *Constantinople*, après lesquelles on aspiroit depuis si long-tems, & qu'ils s'en retournoient fort paisiblement par le droit chemin, & de la façon que le Roi desiroit. En confirmation dequoi un autre Ambassadeur Turc, qui étoit *Beig*, d'une ville qui se nomme *Tocat*, vint en *Ardebil*, le vingtiéme du même mois, où il assura le Roi que les Turcs avoient ratifié les articles de paix, de la même façon que l'on en étoit convenu; qu'ils étoient déja partis par le chemin le plus court; qu'ils devoient être au-delà de *Van*; & que pour afermir plus promtement la paix dans *Constantinople*, le *Serdar* menoit avec lui *Barum Casum Beig*, Ambassadeur de Sa Majesté; en la place duquel il l'avoit députe en *Ardebil*, afin que le Roi lui confiât le present de soïe qu'il avoit promis. Néamoins cette détention, & cét échange d'Ambassadeurs, fut un artifice des Turcs: parce qu'en éfet ils se défioient du Roi, & avec beaucoup de raison.

Les Turcs se défirent du Roi de Perse.

Je reconnois à present que je me suis un peu

peu trop étendu sur le recit que je vous ai fait de tous les incidens de la guerre, & qu'il vous a peut-être été ennuïeux; mais j'ai voulu vous raconter toutes ces particularitez, parce que je sai que des personnes comme vous, qui s'entendent, & qui se plaisent aux afaires d'Etat & politiques, seront bien aises d'en être informées, vû principalement qu'elles sont très-véritables dans toutes leurs circonstances, & que ces relations, ou nouvelles, partent du meilleur endroit qu'on les puisse desirer; puisque j'ai été témoin oculaire, & auriculaire, de la plus grande partie des choses, dont je vous ai fait part; & que ce que je n'ai pas vû moi-même, je l'ai apris de ceux qui le pouvoient bien savoir, & qui me disoient la vérité; & c'est dont j'ai voulu seulement vous informer, comme de choses constantes. Mais pour ce qui est de mille autres petits avis, que l'on me communiquoit tous les jours, ou douteux, ou de quelques endroits qui m'étoient suspects, je ne les ai jamais raportez que comme incertains; ou le plus souvent je les ai passez sous silence. Vous agréerez, s'il vous plaît, ma bonne volonté, & me ferez la grace de m'excuser si je vous ennuïe d'une si longue lecture.

A peine le dernier Ambassadeur étoit arrivé, lorsque le Roi voïant les choses dans l'état qu'il les desiroit, publia la résolution qu'il avoit prise de partir au premier jour d'*Ardebil* pour *Cazuin*. Desorte que nous nous disposâmes tous à ce voïage: & plusieurs mêmes, pour gagner du tems, & en avoir de reste, se mirent en chemin. Je fus des premiers à me persuader que je serois

fort bien de m'en aller toûjours devant, sans atendre l'embarras & la foule de l'*Ordu*, à cause que mes mulets de bagage étoient extrémement chargez, & de l'avis qu'on me donna, que les chemins étoient fort boueüx & mauvais. Tellement que le jour d'après l'arrivée de l'Ambassadeur; savoir, le vingt-deuxiéme d'Octobre, je partis d'*Ardebil*, sur le soir, seulement afin de charger, de sortir de la ville, & de reconnoître la route. En éfet, après avoir fait une demie lieuë de chemin seulement, je terminai nôtre marche, & allai passer la nuit dans un village, lequel, pour être habité par des tailleurs de pierres, se nomme, selon l'idiôme Turc, *Tasc-Chiesen*; c'est-à-dire, pierres taillantes.

Il continuë son voïage.

Le lundi vingt-deuxiéme, après avoir avancé trois lieuës & demie, ou envion, je fus passer la nuit au-dessous du village *Tagi buiur*, où j'avois logé la premiere fois en venant. Je rencontrai le long du jour plusieurs Pages du Roi, d'autres gens, avec tous les chariots, & les mulets de bagage, qui étoient où le Roi avoit laissé ses tentes; parce qu'alors on les avoit transportées en *Ardebil* par son ordre, pour s'en servir pendant son voïage. Le mardi au soir, après cinq lieuës de chemin, nous fûmes loger dans le village de *Ghini*; non pas dans la campagne comme l'autrefois, mais fort commodément, dans la maison d'une Dame fort civile, & de la plus agréable conversation qu'il se puisse dire, avec laquelle, & plusieurs de ses voisines, qu'elle invita chez elle à nôtre considération, nous passâmes la soirée d'une façon fort divertissan-

te.

te. Cette même nuit là, *Cic Ali Beig*, *Daroga*, ou gouverneur de *Cazuin*, passa par ce village; il y alloit en poste par ordre du Roi, pour donner les ordres nécessaires aux feux de joïe, aux allégresses & préparatifs dont on vouloit honorer l'arrivée du Roi. Le courier d'une fille du Roi, qui s'en retournoit en *Hispahan* vers sa maîtresse, passa aussi presqu'en même-tems. Il se chargea de mes lettres, & m'assura que depuis mon départ d'*Ardebil*, un Ambassadeur Moscovite, que l'on atendoit, y étoit arrivé, & qu'il étoit logé dans la même maison que j'avois ocupée; mais que le Roi ne l'avoit pas encor vû, parce que l'Ambassadeur étoit un peu indisposé: qu'il l'obligeoit néamoins de se rendre à *Cazuin*, où il le recevroit en cérémonie, de même que l'Ambassadeur de l'Inde, de la part de *Sciah Selim*.

Arrivée de deux Ambassadeurs dans Ardebil.

Au-dessous du village *Ghivi*, le chemin qui conduit à *Cazuin* se divise en deux; dont l'un est celui que j'avois fait en venant de cette valée fâcheuse & incommode de *Perdelisc*; & l'autre est un peu plus à l'Orient, que je n'avois pas encor parcouru; mais qui devoit être meilleur, selon moi; parce je savois que le Roi le préféroit à l'autre, & qu'il le prendroit comme le plus commode peut-être, principalement en tems d'hiver, que les routes sont rompuës & que les bourbiers sont grands. Desorte que le mécredi, je pris le chemin que je n'avois pas encor parcouru; & après avoir seulement fait trois lieuës, j'allai passer la nuit dans un bourg, qui s'apelle *Hoin*. Le lundi nous marchâmes par une

valée, qui est habitée en toutes ses parties. Après cinq lieuës de chemin, nous arrivâmes la nuit dans une petite ville, où nous logeâmes, & qui se nomme *Scial*. Elle est bâtie sur un penchant de montages, au lieu le plus serré de la valée, sur une petite riviére, qui coule au fonds de la même valée; mais la ville est si peu considérable, qu'elle ne me paroît pas mériter d'en porter le nom.

Sa litiére se renverse en un mauvais endroit.

Le vendredi, nous n'eûmes pas fait trois lieuës, par cette valée, qui va toûjours en s'étrécissant, & de telle façon, que quelquefois nous avions de la peine à passer, que nous joignîmes un peu plus avant un *Carvanserai*; parce que la nuit étant survenuë, après avoir marché quelque-tems par une route, que de grands bourbiers rendoient très-facheuse & glissante, à la fin la litiére se renversa en un endroit fort mauvais, que l'obscurité de la nuit nous cachoit entiérement, & tomba malheureusement, sans dessus dessous, d'un lieu peu élevé, avec grand danger pour ceux qui étoient dedans d'y perdre la vie. Mais, par la grace de Dieu, personne n'eut de mal; non pas même les chameaux qui la portoient, ce que j'attribuai certainement à un miracle.

La litiére étant tombée; tant pour ne rien risquer davantage, & ne nous pas exposer une seconde fois à un plus grand danger sous cette obscurité, que pour chercher *Zambor*; c'est-à-dire un gros matou châtré, de bonne garde, & de belle aparence, qui tient fidèle compagnie à Madame *Maani*, & qu'elle aime réciproque-

quement, lequel fut tellement surpris, & épouventé de la chûte de la litiére, qu'il se retira incontinent sur le haut de la montagne; de maniére que nous ne savions ce qu'il étoit devenu. Nous élevâmes en cét endroit là même un de nos petits pavillons, pour y passer la nuit, avant que d'avoir trouvé nôtre fameux & illustre *Zambor*, lequel, après s'être fait chercher long-tems par toute cette montagne, me fit enfin l'honneur de se découvrir à moi, en poussans dedans l'air quelques miaulemens tristes & languissans, qui vinrent jusqu'à mes oreilles, & qui me marquérent de loin le lieu de sa retraite. Le samedi, nous continuâmes notre chemin, par une route fort incommode & fort mauvaise; non pas à cause des bouës; mais bien à cause des montagnes, des sentiers étroits, & de leur rapidité en montant & en décendant; c'est pourquoi nous n'avançâmes que très-peu; & nous n'avions pas fait encor trois lieuës, lorsque nous joignîmes un village, qui se rencontre tout le premier au-delà des montagnes. Mais comme nos chameaux se trouvérent extrémement fatiguez, nous campâmes, quoiqu'il fût encor jour, en un endroit entre ces montagnes, auprès d'un petit ruisseau qui couloit, où nous rencontrâmes plusieurs *Turcomans* avec leurs troupeaux, qui s'y étoient aussi campez, que les bruits de la guerre avoient intimidez, & engagez à fuïr de la sorte, & qui se retiroient, avec leurs familles, par ordre du Roi, qui veilloit à leur sûreté dans la Province de *Chilan*, sur la Mer *Caspienne*, pour y demeurer.

Le Dimanche vingt-huitiéme d'Octobre, nous achevâmes ce peu qui restoit des trois lieuës que nous avions commencé le jour précédent : & pour donner du repos à nos animaux qui étoient encor fatiguez, nous allâmes loger au premier village que nous rencontrâmes, qui se nomme *Derram*, du païs de *Taron*. Le lundi suivant, comme nous étions encor dans une maison du village, le Roi arriva au même endroit, avec tout l'*Ordu*. Une grande partie de l'armée passa outre ; mais le Roi, avec ses femmes, se campa au-dessous de ce village, & passa la nuit sous ses tentes, qu'il y fit dresser. Mais les pauvres Dames, qui n'avoient pû aller dans les brancards sur les chameaux, s'y rendirent toutes à cheval fort fatiguées, & avec bien de la peine. Le lendemain on sonna le bouteselle un peu tard ; & en quelqu'endroit que le Roi se trouve, il n'est permis à qui que ce soit de partir avant lui, de peur de se rencontrer avec les femmes de son *Haram*.

Le Roi de Perse arrive au lieu où le sieur de la Vallé s'étoit campé.

Nous leur laissâmes prendre le devant : & suivant l'*Ordu*, de loin, pour nôtre commodité, après avoir fait environ trois lieuës, & toûjours par un païs tout chargé de coton ; parce que depuis le village *Derram* jusqu'à *Cazuin*, on n'y cultive rien autre chose, nous campâmes sur le soir auprès d'un grand chemin, & dressâmes nos tentes sur le bord d'une petite riviére, sur la chaussée de laquelle, à main gauche, nous avions marché tout le long du jour, avec une partie du précédent, en suivant le cours de l'eau. Nous fîmes environ cinq lieuës, le mécredi dernier jour d'Octobre,

&

& nous allâmes passer la nuit dans un petit village, qui se trouve sur le chemin, & que l'on nomme *Ibrahim Oba*; c'est-à-dire, cabane d'Abraham; pour conserver peut-être la mémoire de quelqu'homme de ce nom-là, qu'étoit en réputation parmi eux, & qui l'avoit fait bâtir.

Le long du jour, comme j'avançois toûjours chemin séparément, avec *Tochta Beig*, dont je vous ai parlé autrefois, *Immamculi Mirza*, le jeune fils du Roi, qui m'avoit témoigné beaucoup d'amitié, comme je croi vous l'avoir mandé, se rendit à mes chariots, où après avoir demandé à qui apartenoit la litiére, & tous mes domestiques, & sachant qu'elle étoit à moi, s'entretint quelque-tems, avec quelques-uns de mes gens. Il s'étoit assis à terre, avec un oiseau sur le poing; parce que son *Seizchané*; c'est-à-dire, son cheval de bagage étoit demeuré malade. Desorte qu'il avoit été contraints de décendre de cheval, & de faire charger sa valise sur celui qu'il montoit, en atendant qu'un valet, qui le suivoit de loin, lui eût amené un autre cheval pour continuer son voïage. Parce que, selon la coûtume de tous les cavaliers, il avoit un cheval de main qui le suivoit, pour s'en servir dans le besoin qui se rencontreroit.

Les Cavaliers voïagent toûjours dans la Perse, avec un cheval de main qui les suit.

Je vous détaille toutes ces petites particularitez, afin que vous sachiez comment on en use, tout simplement, & à la bonne foi, en ces quartiers. Discourant donc de cette façon avec deux de mes serviteurs, qui s'étoient arrêtez pour l'entretenir, & contenter sa curiosité, il vit passer une petite chienne, qu'on avoit atachée sur nos

femmes, laquelle à peine seroit propre en Italie pour aboïer dans une sale; mais qui peut passer chez les Persans pour une petite chienne de chambre, à laquelle je donnai le nom de *Lionne*; parce que, comme les lions, elle a le poil fort long sur le col, à la queuë, & beaucoup plus que sur le reste du corps. Ce nom est un peu corompu par ceux du païs, que le raport, & la conformité des paroles dont ils ont acoûtumé de se servir, leur fait apeller *Laon*, qui signifie couleur en langue Arabe.

Cette petite chienne parut si belle à *Imamculi Mizar*, que pour témoigner le desir qu'il avoit de la posséder, il commença à la loüer extraordinairement. Mes gens, quoi qu'ils le connussent bien, & qu'ils sussent qu'il étoit fils du Roi, furent si grossiers, & si incivils en cette ocasion, qu'ils ne lui ofrirent pas, comme la bienséance les y obligeoit: de maniére que ce Prince voïant que mes gens avançoient toûjours chemin & qu'ils amenoient la petite chienne, il ne put pas s'empêcher plus long-tems de les prier de lui en faire present; mais en des termes très-civils, & très-respectueux. Alors ils la lui donnérent incontinent, & de fort bonne grace. Le cheval qu'il atendoit étant arrivé, ne sachant comment se conserver cette nouvelle conquête, & conduire cette petite chienne avec plus de sûreté, jusqu'à ce qu'il eut ateint ses mulets de bagage, il délia ses deux jaretiéres, & après les avoir unies ensemble par les extrémitez, il atacha cette petite *Laon* par le col, à l'un des bouts, & tenoit l'autre à la main, la menant en lesse

Les domestiques du sieur de la Vallé firent present d'une petite chienne au fils de Roi de Perse.

de la sorte avec beaucoup de soin, & ne dédaignoit pas de marcher en cét équipage à la vûë de tout le monde, trop content d'un present si rare & si considérable, mais fort embarassé de ses deux mains ; parce que de l'une il tenoit la chienne, & l'oiseau de l'autre, avec ses chausses pendantes. Il eut sur le chemin d'autres entretiens plus sérieux avec mes gens. Il leur dit que son pere étoit véritablement un bon Roi, & que Dieu préservât ceux qui ne diront pas beaucoup de bien de lui; mais qu'il avoit un grand défaut : que l'avarice étoit son foible, & qu'il n'étoit pas libéral, principalement envers ses hôtes, ausquels il dévroit donner en particulier des marques de sa générosité jusqu'à la profusion:comme s'il eut voulu dire,que si quelque jour il pouvoit lui succéder, il se comporteroit bien d'une autre façon, pour captiver l'amitié & la bienveillance de semblables personnes.

Cette façon de parler avoit, selon moi, beaucoup de raport à celle d'Absalom, lorsqu'il vouloit usurper la qualité de Roi, & monter sur le Trône de son pere. Discours néamoins fort dangereux pour ce jeune Prince; parce qu'il a un pere qui fit mourir son autre fils aîné par de semblables jalousies, & qui n'étoient peut-être pas mieux fondées.

Le jeudi, premier jour de Novembre, après une lieuë de chemin, nous arrivâmes en un endroit, où, parce que le pont qui y étoit autrefois, est à present ruiné, faloit guëier la riviére, que j'avois vûë les jours précédens, & dont je vous ai déja fait mention. C'est la même que nous passâ-

mes en allant en *Ardebil*, sur le pont qui est au fond de cette valée si fâcheuse de *Perdelisc*, & qui s'apelle *Chizil Uzen*; c'est-à-dire, qui marque rouge, parce qu'elle moüille des sables rouges; ainsi ses eaux sont quelquefois rougeâtres. Ce fleuve, que plusieurs petits ruisseaux qu'il reçoit, enflent extraordinairement, se décharge dans la Mer Caspienne. Je ne puis pas vous dire à present comment les anciens le nomment; mais les livres, qui ne vous manquent point, vous en informeront parfaitement.

Passage très difficile, où le sieur della Vallé s'engagea avec Madame Maani.

Je trouvai cette riviére si enflée & si grosse, à l'endroit par où nous la devions guéïer, qu'encor qu'il n'y eût pas de danger, & que tout l'*Ordu* y passât, je ne voulus pas néamoins la passer à gué, de peur de me moüiller. Outre que je ne me plais nullement à traverser des riviéres de la sorte, lorsqu'on les peut passer sur des ponts; je ne voulus pas non plus que Madame *Maani* la passât dans sa litiére. Mais l'aïant montée sur un cheval, de même que Mademoiselle *Laali* sa jeune sœur, qui étoit avec nous, & abandonnant les chameaux avec nos domestiques, qui devoient guéïer le fleuve en cét endroit, nous allâmes de compagnie à quelque distance de-là; savoir, ma femme, ma belle-sœur, leur frére, & moi; avec deux ou trois hommes à cheval; tournant par derriére, par un autre chemin plus court, au-dessus du bord de la riviére, parmi les rochers des montagnes, où nous trouvâmes un pont à demi ruiné, qui est au-dessous du village, où nous avions passé la nuit précédente.

En

En éfet, les sommes ne pouvoient pas y passer en aucune façon; mais bien les hommes de pié. Les chevaux mêmes, quoiqu'ils fussent déchargez, ne pouvoient pas franchir ce passage, qu'avec bien de la peine, & sans leur faire faire souvent quelques sauts périlleux.

Nous donnâmes ordre à nos gens, après qu'ils auroient traversé cette riviére, de nous atendre dans un village qui n'en est pas éloigné, où nous avions aussi résolu de nous rendre pour y passer la nuit. Mais il nous étoit impossible d'y arriver que fort tard; à cause des détours par ces montagnes, dont nous ne pûmes nous dispenser, & que de cette façon nous alongions le chemin de plusieurs milles. Ce retardement néanmoins ne nous fut pas desavantageux; parce que, comme nous nous rencontrâmes alors parmi les premiéres troupes de l'armée, qui devoit emploïer deux jours, tout au moins, à passer par cét endroit, où la riviére étoit guéable; nous nous fussions rencontrez le lendemain seulement au-delà du fleuve, pour continuer, de compagnie, le voïage avec les autres.

Il donne ordre à ses gens de l'atendre en un certain endroit.

Pendant que nous courions ces païs perdus, en cherchant le pont, nous trouvâmes, sur le chemin, parmi les rochers de ces montagnes, un château ruiné, avec les sépultures de certains parents de *Sciach Sofi*, qui sont révérez dans le païs, & en réputation imaginaire de sainteté, desquels je ne me mis pas fort en peine, non pas même de m'informer comment ils s'apelloient. Aïant passé le pont à pié, du mieux qu'il nous fut possible; mais au moins sans

nous moüiller, & sans danger de nous perdre, un païsan, qui nous servoit de guide, ne nous conduisit pas par le chemin le plus long & le moins montueux, par où vont les bêtes; mais croïant nous obliger beaucoup, & nous rendre un bon service, il nous mena par celui des gens de pié, qui est le plus court à la vérité; mais extrémement dificile, & tellement escarpé, vers la cime des montagnes, que je croi que le diable même ne voudroit pas s'y rendre pour une ame, comme on dit en Italie, en commun proverbe. Mais comme nous nous y étions déja engagez, pour ne pas retourner sur nos pas, nous surmontâmes généreusement toutes les dificultez qui s'y rencontrérent; mais la plus grande partie à pié, parce qu'il étoit impossible d'y aller autrement; desorte que nous menions nos chevaux par la bride avec beaucoup de peine.

Nous joignîmes enfin sur le soir le village que nous nous étions proposé, & qui s'apelle *Kielle*; c'est-à-dire, tête, & qui est à demi lieuë, ou environ, au-delà du fleuve, où on le passe à gué, un peu à côté du grand chemin. Nous trouvâmes nos gens, qui y avoient tendu nos pavillons, sous lesquels nous passâmes la nuit: le chemin que nous fîmes ce jour-là, qui n'étoit que d'une demi lieuë depuis le fleuve, où on le pouvoit guéïer, se trouva de plus de quatre grandes lieuës, que nous parcourûmes par des montagnes & des précipices, comme de pauvres misérables, tantôt à pié, & tantôt à cheval, avec tant d'incommoditez, qu'aussi-tôt que je fus arrivé à ma tente,

com-

comme je me trouvois extrémement fatigué & fort échaufé, je me couchai dans mon lit, que l'on m'avoit déja préparé avec des draps, où après avoir dormi l'espace d'une bonne heure, m'étant éveillé, avant que de manger quoique ce soit, je bûs au lit, dans l'état où j'étois, une grande tasssée d'eau fraîche. J'eus lieu de m'en repentir; parce que je croi que cette potion, jointe aux fatigues que j'avois essuïées le long du jour, avec quelqu'autre petit excès du soir, me causa une fâcheuse maladie, dont j'ai presque été acablé depuis, comme je vous dirai plus bas : mais à present, Dieu merci, je ne suis aucunement incommodé, & me porte parfaitement bien.

Le sieur della Vallé en est incommodé, & devient malade.

Le vendredi, second jour de Décembre, nous fîmes quatre lieuës, & allâmes loger le soir au-dessous d'un petit village, qui n'est que de quatre ou cinq feux tout au plus, qui se nomme *Cara Tichian Corci Basci*; c'est-à-dire, épine noire: *Corci Basci*; parce qu'il se peut faire que quelque *Corci Basci* lui ait donné ce nom là. Avant que de joindre le village, nous laissâmes à main gauche, le fleuve *Sciahrud*, qui se joint un peu plus bas, à *Chizil Uzen*, qui s'embouche conjointement dans la Mer *Caspienne*, par les riviéres de la Province de *Ghilan*, de laquelle nous côtoïions toûjours de près les montagnes à main droite, qui sont peut-être des rameaux du *Mont Taurus*.

Le Mont Taurus se répand jusques dans la Province de Ghilan.

Le samedi, nous fîmes six lieuës, toûjours par une petite valée fort étroite & ennuïeuse, tant à cause de ses défilez étroits

&

& obliques, par lesquels on avoit beaucoup de peine à faire passer la litiére, quoique vide, que parce qu'il faut guéïer une infinité de fois, un petit fleuve qui coule au fonds de cette valée, & qui est souvent très-importune, à cause de son lit, & du chemin qu'il se fait, par le milieu des pierres & des rochers rompus & détachez. Nous ne fîmes alte ce jour-là que fort tard, & pensâmes sérieusement à la retraite; non pas dans un lieu habité, mais sous nos tentes, où nous passâmes la nuit, auprès de certaines cabanes de pasteurs, chez qui nous trouvâmes dequoi manger, pour nous & pour nos montures.

Le Dimanche, étant sortis heureusement des défilez de la valée, dans un païs élevé & uni, après trois lieuës de chemin, nous campâmes au-dessous d'un village, qu'ils nomment *Ramuscian*, & qui n'est qu'à trois petites lieuës de *Cazuin*. Ce fut en cét endroit que je commençai à me trouver incommodé: je veux dire que dès le soir je sentis une lassitude avec une débilité extraordinaire; & par un surcroît de malheurs, il plût si fort toute la nuit, que la pluïe perça le pavillon, & inonda nôtre quartier, traversant, & lits, matelats, & tout ce qui y étoit; & de cette façon vous devez croire, que cette humidité ne me devoit pas faire beaucoup de bien.

Le lundi, à moitié chemin, ou environ, je me trouvai si las & si fatigué sur mon cheval, & le corps tellement brisé, qu'après avoir un peu mangé, je fus contraint de faire alte quelque-tems, & me couchai à quelque distance du grand chemin, où je dor-

dormis un peu. Je me reposai de cette façon là plus d'une heure : mais au lieu de me délasser, & de me rétablir ; je croi plûtôt que mon mal s'augmenta davantage ; parce que je dormis simplement sur la terre, & exposé au soleil, faute d'un meilleur abri, ou l'impression de ses raïons produisit de fort mauvais éfets sur moi : desorte que le repos que j'y pris, ne servit qu'à contribuer davantage à ma douleur de tête, & à augmenter mon indisposition.

Nous arrivâmes de bonne heure dans *Cazuin*, où, dedans & dehors, nous trouvâmes toutes les ruës si sales & si bouëuses, & tellement inondées, à cause de la pluïe qui étoit tombée la nuit précédente, que les chevaux en avoient jusqu'aux sangles. Nonobstant tout cela, l'armée s'étoit campée hors de la ville, au milieu de ces bourbiers, avec la plus grande incommodité qu'il se puisse dire. Le Roi, qui étoit arrivé trois jours devant nous, n'aïant pas voulu obliger les habitans de la ville de sortir de leurs maisons, dans un tems si rude & si facheux, pour y loger les Oficiers de l'armée, & les principaux de sa Cour. De maniére que tel qui n'y avoit point d'amis, ou quelqu'un qui le reçût volontiers en sa maison, se voïoit réduit à demeurer dans la campagne, exposé aux injures du Ciel. Nous trouvâmes une maison, non pas celle que nous ocupions autrefois, parce que d'autres s'en étoient mis en possession ; mais une autre, auprès de la grande place, dont quelques-uns de nos amis nous donnérent avis. Néamoins nous étions fort incommodez des grandes pluïes, ausquel-

Il trouve logement dans Cazuin.

les

les la ville de *Cazuin* est fort sujéte ; parce qu'elles y sont si ordinaires & si abondantes, que la mauvaise structure des maisons n'étoit pas sufisante pour s'en garantir.

Le Roi avoit fait fermer la grande place, de bariéres de bois tout à l'entour, afin que personne n'allant s'y promener, elle se séchât, qu'elle fût en état d'y recevoir les Ambassadeurs, & d'y representer d'autres spectacles. Desorte qu'il n'y avoit de libre, pour les passans, que des routes qu'on avoit laissé tout à l'entour hors des bariéres. Le jour d'après que nous fûmes arrivez, le Roi, pour décharger la ville de tant de peuple, & afranchir les soldats d'une si grande incommodité, fit publier, que quiconque voudroit s'en retourner chez soi, le pouvoit absolument, & qu'il en donnoit la permission à tous ceux qui y avoient intérêt. Le lendemain, qui fut le mécredi sixiéme de Novembre, il fit publier derechef ; mais précisément, & avec plus de rigueur que tous les soldats ; c'est-à-dire, tout le peuple de l'armée, non pas ceux de la Cour, eussent à partir dans trois jours, sur peine de la vie, à ceux que l'on y rencontroit après ce tems limité.

Le neuviéme de Novembre, un certain Chrétien Arménien me vint rendre visite dans *Cazuin*, quoique je ne l'eusse jamais vû : il s'apelle *Jacub*, & en son surnom, espion ; parce que le Roi de Perse s'en sert ordinairement pour l'envoïer de côté & d'autre, en des païs éloignez hors de son Roïaume, lorsque ses afaires l'y obligent ; & comme tel, il a ses gages, & est couché
sur

fur l'Etat. Il me dit, entr'autres choses, qu'il revenoit tout nouvellement de la Chrétienté, par la route de *Venise & de Constantinople*, ou d'*Alep*; en un mot qu'il avoit passé par la Turquie, & qu'il avoit aporté au Roi de Perse des lettres du Roi de Pologne, vers lequel il l'avoit envoïé d'autres fois; & même à l'Archiduc Ferdinand, & à d'autres Princes. Que le Roi de Pologne étoit à la Diette, à laquelle assistoient le Général des Cosaques, un Ambassadeur de France, & des Peres du Pape, desquels il ne me put rien dire de plus précis, sinon qu'ils étoient vétus de noir, qu'ils avoient tous écrit à ce Roi; & que les Peres noirs du Pape avoient aussi écrit au P. Jean Thadée, Vicaire des Carmes-Déchaussez de la Perse. Mais que le Roi les avoit toutes prises avec les autres: & parce qu'elles étoient écrites en nôtre langue, il ne les avoit ni lûës, ni ouvertes; mais qu'il les avoit confiées, cachetées comme elles étoient, à *Agamir* Secrétaire d'Etat: après s'être informé de lui, selon sa coûtume, de ce qu'il desiroit savoir, sans voir d'autres lettres.

Le sieur della Vallé reçoit des nouvelles des Européens.

De l'Allemagne, il m'assûra que l'Archiduc Ferdinand faisoit la guerre aux Turcs avec beaucoup de succès, par le moïen des *Allemands*, & des *Polaques*, & que même plusieurs troupes de la France s'étoient jointes à lui. Que le Prince de *Bogdanie* s'étoit jetté du côté des Chrétiens; mais que celui de *Valachie*, conservant toûjours sa fidélité envers les Turcs, après avoir perdu son Etat, s'étoit retiré dans *Constantinople*. Que les Chrétiens avoient avancé jusqu'à une ville qui se nomme *Bodum*; qu'ils

la

la tenoient assiégée étroitement, & que les Turcs, qui y étoient en garnison, expédioient incessamment des couriers à Constinople, pour avoir du secours; mais que l'on croïoit qu'ils y arriveroient trop tard, & que les Chrétiens y entreroient, & s'en rendroient les maîtres auparavant. Que dans Constantinople, *Sultan Mustapha* n'avoit pas été assassiné; mais déposé, & remis en prison, sous prétexte qu'il avoit perdu l'esprit, par l'intrigue de quelques Ministres d'Etat, & principalement de *Chizlar Aga;* parce que je sai, de bonne part, qu'il étoit fort dans les intérêts de la *Sultane Chiosemé*, derniére femme de défunt *Sultan Amed.* Que *Sultan Othoman*, fils aîné d'*Amed*, & d'une autre femme, avoit succédé à *Mustapha*; mais qu'exerçant de certains chevaux dans un jardin, comme je vous en ai entretenu ci-dessus, un cheval l'avoit jetté par terre, & qu'il s'étoit rompu un bras, dont on disoit qu'il qu'il étoit mort. Je dis que le bruit en couroit, parce qu'on ne sait jamais la vérité de ce qui se passe dans le Sérail; desorte qu'il s'en faut tenir à ce que l'on en dit, & aux nouvelles que l'on communique dedans ces lieux secrets. Qu'après l'accident d'Othoman; que personne ne sait si on ne lui avoit pas procuré adroitement, la nouvelle s'étoit répanduë du même endroit, que *Sultan Mahmud*, fils puîné d'*Ahmed*, mais l'aîné de la *Sultane Chiosmé*, régnoit sur les Turcs; & que sa mere étant sortie d'une noble prison, où on l'avoit contrainte d'aller quelque-tems auparavant, reprenoit le gouvernement de l'Empire.

Je fus très-aise d'aprendre toutes ces nouvelles : & sur tout celles de *Constantinople* me semblérent fort conformes aux ruses, & aux stratagêmes que j'avois prévûs depuis long-tems. Mais si ces nouvelles sont véritables, ou non ; vous autres Messieurs d'Italie, qui en êtes moins éloignez que moi, le pourrez savoir plus facilement que nous. Le lendemain dixiéme de novembre, le Roi fit éclairer la grande place sur le soir, dans laquelle il se promena à cheval une grande partie de la nuit, avec d'autres grands de sa Cour. Les marchands, & les autres bourgeois de la ville, sont obligez de faire ces feux, lorsque le Roi les commande en signe de réjoüissance, & la ville même donne ordinairement une somme d'argent fort considérable à celui qui en porte l'ordre de la part du Roi. Ils placérent sur les murailles, les toits, & les balcons qui environnent la place, de certaines petites lampes de terre, qu'ils remplissent de graisse, & qu'ils allument de la sorte, sans autre précaution contre le vent, ni de papier peint tout à l'entour, ni d'autre chose semblable, comme on en use à Rome : elles y sont mêmes apliquées sans ordre, & sans cette diversité de figures & de compartimens que nous leur donnons. En un mot, tout cela est dans la confusion, & sans dessein, comme toutes les autres choses qu'ils entreprennent. Mais néamoins il n'est rien de plus beau à voir, parce que les places sont grandes, & les lumiéres infinies ; puisque les murailles, qui les environnent, en sont chargées depuis le haut jusqu'en bas ; de maniére que cette gran-

Le Roi de Perse commande des feux de joïe dans Casuin.

grande place est éclairée tout le long de la nuit, de même que si le soleil y paroissoit en son Midi.

Je me rendis à ce divertissement, seulement lorsque le Roi entra dans la lice, où je le laissai, pour m'en retourner en mon logis, parce que mon indisposition, & particuliérement une grande fluxion, dont j'étois déja ataqué, & qui me tomboit sur la poitrine, joint à quelque émotion & à quelque aparence de fiévre, ne me permétoit pas de demeurer plus long-tems au serain.

Le Dimanche au soir du onziéme de Novembre, toutes ces lampes étant derechef allumées, le Roi fit environner toute la place de grandes piéces de bois, & voulut que tout le monde entrât à pié, comme en éfet un chacun s'y rendit de la sorte; & lui même y demeura presque toute la nuit à se divertir, & à boire à la lumiére de toutes ces lampes. Le même soir, l'Ambassadeur de l'Inde, que l'on atendoit, & que l'on desiroit depuis si long-tems, fit son entrée dans *Cazuin*. Parce que, comme je vous ai déja dit, il s'étoit rendu l'autre fois à contre-tems en cette ville, le Roi lui donna ordre de se retirer dans une ville voisine, qui se nomme *Com*, & qui portoit anciennement, selon l'Epitôme Géographique, le nom Latin de *Choana* de *Médie*, où il passa tout l'été. Il y avoit donc demeuré plusieurs mois en l'atendant; & alors, par un ordre exprès du Roi, il se rendit dans *Cazuin*. Le soir qu'il fit son entrée, il ne parut point à tous ces feux, & ne fut pas saluer le Roi, comme plusieurs se persuadoient qu'il n'y manqueroit pas. Mais il

Ind. nom. vulg. urb. ita c.

alla

alla droit au jardin *Gennet Baghi*, duquel je vous ai entretenu autrefois, où le Roi lui avoit fait préparer un logement. Le soir d'après, le Roi le reçût, à la faveur de toutes ces lumiéres, que l'on renouvella à sa considération, & lui donna audience pour la premiere fois, demeurant à boire avec lui toute la nuit, sur le balcon d'une maison des plus considérables de la place; savoir, dans celle qu'ils apellent d'*Ali Bascia*. Parce que comme il avoit autrefois été *Bacha* de *Tauris* de la part du Turc, & qu'il s'étoit mis sous la protection du Persan, lorsque cette ville se rendit, ce Roi Abbas la lui avoit donnée, ou comme un present qu'il lui en faisoit, ou pour s'y divertir quelquefois.

Tous les autres grands de la Cour, comme Chans, Sultans, hôtes, & d'autres semblables, ne pouvant pas tous avoir place sur ce petit balcon, non plus que dans la sale de la maison, que les Indiens ocupoient entiérement, & ausquels, comme à de nouveaux étrangers, qui étoient le sujet de la fête, on faisoit mille caresses, paroissoient sur les avenuës autour du *Neidan*; les uns mangeans & bûvans, les autres se reposans sur la terre, sans toute la commodité qui seroit à souhaiter; & ainsi chacun selon son humeur. Pour moi, qui ne me mis pas fort en peine de cette incommodité & qui n'y fit pas même de réfléxion, j'abandonnai incontinent cette fête, & m'allai prémiérement baigner avec toute ma famille, & de là me coucher entre deux draps pour tâcher d'y dormir la nuit.

Le mardi treiziéme de Novembre, l'Ambassa-

bassadeur, ou pour mieux dire les Ambassadeurs de Moscovie arrivérent à *Cazuin*, lesquels n'eurent point d'audience du Roi dans *Ardebil*, comme je vous l'ai déja dit. Ils ne le virent pas même, & ne le saluérent pas, à cause que le plus considérable des deux étoit indisposé. La nuit suivante, on renouvella encor tous ces feux: mais les Moscovites n'y parurent pas. Le mécrédi, sur le soir, le Roi reçût la premiere fois les Ambassadeurs Moscovites, avec leur present, dans l'obscurité, au milieu de la place. En même-tems il reçût aussi, & se fit aporter le present de l'Ambassadeur de l'Inde, duquel on n'avoit point fait de mention, lorsque cét Ambassadeur fut admis la premiere fois à l'audience; tant à cause qu'il n'étoit pas encor arrivé dans *Cazuin*, que parce que le Roi desiroit fort qu'on en fit parade quelqu'autre jour, en presence des Moscovites. Et afin que vous en soïez parfaitement informé, je vous en ferai une description le plus succintement qu'il me sera possible.

Les Ambassadeurs de Moscovie arrivent à Cazuin.

Au jour marqué, immédiatement après dîné, on porta le present de l'Ambassadeur Indien dans la place, qui étoit fermée de piéces de bois tout à l'entour, & dans laquelle personne ne pouvoit espérer d'entrer à cheval, non pas même à pié, à moins qu'elle ne fût de considération. Ce fut là qu'ils le disposérent par ordre à un côté de la place. Les Ambassadeurs Moscovites acompagnérent leur present, escortez de tous leurs domestiques, jusqu'au nombre de cent cinquante. Les Ambassadeurs étoient deux; parce que les Moscovites en

usent

usent toûjours de la sorte. L'un s'apelle le grand, d'un certain ordre de noblesse, qu'ils considérent davantage parmi eux, & ausquels ils donnent le nom de *Kinas*. Sur quelques assûrances que des personnes les mieux informées de ce païs m'en ont données, on peut comparer les *Kinas* à des Gentilshommes les plus qualifiez, ou à des personnes de maisons anciennes & illustres, quoiqu'ils ne possédent rien, & qu'ils n'aïent aucun domaine, comme les fréres, & les cadets des Gentilshommes de Naples ou d'Espagne.

L'autre Ambassadeur, qu'ils nomment le petit, est aussi Gentilhomme; mais d'un ordre inférieur; comme dans Naples, les simples cavaliers. Outre les Ambassadeurs, il y avoit encor un Secrétaire, non pas des Ambassadeurs, mais de la part de leur Roi; comme dans *Rome*, celui de l'Ambassadeur d'*Espagne*, ou de la République de *Venise*. Desorte que ce Secrétaire, comme personne aussi de condition, & de grande autorité, étoit vétu de la même façon, & aloit presque de pair avec les Ambassadeurs. Mais pendant qu'il m'en souvient, le premier Ambassadeur, qu'ils nomment le grand, s'apelloit *Kinas Juan Vorotin Ki*; & l'autre, *Juan Juanouch*; s'il est vrai que ceux qui m'ont donné leurs noms par écrit, n'aïent pas manqué à l'ortographe; pour ce qui est du Secrétaire, je n'en sai pas le nom, quelque diligence que j'y aïe aportée.

Le nom des Ambassadeurs de Moscovie.

L'habit de ses Moscovites me semble grossier, & de fort mauvaise grace. Il est

long

long jusqu'aux piés, & également large par tout, faisant plusieurs plis sans ordre, & dans la confusion. Ils portent aussi une ceinture, qui rend encor cette veste plus ridicule; avec un grand chaperon, qui pend par derriére jusqu'à la moitié du dos, & beaucoup plus ample que celui que portent aujourd'hui les Conservateurs de Rome. Ils ont les cheveux longs comme nous : & portent un bonnet pointu, fouré de peaux. Les Ambassadeurs, & le Sécrétaire, privativement à tous les autres, portoient ces bonnets fort hauts, & fourez de martres zibelines. La fourrure, qui paroissoit par-dessus, étoit si haute, que la pointe extérieure du bonnet ne se voïoit point. Enfin il n'y avoit de visible que le rempli de la fourrure tout à l'entour, qui étoit rond comme le bonnet, & qui surpassoit d'un demi pié toute la tête; desorte que je n'ai jamais rien vû de plus étrange ni de plus extraordinaire. Les Ambassadeurs, & le Secrétaire, étoient vétus de même façon, d'une étofe de soïe rouge, avec quantité de perles sur leurs bonnets, selon leur coûtume. Les autres étoient presque tous vétus de drap violet; les moindres Oficiers de blanc; & très-peu d'autres, d'autres couleurs. Ils sont tous d'un teint fort blanc, & rouge de visage; parce qu'ils boivent beaucoup, avec les cheveux blonds, de même que la barbe, qu'ils portent fort longue. Ils ne vivent pas proprement; &, selon la description que quelques-uns m'en ont faite, ils ne font point scrupule, lorsqu'ils ont les mains grasses, de les essuïer sur les côtez de leur veste, encor qu'elle soit de brocard. Ils

sont

sont naturellement fiers & barbares, infidèles, trompeurs; & sur-tout, ennemis irréconciliables, plus que quelqu'autre nation que ce soit, de la communion de l'Eglise Romaine. De maniére qu'étant persuadé de toutes ces véritez, par les propres paroles de ces mêmes Ambassadeurs, dont on m'avoit entretenu, je n'ai jamais voulu leur rendre visite, ni avoir de communication avec eux, comme j'avois fait avec tout autre Ambassadeur Chrétien, quoiqu'hérétique, qui eût été d'une nation plus civile, & plus bienfaisante. Si vous n'étiez d'ailleurs informez des mœurs de ces peuples, je vous en raconterois beaucoup d'autres petites circonstances; mais celles que je vous ai marquées doivent sufire en cette ocasion.

Ils portent les cheveux longs, de même que la barbe.

Les Moscovites donc étans arrivez aux bariéres de la place, décendirent tous de cheval, à l'exception du grand Ambassadeur, qu'ils introduisirent à cheval, quatre pas seulement au-dedans des bariéres, où il mit pié à terre comme les autres, & se rendit à pié sur l'un des côtez du *Meidan*, vers le milieu auprès de son present, où le Mehimandar lui fit prendre place, & le fit demeurer jusqu'à ce que le Roi y parut. Peu de tems après, le Roi vint avec l'Ambassadeur Indien, qui aloit à ses côtez; & derriére le Roi, un grand nombre de Seigneurs, des plus considérables de la Cour, tous vétus de soïe & de brocard, avec des pierreries sur les turbans, selon leur coûtume, en de semblables cérémonies. Mais le Roi étoit tout simplement vétu de toile, à son ordinaire. Ce Prince entra seul à che-

val dans la place, avec l'Ambassadeur de l'Inde. On les conduisit de la sorte à cheval, jusqu'au milieu de la place, où le Roi se promené ordinairement, vis-à-vis la porte de la maison d'*Ali Bacha*; & là ils mirent pié à terre. Les autres entrérent tous à pié, & se rangérent dans la place, chacun selon sa commodité. Pour moi, à cause de mon indisposition, je fus toûjours à cheval hors des barriéres, pour voir seulement passer les presents, & m'en retourner aussi-tôt aprés en mon logis, comme je fis, pour me mettre au lit.

Le Roi reçoit les Ambassadeurs Moscovites dans le Meidan de Cazuin.

Le Roi étant arrivé, & décendu de cheval, le Meimandar se rendit aussi-tôt de l'autre côté de la place, où étoient les Ambassadeurs Moscovites, & les conduisit devant Sa Majesté, à laquelle le premier Ambassadeur presenta la lettre de créance de la part de son Prince. Dès que le Roi l'eut reçuë, & qu'il eut acueilli les Ambassadeurs, avec ses civilitez ordinaires, à ce que je croi; parce que je n'en ai été témoin que de loin; il entra avec eux trois; savoir, avec les deux Ambassadeurs, le Secrétaire, & l'Ambassadeur Indien, dans la maison d'*Ali Bacha*. Il s'assit avec eux, dans le balcon de la même maison qui avance en dehors, d'où on découvre toute la place, dans lequel il passa le reste du jour, & presque toute la nuit suivante, à boire de compagnie, pendant que tous les autres se promenoient dans la place. Immédiatement aprés que le Roi fut sorti du balcon, la marche des presents commença. On les fit passer d'abord devant le Roi; & aprés leur avoir fait faire le tour de la place, ils dis-

disparurent. Le present de l'Indien précéda celui des Moscovites. Il consistoit en vingt-neuf chameaux chargez de sacs, qui étoient je croi remplis d'étofes, ou de toiles fines, qui se travaillent dans l'Inde. On vit aussi un grand pavillon, & parfaitement beau, qui étoit divisé en plusieurs parties, que plusieurs personnes portoient séparément, avec ses bois tous dorez; je ne sai combien d'épées, & d'autres armes, enrichies de pierres précieuses. Plus de deux cens plats, comme des bassins, remplis de turbans, de ceux dont on a acoûtumé de se servir dans la Perse. Parce que c'est dans l'Inde qu'ils se font ordinairement; & dans chaque bassin il y en avoit cinq ou six. Mais il ne faut pas que vous vous persuadiez que ces bassins, dont je vous parle, fussent faits d'aucun métail. C'étoient de certaines choses larges, & de forme ronde, de même que nos bassins, faites de bois peint, & enluminé, dont on se sert dans la Perse, pour envoïer des presens à toutes sortes de personnes, de quelque condition qu'elles soient. Une dent d'animal, qui étoit fort grande, que deux hommes portoient, & qui étoit sans doute, ou d'éléphant, ou de poisson, dont on fait grand état en ce païs-ci, pour en faire des manches de coûteaux, & d'autres armes. Il y avoit encor plusieurs autres bagatelles, que je ne vis pas si bien. Mais cinq carosses Indiens, qui faisoient partie du present, terminoient cette marche. Ils n'avoient chacun que deux rouës, au milieu desquelles le corps du carosse qui est de forme quarée, est situé en l'air; mais

Description du present de l'Ambassadeur.

fort petit, sans siéges, avec le platfonds tout égal, pour s'y asseoir comme sur la terre. Néamoins ceux qui y sont assis, se peuvent apuïer sur de certains coussins, qui sont fort gros & tout ronds, que l'on met pour cét éfet au-devant & au derriére de ces petits carosses, lorsqu'on en a besoin. Selon nous, à peine deux personnes y pourroient tenir sans être incommodées. Mais de la façon qu'ils en usent, quatre y trouvent place très-commodément.

Tous ces carosses étoient couverts de soïe & d'or; & à chaque timon, qui est fait de la même façon qu'un joug, on avoit atelé deux bœufs blancs, fort propres, & fort pôlis, enharnachez d'étofe de même couleur, qui tirent un carosse. Mais ces bœufs sont diférents des nôtres, en ce que ceux-ci ont un os élevé, ou une petite bosse sur les épaules, vers le col, à peu près de même que les chameaux. De plus, ils courent & galopent comme nos chevaux. Les carosses, dont on se sert ordinairement dans l'*Inde*, au païs uni & pleinier de *Sciah Selim*, sont si legers, & si commodes, que quand il se rencontre quelque mauvais passage, on dételle les bœufs, on démonte le corps du carosse de dessus ses rouës, & deux hommes le portent facilement en deux piéces sur leurs épaules, jusques sur la cime d'une montagne, s'il est nécessaire: & après avoir traversé ce mauvais passage, les choses se rétablissent comme auparavant, & on continuë le voïage, toûjours en courant.

Il faut remarquer que quoique les rouës de ces carosses soient égales, elles ne sont pas

pas néamoins montées toutes deux sur un seul essieu, comme les nôtres; mais chaque roue a le sien particulier, qui est ataché à deux petites piéces de bois qui pendent d'enhaut, & des autres morceaux de bois, qui soûtiennent le platfonds des carosses sur les roues. Toutefois le bois du carosse n'est pas embarassant: outre que toutes les piéces en sont très-déliées, & très-legéres, avec des séparations entr'elles, où la nécessité l'exige, qui sont plûtôt faites de brins de cannes d'Inde, comme les clôtures de roseaux, que de bois.

Les carosses furent suivis d'une quantité d'animaux étranges & extraordinaires; savoir de deux, qu'on apelle *Chieughieuden*. Mais je croi que ce sont deux rinocerots; parce qu'ils me disoient qu'ils se batent quelquefois avec l'éléphant. On voïoit sur le bout de leur nez, la marque où la corne leur devoit pousser, parce que comme ils étoient tous jeunes, ils n'en avoient pas encor. A cét âge là néamoins, ils étoient aussi grands & aussi gros qu'un de nos bœufs; mais ils sont fort bas de jambes, particuliérement de celles de devant, qui sont plus courtes que les autres. Ils ont la tête comme celle d'un bœuf; mais plus longue & plus grosse, & sont de couleur cendrée.

On fait present au Roi de Perse de quelques rinocerots.

Il y avoit un autre animal, comme un bufle, & qu'ils nomment de la sorte, avec des cornes fort longues & fort extraordinaires. Mais je croi assurément que c'étoit un animal de quelqu'autre espéce diférente & curieuse, dont les ignorans de ces quartiers ne savent pas le nom. On y voïoit

des daims, & des cerfs extraordinaires, de plusieurs sortes : des ânes sauvages, de couleur blonde ; une chévre sauvage, qui avoit trois jambes, dont deux étoient sur le devant à leur place ordinaire ; une seule, sur le derriére, au-dessous du fondement, qui étoit unie aux deux cuisses. Pour conclusion de cette belle marche, huit ou dix éléphans suivoient, beaucoup plus hauts, & plus beaux que celui que j'ai vû dans *Hispahan*, & dont je croi vous avoir entretenu ; mais du reste fort semblable ; c'est-à-dire, de la même couleur & de la même forme.

Deux ou 3. des plus beaux de ces éléphans avoient une tour sur le dos, avec des hommes au-dedans. Cette tour néamoins n'est pas véritablement une tour, comme nous la dépeignons ; mais plûtôt un bois de nos grands lits à pentes, qui est couvert de drap de soïe & d'or. Cette machine ocupe de sa longueur, la largeur de cét animal, depuis un côté jusqu'à l'autre ; & elle est si spacieuse, qu'un homme couché s'y peut étendre très-facilement. Mais la largeur, depuis les épaules jusqu'à la croupe, est bien moindre. Elle est telle néamoins, que deux personnes, un peu pressées, y pourroient dormir.

Les personnes de condition, qui peuvent avoir des éléphans, se servent de ces sortes de tours, pour voïagér plus commodément, & même pour faire la guerre ; parce qu'ils y font entrer des fuziliers ou des Archers ; & il n'est point de ces machines, qui ne puisse contenir sept ou huit personnes assises sur leurs jambes, selon la coûtume

tume des Levantins. Celui qui conduit l'éléphant, se met à cheval sur le col. Il ne le conduit pas avec une bride, ou un frein, & ne le pique pas avec aucune sorte de pieux; mais avec une grosse verge de fer, fort pointuë par le bout, dont il se sert au lieu d'éperons, qui est crochuë d'un côté, & dont le crochet est extrémement fort & pointu, qui sert aussi de bride, en le piquant aux oreilles, au museau, & où ils savent qu'il est plus sensible. Ce fer, qui tuéroit tout autre animal, fait à peine impression sur la peau de l'éléphant; & souvent même, lorsqu'il est en furie, il ne sufit pas pour le retenir en son devoir.

Le present de l'Indien étant passé, celui du Moscovite suivit immédiatement. Quatre paquets de peaux de zibelines parûrent d'abord, qui devoient être assurément quatre pellices entiéres. Une quantité de dents; je ne sai si elles étoient d'animaux ou de poissons; mais fort médiocres, dont ils se servent pour faire des manches de couteaux, & d'autres choses semblables. Je ne sai combien de fanaux, ou de grosses lanternes, garnies de talc, au lieu de verre. Une quantité de petites caves, remplies de bouteilles d'eau-de-vie de Moscovie, qui est en grande réputation dans la Perse, & que les Persans estiment beaucoup: mais celle-là particuliérement étoit excellentissime. Et tout cela fut suivi de je ne sai combien de chameaux, chargez de barils pleins d'eau-de-vie, qui devoit être moins bonne, selon qu'on la transportoit dans les barils, avec lesquels la marche des presents se termina un peu

Presens des Moscovites au Roi de Perse.

tard sous l'obscurité, dans la place, qui fut éclairée immédiatement après de tous ces feux, & de toutes ces lumières ordinaires.

Le samedi dix-septiéme de Novembre, le Roi aïant déja licentié auparavant toute l'armée, sans s'être réservé que très-peu de gens, qui l'acompagnent toûjours, il partit de *Cazuin*, & s'en alla du côté de *Ferhabab*, pour y passer l'hiver, selon sa coûtume. Il mena avec lui l'Ambassadeur de l'*Inde*; non pas avec tous ces gens, dont le nombre étoit de mille, ou quinze cens; mais seulement avec très-peu de ses Oficiers, les plus nécessaires. Les Moscovites, qui n'eurent pas leur audience de congé, passérent l'hiver dans *Cazuin*, par ordre du Roi, avec lesquels le *Mehimandar* demeura pour en avoir soin, & leur faire compagnie. Les grands de la Cour se retirérent; les uns d'un côté, & les autres d'un autre, chacun à sa discrétion, à l'exception de quelques-uns, que le Roi voulut avoir auprès de lui, & qu'il nomma expressément. Pour moi, qui ne me souciois pas d'aller à *Ferhabad*, & qui avois besoin des commoditez d'*Hispahan* pour ma maladie, qui s'étoit augmentée, avec fiévre, & fluxion qui me tomboit sur la poitrine, & qui m'avoit déja réduit en tel état, que je ne pouvois presque plus me soutenir; je pris congé du Roi, pour me rendre en *Hispahan*, comme je fis depuis, afin d'y passer l'hiver.

Le sieur della Vallé prend congé du Roi de Perse pour s'en aller à Hispahan.

Avant que le Roi partit de *Cazuin*, on lui fit present, dès le matin, à la porte de son Palais, de plusieurs têtes de Turcs, que

que l'on avoit aportées des confins de *Baghdad*, nonobstant les traitez de paix. Il y avoit entr'autres, un prisonnier qui étoit encor en vie; mais parce que le Roi méprisa l'un & l'autre, qu'il ne fit aucune réponse, & qu'il n'en ordonna rien; on prostitua toutes ces têtes dans la boüe, qui demeurérent dans la ruë, vis-à-vis la petite porte du Palais, où le Roi les avoit vûës; mais parce qu'ils ne savoient que faire du prisonnier qu'ils avoient amené; pour s'en dégager, ils lui coupérent la tête, qu'ils laissérent sur le lieu même, avec son corps, parmi les autres. Après cela, mon cher *Mario*, voïez, je vous prie, en quoi consiste la vie & la mort d'un pauvre misérable.

Le Roi fit encor une plaisante afaire avant de partir, à l'égard des Moscovites. Il trouva mauvais, à ce que je croi, qu'ils ne l'avoient considéré qu'en qualité d'ivrogne, ou au moins de grand bûveur, par le present dont ils prétendoient l'avoir régalé de cette quantité d'eau-de-vie; parce que naturellement il est peu de gens qui soufrent volontiers qu'on leur reproche leurs véritables défauts. C'est pourquoi, dès le même jour qu'il partit de *Ferhabad*, il renvoïa toute l'eau-de-vie aux Ambassadeurs Moscovites, avec ce compliment, qu'il en avoit pris quelque peu pour sa provision: & que de grand cœur il leur faisoit present du reste; parce qu'il savoit, de bonne part, qu'ils faisoient coûtume de boire incessamment. C'est pourquoi il la leur donnoit, de peur qu'ils n'en manquassent, les taxant d'ivrognerie, de la même

Le Roi de Perse improuve le present que les Moscovites lui firent.

façon, & leur témoignant en même-tems qu'il les vouloit obliger.

Ma maladie cependant m'avoit tellement abatu, & je me trouvois si mal, qu'une ocasion s'étant presentée d'écrire en *Hispahan* au P. Vicaire, je le priai de m'y préparer une sépulture, parce qu'absolument j'étois résolu d'y finir mes jours, si Dieu me faisoit la grace d'y pouvoir aller en vie. En éfet, dès le Dimanche au matin, nonobstant la violence de mon mal, je témoignai que je voulois partir; parce que je disois, que si je devois mourir, il m'étoit indiférent que ce fût plûtôt dans *Cazuin* que sur le chemin : & que si je pouvois me rendre en vie à *Hispahan*, j'y serois incomparablement mieux; puisqu'au moins j'y vivrois parmi des personnes qui me seroient très-afectionnées, & qui font profession de la Religion Catholique. Je verrois mes amis; & ce qui est de plus important, j'y recevrois les Sacremens de l'Eglise, & les remedes spirituels, vû que je ne voulois point entendre parler des corporels, ni ici, ni ailleurs. En éfet, je n'ai jamais voulu me commétre aux Médecins du païs, qui sont, selon moi, très-ignorans, m'étant toûjours contenté du régime de vivre, que je me suis imposé moi-même; de petits soulagemens que je me procurois, & que je pouvois bien plus facilement espérer dans *Hispahan* qu'ailleurs; tant à cause de l'air, que parce qu'il y avoit plusieurs personnes de notre païs, & particuliérement des Religieux, parmi lesquels il s'en trouve toûjours quelqu'un qui s'entendoit un peu à solliciter & à soulager

lager les malades, par les remedes dont nous avons acoûtumé de nous ſervir. Et enfin pour mille autres commoditez, qui me manquoient entiérement dans *Cazuin*.

Il me fut impoſſible néamoins de partir le Dimanche, parce que la nuit précédente un certain coquin de mes *Methar*; c'eſt-à-dire, des Palfreniers, qui étoit Mahométan, & qui s'apeloit *Ali*, ſachant que je devois partir le lendemain dès le matin, pendant que les autres domeſtiques dormoient un peu trop inconſidérément; & voïant qu'il ne pouvoit eſpérer de ſortir par la porte, à cauſe qu'elle étoit fermée, & qu'un de mes gens en avoit la clef: il rompit un mur de la cour, qui n'étoit que de terre, & par conſéquent très-fragile, & très-foible, comme le ſont de certaines grandes murailles, qui ferment les jardins de Rome; & s'enfuit, avec un des meilleurs chevaux que j'euſſe en mon écurie, beaucoup d'autres choſes de l'écurie, & de la cuiſine qu'il emporta. Deſorte que je reſtai un peu plus long-tems dans *Cazuin*, pour le faire chercher de tous côtez, & tâcher de le trouver. Mais tous mes ſoins furent inutiles; parce qu'il eut trop de tems pour ſe ſauver, & que nous nous aperçûmes trop tard de ſa retraite & de ſon infidélité.

Un de ſes valets d'écurie s'en va avec le meilleur de ſes chevaux.

Si le vol m'eût été fait par un homme que je n'aurois pas connu, le Gouverneur de la ville auroit été contraint de me le païer. Mais parce qu'un de mes domeſtiques, dont je devois, ou me défier, ou m'aſſurer, en étoit convaincu, il n'y étoit aucunement obligé. De maniére que voïant que toutes mes pourſuites étoient inutiles, ne

me souvenant pas du nom de celui qui étoit sa caution, & qui m'en avoit répondu. Si alors je m'en fusse souvenu, j'aurois pû recouvrer, tout au moins, la valeur de ce qu'il m'avoit dérobé ; & ne considérant plus cette perte, que comme une chose dont je ne pouvois plus rien espérer, je partis de *Cazuin*, le mardi vingtiéme de Novembre, pour *Hispahan*, par le droit chemin, que je n'avois pas encor parcouru ; & m'engageai à ce voïage, non pas à cheval ; parcequ'il m'étoit impossible ; mais dans ma litiére, sans laquelle je croi que je n'aurois jamais pû me rendre à *Hispahan*, à cause de mon indisposition.

Le premier soir, après avoir fait trois lieuës, ou trois lieuës & demie de chemin, nous campâmes auprès d'un village ruiné, qui est sur la route. On n'y trouve rien à manger, ni personne à qui parler ; mais nous en envoïâmes quérir par nos gens, qui montérent à cheval, & qui en trouvérent en d'autres villages, plus éloignez du grand chemin. Le mécredi au matin, un peu devant le jour, pendant que nous chargions, pour continuer nôtre voïage ; je vis dans l'air, pour la premiére fois ; cette grande Cométe, qui étoit faite en forme de cimeterre ; c'est-à-dire, la plus grande & la plus considérable des deux qui se sont vûës ces mois passez ; sur le sujet desquelles je me persuade qu'on a tenu plusieurs conférences en Italie. Véritablement elles ont été toutes deux fort remarquables ; mais je n'en parle pas, parce que je ne doute aucunement que vous ne les aïez beaucoup mieux observées & considérées que moi. On ne

Une grande Cométe paroît en l'air, en forme de cimeterre.

man-

manqua pas aussi en ce païs, de même que dans l'*Inde*, & par tout, d'en discourir beaucoup & d'en parler diversement. Mais tous conclurent que c'étoit un pronostic de guerre & de grandes révolutions dans le monde; comme selon moi, les nuées toutes rouges, & le Ciel de couleur de sang, que j'aperçûs au lever de l'aurore, le témoignérent aussi. Mais quelques-uns de mes domestiques m'assurérent que l'on avoit vû la Cométe plusieurs jours auparavant, dès le commencement de la lune.

Après une lieüé de chemin, nous rencontrâmes, sur la route le P. Melchior des Anges, avec lequel j'avois fait amitié depuis long-tems, qui est Prieur du Convent des Augustins d'*Hispahan*, & Résident dans la Perse, pour le Roi d'Espagne. Comme il parloit parfaitement bien la Langue Turque, ma femme l'avoit pris pour son Confesseur depuis un an, avant qu'elle eût apris à parler Persan. Ce Pere venoit d'*Hispahan*, pour aller traiter de quelqu'afaires avec le Roi, à cause de quelques nouveautez que ses Gouverneurs des Provinces limitrophes d'*Ormus* avoient faites. Et il aloit, par ordre non-seulement de l'Ambassadeur d'*Espagne*, qui demeuroit comme désorienté dans *Hispahan*, & éloigné de la Cour, mais encor du Vice-Roi de l'Inde, & du Gouverneur d'*Ormus*, qui lui avoient particuliérement recommandé cette afaire; vû principalement qu'un courier, que l'Ambassadeur d'*Espagne* avoit expédié d'*Hispahan* vers le Roi, long-tems auparavant, pour le même sujet, avec des lettres de créance, n'étoit jamais re-

tourné

tourné avec aucune réponse de sa part; quoique dès le même jour qu'il arriva à *Cazuin*, je l'eusse fait introduire auprès du Roi pour lui presenter ses lettres, chose pourtant qui n'est pas toûjours si facile. Nonobstant cette bonne fortune, je l'avois encor laissé chez le *Mehimandar*, dans les sollicitations de quelque réponse favorable. Mais parce que ce *Mehimandar* faisoit incessamment débauche de l'eau-de-vie des Moscovites, & qu'il en étoit continuellement acablé, il étoit impossible d'en espérer les réponses que j'avois obtenuës du Roi, avant que le Roi partît de *Cazuin*. J'informai le P. Melchior de tout cela, & du départ du Roi vers *Ferhabad*. Desorte qu'il se résolut de continuer son voiage jusqu'à *Cazuin*; & que si le courier n'avoit pas de réponses favorables, d'aller delà à *Ferhabad*, pour joindre le Roi.

Ils se séparent tous deux sur cette route.

Après nous être séparez, il continua son chemin, & moi le mien. De maniére qu'après avoir fait 7. lieuës, je me rendis de fort bonne heure à un village, qui se nomme *Arasengh*, où nous passâmes la nuit. Mais peu de tems après nous, ledit P. Melchior arriva au même lieu, que la rencontre qu'il avoit faite sur la route, du courier qui venoit après moi, avec la réponse, avoit obligé de retourner sur ses pas. Cette réponse étoit conforme à celle que le Pere sollicitoit, & qu'il prétendoit; savoir, que les Oficiers du Roi n'inovassent rien, jusqu'à ce que le Roi fût arrivé à *Hispahan*, où il avoit dessein de se rendre dans peu, avec l'Ambassadeur d'Espagne. Desorte que le Pere s'imagina, qu'il étoit inutile d'avan-

d'avancer davantage pour joindre le Roi, parce qu'il souhaitoit fort de retourner avec nous à *Hispahan*. Néamoins dès la même nuit, il fit partir incessamment le même courier, avec la réponse pour *Cazuin*; disant qu'il retournoit sur ses pas, & pourquoi: mais que néamoins, si l'Ambassadeur jugeoit à propos, qu'il se rendit auprès du Roi, il le suplioit de lui en donner avis par le même courier; qu'il le trouveroit sur la route d'*Hispahan*, & toûjours en état de pouvoir aller du côté de *Ferhabad*.

Je pris tant de plaisir en la compagnie de ce bon Pere, que mes forces s'étant un peu augmentées, je commençai à monter à cheval. Desorte que je puis dire, que l'entretien que j'eus avec lui sur le chemin, avec un autre Pere son compagnon, qui s'apelloit F. Manuël, de la Mere de Dieu, avec un soldat, homme d'honneur & de considération, Chrétien secret & couvert, que je connoissois depuis quelque-tems, qui s'apelle *Nazur Beig*, & avec quelqu'autres de fort bonne conversation, qui l'acompagnoient, adoucit merveilleusement, & dissipa l'ennui dont j'aurois été acablé tout seul sur cette route.

Le jeudi nous fîmes six lieuës, & passâmes la nuit dans un grand *Carvanserai*, ou maison commune & publique, dans laquelle on peut loger, qui se trouve en un lieu desert, qui n'est pas habité, & qui se nomme le *Carvanserai* de la *Begum*: parce que *Zeineb Begum*, fille du Roi *Tahamasp*, tante, & premiere femme du Roi *Abbas*, qui régne aujourd'hui, le fit bâtir, & (Maisons publiques, bâties dans la Perse, pour la commodité des voïageurs.)

& eut soin que les choses nécessaires à la vie n'y manquassent point. En éfet, en ce tems-là, elle gouvernoit tout le Roïaume: mais à present qu'elle est vieille, dans la disgrace, à cause de quelques quérelles, & quelques démêlez qui se passérent entr'eux, elle vit fort éloignée des pensées & des soins du Roïaume, & comme reléguée dans *Cazuin*, où elle méne une vie privée & particuliére. Il est bien vrai que dans ces derniers voïages, que le Roi a faits, ils se sont réconciliez: & je croi même qu'à present il l'a fait venir à *Hispahan*; mais néamoins elle est déchuë du crédit & du pouvoir qu'elle avoit auparavant. Et en passant, vous remarquerez, s'il vous plaît, que le nom propre de *Zeineb*, comme ils disent ici, que porte cette Princesse, n'est autre, selon nôtre façon de parler, que celui de *Zenobia*, cette fameuse Impératrice d'Orient, dont les vertus & le mérite ont rendu son nom si célébre en ces quartiers, qu'il s'y est conservé jusqu'à present, & qu'il y est comme héréditaire.

Après huit lieuës de chemin, que nous fîmes, le vendredi vingt-troisiéme de Novembre, nous nous rendîmes sur le soir dans une petite ville, qui se nomme *Sava*, où nous passâmes la nuit. Le lendemain, parce que le pont étoit rompu, nous passâmes à gué un certain fleuve, qui n'a point d'autre nom, que je sache, que celui du fleuve de *Sava*. Après avoir fait cinq lieuës, nous allâmes loger dans un *Carvanserai*, qui se trouve aussi en un endroit desert, qui n'est pas habité, & qui s'apelle *Geuher-abad*; c'est-à-dire, colonie de

Gaia;

Gaia; parce que *Geuter*, signifie proprement *Gioia*; c'est-à-dire, précieuse: mais je vous avouë que ce nom ne convient guéres au *Carvanserai*.

Le Dimanche nous fîmes encor cinq lieuës, & peut-être moins; & le soir nous logeâmes dans un *Carvanserai*, qui est au-dedans de la ville de *Com*, que l'Auteur de l'Epitôme Géographique, comme je l'ai marqué ci-dessus, soutient; mais seulement dans la table commune & vulgaire; parce qu'il se peut faire, que par un défaut de mémoire il n'en ait pas fait mention dans l'Alphabet des noms Latins, qu'elle s'apelloit anciennement *Choana*, & qu'elle étoit une ville de la *Médie*. Je suis aussi de cette opinion; mais je croi que la *Médie* s'étend plus loin, & qu'elle comprend même *Cascian*, qui tire davantage au Midi, & qui se rend jusqu'à de certaines montagnes, qui semblent être des limites & des bornes de Province, quoique ceux du païs les renferment toutes dans l'*Arac* ancien.

Description de la ville de Com.

Com est une ville médiocre dans la Perse, inférieure à *Cascian*, pour ce qui est du nombre des habitans & des maisons; mais beaucoup plus considérable en beauté, & peut-être encor quant à la situation. En entrant dans la ville, par où nous nous y rendîmes, on trouve un beau pont de pierres, sur un fleuve, qui est ordinairement petit; mais qui s'enfle, & qui devient fort large, par l'abondance de l'eau des pluïes, qui s'y rendent avec précipitation de toutes les montagnes circonvoisines. On voit auprès du pont une belle Mosquée, dans

la

laquelle on me dit qu'une sœur d'*Iman Riza*, qu'ils ont en vénération, & qui fut un des successeurs des plus estimez de Mahomet, est enterrée. Ils la considérent aussi pour une sainte, à leur mode; tellement qu'ils ont tous beaucoup de respect & de vénération pour le lieu de sa sépulture. Les ruës, & les marchez de la ville, sont bons, & fort propres: la place est grande & fort spacieuse, quoiqu'elle ne soit pas de forme égale & proportionnée. En un mot, toute la ville me semble commode, jolie & fort agréable.

Seconde Cométe, qui se vit dans la Perse.

Nous demeurâmes en cét endroit tout le lundi, pour faire reposer les animaux. Me sentant beaucoup mieux, & plus fort, je commençai à manger des melons & des concombres, que nous y trouvâmes très-excellents, & à faire d'autres petits excès, dont je me trouvai depuis fort incommodé. Le mardi nous fîmes seulement quatre lieuës, & passâmes la nuit dans un mauvais *Carvanserai*, qui étoit à demi ruiné, de la dépendance d'un village, qui s'apelle *Sisin*. Le lundi, devant le jour, comme nous allions de compagnie à cheval, le Pere & moi, nous aperçûmes, la premiére fois, la seconde Cométe; plus petite, à la vérité, mais plus brillante que la premiere. Elles ont été toutes deux visibles l'espace de plusieurs jours. Nous eûmes toûjours un grand vent, avec un froid extrême, qui m'incommoda fort, quoique je me fusse assez précautionné contre leur violence, par de bons habits fourrez, dont j'étois revétu. Le soir, après avoir fait six lieuës, selon quelques-uns; ou bien sept,

se-

selon d'autres, nous nous rendîmes à la ville de *Cascian*, & logeâmes dans le *Carvanserai* du Roi, que l'on a bâti aux faubourg de la même ville, & dans les mêmes chambres, que j'avois ocupées une autrefois en allant à *Ferhabad*.

Dans *Cascian*, je demeurai toûjours au lit; parce qu'au lieu de guérir, mon mal s'étoit augmenté, avec un redoublement de fiévre extraordinaire. Le Pere me servit beaucoup en cette ocasion, & contribua de tout son possible à mon rétablissement; mais en éfet, tous tant qu'ils étoient, n'avoient aucune connoissance de la médecine. Cependant j'avois grand besoin de quelqu'un qui s'y fut entendu; & je croïois fortement que ma santé en dépendoit absolument. Néamoins comme il veilloit incessamment sur mon régime de vivre, il avoit soin particuliérement qu'on ne m'aprêtât que des choses utiles, & conformes à l'état où je me voïois réduit, & qu'il faisoit assaisonner lui-même à nôtre mode. Par ce moïen, il fit au moins que mes forces ne diminuérent point, & que je ne me débilitai pas davantage comme auparavant dans *Cazuin*, faute de bonne nourriture, & qui fût aprêtée de telle façon, selon nôtre coûtume, qu'elle me piquât un peu le goût.

Le lendemain de notre arrivée, qui fut le dernier jour de Novembre, un autre courier arriva au P. Melchior, qui lui rendit quelques lettres, de la part de son Ambassadeur, qui lui faisoit connoître le besoin qu'il avoit de ses négociations auprès du Roi, pour d'autres afaires qu'il lui spé-

ſpécifioit ; que par cette raiſon il ne manquât pas de s'y rendre le plûtôt qu'il pourroit ; parce que les Miniſtres de leur maître commun, le Roi Catholique, qui ſont Réſidents dans l'*Inde*, avoient reçû nouvelles de tout ce que *Dom Robert Sherlei* Anglois, Ambaſſadeur du Roi de Perſe en *Eſpagne*, avoit négocié en cette Cour. Entr'autres choſes, il mandoit que le Roi d'*Eſpagne* envoïoit une armée navale, compoſée de galions, à l'embouchûre de la mer rouge, & qu'à la confuſion des Turcs, il leur fermeroit le paſſage de l'*Inde*, à la *Méque* & au *Caire* ; qu'en échange, le Roi de *Perſe* rendroit quelqu'autre ſervice aux Portugais, dans *Hormus* & dans l'*Inde* ; & que peut-être ils reſtitueroient la forteresſe de *Bender*, qu'ils avoient déja perduë.

Propoſitions du Roi d'Eſpagne à l'Ambaſſadeur de Perſe.

Le Roi d'Eſpagne demandoit auſſi la reſtitution de l'Ile de *Baherin* : mais Dom Robert dit, que le Roi de Perſe ne lui avoit pas donné commiſſion d'en traiter. Et parce que le Roi d'Eſpagne ne s'aſſûroit pas entiérement ſur la parole de Dom Robert, qui lui étoit ſuſpect, en qualité d'Anglois, quoique Catholique ; il vouloit que le Pere Melchior s'informât plus particuliérement de l'intention du Roi de Perſe, qu'il en tirât quelqu'aſſurance, & qu'il en envoïât des nouvelles certaines en Eſpagne, avant que de rien conclure avec Dom Robert ; auquel le Roi d'Eſpagne faiſoit eſpérer d'envoïer une armée navale ſur la mer rouge, & qu'il y engageoit ſa parole, ſi au moins on lui reſtituoit la forteresſe de *Bender*.

Il y avoit déja quelque-tems que j'étois informé de toutes ces particulairez. Parce qu'auparavant que les Ministres Portugais, qui sont dans l'Inde, en eussent reçû les nouvelles, un courier, que Dom Robert avoit expédié au Roi de Perse, avec plusieurs lettres, par la route d'*Alep*, arriva dans la Perse. Mais à cause que ces lettres étoient écrites en caractéres Européens, & que Dom Robert recommandoit particuliérement que personne ne les lût, & ne les interprétât au Roi, que le P. Jean Thadée, Vicaire des Carmes-Déchaussez; ledit Pere, qui sur le point de se retirer de la Cour, qui étoit alors en *Ardebil*, rencontra le courier dans *Cazuin*, le retint auprès de lui, & le mena en *Hispahan*. Et jugeant bien de la conséquence de cette afaire, par la lecture qu'il fit de ses lettres, & d'une autre en Persan, qui s'adressoit au *Mehimandar*, & qu'il n'étoit pas à propos de retourner sur ses pas pour joindre le Roi, vû principalement qu'il avoit pris congé de lui, depuis très-peu de tems, & que le bruit couroit que le Roi se rendroit dans peu à *Hispahan*, il arrêta le courier & les lettres, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains des gens intéressez, qui en feroient de fort mauvais usages, dont il y a grand danger dans la Perse. Et il me manda, parce que j'étois encor dans *Ardebil* avec le Roi, que je fisse savoir au Roi l'arrivée du courier de Dom Robert, & de la façon qu'il vouloit que les lettres fussent lûës, & que je reçusse les ordres de Sa Majesté.

J'étois déja sorti d'*Ardebil*, lorsque je reçûs

Le Sieur della Vallé intervient en cette négociation.

reçûs la lettre du Pere Vicaire. Desorte que ne voulant pas retourner sur mes pas, je diférai cette négociation, & je résolus de n'en parler au Roi que quand je serois arrivé à *Cazuin*. Le Roi, comme personne, à qui six mois plus ou moins sont indiférents dans ses afaires, & qui ne se soucioit peut-être pas fort de celle-ci, fit dire au P. Vicaire, qu'il ne s'incommodât pas de venir une seconde fois à la Cour, par un si mauvais tems; mais qu'il conservât les lettres, dont il étoit question, jusqu'en *Hispahan*; & que quand le Roi y seroit arrivé, alors ils les liroient ensemble.

Ce fut donc pour ces mêmes afaires-là que l'on envoïa dans *Cascian* un courier au P. Melchior. Celui-ci se disposa d'aller à *Ferhabad*; quoiqu'il fût fort bien, comme il le disoit, qu'il n'avanceroit pas beaucoup les afaires en ce quartier-là, où le Roi ne veut pas en avoir la tête rompuë, & s'écarte de ceux qui lui en veulent parler; & où même il n'est pas visible, ne s'apliquant simplement qu'à joüir paisiblement des plaisirs de la vie, & à se refaire des fatigues de l'été précédent. Desorte que le Dimanche, second jour de Décembre, nous partîmes tous de *Cascian*; le Pere, vers *Ferhabad*, & moi, du côté d'*Hispaham*: & parce que je voulois faire ce voïage-là de nuit, je le commençai le soir fort tard; & après avoir fait six lieuës, à une ou deux heures devant le jour, je me reposai dans un *Carvanserai*, qui porte le nom de celui qui l'a fait construire, *Chogia Çasum Natanzi*.

Sous l'obscurité de la nuit du lundi, je

fis

...s huit lieuës; & au lever du soleil, le mardi au matin, je m'allai reposer dans un *Carvanserai*, qui est auprès, & qui joint presque ce jardin du Roi, qu'on apelle *Tegiabad*, dont je vous ai fait mention, lorsque je passai d'*Hispahan* à *Ferhabad*. Après huit autres lieuës que je fis, la nuit du mardi, je me rendis le matin suivant, dans le *Carvanserai* de *Lala Beig*, qu'ils nomment de la sorte; parce que *Lala Beig*, qui est un Oficier du Roi, en qualité de Tresorier du Roi en *Hispahan*, l'a peut-être fait bâtir. Nous fîmes environ huit lieuës, pendant la nuit du mécredi, pour nous aller reposer le matin, dans un Château d'un Bourg, qui se nomme *Berian*, & qui n'est éloigné d'*Hispahan* que d'une lieuë. Je restai quelque-tems en cét endroit, & en même-tems je fis savoir mon arrivée à quelques-uns de mes amis d'*Hispahan*, en atendant que les Oficiers du Roi me fissent donner & préparer un logis; parce que celui où j'avois demeuré l'autrefois, étoit ocupé par l'Ambassadeur d'Espagne.

Les Religieux, & plusieurs de ses amis d'Hispahan, le vont visiter à une lieuë de la même ville.

Pendant le séjour que je fis dans *Bertan*, où mes indispositions me retenoient au lit, je fus visité de tous les Religieux d'*Hispahan*, tant des Carmes-Déchaussez, que des Augustins; & de beaucoup d'autres de mes amis, qui se rendirent jusques-là pour me voir, & pour me donner des marques de leur souvenir & de leur bienveillance. Plusieurs Dames aussi firent l'honneur à Madame *Maani*, d'y venir pour l'assurer de leurs services, & lui témoigner la joïe qu'elles avoient de son heureux retour.

La

La maison, que nous devions ocuper, étant préparée, dont je me contentai, & que je préférai à deux ou trois qu'on me presenta, à cause qu'elle étoit dans le voisinage des Peres Carmes - Déchaussez, quoiqu'elle fût moins spacieuse que l'autre, j'entrai le samedi au soir, huitiéme de Décembre, dans *Hispahan*, & un peu devant la nuit, je m'allai mettre au lit pour me reposer; mais nous n'y fûmes pas plûtôt arrivez, que plusieurs personnes, qui nous faisoient l'honneur de nous aimer, nous vinrent aussi-tôt rendre visite. Tous ceux qui avoient été de nos domestiques auparavant, pendant le long séjour que nous fîmes en cette ville, & que nous y laissâmes, pour ne nous pas embarasser de tant de gens à l'armée, se rendirent au logis pour nous servir. Nous y vîmes entr'autres une femme de chambre, & confidente de Madame *Maani*, qui est une personne bien faite & de belle taille de son païs, Sirienne, de la ville de *Mardin*, de bonne naissance, & qui se nomme *Gianagia:* mais que Madame *Maani*, à cause de l'amitié qu'elle lui porte, & de l'estime qu'elle en fait, traite avec honneur, & qu'elle nomme toûjours *Maimi*, c'est-à-dire, grand-mere, de même que tous nos domestiques, à son imitation.

Le sieur della Vallé, & Madame Maani, prênnent le soin de l'éduca-

Cette bonne *Maimi*, par l'ordre & le conseil de nos Religieux, qui en avoient eu soin en notre absence, ramena incontinent aussi en notre logis la Damoiselle *Maruccia*, petite fille Géorgienne, pour y être élevée & entretenuë comme auparavant. C'est ainsi que ma femme l'apelle, d'un nom

nom qu'elle chérit davantage, & qui lui est familier : mais proprement, elle se nomme en sa langue, *Tinatin de ziba* ; que ces Messieurs de Géorgie, nos amis, à l'un desquels je suis compére, & qui lui sont tous alliez, amenérent en notre logis. Il nous priérent de la prendre sous notre protection, dès le mois de Juin de l'année mil six cens dix-sept, que nous étions déja ici, pour l'assurer contre les insultes, dont elle auroit été menacée avec le tems, vû principalement qu'elle étoit déja demeurée orpheline de pere & de mere, par la perte qu'elle fit de son pere, qui mourut à la guerre, que le Roi d'aujourd'hui fit en leur païs, qu'il ruina entiérement ; & de sa mere aussi un peu après la transmigration de ceux de sa nation dans la Perse.

tion de la Damoiselle Manuccia.

Ces Messieurs craignoient, & avec raison, que cette pauvre petite Demoiselle *Maruccia*, étant ainsi demeurée orpheline, & aïant des parents fort proches, le Roi n'en voulut prendre le soin, comme il a acoûtumé de se comporter ordinairement envers de semblables sujets : & que la faisant élever dans son Palais, ou la confiant à quelqu'un de ses grands Mahométans ; cette petite fille, qui ne poûvoit avoir alors que sept ans, tout au plus, ne se perdit entiérement, faute d'éducation dans notre Religion. Quoique selon sa condition, elle eût súfisament du bien pour vivre honorablement ; & qu'étant nourrie parmi des Infidèles, dans un âge si tendre, & si peu avancé, elle ne manquât à la Foi Catholique, des principes de laquelle elle

avoit été informée en son païs, comme personne de l'une des plus nobles, & des plus illustres familles qui y fût. Tellement que comme notre logis étoit privilégié en cette Cour, & respecté, en qualité de maison des hôtes du Roi, & non pas de vassaux, ni de sujets, il n'y avoit rien à craindre, de la part du Roi, non plus que de celle de ses Oficiers de Justice, pour qui que ce fût qui y demeurât. Ces Messieurs, que nous considérions comme nos amis, il y avoit déja long-tems, nous priérent donc de la garder chez nous, & d'avoir soin de son éducation.

Le sieur della Vallé & Madame Maani la reçoivent avec bien de la joie.

Madame *Maani*, & moi, la reçûmes avec bien de la joïe, & acceptâmes d'abord la proposition qu'on nous en fit; non-seulement à la considération de ces Messieurs, ausquels nous desirions de rendre quelque service qui leur fût agréable; mais encor, parce qu'en cette ocasion il s'agissoit du service de Dieu, & de l'avantage de notre commune Religion Chrétienne; & à cause que nous n'avions pas encor d'enfans, nous nous résolûmes d'élever *Maruccia*; comme en éfet, nous commençâmes dès-lors, de même que si elle eût été notre fille, & de la considérer toûjours en cette qualité, d'autant plus volontiers, qu'elle étoit fort jolie, & qu'elle contribuoit beaucoup à notre divertissement. Mais lorsque depuis nous allâmes joindre le Roi, dans le dessein de le suivre à l'armée, & de combattre sous ses enseignes, nous trouvâmes à propos, à cause qu'elle étoit encor trop petite, & trop jeune, & pour plusieurs autres considérations, de ne la pas mener avec nous.

nous. Elle resta donc ici en *Hispahan*, par notre ordre, sous la protection de nos Religieux; parce qu'ils sont aussi hôtes du Roi, considérez & respectez comme tels, & l'abandonnâmes à la conduite de la bonne Dame *Meimi*, & lui recommandâmes particuliérement le soin de son éducation.

Les Peres Portugais de S. Augustin, la recommandérent encor, par honneur, à une autre personne de leur connoissance, qui étoit femme de ce *Nazar-Beig*, Chrétien secret & couvert, leur confident & intime ami, duquel je vous ai fait mention ci-dessus, laquelle faisoit aussi profession de la Religion Catholique, qui étoit une femme fort civile, fort courtoise, & qui avoit autrefois demeuré chez la Comtesse *Sherlei*, Dame Circassienne, de grande condition, & de fort bel esprit, qui est à present en Europe, en qualité d'Ambassadrice du Roi de Perse, vers les Princes Chrétiens, avec son mari *Dom Robert Sherlei Anglois*. Desorte qu'on peut dire, à sa loüange, qu'en ce voïage, & en beaucoup d'autres qu'elle a faits, tant en Europe, qu'en Asie, elle a parcouru plusieurs fois, un peu moins, que la conférence de tout le globe de la terre.

Ce fut donc la Damoiselle *Leili*, femme de *Nazar-beig*, & la bonne Dame *Meimi*, qui prirent le soin de l'éducation de la petite *Maruccia*, durant tout le long de notre absence d'*Hispahan*, & les mêmes aussi qui se rendirent avec elle en notre logis, pour y demeurer, aussi-tôt après que nous fûmes arrivez. A la recommandation aussi des Peres Augustins, nous reçûmes en no- La maison du

 tre

sieur della Vallé étoit l'asile des Catholiques.

tre maison, avec la Demoiselle *Leili*, non-seulement sa petite fille, âgée de trois ans, ou environ, qui se nomme aussi *Marian*; mais encor une autre jeune servante qui lui apartient, qui s'est renduë Catholique, & qui est assez bien faite, quoique more-noire, qui porte le nom de *Miski*, comme qui diroit de musc, auquel la couleur de son teint a beaucoup de raport.

Dans ce commencement, ma maladie, dont je vous ai spécifié les simptômes, me retint au lit l'espace de plusieurs jours, jusqu'au Dimanche seiziéme de Décembre que je me levai, & que je fus entendre la Messe, dans l'Eglise, pour la premiere fois. A la fin cependant je repris un peu mes forces, & mon indisposition se dissipa en quelque façon; desorte que je commençai à me promener, & à visiter mes amis; mais néamoins il me resta une toux très-facheuse & très-incommode, qui me caussoit une douleur au-dessous des côtes du côté gauche, vers la poitrine, acompagnée d'une petite fiévre lente, qui me débilitoit extraordinairement. Tous ces mauvais indices me font croire assûrément que je deviens phtisique tabide; & en un mot, que je ne puis pas espérer de revoir jamais mes amis du Ponant. Néamoins, pour ne me pas négliger entiérement, & tâcher de vaincre le mal, dont je me sentois menacé, puisque je ne pouvois espérer ni Médecins, ni de remedes comme j'en desirois, faisant de nécessité vertu, je commençai à me médicamenter moi-même, de l'avis néamoins d'un autre Pere Augustin de mes amis, qui a été plusieurs fois In-

fir-

firmier dans son Convent de l'Inde, & que j'ai toûjours consulté.

Les remedes dont je me servis, furent premiérement un régime de vivre, me privant entiérement de fruits, de ragoûts piquants, & de toute autre sorte de galanterie; ne mangeant que des poulets, assaisonnez seulement avec le raisin de Cabas, qui faisoient mes délices, & d'autres choses semblables, fort nourissantes, & capables de me rétablir en peu de tems. De plus, je prenois tous les matins, incontinent aprés que j'étois éveillé, une certaine quantité de lait de chévre, que l'on tiroit en ma presence, & que j'avalois tout chaud; & le jour & la nuit, quelques gorgées d'eau-rose, dans laquelle on métoit du sandal rouge en poudre, qui est un certain bois d'*Inde*, dont on se sert fort en ses quartiers pour de semblables maladies, comme d'une drogue fort rafraîchissante & nourissante tout ensemble. Je me trouvai si bien de ces seuls petits remedes, qu'aprés avoir passé les fêtes de Noël, & terminé l'année mil six cens dix-huit, avec beaucoup de peine, je commençai enfin la nouvelle année mil six cens dix-neuf, avec plus de santé & de courage; je me trouvai aussi en partie afranchi de la toux, qui m'inportunoit; au moins je n'en suis presque plus incommodé.

Les Arméniens d'Hispahan, y vont trouver le Roi, avec des presens.

En ce même-tems, les Arméniens Chrétiens de *Ciolfa*; c'est-à-dire, une grande partie, & les plus considérables d'entr'eux, furent trouver le Roi à *Ferhabad*, & lui portérent un present; parce

 qu'ils

qu'ils avoient apris de bonne part, qu'il se pleignoit de leur indiférence à son égard, & de ce qu'ils ne l'avoient pas visité depuis long-tems. Il avoit aussi témoigné quelque ressentiment contre les Persans d'*Hispahan*, sur le même sujet. Desorte que d'apréhension qu'ils eurent d'être punis avec plus de sévérité; le *Calanter* de la ville, avec les principaux Citoïens, se disposérent, quoiqu'intimidez & épouventez extraordinairement, d'aller voir le Roi à *Ferhabad*, avec un present de conséquence; mais le Roi leur fit dire, qu'ils demeurassent, & les fit retourner sur leurs pas, parce qu'il étoit sur le point de partir pour *Hispahan*, & que dans peu il s'y rendroit; qu'il ne leur vouloit point de mal, & qu'il ne conservoit aucun ressentiment contr'eux.

Les Arméniens s'y rendent, & le Roi reçût favorablement leur present, dont ce peuple tire grand avantage, & qu'il considére comme une faveur, & une grace particuliére; le Roi les régale aussi, selon sa coûtume, de vestes de brocard. Mais néamoins il ne prit du present qu'ils avoient porté, que de certaines choses qu'il estima les meilleures, & les plus curieuses des païs étrangers; & leur renvoïa les autres, que la Perse avoit fournies, leur demandant en échange, trois cens *Tomans* en argent, qui valent environ trois milles sequins, à quoi ces choses étoient apréciées, dont les Arméniens convinrent très-volontiers, & dont ils s'aquitérent aussi-tôt, & fort ponctuellement.

Le Roi en échange une partie en argent.

Avant que le Roi les eût admis à l'audience, il voulut savoir s'ils s'étoient rendus

dus à *Ferhabad*, pour lui demander la permission d'envoïer de la soïe en Turquie, & d'en trafiquer avec les Turcs : & sur les protestations qu'ils firent qu'ils n'en avoient pas la pensée, ils furent admis à l'audience, avec ordre, de la part des Oficiers du Roi, de ne lui point faire de semblable proposition ; parce qu'absolument il ne vouloit pas en entendre parler ; & que la paix avec les Turcs étoit feinte, & naturellement véritable ; que la guerre recommenceroit, & qu'elle seroit plus grande que jamais, & choses semblables.

Un Arménien, qui étoit arrivé de *Ferhabad*, & qui me fit part de toutes ces nouvelles, le 13. de Février, m'assura, comme je l'avois entendu dire autrefois de quelques particuliers, & que l'on comptoit dans *Ferhabad* quarante milles maisons d'Arméniens, douze milles de Géorgiens, & sept milles de Juifs; sans les Mahométans de la Province de *Scervan*, ausquels on attribuoit vingt-cinq milles maisons ; & ceux de *Ghilan*, & des autres contrées ; & sans les étrangers, & les gens qui suivent la Cour, lorsque le Roi y est. J'ai bien voulu vous informer de ces particularitez, afin que vous jugiez mieux du beau commencement de cette ville, qui a été faite par force, & de combien elle augmentera avec le tems, si, comme c'est une chose violente, elle subsiste après la mort du Roi Abbas.

Pour ce qui concerne la négociation des Arméniens, qui retournérent quelque-tems après à *Hispahan*, chargez de presens & d'honneurs, que le Roi leur avoit fait, comme je vous ai dit, j'ai apris qu'un

d'entr'eux, qui n'avoit pas grand intérêt dans le trafic de la soïe, parce qu'il n'en possédoit que dix ou douze charges, dont il vouloit faire present au Roi, comme je croi, pour le pouvoir aprocher plus facilement, & avoir accès auprès de lui, proposa au Roi, sans en avoir donné avis aux autres, & au desavantage de tous tant qu'ils étoient, que les *Ciolfalins*; c'est-à-dire, ceux de *Ciolfa*, donneroient à Sa Majesté cinq *Tomans*, qui valent cinquante sequins, pour chaque somme de soïe, s'il vouloit permétre qu'on en trafiquât en Turquie, que la sûreté fût sur les chemins, & que le commerce, d'où la vie d'une infinité de gens dépendoit, en fût libre: tellement que l'on dit à present; que le Roi, qui est furieusement intéressé, depuis qu'il a entendu parler cét homme, avec des propositions si belles & avantageuses, veut absolument que la soïe passe en Turquie, & que le commerce s'en fasse, encor que les propriétaires ne se métent pas en peine d'en trafiquer en ces quartiers-là; parce qu'il veut tirer cinq Tomans de chaque somme, dont les plus riches, qui en ont jusqu'à deux & trois cens sommes chacun, se desespérent, de se voir réduits à cette extrémité; parce qu'en éfet, un impôt de cette conséquence est capable de les ruiner; au moins de les empêcher de faire de grands progrès en leur négoce.

Puisque nous sommes sur le sujet des Arméniens, vous saurez qu'enfin aprés beaucoup de conférences, l'espace de plusieurs mois, & avec de diférentes personnes qui m'en sollicitoient, je conclus ces derniers

jours

jours du carnaval passé, le mariage d'une sœur de Madame *Maani*, qui est la troisiéme des filles, que Madame *Maani* tenoit auprès d'elle dans la Perse depuis si long-tems, par compagnie, & pour ne pas manquer de conversation. Cette belle-sœur s'apelle Mademoiselle *Laali*; & son nom propre, suposé qu'il eût une terminaison féminine, & convenable à une personne de son sexe, qui signifie proprement *Rubis Balais*, pierres précieuses. Nous l'avons mariée à un de ces Seigneurs Chrétiens Arméniens de *Ciolfa*, qui se nomme en leur idiôme, si je le puis bien dire, parce que je n'entends pas encor parfaitement la force & la beauté de cette langue, *Chogia Astuaz-atur*, qui signifie *Dieu donné*; mais par contraction, & pour abreger davantage, ils se contentent de l'apeller seulement *Chogia Zatur*; c'est-à-dire, *le sieur donné*.

Le sieur della Vallé traite du mariage de la sœur de Madame Maani avec un Arménien de Ciolfa.

Je préférai ce jeune homme, de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, à plusieurs autres qui la demandoient, & qui m'en faisoient beaucoup d'instance; parce qu'il est des plus nobles, fort bien né, & de très-bonnes mœurs, quoiqu'il ne soit pas des plus riches. Mais sur-tout, parce qu'aïant perdu son pere & sa mere dès son bas âge, il a été élevé dans la maison d'un certain *Chogia Abedik* son cousin, fort considérable & fort estimé parmi eux; & lequel non-seulement est très-bon Catholique, & fort ami, comme il en a toûjours donné des preuves de la nation des *Francs*; mais encor si religieux, si pieux & si dévot, qu'il peut passer pour le miroir de la Religion,

Il en préfére un, à beaucoup d'autres, qui l'avoient demandée.

& l'exemple de tout ce qu'il y a de Chrétiens dans l'Orient. Et pour vous le prouver, je vous dirai seulement en passant, que quoi qu'il ait des enfans, il dépense tout son bien à bâtir des Eglises, plûtôt qu'à faire sa maison particuliére, & à élever sa famille; à les orner de parements, de croix d'argent, de calices, & des autres choses nécessaires: & dans cette nouvelle *Ciolfa* d'*Hispahan*, où ils furent transférez, après que le Roi eut ruiné l'ancienne *Ciolfa* d'Arménie, qui étoit aux confins de la Turquie sur le fleuve *Arasse*; des dix Eglises qui y sont, bien faites & bien bâties, *Chogia Abedik* en a fait construire une toute entiére, & qu'il entretient à ses dépens; & une autre, à laquelle il a contribué de plus de la moitié, quoiqu'elle ne porte pas son nom. Dans les bourgs même, & les villages circonvoisins, il contribuë tous les jours pour la structure & l'entretien d'une infinité d'autres.

Mais je ne puis passer sous silence une autre preuve invincible de sa bonté & de son zèle, que je ne sai combien de milliers de Chrétiens qu'on mit en déroute, & que l'on fit esclaves dans les guerres passées d'*Arménie* & de *Géorgie*, reçûrent en leurs besoins extrêmes; lorsqu'en vûë de Dieu, & du salut du prochain, il racheta, à ses dépens, & donna la liberté à plus de quatre milles personnes: réünissant avec un soin extraordinaire, quoique de païs très-éloignez, les enfans avec les peres, les femmes avec leurs maris, & les parens avec les parens, afin qu'ils n'alassent point dispersez par le monde comme des vagabonds. Et comme pour per-

perfectionner cette action, qu'il avoit si généreusement & si Chrétiennement entreprise, il se trouva alors sans argent, & sans espérance de pouvoir vendre tout-d'un-coup les soïes qu'il possédoit; il en prit à intérêt du *Chan de Scervan*, qui est fils aussi d'un Arménien Chrétien, & lui mit entre les mains la soïe qu'il avoit, & tout ce qu'il possédoit, pour assurance de ses deniers, charité certainement qui surpasse celle dont j'aïe jamais entendu parler.

Je préférai donc, à plusieurs autres personnes d'honneur, le cousin de cét homme de bien; & ce qui est de plus considérable, son fils adoptif, & qui avoit toûjours été élevé chez lui, pour être mari de cette Demoiselle ma belle-sœur; non-seulement du consentement du frére & la sœur, qui étoient presens: mais encor de celui du pere & de la mere, qui m'en écrivirent expressément, & qui s'en remétoient à ma discrétion. Tellement que le quatorziéme de Février, à cause que le mariage ne fut pas conclu auparavant, une sœur du futur époux se rendit chez nous, pour faire un present, de sa part, à la fiancée, qu'ils apellent une marque nuptiale, laquelle, parce que c'est toûjours quelque galanterie à l'usage des femmes, comme pendants-d'oreilles, boucles, bagues, brasselets, ou choses semblables, elle lui ajusta de ses propres mains: & par-là on prétend que l'alliance soit concluë; comme s'ils disoient, que la fiancée, qui est marquée de la sorte, apartient au mari qui la demande.

Cérémonie qui s'observe en ces quartiers, sur la conclusion d'un mariage.

Selon nous, le carême étoit déja com-

mencé : mais les Arméniens, qui suivent le Calendrier ancien, étoient dans la semaine du carnaval; desorte que si nous eussions diféré les nôces après Pâque, il nous auroit falu laisser écouler plusieurs mois : parce qu'il n'est pas permis aux Arméniens de les célébrer qu'après l'octave de la Trinité; & alors Dieu sait ce que nous serions devenus : & si nous eussions pû nous trouver encor à *Hispahan*. De maniére, que comme l'Eglise permet aux Arméniens, & à toutes les sortes de Chrétiens d'en user de la sorte, pourvû qu'ils soient Catholiques, nous crûmes qu'il étoit plus à propos de les terminer cette semaine, quoi qu'avec beaucoup de précipitation, & que nous autres fussions dans les jeûnes : & pour ce qui est des bancs, dont la publication se fait ordinairement, qui n'étoit pas nécessaire pour quelqu'autre, à cause des raisons que je vous ai avancées, le P. Vicaire, auquel le Saint Pere a donné tout pouvoir, en dispensa. Desorte que le vendredi, quinziéme de Février, notre maison fut toûjours remplie de Dames Arméniennes, Géorgiennes, Siriennes, & Persanes, nos amies, qui s'y rendirent de plusieurs endroits de la ville, pour célébrer les nôces.

Description curieuse des nôces de la sœur de Madame Maani.

La nuit suivante, parce qu'il ne restoit presque plus de tems, immédiatement après minuit, le fiancé se rendit chez nous, en la compagnie de ses parents, avec des cimbales, des tambours; grande musique, & un concert de divers autres instrumens, dont ils se servent ordinairement, selon la coûtume du païs. Il demeura avec nous

nous jusqu'au jour, sans jamais voir la nouvelle mariée, parce qu'on en use de la sorte. Cependant tous ces concerts d'instruments continuérent toûjours, & ne cessérent jamais de donner. La nouvelle mariée demeura avec les Dames dans d'autres chambres séparées, où elles passérent aussi toute la nuit sans dormir, & fut toujours assise, avec beaucoup de gravité & de modestie, & sans changer de situation : chargée de mille ornemens diférens, selon la coûtume du païs, & particuliérement avec les mains teintes d'*Alcanna*, & le visage tout doré, en forme de petits feüillages de cét or, dont nous nous servons pour dorer nos macarons, qui est, selon moi, la plus ridicule chose du monde. Mais elle fut toûjours environnée de quantité de lumiéres, & voilée d'un crêpe de soïe de couleur incarnate, sur lequel on avoit peint, ou fait à l'éguille, un soleil d'or.

Les femmes passérent toute la nuit à joüer, chanter & danser; quelquefois en presence de la mariée, & quelquefois aussi devant nous autres, pour nous obliger davantage; parce qu'ordinairement les femmes ne paroissent pas découvertes en presence des hommes. Les Arméniens mêmes, qui se conforment aux coûtumes du païs où ils vivent, n'en usent pas autrement; mais on n'en fait pas dificulté en notre logis; parce que nous sommes *Européens*, & que nous vivons entre nous à la façon des *Francs*, nos femmes ne faisant pas scrupule de paroître dévoilées, & de se laisser voir leurs visages; non plus que les Géorgiennes, qui se sont aussi acoûtumées

à nos

à nos façons de faire. De maniére, que quand nous sommes entre nous autres Chrétiens, nous agissons à nôtre mode; & lorsque nous nous trouvons avec les *Mahométans*, nous tâchons de nous y conformer, seulement en ce qui concerne cette coûtume de se faire voir, & quelque peu d'autres très-indiférentes.

Leur façon de danser.

Leur maniére de danser n'est pas desagréable; parce qu'elles chantent toûjours, & dansent en même-tems; outre que ce sont les Dames qui ménent les danses, que les Latins apelient proprement *Chorea, à Chosri*; & nous autres, des danses aux chansons, qu'elles pratiquent en rond de la même façon, à la cadence de certaines chansons très-agréables. Leurs airs sont ordinairement de petites chansons faites exprès; dont celle qui méne la danse, chante seule un couplet de tems en tems, & dont les autres répétent toutes ensemble les vers intercalaires. Il y avoit une Sirienne, entre les autres, qui est fort amie de Madame *Maani*, qui se nomme *Beighichan*, qui n'est pas belle à la vérité; mais dont la conversation est fort divertissante, & la taille extraordinaire & presque d'un géant, qui fait plusieurs de ces chansons-là à danser, des plus belles, & laquelle, à cause de cela, ménoit la danse très-souvent. J'y prens un singulier plaisir; & je ne manque jamais de ces divertissemens, dont nôtre logis se trouve incessament rempli, sans que pour cela on prenne ocasion d'y venir à la nôce; parce qu'en ces quartiers, les femmes n'ont d'autre passe-tems, que celui des visites, qu'elles rendent

dent dans les maisons particuliéres, & dont nous recevons tous les jours quantité. Mais il faut remarquer que ces visites se passent ordinairement, ou en mangeant & buvant, ou en chantant & dansant. Il est vrai que nôtre maniére de converser avec nos amis, qui ne consiste le plus souvent qu'à s'entretenir de cent choses diférentes, leur est inconnuë, & ils ne savent ce que c'est en ces quartiers.

Sans les visites que nous rendent les Dames étrangéres, nous pouvons encor nous divertir, & danser entre nous quand nous voulons; parce que Madame *Maani* est toûjours à la maison; sa sœur, qui est mariée; la jeune *Mariuccia*, quoiqu'elle soit encor fort petite; la femme de *Nazarbeig*, Persan & Chrétien couvert, laquelle est aussi des nôtres, & demeure actuellement en notre logis; & deux ou trois Demoiselles bien faites de Madame *Maani*; savoir, Mariana Géorgienne, qui commande aux autres, & qui a le soin particuliérement de la petite *Mariuccia*, comme sa gouvernante; *Tebriz* Sirienne, fille de la bonne Dame *Meimi*; & *Dorra*, qui est aussi Sirienne. Parce que, comme personnes d'honneur qu'elles sont, fort bien nées, & de très-bonne mine, je les comprends dans nôtre petite société, & au nombre des douze qui la composent; trois ou quatre Dames Géorgiennes, nos amies & commméres, que nous avons à toute heure, & que nous possédons quand nous voulons; savoir, les Dames *Nestanderigian*, *Tinatin*, & *Mariam*, toutes trois sœurs, & la Demoiselle *Gulchan*, qui est la bru de la premiere;

Le sieur della Vallé entretient grande famille dans Hispahan.

miere ; quelqu'autre encor de nos amies ordinaires du voisinage ; ou du bain ; ne manque pas de s'y rendre : comme la belle Demoiselle *Agem*, fille de *Battuscia*, la Médecine & plusieurs autres semblables. De maniére que, sans chercher de personnes étrangéres, & sans faire de festin par ordre, nous avons jour & nuit, quand nous voulons, dix ou douze Dames, pour danser & pour nous divertir.

Mais pour retourner d'où nous nous sommes écartez, le samedi au matin, à la pointe du jour, nous nous rendîmes tous en notre Eglise des Carmes-Déchaussez. Là après avoir entendu une Messe, la mariée se confessa & communia : & puis étant montez à cheval, nous l'acompagnâmes jusque dans *Ciolfa* ; ou, dans la principale Eglise, comme ces Messieurs les Arméniens nous avoient priez instament de leur faire cét honneur, & que nous étions obligez d'avoir pour eux cette complaisance, les Prêtres Arméniens firent la cérémonie des épousailles ; & particuliérement ceux que nous connoissions pour bons Catholiques, & soûmis aux ordres de Nôtre Saint Pere le Pape.

Cérémonies qui s'obvent, lorsque l'on méne l'épousée à l'Eglise.

Nous allâmes tous à cheval à *Ciolfa*, qui est un peu éloigné d'Hispahan, ou plûtôt qui est contigu, par le chemin de *Cha-harbagh*. Les femmes s'y rendirent aussi de la même façon, au son des tambours, des timbales, de quelque timbres, & d'autres instruments, qui nous précédoient à pié, tant ceux qui avoient acompagné le marié, que les autres, qui se trouvérent auparavant en notre logis.

Les

Les cérémonies des épousailles étant finies, nous conduisîmes la mariée dans le même ordre, de l'Eglise à la maison de *Chogia Abedik*, où il voulut la recevoir la premiere fois, quoique le marié eut la sienne particuliére, autant par amitié, que parce que l'on bâtissoit dans la maison du nouveau marié, & que cette réparation qu'il y faisoit n'étoit pas encor achevée, ni dans l'ordre pour y pouvoir faire les nôces. Nous dînâmes tous ce jour-là en la maison de *Ciolfa Abedik*, sélon la coûtume du païs. C'est-à-dire, que l'on nous prépara de ces festins, qui ne durent pas moins, en ces ocasions, qu'un jour & une nuit toute entiére. Mais pour moi, je n'y voulus pas demeurer la nuit; desorte qu'après avoir avancé beaucoup de raisons pour m'en dispenser, je m'en retournai en mon logis.

Par cette nouvelle aliance, l'amitié qui étoit déja auparavant entre nous autres Francs, & la nation Arménienne, & particuliérement les principaux de *Ciolfa*, s'est établie à ne rompre jamais; & d'autant plus, que je donnai de bonnes espérances à plusieurs de ceux qui prétendoient à la nouvelle mariée, les assurant, comme il est vrai, qu'elle a encor trois autres sœurs. J'espére en éfet, que ce sera un moïen très-éficace pour les confirmer, & entretenir dans l'obéïssance qu'ils doivent au Pape, & dans le devoir de bons & parfaits Catholiques, d'où non-seulement ils ne s'écartent pas, comme plusieurs se le persuadent quelquefois; mais qu'ils embrassent expressément, & auquel ils se soûmétent pres-

presque tous, ou au moins tous les bons & les mieux éclairez. D'ailleurs cette passion que plusieurs d'entr'eux ont de m'apartenir, peut les y fixer, & les disposer beaucoup plus facilement, en dissipant de leurs esprits une partie de la crainte qu'ils ont de la conduite du Roi à leur égard; puisqu'ils savent fort bien, que quand ils ne se soûmétroient pas au Pape, & qu'ils ne se conformeroient pas aux sentimens de l'Eglise Romaine, comme ils y sont obligez, je ne m'en embarasserois pas pour cela davantage.

Il fait venir les nouveaux mariez en sa maison, où il les régale.

Aussi-tôt après que nous eûmes ateint notre Pâque, notre nouvelle mariée quita *Ciolfa*, à notre sollicitation, & se rendit chez nous une autrefois avec son mari, où je les ai obligez de rester jusqu'à present; autant pour ma satisfaction particuliére, parce que je chéris sur toute chose la conversation & la compagnie, que pour leur donner quelque divertissement, & leur faire quelque régal, dont le peu de tems, qui nous resta pendant les nôces, nous ôta les moïens. Desorte qu'à present nous coulons le tems fort agréablement; tantôt en *Hispahan*, tantôt à *Ciolfa*; tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre, selon la charmante & aimable coûtume des Chrétiens Orientaux, qui ne savent ce que c'est que de posséder une maison, ni de quoi subsister, ni quelqu'avantage que ce soit, qu'en commun, avec tous les amis & parents. Ainsi la nouvelle mariée joüit de trois maisons diférentes; savoir, de la sienne; de celle de *Chogia Abedik*, & de la mienne; parce que toutes les trois sont entiérement dévoüées à son service.

Vous

Vous ne devez pas vous étonner de ce .e je me suis si fort étendu & si inutile- ent, comme il sembleroit, sur le recit : ces nouvelles, qui ne sont d'aucune nportance, parce que je l'ai bien voulu; le ferai toûjours en semblable ocasion, ns la pensée dont je me flâte, qu'outre part que vous prenez à mes intérêts, & satisfaction que vous avez lorsque vous cevez de mes nouvelles, & de celles par- iculiérement qui me regardent; vous en irerez aussi beaucoup de belles lumiéres & de connoissances, qui concernent les coû- tumes du païs. Mais il sufit, si nous nous entendions tous deux.

Deux choses, dont je veux vous faire part, se passérent presque en même-tems, ou un peu auparavant. La premiére, fut le retour du Pere Melchior Résident d'*Espagne de Ferhabad*, avec la réponse du Roi, qu'il étoit dans les termes de conclure la paix avec les Turcs. Que par cette raison, il ne se soucioit plus des armées du Roi d'*Espagne*, ni de tout ce qu'il feroit, comme de choses qui étoient très-indiférentes; & qu'il n'étoit pas d'humeur à faire restitution d'un pouce de toute la terre qu'il avoit emportée sur les Portugais. Il est vrai néamoins que le Roi n'avoit pas avancé cette derniére circonstance, aussi il ne la tenoit que d'*Agamir* Secrétaire d'Etat, qui est son principal Ministre. Desorte que le Pere, d'un côté, retourna sans toute la satisfaction qu'il desiroit, tant à cause de cette réponse, qui ne lui plaisoit pas, que parce qu'il n'avoit pas reçu dans *Ferhabad* toutes les caresses qu'il espéroit. Mais d'un autre

autre côté, il témoignoit être fort content de la liberté, que le Roi lui avoit acordée de fort bonne grace, de s'en retourner en son païs, avec des passe-ports de sa part fort autentiques, des témoignages de bienveillance extraordinaires, & très-avantageux pour lui, & pour la sûreté de sa personne, dans toute l'étenduë de son Empire; dont le Roi Abbas est très-libéral envers tout le monde; parce qu'il ne débourse rien & que l'importance n'est pas considérable.

Le carême est fort dificile à passer dans Hispahan.

La seconde chose, dont je prétends vous informer, est, qu'aïant voulu faire exactement le carême, avec les seuls mets qui se trouvent ici, comme saumons salez, que l'on aporte de la mer Caspienne, parce qu'on n'y en voit de frais que très-rarement, & qui n'est pas bon, à cause que la riviére d'*Hispahan* est fort médiocre, qu'elle n'a point de communication avec la mer, & qu'elle se perd en mille petits ruisseaux dans la campagne circonvoisine, d'où vient qu'elle n'est presque point poissonneuse; outre que, comme les herbes, je veux dire les épinards, & d'autres semblables; en un mot, toutes les choses sont, ou mal saines, ou nullement nourrissantes; je retombai malade pour la troisiéme fois, avec une fiévre lente, & ma toux ordinaire, qui m'inspira les mêmes pensées, que j'avois euës auparavant, du mauvais état de ma santé: & une nuit entr'autres que je ne pouvois dormir, à cause de l'ardeur de ma fiévre, je pensai sérieusement à me faire ériger une sépulture dans la campagne, à quelque distance de la ville, selon la coûtume du païs, dont j'abandonnois le soin

&

& la conduite à Madame *Maani*, après que j'en aurois tracé le dessein sur le papier, comme je fis depuis. A la fin néamoins, me dispensant de la sévérité du carême, après en avoir passé plus de la moitié, & me réduisant au lait, & au sandal, comme auparavant; & Dieu vueille même que je n'y aïe pas été quelquefois trompé; & qu'au lieu de lait de chévre, ils ne m'aïent donné de celui de femme: je revins en convalescence, par la grace de Dieu, & repris mon embonpoint; desorte qu'à present je me porte parfaitement bien, sans toux, & sans aucune marque d'indisposition.

Le sieur della Vallé y fut réduit au lait de chévre.

Le Dimanche, troisiéme de Mars, nous fûmes au-devant de certains Religieux qui venoient d'*Hormus*: savoir, deux Carmes Déchaussez, F. Léandre de l'Annonciation, avec son compagnon, qui devoient demeurer de famille dans le Convent d'*Hispahan*; & deux Cordeliers, F. François Négrone Portugais, de l'Observance, & F. Paschal di Torréglias Réformé, Castillan, qui passoient pour aller à Rome: ces deux Religieux sont déja partis, à quelque-tems l'un de l'autre, avec des lettres de ma part, pour s'y rendre à leur commodité; mais parce que je n'avois pas encor achevé celle-ci, je ne la pus donner, ni à l'un ni à l'autre.

Le P. Melchior des Anges, dont j'ai si souvent fait mention, partit aussi le lendemain de grand matin d'*Hispahan* pour *Rome*, ou au moins pour retourner en Europe, dans le dessein de se retirer & de ne s'en plus écarter; parce qu'il commence à venir sur l'âge, & que ses Supérieurs le man-

mandoient pour les afaires de leur Ordre, ſans autre compagnon en ce voïage, que ce *Nazar Beig*, Perſan & Chrétien couvert, comme je vous ai dit, qu'il y avoit engagé, pour le mettre au ſervice du Roi d'Eſpagne, & dont la femme a demeuré fort long-tems en notre maiſon, où elle eſt encor à preſent, comme domeſtique de Madame *Maani*. Par ocaſion, je fis agréer au P. Melchior, qui s'en retournoit par la route de *Baghdad*, la compagnie du ſieur *Abullah Gioerida*, mon beau-frére, que je renvoïai à ſon pere. De maniére qu'après l'avoir gardé avec moi dans la Perſe l'eſpace d'un an, & lui avoir fait prendre beaucoup de connoiſſance du païs, de la Cour de l'*Ordu*, & de tout ce qui en dépendoit, contribuant même quelquefois à le faire enivrer dans la taſſe du Roi, je lui ai perſuadé de retourner à *Baghdad*, où je croi qu'il eſt à preſent; à condition qu'il obligera le plûtôt qu'il lui ſera poſſible, toute ſa famille & celle du pere, avec tous les fréres & ſœurs, & autres parents, ſi leur commodité le permet, à quiter généreuſement leur païs, pour ſe rendre heureuſement dans la Perſe, à l'imitation, pour ainſi dire, du bon Joſeph, qui perſuada à ſon pere, le grand Patriarche Jacob, d'abandonner la Méſopotamie, pour aller demeurer en Egipte.

Il y a fort long-tems que Madame *Maani*, & moi, deſirons cette tranſmigration, & que nous en cherchons les moïens: &, ſelon moi, les raiſons qui nous portent à la ſolliciter & à la procurer, ſont très-conſidérables. La premiére, pour afranchir nos parens

rens de la tiranie & de l'apréhension des Turcs, sous laquelle ils languissent plûtôt qu'ils ne vivent; & par conséquent pour augmenter de beaucoup leurs biens temporels, en les engageant à venir demeurer dans la Perse, où non-seulement ils pourront vivre avec honneur, conformément à leur condition; mais seront chéris & caressez, comme une infinité d'autres Chrétiens, nobles & riches, vassaux du Roi de Perse : au contraire, en Turquie, tous les Chrétiens, quelque puissans & riches qu'ils soient, se trouvent incessament persécutez. Et je ferai encor ensorte qu'ils y seront respectez, non pas en qualité de vassaux, mais en celle d'étrangers Francs, sujets du Pape : & en un mot, comme personnes qui m'apartiennent.

La seconde raison, plus pressante & beaucoup plus importante, est pour les faire sortir d'un païs, où entr'autres choses, ils courent risque incessament, si ce n'est de perdre la foi, & d'y renoncer, comme cela peut arriver; parce que les Turcs, qui n'ont de respect pour personne, encor qu'ils ne fassent pas de violence aux adultes, & aux enfans qui ont déja aquis quelque connoissance; cependant quand ils savent qu'il y a dans une maison, ou des garçons d'esprit, & de bonne mine, ou des filles bien faites, ils ne font point scrupule de chercher l'ocasion de les enlever par force, ou pour en faire present au Roi, ou pour autre chose, dans la pensée qu'ils ont, que c'est faire une action de charité fort méritoire, & qu'ils contribuent éficacement par ce moïen au salut

de

de ces pauvres enfans, dont la perte seroit infaillible entre les mains de leurs parents. Mais quand même ils éviteroient ce malheur, ils seroient toûjours en danger de devenir schismatiques, & de tomber en mille erreurs fort ordinaires aux Chrétiens du païs, non pas par une mauvaise volonté, ni par une malice afectée; mais par igorance, ou par un défaut d'instruction.

Remarquez, s'il vous plaît, que je dis, que s'ils contractent les erreurs des Chrétiens du païs, ce n'est point par malice, ni par une mauvaise volonté; parce que nos gens, nos alliez, encor qu'ils aïent porté jusqu'à present le nom de *Nestoriens*, par lequel on entend plûtôt ceux d'une nation, que d'une secte particuliére, sont néamoins décendus de certains *Siriens*, & *Chaldéens* Catholiques, qui se sont dévoüez autrefois & soûmis au Pape, & aux Evêques Catholiques, qui étoient venus de Rome, du tems de Jule III. si je ne me trompe, de Grégoire XIII. & de quelques autres Papes. Et quoiqu'à present la mémoire de toutes ces choses en soit presqu'éteinte, depuis si long-tems qu'ils manquent de ces Evêques Catholiques, de correspondance, & de commerce à Rome; néamoins ils ont toûjours conservé une inclination & un zèle respectueux, acompagné de dévotion, pour toutes les choses qui concernent Sa Sainteté, & se sont toûjours séparez, quoiqu'aujourd'hui ils n'en sachent pas la raison, des autres *Nestoriens* & *Siriens* schismatiques, qu'ils apellent seulement mauvais Chrétiens; parce qu'ils ne veulent pas dire, *Marie Mere de Dieu*; mais *Mere de Christ*.

Erreur des Nestoriens schismatiques.

Christ. Et quelques-uns d'entreux, les plus religieux, estiment tellement cette diférence, que le Pere de Madame *Maani*, qui est un des plus zèlez de sa religion, ne l'a jamais voulu donner en mariage, ni aucune autre de ses filles, à plusieurs de ces *Nestoriens*, qui passent pour mauvais Chrétiens parmi eux, quoiqu'on lui en ait souvent fait la proposition, & conformément à la coûtume de l'Orient, où les hommes demandent les femmes, & où les femmes ne demandent jamais les hommes. Il me l'acorda très-volontiers, parce que je suis Catholique Romain, quoique sans les cérémonies ordinaires du Prêtre, & les benédictons nuptiales, que nous devions solliciter ailleurs.

De plus, lorsque je conférai un jour avec eux, & par ocasion, des Mistéres & des cérémonies de nôtre religion; m'étant laissé surprendre par ce nom de *Nestoriens* en général, dans la pensée qu'ils étoient tous schismatiques, & de ces mauvais Chrétiens; je leur proposai, & les exhortai de faire la profession de foi, que l'Eglise Romaine a acoûtumé de proposer aux Orientaux, sur les simples assurances que je leur donnai qu'elle partoit de l'Eglise Romaine. Ils en furent tellement persuadez, que tous ceux qui se trouvérent alors avec moi dans *Hispahan*, tant hommes que femmes, la firent incontinent, & la jurérent solemnellement en notre Eglise. Ceux mêmes qui étoient à *Baghdad*, ausquels j'en donnai avis, que je sollicitai de s'y conformer, y donnérent incontinent les mains, témoignérent généreusement qu'ils la feroient

Le sieur della Vallé fait faire profession de foi à plusieurs, qu'il croïoit être schismatiques.

très-volontiers; qu'ils se soûmétoient aveuglément au Saint Siége; qu'ils recevroient toûjours, avec beaucoup de respect, toutes les lumiéres & les instructions qu'on leur communiqueroit de *Rome*. Desorte qu'il est évident que ces bonnes gens ne péchent pas par malice, & peut-être même qu'ils n'en ont jamais été coupables; mais par ignorance, comme je disois; & que ceux qui demeurent dans *Baghdad*, & par toute la Turquie, ne peuvent presque pas se dispenser de contracter les erreurs du païs; parce qu'ils n'ont que peu ou point de communication avec ceux de Rome, & qu'ils l'ont toute entiére avec des gens corrompus, & qui croupissent dans leurs erreurs. Ils sont contraints bien souvent de s'allier avec eux, soit dans les mariages, dans les Eglises, & dans le gouvernement des Patriarches schismatiques, en mille autres ocasions, d'où il ne peut naître qu'une grande corruption, & beaucoup de desordres.

Mais quand bien même ils se conserveroient dans la pureté de leur foi parmi ces infidèles, & parmi tant de dificultez; qu'ils ne participeroient point à leurs hérésies, & à leurs schismes, & qu'ils s'en afranchiroient; leur condition néamoins, dans la Religion qu'ils professent, particuliérement à *Baghdad*, est très-funeste & très-malheureuse; parce que dans *Baghdad*, où depuis peu d'années, s'il y a quelques Chrétiens qui y demeurent, & où les guerres, & d'autres semblables malheurs les ont obligez de se rendre de diférentes Provinces qu'ils habitoient, on y a bâti jusqu'à

pre-

present aucune Eglise, l'exercice même de la Religion n'y est pas entiérement libre. De maniére que quand ils veulent célébrer la Messe, il faut qu'ils se retirent secretement dans une maison particuliére, qu'ils destinent à cét exercice; & là, selon les assurances que l'on m'en a données, ils la disent sans Autel. Parce que si les Turcs y en trouvoient quelqu'un, ils les persécuteroient, & les puniroient exemplairement. Ils sacrifient sur les mains de quelque Prêtre, ou d'un Diacre, lequel les tenant ouvertes, étenduës & couvertes de quelque linge, bien propre & bien net, en forme de nape, fait l'ofice d'Autel.

Les Chrétiens n'ont point d'Eglise dans Babilône.

Cette façon de dire la Messe n'est pas nouvelle, puisque l'antiquité nous en fournit des exemples en de certaines conjonctures inévitables, dont on ne se pouvoit pas dispenser, & où il faloit nécessairement se comporter de la sorte, ou de peur qu'on ne les découvrît, ou parce que d'autres commoditez plus favorables leur manquoient. Et Théodoret Evêque de Cyr, en Sirie, contemporain d'un bon anachorette, nommé Maris, son grand ami, qui avoit vécu plusieurs années dans la solitude, raconte que l'aïant un jour visité dans sa petite maison, & l'aïant trouvé dans un desir extrême de voir célébrer le Saint Sacrifice de la Messe, il voulut bien lui témoigner combien il déféroit à ses sentimens, & combien il avoit de complaisance pour lui; desorte qu'aïant envoïé querir dans un bourg, qui n'étoit pas éloigné delà, les vases sacrez, il ofrit le divin Sacrifice, & consacra dans la propre cellule

De vitis patrum. c. 20.

de ce pieux Anacorette, durant lequel ce saint homme étoit rempli d'une telle joïe spirituelle, qu'il s'imaginoit être dans le Ciel; Théodoret s'étant servi, au lieu d'Autel, parce qu'il n'y en avoit pas, des mains des Diacres.

Mais pour retourner aux afaires de *Baghdad*, je dis encor que les Prêtres qui s'y trouvent à present, Dieu sait quels ils sont, Catholiques, ou hérétiques, orthodoxes, ou schismatiques: au moins on ne peut pas douter qu'ils ne soient très-ignorants; & souvent, à leur confusion, un particulier, qui sera d'une secte & d'une nation, servira à toutes les autres, parce qu'il y en a de plusieurs sortes, & de fort diférentes. Ce qui est de plus facheux, ils n'ont pas même toûjours des Prêtres; mais de tems en tems seulement, selon que le Patriarche leur en envoïe: & alors, ils s'y rendent ordinairement, plûtôt pour amasser de l'argent; parce qu'ils sont extrémement avares & nécessiteux, à cause des grosses taxes que les Turcs leur imposent, que pour veiller sur la conduite des ames qui leur sont commises. Je passe sous silence les simonies qu'ils y exercent, la vénalité des Sacremens, & même du Bâtême, en convenant de prix, & plusieurs autres semblables impertinences, dont presque tous ne font point scrupule, dans toutes les occasions qui se presentent; que les méchants, & schismatiques, ont inventées, & que les plus simples, & les plus ignorants pratiquent, par un abus insuportable, & une malheureuse nécessité.

Ils n'y sont point assistez spirituellement.

Mais outre cela, la négligence y est si gran-

grande, que plusieurs années s'écoulent quelquefois sans y avoir aucun Prêtre. Et je sai, de bonne part, qu'un jour quelque Prêtre s'y rencontrant par ocasion, a bâtisé des personnes de quinze & vingt-quatre ans; & bien davantage; les meres & les filles, & les peres, avec les petits-fils, en un même-tems; parce que jusques-là, ils n'avoient point vû de Prêtres, pour leur rendre ce service si nécessaire. Desorte que faute d'instructions, de secours & des Ministres spirituels, ils vivent dans une extrême ignorance des Mistéres de la Foi, & des devoirs de véritables Chrétiens. Si bien, qu'à l'exception de quelques vieillards, qui ont été élevez dans *Mardin* en *Diarbechir*, & ailleurs, où toutes les choses sont mieux réglées, & où au moins ils ont des Eglises & des Prêtres en abondance, les autres jeunes gens, & principalement ceux qui sont natifs de *Baghdad*, ne savent simplement que faire le signe-de-la-croix, & qu'ils sont Chrétiens: & celui d'entr'eux, qui sait son *Pater noster* en Chaldéen, que son pere ou sa mere lui aura apris, avec quelqu'autre priére, en forme d'himnes, en vers Arabes, qui est leur langue vulgaire, & qu'ils parlent ordinairement, passe pour un illustre & un grand Docteur parmi les autres.

Ils sont néamoins consтants dans la foi.

Je m'étonne néamoins comment dans une si profonde ignorance des choses nécessaires au salut, ils se conservent fidèles au milieu de l'infidélité, & si constans & fermes dans la foi, que très-souvent il s'en est trouvé plusieurs d'entr'eux, qui, pour ne la pas renier, non pas même de la moindre

parole en de certaines ocasions, dont les Turcs se servent pour les y obliger, comme quand ils les trouvent avec des femmes Turques, ou choses semblables, ont mieux aimé se laisser massacrer, & mourir sous des tourmens inconcevables. Mais c'est l'éfet d'une grace particulière que Dieu leur fait, peut-être par l'intercession de ces ames bienheureuses de leurs propres enfans, qui meurent après le Bâtême, dans l'état d'innocence; ou pour quelqu'autre raison qui nous est inconnuë.

Suposé donc, comme il est vrai, que les Chrétiens de *Baghdad* languissent dans cette misérable captivité, que je vous ai spécifiée, je vous laisse à penser quel service on rendra à tous nos bons parens, & combien il sera avantageux pour le salut de leurs ames, de leur donner des moïens éficaces pour sortir de cette Babilône, & de se rendre en Hispahan, où ils vivront non seulement en bons Catholiques, mais encor dévotement dans la piété, & dans une parfaite instruction des choses qui leur seront nécessaires, sous la protection & la conduite de nos Peres Carmes-Déchaussez, que Sa Sainteté a envoïez dans la Perse pour cét éfet. Ces Religieux leur administreront les Sacremens, & les informeront d'une véritable & solide doctrine; par ce moïen les exerceront dans les actions de piété; dans les choses qui concernent le culte de Dieu, selon nos saintes pratiques; ou en langue latine, que leurs petits enfans aprendront comme j'espére, ou peut-être aussi en Chaldée, & en Arabe, leurs idiômes naturels, si le Pape, auquel nous pre-

sen-

feroient requête à cét éfet, leur acorde la permission, qu'il n'a pas refusée aux *Maronites* Catholiques, ni aux Arméniens d'*Alingia*, ni même aux Grecs, qui sont à Rome. Parce qu'en éfet, un chacun s'excite davantage, & se trouve plus sensiblement touché de dévotion, lorsque le service divin se fait en la langue qu'il entend, & qui lui est naturelle, qu'en une autre inconnuë, qui leur seroit extraordinaire & étrangére.

Je sai bien que, selon ma coûtume ordinaire, je ne devois pas vous entretenir de tous ces beaux desseins, sans les avoir premiérement portez à leur perfection. Mais, pour cette fois, je me suis un peu émancipé, & vous les ai debitez de la sorte; parce qu'au retour du courier, qui acompagna le P. Melchior, & les autres à *Baghdad*, je dois infailliblement recevoir des lettres du sieur *Abdulah* mon beau-frére, qui me confirmeront dans la pensée que j'ai que son voïage a été heureux, qu'il est arrivé en bonne santé, & qu'ils se disposent déja tous pour venir, ou, pour mieux dire, pour fuïr, à la premiere ocasion qui se presentera, de ce païs ennemi, & se rendre dans la Perse, sous la protection de S. Pierre. De maniére qu'il ne faut plus douter de leur résolution, que nous n'avancions beaucoup leurs afaires, & que nous ne fassions, avec le tems, de plus grands progrès; & que quand ils seront ici, où l'on espére que le Roi arrivera dans peu, nous n'obtenions de lui quelque chose de considérable en leur faveur; ce qui ne sera pas dificile; parce que le Roi

Il s'emploïe tout de bon auprès du Roi de Perse, en leur faveur

m'a souvent témoigné qu'il vouloit m'obliger; quoique jusqu'à present je ne l'aïe importuné d'aucune grace; au contraire, je puis dire que je lui ai rendu quelque service; tellement que si je lui demande quelque chose, en faveur de ces personnes étrangéres qui m'apartiennent, & que j'ai engagées à son service, il est impossible qu'il me la refuse.

Si donc on obtenoit du Roi quelque grace particuliére, & qu'en vûë de leur établissement avantageux, d'autres Siriens, & principalement leur parens, pussent se résoudre de les imiter en cette ocasion, & que cette colonie de Catholiques, que nous établirons avec eux en *Hispahan*, & dans la Perse, s'augmenta & fit quelques progrès, ou par le moïen des mariages, ou aliances, ou d'autres conjonctures; & que le Roi, conformément à la parole qu'il en a donnée plusieurs fois, nous assignât volontiers une contrée séparée pour y bâtir & demeurer, si nous voulions, & si nous avions sufisament des gens, ou, selon la coûtume du païs, nous pussions vivre, tant spirituellement que temporellement, dans la pratique de nos loix, sans doute nous penserions incontinent à établir en ces quartiers une colonie Chrétienne & Catholique de la Communion de l'Eglise Romaine, quoique de nation & de langue diférente, sous le nom spécieux de nouvelle Rome, avec une Eglise consacrée à S. Pierre, un Capitole, un Tybre, & un apartement, comme celui de ma valée, & d'autres semblables galanteries, dans laquelle nous serions indépendans pour le temporel; mais très-

soûmis

soûmis pour le ſpirituel, à l'Egliſe Romaine. Et de cette façon ce ſeroit là cette afaire importante de paix que Madame *Maani* auroit négociée en cette Cour, pour le ſervice & l'avantage de ſa nation, comme je me ſouviens de vous en avoir entretenu il y a plus d'un an. J'en remets néamoins le détail en un autre tems, comme de choſes qui ne ſont pas encor faites; mais dont on a ſeulement fait un projet. Il ſufit à preſent que vous ſoïez informé de la marche de nos gens de *Baghdad*, à laquelle je ne doute point qu'ils ne ſe préparent tout de bon, & que même ils ne ſe ſoient déja mis ſur la route pour ſe rendre en ces quartiers. Mais en atendant qu'un courier nous en aporte des nouvelles plus certaines, paſſons à autre choſe.

Deux couriers d'Eſpagne & d'Angleterre, arrivent à la Cour de Perſe.

Le quatriéme d'Avril, deux couriers; l'un de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, & l'autre des Anglois, arrivérent preſqu'en même-tems de *Ferhabad*, où ils s'étoient rendus, par ordre de leurs maîtres, avec quelques lettres adreſſantes au Roi, pour des afaires & des diférends de leurs nations. Ils m'aſſûrérent tous deux que *Burum Caſum Beig*, Ambaſſadeur de ce Roi, auquel le *Serdar* des Turcs avoit perſuadé d'aller de compagnie à Conſtantinople, comme je vous en ai déja écrit, étoit retourné à *Ferhabad*. Mais ſon retour, ſi promt & ſi précipité, me fit croire qu'il n'avoit pas été juſqu'à Conſtantinople, & qu'il avoit mené avec lui un autre Ambaſſadeur Turc, pour terminer leurs diférends, & ratifier les articles & les traitez de paix: & que le *Serdar*, que l'on avoit mandé à Conſtantinople, pour des

afaires de la derniére importance, étoit déja au-delà des frontiéres, où il avoit passé l'hiver, & qu'il étoit déja à 14. journées au-delà d'*Erzirum* par cette route.

Les uns ajoûtent, qu'infailliblement on conclura la paix, & que le Roi donnera annuellement aux Turcs cent charges de soïe en nature, & cinquante autres en diférentes étofes, & qu'il promet de ne pas incommoder les Géorgiens, ni les Curdes. D'autres disent, que toutes ces promesses ne sont que des adresses & des finesses de ce Prince, & qu'il fourbera les Turcs. Mais je dis avec plus de certitude, que personne ne sait les afaires de ce Roi; & que qui que ce soit n'en peut juger sur les aparences extérieures; mais qu'il faut atendre le succès & l'événement. Voilà ce que je puis vous dire de plus précis de la paix, ou de la guerre des Persans avec les Turcs.

Enfin deux curiositez feront la conclusion de cette lettre, qui n'est déja que trop longue à ma confusion. L'une, afin que vous jugiez mieux de la diversité & du mélange de ce païs, & principalement de la ville d'*Hispahan*, puisque dans ma maison seulement, quoique petite à la vérité, & dont les domestiques ne sont pas en grand nombre; parce qu'à present je n'ai guéres que sept femmes de service, & quelque peu de serviteurs, on parle parfaitement dix langues diférentes. Je dis parfaitement, à l'égard de plusieurs autres desquelles quelques-uns de nous ont une connoissance imparfaite. Les dix Langues que l'on y parle parfaitement, sont l'Italienne, la Latine, la Françoise, l'Espagnole, la Gré-

Le sieur della Vallé avoit le don des langues.

que

que vulgaire, la Turque, l'Arabe, la Persane, la Géorgienne, & l'Arménienne. Je vous avouë néamoins que je parle seul l'Italienne, la Françoise, l'Espagnole, & que je ne m'en sers pas au logis avec mes domestiques, parce qu'ils ne les entendent pas; mais avec les étrangers de ces nations, qui me viennent souvent rendre visite: la Latine même je la parle seul, & je ne m'en sers que pour m'entretenir avec Dieu, dans les priéres que je lui fais. Mais plusieurs parlent les six autres; & il n'y a pas un de mes domestiques, quelque grossier & lourdaut qu'il soit, qu'il n'en sache trois ou quatre. Je les entends toutes, & me démêle un peu de toutes, à l'exception de la Géorgienne, & de l'Arménienne. Parce que de l'Arménienne, je n'en sai pas la prononciation ni le véritable accent; outre que je n'ai jamais eu d'inclination pour cette langue; & de la Géorgienne, je n'en sai seulement que très-peu de paroles, & ne fais encor que commencer à lire & à écrire, sous la conduite de notre Marine, qui demeure chez moi, & me donne quelquefois des leçons.

Châtiment que l'on exerce envers ceux qui forcent les femmes.

L'autre curiosité, qui regarde la Medecine, ou la Philosophie naturelle, & de laquelle jusqu'à present je ne vous ai pas entretenu, par un défaut de ma mémoire, est telle, selon moi, que je ne dois pas la passer sous silence. En éfet, je m'étonne comment on coupe si facilement en ces quartiers les parties génitales, & qui font l'ornement de la maison, à des hommes faits, & qui sont déja sur l'âge, sans mourir dans les tourmens d'une opération si dangereuse. C'est un châtiment que l'on y

exérce envers ceux qui sont convaincus de certains péchez de luxure, comme de prendre des femmes par force, & chose semblable, de la même façon qu'on en usoit anciennement dans l'Egipte, où, selon Diodore de Sicile, on coupoit les parties honteuses à ceux qui forçoient les filles de bonne naissance. En éfet, ils n'en meurent pas, & guérissent fort heureusement, en apliquant simplement de la cendre.

Le Vizir de Mazanderan, l'a subi très-innocemment.

Le *Vizir de Mazanderan*, qui eut soin de moi dans *Ferhabad*, a subi ce châtiment, par un éfet de sa mauvaise fortune, & très-innocemment, sur l'aveu qu'il m'en a fait lui-même, dans une certaine ocasion. Enfin on dit au Roi, qu'il avoit enlevé un jeune garçon en un certain endroit dont alors il étoit Gouverneur; mais sans tout le crédit & le pouvoir qu'il posséde aujourd'hui; desorte que sans perdre de tems, & pour servir d'exemple à tous les autres Ministres & Gouverneurs de son Roïaume, il lui fit plier la toilette, & commanda qu'on ne lui laissât rien. Une jeune femme qu'il avoit, en conçût tant de dépit, qu'elle l'abandonna, pour chercher parti ailleurs. Mais une autre femme, un peu plus âgée, qu'il tenoit en sa maison, fut plus sensible au malheur qui étoit arrivé au pauvre *Vizir*, & en cette ocasion, elle lui a rendu de si beaux témoignages de sa fidélité, qu'elle ne l'a jamais voulu quiter, & demeure encor aujourd'hui avec lui, en qualité simplement de bonne sœur très-afectionnée.

Aussi-tôt après que l'on eut éxécuté les ordres du Roi, & que l'on eut fait la justice

avec

avec l'aiscette, on le justifia, à ce qu'il me dit, & l'on prouva que le crime dont il étoit acusé n'étoit pas véritable; tellement que le Roi en fut très-afligé, commanda en même tems qu'on eut grand soin de lui, & qu'on le tint plusieurs jours sous la cendre à l'obscurité, en des chambres bien fermées. A la fin néamoins il guérit; mais sans la restitution de ce qu'on lui avoit ôté. C'est pour quoi le Roi le récompensa, en l'élevant à des charges plus honorables, & le comblant de plusieurs autres faveurs. Le Vizir, comme presque tous les Orientaux, en matiére d'injures passées, est d'un si bon naturel, qu'en me racontant ce malheur qui lui étoit arrivé, sur de fausses informations, dont ses ennemis avoient prévenu l'esprit du Roi, il ajoûtoit ensuite, qu'après cét accident, le Roi l'avoit tellement considéré, & lui avoit tant fait de graces, qu'il prioit Dieu tous les jours pour sa santé, & qu'il diminuât des années de sa vie, pour augmenter le nombre de celles du Roi: chose certainement qui m'étonnoit; parce que j'aurois la vie de celui qui me feroit faire un semblable compliment, & qui me feroit couper injustement des parties de cette conséquence, ou j'y perdois la mienne.

Pendant le séjour que je fis en *Escref*, le même Vizir qui y commandoit, fit punir sans beaucoup de réfléxion, & Dieu veüille que ce ne soit pas injustement, sur ce que l'on m'en a dit, du même châtiment qu'il avoit éprouvé, un de ses domestiques, que l'on acusa d'avoir forcé la maison d'une simple femme. Je vis moi-même ce pau-

pauvre garçon, dès le lendemain, qui cheminoit par la maison, tout languissant & tout malade, qui sortoit à l'air, & qui alloit par tout, sans se précautionner d'autres remédes, que d'un peu de cendre. Mais je ne sai s'il en guérit, ni ce qui en arriva; parce que vû le peu de soin qu'on en avoit, je me persuadois qu'il n'en pouvoit pas échaper, sans miracle. Il faut que, sur ce sujet, vous remarquiez une autre chose, qui est fort considérable, que ceux à qui on coupe de la sorte ces parties, si nécessaires pour la conservation de l'espéce, étans hommes faits, la barbe ne leur tombe pas pour cela, comme il arrive à ceux que l'on châtre en leur jeunesse; mais elle demeure dans le même état qu'ils l'avoient auparavant, sans aucune altération. Ainsi le Vizir de *Mazanderan*, mon ami, en avoit beaucoup, & l'a toûjours conservée depuis, de la même façon qu'il l'a portoit auparavant ce funeste accident.

La barbe ne tombe point aux hommes faits, que l'on punit de la sorte.

Pour ne pas finir par de si fâcheuses & de si dangereuses opérations, je vous dirai encor, qu'entre plusieurs autres choses qui m'ocupent, je m'aplique à present à faire une grammaire de la langue Turque, selon notre Italien vulgaire. J'ai dessein de n'y rien omettre; mais de la porter à sa perfection, avec le plus de facilité, & le plus succintement qu'il me sera possible. Je l'ornerai d'une préface & d'un avis aux lecteurs, afin de leur inspirer de l'amour pour cette langue, par des raisons qui me semblent très-éficaces, & très-considérables. Mais pour l'achever bien-tôt, j'aurois besoin de quelques livres d'Italie que je

Le sieur della Vallé compose une Grammaire Turque.

je n'ai pas, qui me manquent ici; particuliérement d'une petite Grammaire de la langue Françoise, faite en Latin, par un auteur que le sieur Crescentio connoît fort bien, puisqu'il m'en a donné autrefois la connoissance. Cette petite Grammaire Françoise est la plus succinte, la plus facile, la meilleure & la plus à mon gré, que Grammaire que j'aïe vûë, de quelque langue que ce soit. J'y voudrois donc observer ce même ordre. Si je l'avois ici, elle me soulageroit bien, & j'en tirerois beaucoup d'avantage, parce que je ne puis pas me souvenir de tout ce que j'ai lû. Je ferai néamoins ce qu'il me sera possible; & en un mot, la Grammaire Turque, qui se fera tôt ou tard; &, si je ne me trompe, elle sera très-facile. Je ne sai plus que vous mander, & je souhaite de tout mon cœur que ce dont je vous ai entretenu en cette lettre, ne soit ni inutile, ni superflu & hors de propos, & que vous vous soïez donné la peine de la lire entiérement.

Je vous suplie seulement d'assurer nos Messieurs Spina de mes très-humbles services; & de saluer, de ma part, tous nos amis en particulier, le sieur Coletta son frére, avec tous leurs neveux; le sieur André mon Compére, avec toute sa famille, & lui témoigner que je me souviens beaucoup plus de lui, qu'il ne pense à moi; le Docteur, & sa femme; le sieur Arpino, le sieur Piergiouvanni, le sieur Polio; & enfin tous ceux qui me font l'honneur de m'aimer, sans oublier mes bons voisins; principalement les Libraires qui sont de notre intelligence, & à tous ceux qui me ren-

rendroient service à la maison, comme Maître Salvatore Sarto, Giulbonajo Marcotullio, Gioseppe Banderajo. L'Argentier Francesco di Marino, que j'estime beaucoup; & plusieurs autres. Mais sur-tout je me recommande fort à mon Barbier Coviello, que vous connoissez, au service duquel je conserve une drogue pour nétoïer les dents. C'est une chose admirable, & peut-être meilleure que la conserve de Naples; parce qu'elle opére plus promtement & plus facilement. Cette drogue s'apelle en Arabe, *Deiram*; & sous ce nom elle est connuë par toute la Perse: mais je ne sai pas bien encor ce que c'est, ni d'où elle vient. Je ne doute pas néamoins que ce ne soit, ou une écorce, ou une racine d'arbre. Quelques-uns disent que ce sont des racines de quelques noïers du *Curdistan*; mais, selon moi, il n'y a guéres de raport. Quoiqu'il en soit, j'en porterai quantité en Italie, si Dieu me fait la grace d'y retourner.

Le sieur della Vallé se plaint du sieur Schipano.

J'atendois avec impatience des lettres de vôtre part, avec vôtre sentiment sur les échantillons de certaines drogues, que je vous ai envoïées il y a plus de deux ans; mais je n'en ai reçû aucune. J'espérois aussi la Prosopopée de Tite-Live que vous m'aviez promise, & que vous me commanderiez quelque chose, principalement en matiére de drogues, ou d'ici, parce qu'il s'y en trouve grande quantité, s'il se rencontroit quelqu'un qui s'y connût, ou de l'Inde, qui n'en est pas fort éloignée. Je m'assure que j'aurois en quelque façon satisfait votre curiosité, sur les mémoires

que

que vous m'auriez fournis, sans lesquels je ne puis rien faire, ni rien entreprendre; parce que de moi-même je n'en ai aucune connoissance. Mais jusqu'à present je me trouve frustré de tous mes desirs, & de toutes mes espérances, puisque je n'ai point reçû de lettres de vôtre part, ni de celle de mes autres amis; ou, soit qu'ils ne m'aïent pas écrit, ou qu'elles aïent été perduës, s'il est vrai qu'ils m'aïent fait cét honneur que de penser à moi. En tout cas, on ne peut en avoir fait de mauvais usage que dans *Hispahan*; ou, par de certaines désunions, & de malheureuses jalousies, qui régnent parmi ceux de nôtre païs; j'ai déja des preuves que l'on m'a soustrait deux ou trois paquets de lettres, & peut-être davantage, que je devois recevoir d'*Alep* en divers tems. Je ne sai pas si on a commis cette infidélité à ma considération, & pour suprimer mes lettres, ou quelqu'autres qui s'adressoient à nos Religieux; parce qu'elles venoient de compagnie, & peut-être dans un même paquet.

Et de l'infidélité de ceux qui ont surpris quelques-unes de ses lettres.

Mais c'est assez; & de quelque façon que l'afaire se soit passée, nous ferons à la pareille. Je leur rendrai le change: & je croi avoir déja mis les ordres nécessaires pour me vanger, & ceux de mes amis, qui ont soufert injustement, & avec beaucoup de préjudice, de semblables infidélitez. Si néamoins il s'agit de quelque dépense, pour me satisfaire sur ce sujet, je vous assure qu'ils ne se pourront jamais plaindre de moi; parce que je ne suis pas d'humeur à entretenir à mes dépens de semblables petites guerres, qui sont indignes de gens d'hon-

d'honneur, & à vouloir pénétrer dans les afaires des autres, & à surprendre leurs lettres. Mais si dorénavant on ne confie les miennes qu'à de mes amis, & que je ne les reçoive que par des gens qui me seront afectionnez, & par des correspondances certaines & infaillibles, ils n'en auront plus de moi, ni dans la *Perse*, ni dans *Alep*, ni dans *Baghdad*, qui sont les lieux d'où elles sont distribuées, ni dans les caravanes, ausquelles on les commet quelquefois. Cependant je soufre beaucoup de n'avoir point de nouvelles de mes amis, par la malice, comme je croi, de quelques envieux, de l'avantage & de la consolation des autres, & par un excès de franchise & de ma bonté; & enfin je commence à m'apercevoir qu'on ne réüssit pas aujourd'hui, en procédant simplement & à la bonne-foi dans les afaires, puisque les autres tres n'en usent pas de la sorte, & que les plus simples sont toûjours trompez. Desormais donc nous changerons de stile; agneaux avec les agneaux, mais renards avec les renards; & peut-être pis, si la nécessité l'exige.

Je n'ai pû avoir jusqu'à present les véritable, noms des trente-deux Tribus de *Chizilbasci*: mais j'ai pris le soin de faire écrire correctement les noms de toutes les retraites que j'ai faites, & des lieux où j'ai logé en voïageant par la Perse; avec les noms propres de plusieurs personnes, ou des bourgs & villages que j'ai marquez dans mes lettres, afin de vous les pouvoir envoïer dans leur pureté, comme je me suis éforcé d'y réüssir le plus exactement,

&

& avec le plus de soin qu'il m'a été possible. Mais parce que ma lettre est déja trop longue, je la termine sur cette page, par une nouvelle que l'on debite ici pour véritable depuis quelques jours, que le *Dervisc Sultan Mustapha* est rétabli sur le Trône dans Constantinople, qu'il a été délivré de prison, & qu'il a repris le gouvernement de l'Empire, par l'intrigue & le crédit du *Serdar Halil-Bascia*, qui s'est déclaré en sa faveur, & du *Chan Tartare de Cafa* son intime ami, qui partit avec le Serdar, & qui se rendit à Constantinople il n'y a pas long-tems, quoique nous n'aïons pas de nouvelles certaines si le *Serdar* y est encor arrivé. Vous devez savoir mieux que nous, & plus facilement, la vérité de toutes ces choses là, parce que vous en êtes moins éloigné : je ne laisse pas néanmoins de vous en faire part, au moins de celles que je sai, sans me mettre en peine si d'ailleurs vous en êtes informé.

Nouvelles du rétablissement de Sultan Mustapha.

Le bruit court aussi en ces quartiers, qu'ils ont mis à mort le *Chiz Laraga*, qui étoit du parti contraire ; mais si ces nouvelles sont véritables, les afaires de la Sultane *Chiosemé* vont très-mal, ce me semble. Quoique l'on dise que les enfans de Sultan *Ahmed* soient vivans, & qu'il soit obligé de les conserver ; parce que *Sultan Mustapha* ne veut pas entendre parler des femmes, ni de laisser de postérité après lui ; mais bien de vivre parmi eux en bon Religieux, & comme une personne détachée du monde. Il se comporta de la sorte, dès la premiere fois qu'il parvint à la Couronne ; mais je ne sai s'il persévérera en cette humeur, dans

la-

laquelle, s'il continuë, je commencerai à croire qu'il a véritablement perdu l'esprit, comme l'avoient supofé ceux qui l'obligérent de renoncer au gouvernement de l'Empire. J'emploirai les derniéres lignes de cette lettre, pour vous suplier de me donner amplement de vos nouvelles, que je chéris extraordinairement, ou, au moins, de m'en envoïer plus souvent que vous n'avez fait, & pour faire des priéres à Dieu, pour la conservation de vôtre santé, & de celle de tous nos autres amis communs, & qu'il vous comble tous ensemble de ses bénédictions: &, s'il est possible, qu'il nous face la grace de nous revoir tous & de nous embrasser sur le Posilippe, avant que de mourir. Je vous baise les mains.

D'Ispahan le 22. d'Avril 1619.

Les Persans combatent sans ordre.

Sur le point de fermer cette lettre; parce que je ne prétendois pas d'y rien ajoûter, il m'est souvenu d'une autre chose, que je ne puis passer sous silence. Les Persans n'observent point d'ordre dans les batailles qu'ils livrent en la campagne. Le Roi seulement, ou le Généralissime, assigne & distribuë les *Chans* aux *Sultans* & aux autres Capitaines, selon les troupes qu'ils ont sous leur conduite. Les Capitaines ne se métent en peine que de garder les lieux qui leur sont assignez, & d'y donner des preuves de leur valeur, disposant leurs gens, non pas avec ordre, mais confusément, comme ils se rencontrent, soit Fuziliers, ou Archers, ou avec des lances, ou les uns & les autres mêlez ensemble. De maniére que bien souvent on voit en un

même

ême endroit, un soldat qui combat avec : mousquet, un autre avec la lance, un utre avec l'arc & les fléches; & chacun, n un mot, avec les armes qu'il a, dans la onfusion & sans ordre. Leur façon de combattre a du raport à celle que décrit le Tasse en parlant des Grecs.

Qui combatent füians, quoiqu'ils soient dispersez. Gerus. Cant. XX.

Mais pour leur faire plus d'honneur, nous pourrons changer la parole *füians*, en *courans*. En éfet, il leur faut faire justice, & la retrancher entiérement; parce que leur retraite, en courant, n'est pas véritablement une fuite; mais se tourner seulement en caracolant. En combatant de la sorte, il est absolument nécessaire que ceux qui sont acoûtumez de faire la guerre, avec l'arc & les fléches, qui sont leurs armes les plus ordinaires, & dont ils se servent plus volontiers, tournent le dos à l'ennemi, lorsqu'il semble qu'ils füient; de même que ceux qui se servent des arquebuses, aussitôt après qu'ils ont tiré leur coup: parce qu'on ne peut pas facilement tirer les fléches par devant; mais on est contraint de les tirer par derriére, vers le lieu auquel on tourne le dos, afin que le bras ait la liberté de s'étendre davantage, & de tirer de la corde avec plus de violence. On ne tire donc jamais qu'aprés avoir caracolé, lorsque l'on a le dos tourné à l'ennemi, & qu'il semble que l'on prend la fuite; quoique néamoins ce ne soit qu'une feinte; & qu'alors on ne porte que des coups dangereux. Façon de combatre parmi les Persans.

Leur marche même n'est pas réglée; mais un chacun va à sa commodité. Ils s'u-

nissent seulement, marchent ensemble en des lieux suspects, & qui ne sont pas éloignez de l'ennemi. Ils font marcher à part le bagage, & les femmes avec les chameaux, de telle façon que les gens de main sont toûjours au milieu, entre le train de l'ennemi. Comme, par exemple, si l'on avance du côté de l'ennemi, les femmes & le bagage, marchent derriére & forment l'arriére-garde, pour ainsi dire. Mais si on s'écarte de l'ennemi, pour se retirer en son quartier, les femmes & le bagage prennent toûjours le devant. Ils campent aussi sans ordre & dans la confusion; mais d'abord que le logement du Roi, ou du Général, est fait, un chacun forme sa hute à l'entour, le plus avantageusement & le plus commodément qu'il lui est possible; à l'exception des *Chizilbasci*, qui gardent le rang que je vous ai marqué autrefois de leurs Tribus; ceux du côté droit, à la droite; & ceux du côté gauche, à la gauche.

L'armée de Perse est estimée une des bonnes viles du Roiaume.

Outre cela, l'*Ordu*, ou, si vous voulez, le camp, ou l'armée, est sans doute, comme on dit ici communément, la plus grande & la meilleure ville du Roiaume de Perse. Il est ordinairement fourni de toutes les choses que l'on sauroit desirer, en quelque bonne ville que ce soit; parce qu'outre qu'il y a toûjours grande quantité de vivandiers qui suivent incessamment, comme en nos quartiers; c'est qu'il s'y rencontre aussi des marchands & des artisans de toutes les sortes. On trouve continuellement chez eux, non-seulement les choses nécessaires & utiles, mais encor les délicieuses, & ce que l'on pourroit desirer

siter de plus délicat dans une ville. Comme l'armée campe incessament dans la Perse; & que, tant les soldats, que les grands de la Cour, demeurent plus long-tems sous leurs tentes au camp, au milieu de la campagne, que dans leurs maisons particuliéres, ils se sont avisez, à cause de cela, de mille belles inventions pour y vivre commodément, & dans toutes les douceurs, que les villes mieux policées sauroient fournir. Ils y ont même des bains portatifs, que l'on dresse sous les pavillons à la campagne. Très-souvent j'ai vû porter de certaines grandes machines sur des chameaux, qui servent à ces bains, je ne sai si c'est de plancher ou de soûbassement, par où l'eau, dont on se lave, s'écoule, sans incommoder nullement celui qui s'y baigne, ou pour contribuer davantage à la solidité de la chaudiére, & y conserver plus long-tems la chaleur de l'eau dont elle est remplie, parce que je ne suis jamais entré dans ces bains qui sont sous les tentes, & je ne les ai jamais vû dresser. On y voit aussi des cuisines portatives; & je ne dis pas des vases, ou des instrumens, ou ustensiles pour faire la cuisine dans la campagne; parce que chaque personne particuliére, qui a quelques chevaux de bagage, n'en manque pas & en porte avec soi: mais j'entends des fougons, ou fourneaux, avec toute leur dépendance, dont on charge des chameaux, & dans lesquels, en marchant même, on peut toûjours aprêter & cuire les viandes, & semblables autres choses, que l'adresse & l'industrie de ces peuples a inventées, conformément à leurs besoins.

On n'y manque jamais des choses nécessaires à la vie.

Il

Il n'y a pas long-tems qu'un courier est arrivé de *Ferhabad*, qui nous a assûré que la paix avec le Turc ne tiendra pas, & qu'elle se ralentit beaucoup; parce que le Grand Seigneur n'en veut pas demeurer aux conditions, dont le *Serdar* est convenu avec le Roi de Perse; mais qu'il en propose d'autres de plus grande conséquence, qui lui sont bien plus avantageuses; & que pour en porter la parole de sa part, il avoit envoïé, comme je vous ai dit, un autre Ambassadeur, avec *Burum Casum*. Ce Burum Casum est à present à *Ferhabad*; mais l'Ambassadeur, qui venoit avec lui, n'est pas encor arrivé; parce que le Roi avoit donné ordre qu'on le reçût en divers endroits par où il devoit passer, & le faisoit venir à petites journées, pour avoir une réponse qu'il atendoit de ses gens, & de *Jadicar* à *Ali Sultan*, son Ambassadeur à Constantinople, qui s'étoit chargé d'y porter le present de la soïe, avant que de donner audience à cét Ambassadeur. En un mot, les afaires sont fort broüillées; mais je ne vous puis rien dire encor des suites qu'elles auront.

Le Roi de Perse veut desheriter son fils, par un scrupule de conscience.

On nous a aporté une autre nouvelle de Ferhabad, qui est la chose la plus bizarre & la plus extraordinaire, si elle est véritable, parce que je ne l'assûre pas, qui soit jamais partie de l'esprit d'un Prince. Ils disent que le Roi, par un scrupule de conscience, a déclaré aux grands de son Roïaume, que l'aîné de ses enfans qui vivent aujourd'hui, *Choda bende Mirza*, duquel j'ai fait mention en cette lettre, n'est pas véritablement son fils; ainsi qu'ils ne prétendent pas

de

de le faire Roi après sa mort, & qu'il leur en raporta l'histoire de cette façon. Il assûra que la mere de *Choda bende Mirza* avoit été esclave; & qu'en cette qualité, un marchand, comme on en use souvent de la sorte, en avoit fait present au Roi; que quand elle fut admise dans l'*Haram* du Roi, elle étoit déja enceinte de ce fils *Choda bende Mirza*, & que sa grossesse fut connuë à toutes les femmes de l'*Haram*: de maniére que *Choda bende Mirza*, qui nâquit depuis dans l'*Haram*, n'étoit pas autrement le fils du Roi, comme on se l'étoit persuadé jusqu'à present; mais du marchand qui avoit donné l'esclave. Et pour autoriser davantage cette plaisante invention, on dit que le Roi a envoïé un courier en *Hispahan* à la vieille *Zenel Begum*, qui avoit alors l'administration du Roïaume, & de la Maison Roïale. En éfet, elle est à present à *Hispahan*, où enfin elle a été rapellée de la ville de *Cazuin*, dans laquelle elle a demeuré éxilée l'espace de plusieurs années, avec commandement, de la part du Roi, de lui donner par écrit un témoignage autentique de la vérité de ce qu'il avançoit contre *Choda bende Mirza*; & que *Zeinel Begum*, soit que la chose fût fausse, ou véritable; pour plaire au Roi, & se conformer à ce qu'il desiroit d'elle, lui a envoïé une atestation très-autentique, à laquelle elle a souscrit, avec dix-huit témoins, dans toutes les circonstances du tems, & des lieux, selon la formalité des Notaires. Desorte que si cela est vrai, le pauvre *Choda bende* ne peut légitimement prétendre à la succession, par une

plaisante suposition. Et de Prince, & de fils de Roi qu'il étoit, à l'âge de vingt, ou vingt-cinq ans, il deviendra fils d'un pauvre marchand.

Motif de l'aversion du Roi de Perse envers son fils aîné.

Voilà, selon moi, le moïen le plus agréable pour deshériter des enfans, dont on ait jamais entendu parler. La vérité est, comme je croi, que le Roi Abbas sachant qu'il n'est pas fort aimé de ses peuples, ne soufre pas volontiers de grands enfans auprès de lui, capables de l'incommoder, & de lui faire de la peine pendant sa vie. C'est pourquoi, par un pur éfet de sa crainte, plûtôt que d'autre chose, il a déja fait mourir son fils aîné *Sofi Mirza*. Par la même raison, il voudra peut-être à present; mais d'une façon diférente & moins cruelle, se défaire de cét autre *Choda bendé*, qui a déja de la barbe, qui est homme fait, & en âge de lui donner de l'ombrage.

On dit aussi, qu'un autre fils qu'il avoit est mort; tellement qu'il ne reste plus que le cadet, qui est mon ami, dont les affaires vont assez bien jusqu'à cette heure, peut-être parce qu'il est encor fort jeune : un peu folâtre, & nullement suspect au pere. Je croi néamoins, qu'avec le tems, on ne manquera pas de prétexte, pour le berner & le joüer comme son frére; en éfet, je tiens pour certain, avec beaucoup d'autres gens fort éclairez, que le Roi a résolu de n'avoir point d'autre successeur que l'enfant de son fils aîné *Sofi Mirza*, qu'il fit assassiner, & cela pour deux raisons. La premiere, parce qu'il est encor fort jeune, & qu'il ne sera pas en état de son vivant de lui faire de la peine. La seconde, parce qu'il doit

doit avoir un remords de conscience de la mort du pere; & il voudra restituer au fils ce qu'il a ôté à *Sofi Mirza*, & ce qu'il lui apartenoit de droit. Mais cependant je vous laisse à penser si l'histoire de *Choda bendé* est véritable; car qui seroit le marchand qui auroit jamais eu la hardiesse de presenter un esclave au Roi; non pas enceinte, mais qui n'auroit pas été constament pucelle? Outre cela, est-il croïable que si sa grossesse avoit été reconnuë, & que l'on eût été convaincu de sa corruption, le Roi ne se seroit pas emporté à des extrémitez & à des violences étranges; vû qu'ils sont si sévéres sur ce point à l'égard du sexe, qu'il n'auroit pas puni exemplairement le marchand, & peut-être même l'esclave, d'avoir menti en une ocasion de cette importance? Enfin, qu'il auroit soufert & dissimulé si long-tems; qu'il l'auroit reconnu, & fait passer jusqu'à present pour son fils. Quoiqu'il en soit, si la nouvelle est véritable; l'invention en est belle. Je ne puis encor vous en assurer; mais si cela est, nous en saurons la vérité, & je ne doute point que dans peu on ne la publie hautement.

Dans le jardin de ma maison, je veux dire de la maison que j'ocupe à present en *Hispahan*, laquelle ne m'apartient pas, non plus qu'au Roi, puisqu'il l'a tient à loüage, & qu'il en paie la rente; dans le jardin, donc de cette maison, s'il mérite de porter le nom de jardin, il y a, entr'autres choses, des jassemins jaunes, dont les feüilles sont plus grandes & plus épaisses que celles des jassemins ordinaires, mais

Jassemins jaunes dans la Perse

qui portent de la graine.

du reste tout-à-fait semblables. Je ne sai si ce seroit une chose nouvelle & curieuse en Italie. Sur les assûrances que vous m'en donnerez, je pourrai vous en envoïer de la graine dans une lettre. On voit aussi, presque dans tous les jardins d'*Hispahan*, quantité de roses jaunes, dont la forme & les feüilles sont semblables à celles de nos roses ordinaires ; mais desquelles l'odeur & la couleur sont fort diférentes, parce que l'odeur de ces roses jaunes n'est aucunement agréable. Mais je me persuade que dans Rome, & dans Naples, il y en a de toutes les façons. D'ailleurs il est vrai que je n'ai pas le loisir de m'amuser aux simples, & de philosopher sur des plantes curieuses ; d'autant plus que je n'en ai aucune connoissance, & que je n'y entends presque rien.

J'atends de la Province de Babilône, où j'ai déja écrit pour avoir quelques paires de ces pigeons qui portent les lettres de côté & d'autre, selon la nécessité des afaires, & dont mon beau-frére a une race exquise & incomparable, & que le Tasse nomme *Messagers volans*, dont on s'est servi de tout tems jusqu'à present dans l'Asie. Je les fais venir de ce quartier-là ; parce que la seule race qui se trouve dans *Baghdad*, est estimée la meilleure de toutes les autres de l'*Asie* & de l'*Egipte*. Si j'en reçois, comme je l'espére, j'en éleverai, & en conserverai en mon logis autant que je pourrai ; &, selon moi, ce sera quelque chose de curieux & de rare en Italie. Mais il y a trop de chemin à faire ; pour espérer d'y en transporter de vivans ; néamoins,

pour

pour honorer la mémoire du Poëte, dont on ceignit le front de choux & de poirée, si on a pû conduire jusques dans Rome un éléphant vivant du tems de Léon X. pourquoi ne pourroit-on pas y transporter quelques paires de ces pigeons, pour servir des Poëtes, qui méritent peut-être de plus belles couronnes?

Qu'elles ferment mes vers, ces Muses renommées, Ger. c. 18.
Leur secours m'est bien dû, les aïant tant aimées.

A la protection desquelles recommandant mon cher Mario, je prie Apollon de le charmer incessament de ses douceurs célestes, & de quelqu'autre vapeur, que de celle de Bachus. Pendant que, pauvre miserable que je suis, je demeure ici aride & altéré, éloigné de la fontaine dorée. Mais je finis, & cachette enfin cette longue lettre; & encor une fois je vous baise les mains, puisque comme dit Virgile;

Les prez ont assez bû. Egl.

De la même ville d'Ispahan le 8. de Mai 1619.

Vôtre intime & parfait ami *Perinto*, consacré aux Muses, dévoüé plus que jamais au service des Nimphes Marines, & toûjours serviteur de la Pêcheuse Bélise, quoiqu'éloghée de celui qui soûpire incessament pour elle.

Faites-moi la grace, je vous prie, d'excuser mes rêveries poëtiques, & de pardonner à ma plume & à mon esprit; que les exercices ennuïeux des Grammairiens

ocupent tous les jours, tant à composer ma grammaire Turque, qu'à aprendre parfaitement, & avec fondement, la Langue Persane, & auxquels l'un & l'autre succomberoit infailliblement, si je ne prenois l'effort de tems en tems, pour railler avec les plus délicates & les plus agréables Muses. Les emplois que j'ai ici sur des afaires de grande importance; les conversations trop sérieuses, & le plus souvent avec nos Religieux, dont je ne me puis dispenser, ont aussi besoin de quelque divertissement, de peur qu'à la fin la vivacité de l'esprit ne s'émousse, & ne s'abate entiérement. Et avec qui me pourrois-je divertir plus agréablement, qu'avec mon cher Maspano? avec lequel je me suis si souvent désaltéré à la fontaine d'Hélicon; & en la compagnie duquel côtoïant incessamment les écueils odoriférans du Posilipe, j'ai entendu chanter tant de fois les Sirénes, considéré souvent les Nimphes marines, & les belles Pêcheuses, filles de Parténope, qui se divertissoient dans ces lieux ombragez & sur ces délicieux rivages, qui m'inspirérent, il y a déja long-tems, la pensée de venir pêcheur comme elles, & de décrire leurs amours. Adieu, vie charmante & douce; adieu, vie heureuse & incomparable. Je t'ai abandonnée; je t'ai négligée, je l'avouë; mais saches pourtant que je ne m'en suis séparé qu'avec beaucoup de violence; parce que cette Déesse, qui montra la plus noble & la plus glorieuse route à Hercule, qui étoit encor jeune enfant, & qui balançoit sur le choix qu'il feroit de deux chemins qui partageoient sa liberté, m'in-

Nom poëtique, du sieur Mario Schipano.

m'invite à des entreprises plus dificiles, à des travaux plus glorieux, par une route plus fâcheuse, & des montagnes plus escarpées, & remplies de rochers.

LETTRE VI.

D'HISPAHAN.

Témoignage du zèle qu'avoit l'Auteur pour la Religion Chrétienne, en retirant les parens de sa femme des terres du Turc. Magnificence du Roi de Perse, par son entrée. La réception de quelques Ambassadeurs dans sa Ville capitale, & les riches presens qu'il y reçût. Curiositez assez remarquables, pour les desseins d'une Ligue formée avec les Cosaques contre les Turcs.

MONSIEUR,

Quoique vous m'aïez fait assez paroître, par votre silence, le peu de souvenir que vous avez de moi, puisqu'il y a déja plus de deux ans que je n'ai reçû aucune de vos lettres, depuis celle que vous me fîtes l'honneur de m'écrire, datée du huitiéme jour de Janvier 1617. qui me fut renduë en ce païs. Néamoins, comme je vous porte incessament gravé dans le sein de ma mémoire, j'ai crû que je ne pouvois moins faire, pour vous en donner des témoignages certains, que de continuer à vous écrire en

toutes les ocasions que je pourrai rencontrer; & peut-être à me rendre importun, par mes lettres longues & ennuïeuses, dont je ne doute nullement, que la lecture n'interrompe le cours ordinaire de vos études, & ne vous détourne de vos loüables ocupations. Mais que peux-je faire? L'estime que je fais de votre personne, & le respect que j'ai pour votre vertu, qui a jetté de si profondes racines dans mon cœur, est incapable du silence; & je ne saurois m'empêcher de vous faire part de ce qui s'est passé en ces païs éloignez, depuis le peu de tems que je me donnai la liberté de vous écrire. C'est pourquoi, sous votre bon plaisir, je continuerai d'agir avec vous, comme j'ai toujours fait, de vous faire savoir souvent de mes nouvelles, & ce qui se passe en cette Cour. Si vous les trouvez trop longues, & trop fréquentes, prenez patience, & pardonnez-moi, s'il vous plaît, une faute toute innocente. Aussi-bien ne devez-vous point me savoir mauvais gré, si je cherche mon divertissement dans cette maniére de parler aux absens, par la communication de mes lettres, ne trouvant point de satisfaction pareille à celle de ces entretiens réciproques, qui me font passer le tems si agréablement. Le mois de Mai dernier, ou d'Avril, si je ne me trompe, je vous écrivis une lettre fort ample, de plus de vingt feuilles. Je vous y rendois compte de tous les succès de la guerre de l'année 1618. des traitez & négociations avec les Ambassadeurs étrangers; des événemens, & diverses rencontres qui me sont survenuës dans mes voïages; & généra-

L'Auteur s'excuse de la longueur de ses lettres.

néralement de toutes les choses remarquables, arrivées en ce païs, où je me suis trouvé present, suivant l'ordre de ma derniére, qui vous aura été renduë fidèlement, comme je pense, puisqu'elle fut portée promtement jusqu'à Alep, par certains Religieux Dominicains, qui ne l'auront pas perduë en si peu de tems, & de chemin. Mais en reprenant mon discours, où je l'avois laissé, je vous ferai le raport de plusieurs autres choses remarquables, qui sont arrivées depuis.

Les parens de sa femme sortent des terres du Turc.

Je vous faisois entendre, par la précédente, comme j'avois envoïé à Baghdad le Seigneur Abdulha Georid, frére aîné de la Dame Maani ma femme, après avoir demeuré plus d'un an avec moi en Perse, pour en faire sortir, & de toutes les terres du Grand Seigneur, les plus familiers & les plus proches parens de cette Dame, & les conduire en Perse: je vous déclarois en même-tems les justes motifs qui m'y avoient porté, & comment ce jeune Gentilhomme étant arrivé à Baghdad, m'avoit donné avis que ses gens étoient prêts à se mettre en chemin. Je commencerai celle-ci, en vous disant, qu'aïant apris de la bouche du Pere Bernard Azevedo, Augustin Portugais, qui étoit venu recemment de la Chrétienté, par le chemin d'Alep, que je sai parfaitement, pour y avoir passé dans un voïage, que je fis dans la même ville, il y a déja quelques années, que nos gens de Baghdad étoient en chemin, & aprochoient d'Hispahan; puisque ce Pere, qui étoit sorti de Baghdad avec eux, & qui avoit pris le devant assez près d'Hispahan, les

avoit laissez derriére, à quelques journées de-là, un vendredi trente-uniéme de Mai. Desorte que m'imaginant qu'il faloit fort peu de choses pour les arrêter; je sortis d'Hispahan, pour aller au-devant d'eux, dans le dessein de les rencontrer, & de les recevoir. Je m'avançai plus de deux milles hors de la ville, jusqu'à un lieu fort commode, qui est sur le grand chemin, où je dressai mes tentes, pour m'y arrêter, atendant leur arrivée. Madame Maani sortit avec moi, & Madame Maali sa sœur, avec son mari. Monsieur Astuaz-a-tur, & la Dame Leili notre hôtesse, femme de ce Nazar Beig Persan Chrétien, duquel j'ai parlé assez souvent dans mes derniéres lettres, nous firent l'honneur de nous acompagner.

Ils arrivent en Perse.

Le samedi suivant, après-dîné, voici arriver à cheval le Seigneur Abdulah, bien loin devant les autres, qui venoient au petit pas avec leurs chameaux. Aïant reconnu nos pavillons, il mit pié à terre au même lieu, où nous les atendions, & nous assûra que les chameaux, avec les personnes, dont je n'avois encor pû savoir le nombre & la qualité, arriveroient de nuit, ou, au plus tard, le lendemain matin; parce que les chaleurs de la saison étoient si ardentes, que les chameaux ne pouvoient marcher que la nuit. Je fis avertir promtement les habitans de la ville; ceux de ma maison, & même les Peres Déchaussez, & les Augustins, de se mettre en état, & de se tenir prêts à les recevoir; & pareillement j'envoïai deux cavaliers au-devant de ceux qui venoient, pour les conduire droit au lieu où nous les atendions, sans per-

mettre qu'ils priſſent une autre route.

Un peu après minuit, à peine étions-nous couchez dans nos tentes, que nos deux cavaliers retournérent ſur leurs pas, pour nous avertir que nos gens étoient proches. Ce fut à nous de reprendre promtement nos habits, & de monter à cheval, pour aller au-devant d'eux, avec toute nôtre troupe. Nous n'avions pas été la longueur de la portée d'un mouſquet, que nous les rencontrâmes arrêtez, ſommeillans ſur leurs chameaux; & après toutes les civilitez réciproques, nous les conduiſîmes dans nos tentes pour s'y repoſer. Ils y furent reçûs de Madame Maani, de ſa ſœur, & de toute la famille, avec les embraſſemens & les careſſes, que vous pouvez facilement vous imaginer, après une ſi longue abſence, non pas néamoins avec toute la joïe, & la ſatisfaction que nous eſpérions, ne voïans qu'une partie des perſonnes que nous atendions. Ceux qui étoient arrivez de la parenté de ma femme Maani, étoient le Seigneur Habib-gian Giored mon beau-pere, vénérable pour ſa vieilleſſe, & par ſa grande barbe à la façon du païs; mais encor frais, robuſte & diſpos pour ſon âge. M. Abdulahar, dont j'ai déja parlé, avec ſa femme; Madame Periçhan, de la même famille des Gioredes, & deux de leurs enfans fort jeunes: l'aîné âgé de ſix ans, ou environ, nommé Betros, ou Pierre; & le cadet, qui n'avoit pas encor quatre ans, nommé Hanno, ſelon le langage du païs, ou Jean, en notre Langue. Le plus jeune frére de ma femme Maani, qui avoit environ dix ou douze ans, & qui portoit le

Leur réception à Hiſpahan.

Dénombrement des perſonnes qui ſortent des terres du Grand Seigneur.

nom de ſon grand-pere Attaii ; une autre petite ſœur de la même Dame, la plus jeune de quatre, & qui n'avoit que huit ou neuf ans, qu'on nommoit Ghiul-aga ; qui pour ſa beauté plus qu'aimable, pour ſon humeur courtoiſe, & pour être judicieuſe au-deſſus de ſon âge, faiſoit eſpérer qu'elle ſeroit un jour une femme des plus agréables & des plus acomplies de ſon tems. Voilà ceux qui nous vinrent de Baghdad, & qui ſortirent des terres du Grand Seigneur, avec la permiſſion des Oficiers, par un merveilleux ſtratagême, les aïant aſſûrez de leur promt retour. Car de ſortir tous enſemble, c'étoit ſe rendre ſuſpects aux Turcs, & ſe mettre en danger d'être pris & traitez comme des fugitifs. C'eſt pourquoi on jugea plus à propos de pourvoir premiérement à la ſûreté de ceux qui étoient les plus expoſez au danger, & plus dificile à conduire, & laiſſer encor pour quelque-tems à Baghdad ceux qui étoient en plus petit nombre, & qui pouvoient y demeurer avec moins de péril ſpirituel & temporel, juſqu'à ce qu'il ſe preſentât une ocaſion favorable d'en ſortir ſecrettement, avec moins de riſque & de dificulté. Ceux qui reſtérent, furent la Dame Mariam, ou Marie, mere de notre Maani, Rahel, ou Rachel, ſa ſeconde ſœur, qui ne prenoit encor que la qualité de Demoiſelle, dont le viſage n'avoit rien qui correſpondit aux beautez de celle dont elle portoit le nom, la petite vérole lui aïant entiérement gâté le teint ; un autre de leurs fréres, plus grand, & le ſecond des garçons, nommé Abſul Meſſih,

Par quel ſtratagême ils en ſortirent.

&

& une sœur, la plus jeune de toutes, âgée environ de cinq ans, qu'ils nommoient Ismichan. Quoique nous ne manquions pas de faire tout notre possible, pour les faire venir au plûtôt, & que nous espérions d'en venir à bout, avec l'assistance de Dieu ; néamoins quand la chose ne réüssiroit pas, selon notre desir, nous avons cette consolation, que ceux qui sont les plus considérables pour la conservation de la famille, & qui sont en plus grand danger, & de qui on peut espérer davantage, sont à couvert. Le Dimanche matin, qui fut le deuxiéme de Juin, après avoir reçu dans nos tentes les Peres Carmes-Déchaussez, & les autres Francs nos amis, les Peres Augustins n'aïans pû y venir ce jour là, pour être ocupez à la solemnité d'une fête, qu'ils célébroient dans leur Eglise, nous les conviâmes à dîner, & à venir demeurer avec nous dans la ville, pour vivre & mourir sous la direction, & discipline des Peres Déchaussez, s'étant soûmis, avec tous leurs décendans, au Saint Siége Apostolique, comme fidèles sujets, & fils obéïssans de Sa Sainteté. Et comme notre dessein n'est pas de passer pour des serviteurs inutiles, afin que desormais ils puissent s'emploïer de tout leur pouvoir au service de l'Eglise Romaine, nous avons mis de bonne heure les deux aînez, Attaii, & Pierre, entre les mains, & sous la conduite des Peres Déchaussez, qui les élévent dans leur Couvent, avec d'autres petits enfans Arméniens ; & dans peu de jours nous y placerons aussi le petit Hanna, pour y aprendre la langue latine, & les autres choses à notre mode.

Les Peres Carmes instruisent les enfans dans leur communauté.

mode. Déja ils nous font espérer qu'ils pourront un jour être reçûs dans leur Communauté, non-seulement bien instruits, pour leur perfection particuliére, mais encor capables d'instruire les autres, & d'en atirer plusieurs à notre Religion, comme étans naturels, & parlans le langage du païs. Et d'ailleurs leur naissance, & leur autorité, leur en donnent dès moïens plus faciles qu'aux étrangers. J'espére même que les filles ne seront pas inutiles à l'avancement du service & de la gloire de Dieu, puisqu'étant données en mariage à divers Gentilshommes Arméniens, ou à d'autres des principaux Chrétiens, qui tous les souhaitent & les demandent ardament; elles seront presque elles seules sufisantes pour faire entrer plusieurs familles dans la nôtre, comme nous le savons déja, par l'expérience d'une de leurs sœurs mariée en ce païs, dont le mari est entiérement à nous. Mais je souhaiterois recevoir quelque secours du côté de Rome. Il ne consiste qu'en trois choses; la premiére, de fournir aux Peres Déchaussez les moïens d'établir un petit Collége, ou Séminaire d'enfans, où ils en pourroient tenir un grand nombre, qui ne seroient pas moins bien instruits, qu'au milieu des Chrétiens. En second lieu, de leur envoïer des Prêtres qui sussent la langue du païs, pour s'emploïer utilement au salut des ames, autrement ils ne serviroient à rien. Et enfin de leur envoïer de Rome quelque digne Prélat; ce que le Roi desire avec ardeur. Il résideroit en cette Cour, au nom de Sa Sainteté, ou bien en qualité d'Evêque, pour le gouvernement

&

& la direction des Catholiques, dans les afaires spirituelles; ou autrement, comme on le jugeroit à propos. Je les voudrois mettre dans un même logis, pour vivre en communauté. En ce cas, aïant des gens à nous sufisament, pour donner les commencemens à cét ouvrage, le Roi promet de leur donner une terre voisine d'Hispahan pour y bâtir des logemens, de contribuer aux frais des édifices, & à la dépense des ouvriers; de leur céder le gouvernement spirituel & politique, selon nos loix, d'une Jurisdiction de fort grande étenduë, de grands Privileges, & généralement tout ce que nous saurions desirer. Si, dis-je, nous pouvions espérer ce secours de Rome, nous pourrions pareillement nous assurer de voir bien-tôt dans Hispahan une Eglise Catholique, peut-être aussi nombreuse, & sans doute plus grave, & mieux fondée en noblesse & en autorité, que n'est aujourd'hui celle d'Allinga dans l'Arménie.

Les moïens necessaires pour l'établissement de la foi dans la Perse.

Le même Dimanche, que nos gens de Bagdad entrérent dans Hispahan, le Soffragi du Roi, qui met le couvert à table devant Sa Majesté, & qui fait l'ofice de Maître-d'Hôtel, nommé Cheilaf Beig, y fit aussi son entrée de grand matin, & même long-tems avant le jour. Il étoit envoïé du Roi pour avertir les habitans de préparer les flambeaux, avec les autres magnificences, pour le recevoir. Parce qu'il doit venir acompagné des Ambassadeurs, de celui des Indes Schiah Selim, d'un Chiaoux de la Porte, & de ceux des Moscovites; l'Ambassadeur d'Espagne, & le Résident d'An-

d'Angleterre, y étant déja arrivez devant lui. Ce qui confirma cette nouvelle, ce fut que huit jours après l'Haram, qui veut dire les femmes du Roi, & les Dames de la Cour, arrivérent à Hispahan la nuit du Dimanche, neuviéme de Juin, conduites par le Tresorier Lala Beig, qui le lendemain alla par la ville, pour visiter les préparatifs qu'on avoit commencez, & pour les faire promtement achever. Et lorsqu'on fut certainement que Sa Majesté étoit arrivée au jardin Tigriabad, dont j'ai parlé une autrefois dans mon voïage de Ferhabad; le Pere Vicaire des Déchaussez, qui, comme je vous ai dit dans ma derniére, avoit reçû depuis quelques mois des lettres de M. Robert Serlei Anglois, Ambassadeur du Roi de Perse en Espagne, pour les presenter à Sa Majesté, & lui en faire la lecture à elle seule, ce qu'il n'avoit pas encor fait, le Roi lui aïant commandé de l'atendre à Hispahan, partit aussi-tôt pour lui rendre ses respects & l'assurer de son obéïssance dans cette rencontre. Il mena avec lui le courier, venu d'Espagne, qui avoit aporté les lettres & tous deux ensemble, acompagnez du Pere Supérieur de leur Convent d'Hormus, qui étoit alors à Hispahan, allérent jusqu'au jardin de Tigriabad faire la révérence au Roi, qui les vit de bon œil, leur rendit de grands honneurs, & leur fit de grandes caresses. Après avoir ouvert toutes les lettres que son Ambassadeur lui adressoit, il les remit entre les mains du même Pere, pour les interpréter fidèlement à son loisir, & puis il le renvoïa aussitôt à Hispahan, acompagné de je ne sai com-

Lettres du Roi Catholique, au Roi de Perse.

combien de cavaliers. En même-tems Sa Majesté partit aussi, & prit sa route vers Hispahan, par un chemin fort écarté, pour aller se rafraîchir, & prendre le bain dans les eaux chaudes, qui sont dans ce lieu là. Le Pere Vicaire, après plusieurs alées & venuës à cheval, fut de retour à *Hispahan* le mécredi douziéme jour de Juin; & le lendemain, comme nous étions tous disposez à sortir, pour aller au-devant de Sa Majesté, à quelques lieuës de la ville, nous aprîmes qu'il y étoit déja arrivé, & qu'on l'avoit vû dans le chemin de Ciaharbag, ne voulant pas être connu, selon ses caprices ordinaires. Ce qu'il avoit fait encor le soir auparavant, étant fort peu acompagné, afin de cacher sa venuë, quoiqu'il n'osa pas pour lors entrer dans la ville, pour une raison assez curieuse, qui mérite d'être raportée, & que j'ai aprise de la bouche du Seigneur Astuaz-à-tur, mon cousin, qui s'y trouva present, avec d'autres Gentilshommes Arméniens. Le Roi étant à la porte de la ville, avant que d'y entrer, fit apeller le vieillard Mulla Gelal, & lui commanda de jetter le sort, pour voir si l'heure étoit favorable à son entrée. Mulla Gelal étant sur son cheval, sans changer de posture, le dos vouté, le visage tout ridé; &, comme je m'imaginai d'abord, un ignorant & un fol; mais, comme il témoigna ensuite, homme fort savant & fort sage, disposa ses sorts de géomance; je ne sai pas si c'étoient des dez, ou de la terre, ou autre chose semblable, qu'il porte toûjours avec ses livres, quand il entreprend un voïage. Mulla Gelal, fit sa déclaration au Roi, que

Observation superstitieuse des jours & des heures.

que le tems & l'heure de faire son entrée en la ville n'étoit pas favorable; qu'il étoit plus à propos qu'il la diférât pour trois jours, & qu'il se retirât pendant ce tems-là dans quelque lieu voisin, hors de l'enceinte des murailles. Le Roi, qui tient ces superstitions pour des oracles infaillibles, les observa inviolablement; & aïant congédié tous ceux qui l'avoient acompagné dans son voïage, se retira seul de la ville dans les jardins de Ciaharbag, où il laissa passer le tems que son Astrologue lui avoit prescrit. Et le Dimanche suivant, qui fut le seiziéme de Juin, il entra secrettement, pour la premiere fois, dans la ville, & dans son Palais, par une porte de derriére, sans être vû des habitans.

Entrée du Roi Perse dans la ville d'Hispahan.

Le jour suivant, les flambeaux, & les autres préparatifs étans disposez par ordre, le Roi commanda qu'on les allumât le soir, & que tous les hommes se missent en armes, & vinssent au-devant de lui par les ruës qui étoient couvertes & fermées; mais que leurs femmes demeurassent dans leurs maisons, pour garder leurs boutiques; parce que Sa Majesté vouloit y conduire les Dames de son Palais, pour leur faire voir cette magnificence. Il fit pareillement dire aux autres Dames de la ville de s'y trouver, aïant commis la garde des portes à ses éunuques, & recommandé à Isuf Aga, leur Capitaine, & son Favori, qu'il ne laissât entrer aucun gueux, pour empêcher les vols qu'ils eussent pû commettre, ni certaines vieilles, qui étoient capables de faire soûlever l'estomach au Roi, & aux Princesses, par l'horreur de leurs cheveux,
&

& par la diformité de leurs visages. Tout s'éxécuta de point en point, & les flambeaux demeurérent alumez toute cette nuit-là en faveur des Dames, n'y aïant point d'autres hommes que le Roi, avec quelques-uns de ses éunuques. Ce Prince y conduisit les plus aparentes de ses Princesses & des Dames de son sang, pour en avoir le divertissement. Mais avant que passer outre, pour vous faire mieux comprendre toutes ces choses, je veux vous faire ci-après un projet assez grossier, & vous tracer un plan de la place, des ruës, des maisons & des boutiques, qui demeurérent fermées dans ce *Ceragan*, comme qui diroit, dans cette pompe de lumiéres. Cét apareil magnifique, qui étoit renfermé de tous côtez, d'une muraille faite exprès, où l'on jugea qu'elle étoit nécessaire, contenoit toute la largeur du *Méidan*, ou de la grande place, avec les maisons, les portiques, & les ruës couvertes, qui sont à l'entrée. Les ruës des marchands de soïe, & celle de la chaussеterie; celle des parfumeurs & droguistes, avec toute cette étenduë, qui a sa longueur, depuis le portique couvert, jusqu'à la porte du Roi. Outre cela, la caiserie, comme ils l'apellent, qui est une grande ruë, fermée & couverte, où se vendent les draps, & les autres étofes, avec la maison de la *Zecca*, qui est la monnoïe, ou le *Carvanserai*, qu'ils nomment l'Hôtel de Lala Beig, Tresorier du Roi, où il donne audience aux parties, & vâque aux afaires de sa charge; & un autre petit Hôtel, qu'ils nomment le quartier de Gilhac. Parce que ceux de

Sa réception magnifique.

Gilhan,

Gilhan, ou, selon l'opinion des autres, les habitans de *Jesel* y ont leur rendez-vous, sans qu'il y ait d'autre entrée dans tous ces lieux, que par la caiserie. Le *Meidan*, comme j'ai dit une autrefois, contient en largeur le tiers de sa longueur, & la porte du Roi en est éloignée environ des deux tiers. J'en ai donné les mesures ailleurs; & il sufit à present de vous dire, que ce lieu est extrémement agréable, pour être entouré de tous côtez d'arbres de plan, & de ruisseaux; & que les portiques, ou les galeries couvertes, qui sont à l'entrée, dans une égale distance, contenans la troisiéme partie de la longueur du *Meidan*, n'ont pû être representées dans ce dessein, non plus que la Mosquée, ou le grand Temple des Mahométans, qui a été bâti à l'oposite, au-devant de la porte de la caiserie. Cette magnificence, éclairée de tant de flambeaux, & renfermée de tous côtez, contenoit donc, la Caiserie, la Zecca, l'Hôtel Gilhac, celui de Lala Beig, les galeries de la Cahuc, & celle de la Chaussèterie; des draps de soïe, & des épiceries, jusqu'à la porte du Roi, & rien davantage. Vous n'aurez point égard, s'il vous plaît, à la proportion des mesures, qui ne peuvent pas être dans toute leur justesse, pour n'en avoir pris les dimensions qu'à l'œil, & par la seule idée de mon imagination.

Toutes les boutiques, renfermées dans ce grand apareil, aussi-bien que les autres, qui n'y étoïent point comprises, qui sont d'une même fabrique, & d'une égale proportion, des deux côtez des ruës, avoient été distribuées entre divers marchands, qui

qui y logeoient, & y vendoient leurs marchandises, afin que chacun tint la sienne garnie. Pour cela ceux qui n'avoient point d'argent, en empruntoient de la Chambre Roïale. Pour les boutiques de *Carvanserai*, ou de l'Hôtel de Lala Beig, qui étoit le plus beau quartier de la ville, on les assigna aux plus riches marchands, dix aux Arméniens de Ciolfa, une au bossu Aléxandre Studendoli, marchand Vénitien, qui se trouva pour lors à *Hispahan*; l'autre au Capitaine, ou Consul des Trebïzins, & toutes généralement à des personnes riches & opulentes, qui avoient dequoi fournir à la dépense d'une si grande profusion, où ils n'épargnérent rien, faisant à l'envi l'un de l'autre, pour orner & embellir leurs boutiques de tableaux, de vases d'or & d'argent, & de plusieurs étofes de grand prix, comme de drap d'or, & de toutes les galanteries qu'ils purent rencontrer. Les flambeaux étoient disposez également, sur les portes & aux fenêtres des ruës, renfermées dans ce grand enclos, avec tous les compartimens faits de bois, selon les régles de leur architecture, & couverts de papier rouge, garni de blanc & d'oripeau, & rempli de flambeaux, & de lampes, qui n'étant point couvertes, ni renfermées dans des lanternes, jettoient de tous côtez une lumiére qui éblouïssoit les ïeux, & se répandoit bien loin, à cause de la proportion des places, & de l'alignement des ruës. Les femmes étoient dans leurs boutiques pour les garder, comme j'ai dit, & dans celles des Arméniens, où se trouvérent aussi les plus considérables de Ciolfa, qui avoient

avoient été invitées avec les autres à cette solennité. Il y en eut pareillement plusieurs d'Hispahan, qui étans entrez adroitement, & par finesse, se couvrans la tête & le visage, passoient librement par tout. Parce que les maîtres de ses boutiques avoient eu le soin de préparer des collations superbes & magnifiques, de fruits, de confitures, & de toutes les délicatesses de la bouche, pour le manger & pour le boire, où se trouva tout le beau sexe; les Dames y passérent la nuit: & durant toute la solennité, elles ne firent que chanter, danser, & prendre tous les divertissemens, que la compagnie & le festin leur presentoient. Le Roi fit son entrée le soir avec les Princesses de la Cour, & traversa deux ou trois fois le lieu de l'apareil, sans s'arrêter ni vouloir prendre la colation, que les Dames, qui étoient dans les boutiques, lui ofroient; parce qu'il étoit de mauvaise humeur ce jour-là, dont l'on ne put aprendre les raisons. C'est pourquoi, bien qu'il se fût retiré dans son Palais, il ne donna point cette nuit là, ni le jour suivant, permission aux Dames qu'il avoit conviées de se retirer, ni de tenir les portes de l'apareil ouvertes, pour y donner entrée aux hommes.

Magnificence de quelques marchands, à l'entrée du Roi de Perse, dans sa ville d'Hispahan.

Le jour suivant, qui fut le mécredi dixhuitiéme de Juin, le Roi, acompagné de deux de ses Gentilshommes, fut visiter l'Ambassadeur d'Espagne dans son logis, le surprenant à l'impourvû, sans l'avoir fait avertir auparavant de sa venuë. Dieu sait si l'Ambassadeur, qui n'étoit que demi vétu, courut au-devant pour le recevoir;

&

& Sa Majesté boufonnant, à son ordinaire, & voulant nous contrefaire dans nos complimens, quand nous faisons la révérence à quelqu'un, & que nous lui ôtons le chapeau, tira son turban de la tête devant l'Ambassadeur, & l'apella son Pere, qui est l'honneur qu'on rend en ce païs aux vieillards blancs comme il étoit. A peine étoit-il entré dans la maison, qu'il en sortit, si promtement, que le Pere Vicaire aïant été averti que le Roi étoit là, partit aussi-tôt, & fit toute la diligence possible pour y arriver; mais il ne le trouva plus. Sur le soir, & durant toute la nuit, il fit encor alumer les flambeaux, en faveur des Dames, pour la derniére fois, avec les mêmes cérémonies que le soir précédent. Ma femme Maani y voulut encor assister, avec quelqu'autres Arméniennes & Persanes de ses amies; & y passa la nuit, jusqu'au point du jour, que les femmes en sortirent, & que les portes furent ouvertes, pour donner à chacun la liberté d'y entrer. Le Roi y vint aussi de nuit, avec beaucoup de Dames & de Princesses, qui ne s'y étoient point rencontrées la premiere fois. Et parce que les cérémonies, qu'il observa dans cette marche, me semblérent un peu curieuses, eu égard aux façons de faire de notre païs, je les raporterai fidèlement, comme je les ai aprises de la bouche de ma chere Maani, qui y étoit presente. Elle me dit donc, que le premier soir, dès qu'il commença à faire obscur, trois ou quatre éunuques entrérent, avec l'épée au côté, alant par tout, pour avertir le peuple, que le Roi étoit sur le point d'arriver, qu'on tint les lampes & flambeaux

beaux alumez; & les boutiques, avec leurs gens en ordre. Ensuite le Roi vint, avec toute sa compagnie, en cette maniére. La premiere Dame, qui parut sur les rangs, comme elle étoit la premiere en dignité, fut *Zeineb Beig*, veuve du défunt Roi, tante, & qui plus est premiere femme de celui-ci, qu'elle a nourri & élevé dès son enfance, & qui gouverna ses Etats, commandant ses armées, durant le tems de sa minorité, & qui donna aux Turcs la plus mémorable bataille & le plus funeste échec qu'ils eussent jamais reçû des Persans. Je dis que ce fut elle qui la donna; parce que le Roi ne vouloit pas combatre alors. Mais elle le voulut, & le maltraita rudement, & tous ceux de son conseil. Je croi vous avoir écrit autrefois de quelle maniére cette illustre Princesse aïant depuis été disgraciée durant plusieurs années, & comme releguée à Cazuin, elle fit sa paix avec le Roi Abbas, & retourna à Hispahan; mais avec moins d'autorité qu'auparavant. Zeineb Begum marchoit donc la premiere, femme d'âge, grasse & repléte, acompagnée de deux éunuques du corps de sa Musique, qui étoient à pié. L'un conduisoit son cheval par la bride; & l'autre portoit un vaisseau plein d'eau de glace pour y boire, avec un morceau de je ne sai quoi de bon, qu'ils tenoient dans la main, & qu'ils mangeoient en marchant. Madame Maani ne pût pas voir clairement, ni discerner si c'étoient des confitures, ou quelqu'autre sorte de viandes. Elle avoit la bouche si pleine, & les jouës si enflées, qu'à la bien considérer, elle n'eût pas passé pour une Reine dans

Ordre qui fut observé à l'entrée du Roi.

nos

nos Provinces de l'Europe. Mais on n'est pas si circonspect en ce païs; il leur sufit que la bouche & les dents soient toûjours ocupées. Et je ne m'en étonne point; parce qu'ils n'ont pas ces divertissemens agréables & ses honnêtes entretiens, qui sont parmi nous; & que d'ailleurs ils n'ont pas l'esprit assez fort, ni le jugement assez solide pour raisonner sur une afaire. De maniére que ne sachans rien faire autre chose, ils sont contraints de manger & de boire, pour s'ocuper & fuïr l'oisiveté. Au reste, elle étoit habillée assez modestement, d'un satin de Turquie; ses joïaux étoient un tour de grosses perles, qui lui pendoit de la tête jusques sur les yeux, à la façon des Persanes, & plusieurs bagues dans les doigts, comme en ont nos païsanes, & la selle de son cheval garnie de passemens d'argent, qui d'ailleurs est une chose assez ordinaire en ce païs-ci. Zeineb Begum étoit suivie d'une autre Dame Géorgienne à cheval, & de bon âge, qui étoit l'Aia, ou le Gouvernante des Filles de la Cour, & des jeunes Princesses. Après celle-ci, venoit une petite Fille du Roi, dont je n'ai pû aprendre le nom, parce qu'on la nomme communément Kiuciuk Begum; c'est-à-dire, la petite Begum, qui étoit montée sur un âne; peut-être parce que cét animal marche plus doucement que les autres. Elle avoit autour d'elle trois ou quatre jeunes Dames à pié, du païs des Géorgiens. C'est des Dames de ce païs, que le Palais Roïal est rempli, plus que de nulle autre nation. Ces jeunes filles aloient ainsi, s'entretenant avec la petite Begum, & lui mon-

trant toutes les beautez de ce grand apareil. Son habit étoit fort simple, sans aucunes pierreries; & la bête qui l'a portoit, n'avoit qu'une seule couverte de drap, avec un mords & une bride d'argent. Elle avoit derriére elle une autre Begum, beaucoup plus âgée qu'elle; mais tellement infirme, & si défaite, qu'elle sembloit avoir l'ame sur le bord des lévres. Elle est la sœur aînée du Roi, qui n'a jamais été mariée, à cause de ses infirmitez; aussi n'a-telle aucun rang à la Cour que parmi les filles, & qui se nomme Ilariam Begum, si ma mémoire ne me trompe. Elle étoit montée aussi sur un âne, couvert de la même étofe que celui de la petite, que le Roi, qui étoit à pié, conduisoit par la bride, causant avec elle, & l'apellant Mamà; c'est-à-dire, sa mere, à la façon des enfans. Il avoit autour de sa personne six ou sept de ses éunuques pour le servir, & derriére lui une compagnie d'environ quarante filles, du nombre de celles qu'on apelle à la Cour, Demoiselles, & que le Roi prend pour ses concubines, quand elles lui agréent, & quelquefois il les épouse, & en fait des Reines; ou quand elles sont déja un peu âgées, il les marie à quelques-uns de ses gens, de grande ou de moindre condition, comme il lui plaît, selon qu'il les aime plus ou moins, ou qu'il veut les gratifier diversement, ou étant encor filles, comme il arrive assez souvent, ou bien les aïant déja connuës, pour donner quelque jalousie à leurs maris. Ces Dames sont de diférentes nations; mais à present elles sont pour la plûpart des étrangéres. Parce que le Roi n'aime point l'allian-

liance de celles de ſon païs, ni même de celles de ſon ſang; de maniére qu'on voit fort peu de Perſanes à la Cour, encor faut-il que ce ſoient les filles de quelque Chan, ou de quelque perſonne de haute qualité; ou ſi elles ſont de bas lieu, elles n'ont été choiſies, entre les autres, que pour leur bonne grace. Elles ſont preſque toutes Géorgiennes, Circaſſiennes, Ruſſiennes, ou Moſcovites & Arméniennes; & il y en a fort peu entr'elles qui ne ſoient Chrétiennes; ce qui eſt un péché horrible & déteſtable. Parce que dès leur entrée, & toûjours après, elles ſont contraintes de profeſſer publiquement la loi de Mahomet; nonobſtant les feintes & les diſſimulations dont elles peuvent uſer. Il y en a même quelques-unes, qui ſont Tartares, de la race des Uzbeghi, ou des autres Mahométans, comme elles ſont amenées de de divers païs, & preſentées au Roi. Mais, comme je viens de dire, les Géorgiennes ſont en plus grand nombre, & le Roi a raiſon de les préférer à celles des autres nations. Parce qu'outre qu'elles ſont gentilles, civiles & courtoiſes, comme celles de notre païs, preſque toutes filles de Gentilshommes, dont cette Province eſt pleine, elles ſont, ſans contredit, les plus belles créatures de toute l'Aſie; & les brunes de la Perſe, n'ont rien qui ſoit comparable à leur beauté. Ces Géorgiennes ſont d'une taille de géant. De maniére que la grandeur & le corps de Madame Fauſtine Alberin ma tante, n'eſt que la meſure commune de celles de ce païs-là. Elles ont preſque toutes les cheveux noirs, les yeux pareille-

Les femmes & concubines du Roi de Perſe.

ment noirs, grands, beaux & agréables, le teint blanc & vermeil; mais coloré, comme je crois, de la liqueur de bachus, dont l'usage n'est pas moins commun aux gens de ce païs, qu'il l'est aux Allemands. Quand ces Dames de la Cour sont une fois dans l'impuissance de parvenir à la dignité d'épouses du Roi, qui ne sont en tout que trois ou quatre; si elles ne sont d'ailleurs ses propres parentes, & sont pareillement hors d'espérance de posséder jamais la qualité glorieuse de Begum, qui ne se donne qu'aux Reines, & aux Princesses, on les nomme seulement Chanùm, qui est un titre commun à toutes les nobles, & dont le Roi honore ses concubines, ou les filles de son Palais. Or ces quarante Chanum, qui suivoient le Roi dans ce pompeux apareil, étoient vétuës de satin, ou de toile de coton, de diverses couleurs; les unes d'une seule couleur; les autres bigarrées; mais toutes fort simplement, & sans autres ornemens & joïaux, qu'une large ceinture en broderie. Les unes avoient en tête un bonnet de brocatel, fourré de peaux, comme les Géorgiennes, les Circassiennes, & les Moscovites. Les autres portoient un aracin, à la Turque, excepté qu'il n'étoit pas à la mode, élevé & pointu, en forme d'un pain de sucre; mais bas, à l'antique; & les unes & les autres, au lieu de perles, avoient deux grandes nates de fil d'or batu, qui leur pendoient de la tête sur le visage, & qui flotoient des deux côtez sur la frizure de leurs cheveux naturels & déliez. C'est l'ornement le plus commun, dont usent à present les Persanes, pour n'être pas de grand prix,

&

pour être en usage à la Cour, où l'on trouve que cette sorte d'atours ne fait point mal sur les cheveux noirs, & donne un éclat, & une grace particuliére au visage. J'ai remarqué que les Persans ont beaucoup de raport avec nos Napolitains, pour ce qui est des habits, des modes nouvelles, & de plusieurs autres choses, changeans souvent, & cherchans toûjours, comme disent les gens de notre païs, belle aparence, peu de dépense. Ensuite de ces Dames, il en venoit huit autres Géorgiennes, vétuës de toile fine, & teinte de diverses couleurs, selon l'usage du païs, qui étoient du nombre de celles qui sont destinées au service des Princesses & des plus grandes Dames de la Cour. En cét ordre, elles traversérent tout l'apareil, & passérent deux ou trois fois par l'Hôtel ou Carvanserai de Lala Beig. A la derniére, Zeineb Begum décendit de cheval, se mit à pié, & s'aprocha du lieu où Madame Maani étoit avec cette autre Dame, qui lui presenta quelques confitures, & lui fit, de gestes & de paroles, toutes les civilitez possibles; la Begum lui répondit fort courtoisement, sans savoir néamoins que ce fût la Dame Maani, bien qu'elle eût continuellement les ïeux sur elle, pour pouvoir la reconnoître; & semblablement Maani n'avoit jamais vû la Begum. Parce que lorsque nous faisions notre demeure à Cazuin, & même durant le voïage que nous fîmes avec Sa Majesté dans la ville d'Ordu, cette Begum n'avoit pas encor fait sa paix avec le Roi, & ne paroissoit jamais avec les Dames. C'est pourquoi ce fut alors que Maa-

ni la vit pour la premiére fois. Néamoins cette Princesse ne lui demanda point qui elle étoit, parce que les Perses tiennent pour une espéce d'incivilité de demander à une personne de bonne mine, quel est son nom & sa qualité, ou de s'en informer d'une autre en sa presence. Après toutes ces allées & venuës, il falut s'arrêter dans un certain lieu, où elles se renfermérent ; les jeunes dansérent un balet, à leur mode, devant le Roi ; & toute l'assistance, au son d'un cercle, ou, comme ils parlent, d'un Diara, qui est un tambour rond, semblable à celui que les petites filles de Rome portent au mois de Mai, mais qui est un peu plus grand, & a meilleur son. Outre cela ils usent de certains instrumens longs, faits d'ébéne, ou d'ivoire, ou de quelque autre matiére ferme & solide, qu'ils nomment *Ciaharparà*, qui veut dire de quatre piéces, dont ils en ont deux dans la main, qu'ils couchent d'un même-tems, & qui rendent une grosse harmonie. Une Dame Arménienne, qui assistoit à ce spectacle avec les étrangers, presenta du vin à boire au Roi, selon la coûtume de son païs, qu'il refusa, s'excusant qu'il avoit déja bû de l'eau, & que le vin après l'eau étoit contraire à l'estomach. J'ai voulu vous raconter ces petites particularitez, pour vous faire voir & connoître avec combien de modération on se comporte en cette Cour; & comme le Roi Abbas, l'un des plus grands Princes de l'Orient, vit avec les Reines & les Princesses, avec moins de cérémonies, que ne font le Vice-Roi de Naples & sa femme, avec le moindre de leurs va-

Les Rois de Perse sont fort familiers à leurs sujets.

valets. Le bal étant fini, le Roi retourna dans son Palais, acompagné, comme il étoit venu, & fit ouvrir les portes, afin qu'un chacun se retirât chez soi; mais les Dames jugérent plus à propos d'y passer le reste de la nuit, & d'atendre qu'il fût jour pour en sortir.

Le mécredi matin, dix-neuviéme jour de Juin, les trois Ambassadeurs étrangers, qui devoient acompagner le Roi, comme j'ai déja dit, firent leur entrée solemnelle dans Hispahan; savoir, l'Ambassadeur des Indes, qui passoit pour le premier; le Turc, & le Moscovite, que je nomme seul des Ambassadeurs de son païs, bien que dans la derniére de mes lettres, parlant de leur arrivée à Cazuin, je vous écrivis qu'ils étoient deux, dont le premier étant mort à Cazuin, il ne resta que le plus jeune, avec son Secrétaire. Ces Ambassadeurs n'étoient pas arrivez plûtôt; parce que le Roi voulant les prévenir, les laissa marcher à leur aise. Le jour destiné pour leur entrée, il fit savoir aux habitans qu'il vouloit aller au-devant d'eux, & que la ville se mît en état de les recevoir, avec les deux autres, qui étoient arrivez à Hispahan, il y avoit déja quelque-tems. C'étoient celui d'Espagne & le Résident d'Angleterre, que le Roi pria de le vouloir bien acompagner en cette ocasion, sans néamoins les introduire dans son Palais, ni les mener avec lui; mais seulement de se trouver ensemble hors de la ville, où Sa Majesté devoit les rencontrer. Leur entrée, & leur réception, se passa de cette sorte. Quelques jours auparavant le Roi avoit disposé soixante mil-

Réception magnique de quelques Ambassadeurs.

les Mousquetaires, & pris leur nom par écrit, qui n'étoient point des soldats de ses armées; mais des artisans & des serviteurs, qu'il avoit tirez d'Hispahan & des villages d'alentour, qui eurent ordre de venir, dans le meilleur équipage qu'il leur seroit possible, un chacun selon ses facultez, tous vétus d'une couleur gaïe & bigarrée, la tête couverte de plumes; & pour le reste, armez & parez à leur mode, divisez par compagnies, selon les lieux & les contrées d'où ils étoient. Chaque troupe étoit conduite par son Capitaine, au son des flutes, des tambours, des fifres, & des autres instrumens de guerre, dont on use en ce païs, & particuliérement de certains instrumens de cuivre rond & creux au-dedans, qu'ils tiennent d'une main & touchent de l'autre avec mesure, qu'ils apellent de par deça *Sen*, que j'estime dans les Coribantes des Anciens, & dont j'en pourrai porter quelqu'un en Italie, pour satisfaire à la curiosité des doctes qui se plaisent aux antiquitez. Chaque compagnie avoit pareillement son étendart, qui étoit une banderole, avec plusieurs rubans de diverses couleurs, atachez au bout d'une pique, qu'ils nomment *Alem*, en leur langue, & dont je me souviens vous avoir entretenu autrefois dans une de mes lettres. Ces soixante milles Mousquetaires, disposez par ordre, faisoient deux grandes files, serrées, sans aucune séparation, qui tenoient des deux côtez, depuis la porte du Palais du *Meidan*, jusqu'au village de Doulet Abad, distant de la ville, environ de douze milles pas, qui sont trois lieuës, où étoient les Ambas-

fadeurs. Ils y avoient passé la nuit, & ils marchérent au milieu de ces Mousquetaires, chacun tenant son mousquet dans la main, la crosse apuïée sur leur côté, & le bout du canon en haut, acompagnez de leurs domestiques, & des habitans de Doulet Abad, qui les conduisirent jusqu'à la porte du Palais Roïal; & cependant les fantassins s'étoient déja retirez dans leurs postes, pour faire place à la cavalerie. Tout le matin, l'on n'entendit par les ruës que le bruit des Tambours & des autres instrumens de guerre de toutes les compagnies, qui de tems en tems étoit interrompu & modéré par un chœur de musique, & par une danse de huit ou dix hommes de chaque bande, qui dansoient & sautoient en cadence, selon l'usage du païs. C'étoient ces mêmes Mousquetaires; tantôt les uns, tantôt les autres, dont chaque compagnie, avec son étendart, relevoit l'autre, quand elle se sentoit fatiguée; & ceux qui entroient en danse, donnoient leurs armes à garder à ceux qui en sortoient. J'ai remarqué dans cette ocasion, que les Perses ont une inclination si forte & si naturelle à la danse, qu'entendans le son des instrumens, ou voïans danser leurs compagnons, ils s'y portent eux-mêmes avec une ardeur merveilleuse; jusques-là, que ceux-là mêmes qui étoient obligez de tenir fermes dans les rangs, sans sortir de leur place, avec leurs mousquets dans la main, avoient bien de la peine à se retenir, & faisoient mille grimaces, & mille gestes des jambes, des cuisses & des bras, changeans de posture à tout moment, sans oser changer de pla-

Les Persans ont une inclination à la danse.

ce, & donnans toute ſorte de ſignes de cette fureur baladine, qui les poſſéde intérieurement & qui les agite & émeut juſques dans les entrailles. En un mot, tout le long du chemin, depuis Doulet-Abad juſqu'à Iſpahan, qui ſont trois lieuës; & tout le long du jour, depuis le matin juſqu'au ſoir, que la fête continua, l'on ne vit & l'on entendit que ſauter, danſer, joüer des inſtrumens, fraper des mains & des piés, hauſſer la tête & les bras, & faire d'autres extravagances, avec un aplaudiſſement général de tout le monde, qui crioit à haute voix; *que la proſpérité du Roi Abbas aille toûjours en croiſſant.* Ce qui fut un ſpectacle, digne de la magnificence & de la curioſité, comme vous pouvez facilement vous l'imaginer. A la porte du Roi, tout le long du *Meidan*, outre les deux haïes de Mouſquetaires, il y en avoit deux autres de jeunes garçons, ſans barbes, ſuperbement vétus; dont les uns, par certains intervalles, avoient des taſſes d'or pleines de vin; & les autres, des vaiſſaux pleins d'eau de glace, qu'ils preſentoient à ceux qui en deſiroient boire, & un peu d'autre boiſſon délicieuſe, à ceux qui en vouloient. De plus, le Roi envoïa les plus grands de ſa Cour juſqu'à Doulet-Abad, au-devant des Ambaſſadeurs, qui ſe preſentérent preſque tous dans un riche équipage, montez avantageuſement, ſur des chevaux de prix, avec des ſelles d'or & d'argent, vétus de ſoïe & de brocatel, le turban en tête, garni de plumes & d'aigrettes, & enrichi de pierres précieuſes, avec un tel concours, qu'on eût dit que

tou-

toute la ville eût été à cheval ce jour-là. Néamoins tous ne ſortirent pas enſemble, & ne marchérent pas par ordre de compagnie. Mais un chacun prit ſa commodité; & l'on ne vit ſur les chemins que des gens qui alloient & venoient, juſqu'à ce que les Ambaſſadeurs firent leur entrée. Le Roi voulut, de plus, & ordonna que ceux de toutes les nations & de toutes les ſectes, qui étoient lors dans Hiſpahan, allaſſent au-devant de ces Ambaſſadeurs, & particuliérement les Juifs, qui ne manquérent point d'obéïr à ſes commandemens en cette occaſion. Ils y allérent, chantans, faiſans des priéres publiques; & portans, avec des chandelles allumées, je ne ſai quoi envelopé dans un drap; je juge que c'eſt le Livre de la Loi, & ſe renfermérent dans un logis à côté, en atendant que les Ambaſſadeurs paſſaſſent. Les Gaures, ou les anciens Perſes, qui ſont encor Idolâtres, dont je vous ai parlé autrefois, ſortirent auſſi, avec leurs femmes & leurs filles, en chantans & danſans le long des ruës. Les Chrétiens de Ciolfa y eurent un emploi & une place honorable, au nombre de ſept cens, qui ſe rangérent parmi les Mouſquetaires; & environ trois cens Gentilshommes à cheval, qui ſe rendirent au lieu qui leur avoit été aſſigné, proche de leur Infanterie, où ils s'aquirent beaucoup d'honneur, aïant paru en bel ordre, bien vétus, bien armez, & bien montez. Enfin, ce qui eſt un honneur particulier, qu'on ne fait qu'aux Ambaſſadeurs extraordinaires, les derniers, qui ſe preſentérent à cette réception, fut une troupe de vingt ou

vingt-cinq Courtisannes, des plus fameusses de la ville, toutes en bel ordre, à cheval, le voile levé, & le visage découvert, ce qui les faisoit assez connoître pour ce qu'elles étoient ; non pour des femmes d'honneur & de qualité, comme l'a écrit F. Antoine de Govea, lors Evêque de Cinence, de l'Ordre de S. Augustin, & Portugais. Il s'est grossiérement trompé en cela, dans son Histoire des Perses de nôtre tems, que nous avons reçûë nouvellement imprimée, & qui est à Baghdad, avec son voiage de Rome, par les terres des Chrétiens, & avec la seconde partie de son Histoire, qui est sur le point d'être mise en lumiére, où il rétracte beaucoup de choses, & fait profession d'écrire tout le contraire de ce qu'il avoit avancé dans la premiére. Mais il nous importe fort peu, pour ce que nous avons à traiter, que ce bon homme raporte dans ses relations, que dans une réception semblable qui lui fut faite, & aux autres Augustins de son Ordre, envoïez en Perse, ou, pour mieux dire, au Roi, & à eux, je ne sai pas en quel lieu, plusieurs grandes Dames, & d'autres femmes de qualité, vinrent à cheval au-devant d'eux. Le bon Pere n'étoit pas bien instruit, & sans doute il voulut s'acommoder en cela, & suivre la coûtume d'Espagne. Pour moi je puis vous assurer, avec toute sorte de fidélité, que ces Dames n'étoient que des Courtisannes, & du nombre de celles qui danférent depuis dans le Palais en la presence du Roi. Quoique, selon leur façon de parler, ils leur donnent le nom & la qualité de Dames du Palais,

lais, peut-être pour couvrir une action si infâme; & nomme ce bal, *Sarao*, d'un terme Espagnol. Mais comment eussent-elles pû être des Dames; puisque non-seulement les Dames d'honneur, mais les moindres esclaves du Palais, ne sont jamais vûës d'aucun homme vivant, que du Roi, & des éunuques, & que même les autres femmes ne se laissent voir à personne, qu'à leurs proches parens, comme à leurs fréres, & à leur pere; encor est-ce dans la maison de leur mari. Outre que le raport de cét Evêque ne s'acorde point aux mouvemens & aux gestes qu'elles faisoient dans ce bal en la presence du Roi, qui n'étoient point des actions de femmes de qualité; parce que presque tous les balets de ce païs ne sont que des representations impudiques, qui donneroient de la honte à une Courtisanne Espagnole. D'où vient que la danse ne passe pas ici pour un exercice de la noblesse, & les Dames de qualité ne voudroient jamais s'y engager devant les étrangers. Que si elles dansent quelquefois, c'est pour leur divertissement, dans leur logis, & seulement en la presence de quelques domestiques; & encor les balets qu'elles font alors, sont plus modestes, qui ne representent que des histoires de ce qui leur est arrivé, comme d'une femme en ses couches, où elles representent les cris, les douleurs & les tourmens, qui les font rire, après les avoir fait pleurer. De la mort funeste de quelqu'amante disgraciée, d'une vente ou d'un achat, qui s'est fait dans la boutique d'un marchand; d'une mode de s'habiller, ou de se deshabiller

Modestie des femmes Mahométanes.

ler

ler ; & de choses semblables, qui sont assez honnêtes, & qui diférent peu des Bergamasques de l'Italie. De plus, les Mahométanes observent inviolablement cette loi, que les nobles ne dansent jamais dans les assemblées publiques, quand il n'y auroit que des femmes. Il n'y a que les Courtisanes qu'on fait venir pour cét éfet, & qui, comme des Danseuses & Baladines publiques, ont la liberté de se laisser voir, & de faire tout ce qu'il leur plaira ; ce qui est la cause qu'il y en a toûjours dans le Palais, & aux festins du Roi, comme je l'ai vû souvent. Mais pour retourner à nos Ambassadeurs ; celui des Indes, sur un faux-bruit que le Roi avoit fait courir subtilement, qu'il vouloit aler en personne à Doulet-Abad, n'en partit que bien tard, aïant atendu fort long-tems Sa Majesté, & envoïé souvent des hommes exprès pour découvrir quand elle viendroit. Mais le Roi, qui se gouvernoit d'une autre maniére, envoïa tous ses gens devant lui, sans se faire voir, poussant ainsi le tems, jusqu'à ce que l'Indien se résolut enfin de monter à cheval, &, à son exemple, le Turc, & le Moscovite, qui, chacun de son côté, prirent le chemin de la ville. De ceux qui avoient ordre de venir aû-devant d'eux, le seul Résident d'Angleterre, qui n'étoit pas si pointilleux, ni si ataché à ces formalitez de la Cour, & à toutes ces déférences, vint jusqu'à Doulet-Abad, où j'arrivai en même-tems, pour voir & considérer cette magnificence, qui ocupoit tout le chemin. Quant à celui d'Espagne, avec sa morgue & son arrogance ordinaire, il ne passa pas

la

la porte d'Hispahan, demandant à toute heure, où étoit le Roi; parce que son dessein n'étoit pas d'acompagner les autres Ambassadeurs; mais de se tenir auprès de Sa Majesté. Au contraire, celui du Roi étant de rendre les premiers & les plus grands honneurs à l'Ambassadeur des Indes, comme à celui pour qui toutes ces magnificences avoient été préparées; ce Prince se retira secretement par un autre chemin, & ne parut qu'après que tous ceux qui aloient devant lui furent entrez dans la ville, où étant seul, il donna la collation à cét Ambassadeur, dans un logis près de la porte. Ensuite tous deux ensemble, sans autre compagnie, entrérent dans la ville, plus d'une heure & demie après la cavalcade, & se rendirent dans le Palais. L'Ambassadeur d'Espagne aïant apris que le Roi n'avoit point honoré de sa presence les autres Ambassadeurs, ni assisté à leur réception, se mit en colére, & se prit à crier par les ruës comme un insensé, qu'il n'étoit pas de condition à vouloir acompagner un marchand, entendant parler de cét Ambassadeur des Indes; parce que la plus grande partie des Indiens s'aplique au trafic. Mais il n'avoit pas raison de parler de la sorte de cét Ambassadeur, qui avoit l'honneur d'être parent du Roi, & un des trois premiers hommes de son Roïaume. Le premier se qualifie Chan Chanon, comme qui voudroit dire, le Grand des Grands, & le Prince des Princes. Il est le premier, après la personne du Roi, & précéde tous les autres. Le deuxiéme, prend le nom & la qualité de Mirmi-

miron; c'est-à-dire, en leur langue, l'Emir des Emirs, & le Seigneur des Seigneurs; & le troisiéme, qui étoit cét Ambassadeur, possédoit le titre & la dignité de Cham i Alem, qui signifie le Chan ou le Prince du peuple, & le Chef du tiers Etat; nonobstant cela, l'Espagnol perdant patience, se retira mécontent dans sa maison, avec toute sa suite. Le Roi n'étoit pas encor arrivé dans la place avec l'Indien, quoique les autres Ambassadeurs fussent déja dans le Palais, pour assister au festin où ils étoient conviez, quand on aprit que celui d'Espagne s'étoit retiré dans sa maison en colére. On envoïa de nouveau le prier, de la part du Roi, de venir au Palais. Soit que Sa Majesté, qui pouvoit avoir apris dans les ruës le sujet de son mécontentement, l'eût commandé, ou, comme il est facile à croire, que le *Mehimandar*, qui est l'introducteur, l'eût fait de lui-même, au nom & sous l'autorité du Roi, sachant bien que Sa Majesté n'auroit pas pour agréable, que l'Ambassadeur d'Espagne se fût absenté de la compagnie des autres & se fût retiré du Palais. Quoiqu'il en soit, mon vieillard Espagnol s'apaisa, & remonta à cheval, pour retourner au Palais, où il trouva les autres Ambassadeurs assemblez, excepté celui des Indes, qui étant avec le Roi, n'étoit pas encor arrivé. Je me tins à cheval dans la Place, avec plusieurs autres personnes de qualité, atendant l'arrivée de Sa Majesté, pour lui faire la révérence, comme je fis, étant déja aprés-midi. Puis je me retirai dans ma maison, sans vouloir entrer dans le Palais; parce qu'a-

qu'aïant fait trois lieuës de chemin par deux fois, dans les ardeurs du ſoleil & au mileu de la pouſſiére, j'étois tout en ſueur, fatigué, & mal en ordre, qui avois plus beſoin de changer & de me repoſer, que de ſoufrir les incommoditez qu'on endure ordinairement à la table du Roi. Je ne m'y trouvai donc point; mais j'ai apris depuis, du P. Vicaire des Peres Déchauſſez, les incommoditez qu'il reçût dans cette audience, où tous les Ambaſſadeurs preſentérent au Roi les Lettres de leurs Maîtres, & entr'autres, celles du Roi d'Eſpagne, que ſon Ambaſſadeur avoit reçûës depuis peu de tems, & qu'il avoit confiées au P. Bernard Azevelo, Auguſtin Portugais, pour en être le porteur. Sa Majeſté la reçût, & la mit entre les mains de nôtre Pere Vicaire, pour l'interpréter. Le Roi lui dit, en preſence de tout le monde, qu'il lui remettoit ces lettres entre les mains, parce qu'il n'y avoit perſonne que lui à qui il pût ſe confier pour les afaires des Princes Chrétiens; & il lui fit de grandes faveurs ce jour-là, à la vûë de tous les aſſiſtans. Il ſe paſſa pluſieurs choſes dans les entretiens de cette audience, que je ne vous écris point, de peur d'être trop long; tant parce que ce ne ſont point des afaires de conſéquence, que parce que je n'y aſſiſtai pas. Ma coûtume n'étant point de vous écrire, ce que je ne ſai que par le raport d'autrui. Je vous dirai ſeulement, qu'on ne parla dans ce feſtin que de boire ſans manger; & qu'après que le Roi eut entretenu quelque-tems les conviez, il les congédia tous; & un chacun ſe ſentant fatigué, ſe retira dans

ſon

Presens magnifiques, faits au Roi de Perse, par l'Ambassadeur des Indes.

son logis pour prendre son repos. Je m'étois oublié de vous dire, que l'Ambassadeur des Indes, outre les chariots de bagage, & les bêtes de service, qui furent tout le jour à passer, conduisoit encor plusieurs autres choses pour la pompe de son cortége, comme des carosses de l'Inde, tirez par des bœufs, semblables à ceux dont je vous ai écrit par mes derniéres lettres, qui furent presentées au Roi dans la ville de Cazuin, des litiéres, portées sur des chameaux, comme la mienne, des palachins, qui sont comme de petits lits, couverts & garnis de drap, où une personne est couchée de son long, & porté sur les épaules de quatre ou cinq hommes à pié, qui ne se tiennent pas sur les côtez, comme des porteurs de biére; mais il y en a deux devant, & deux derriére, soûtenans une grande piéce de bois, qui va de bout en bout, d'où le palachin est suspendu. Cette façon de marcher, qui est la plus lâche & la plus éféminée que j'aïe jamais vû, est fort en usage dans les Indes, & même entre les Portugais, qui en usent, non-seulement dans les villes; mais encor à la campagne, dans leurs voïages, faisans de grandes journées, par le moïen de ces porteurs, qui sont plus faits à la fatigue & à la charge, que ne sont nos porteurs de chaises dans les ruës de Naples. Le même Ambassadeur faisoit conduire plusieurs instrumens de musique, & de guerre, de diverses façons étrangéres, & particuliérement certaines flutes d'une grandeur extraordinaire, qu'un éléphant étoit assez chargé d'en porter deux, avec un In-

Instrumens de musique fort particuliers.

dien

dien au milieu, qui les touchant vivement de ses deux mains; l'une deçà, l'autre delà, faisoit un bruit horrible, & tel que vous pouvez concevoir facilement de la longueur & de la grosseur de ces machines. Il y avoit aussi des trompettes d'une grandeur prodigieuse, & de la forme de celles que nos Peintres donnent à la Renommée, dont l'entrée étoit plus large que le tour de ma ceinture. Il y en avoit quelqu'autres qui n'étoient pas extraordinairement grandes; mais assez plaisantes & agréables, tortes, pliées en deux, & composées de deux piéces jointes & liées ensemble, qui peuvent se séparer. Le canon de ces trompettes, droit, mince, & également uni, avoit environ trois paumes; c'est-à-dire, un pié & demi de longueur, depuis la virole, ou la bouche, jusqu'au point où elle se plioit en angle droit comme une équerre, montant en haut de la longueur de six doigts, ou environ, qui étoit la premiere piéce, où l'on enchassoit la seconde, qui avoit pareillement une paume de hauteur, depuis son enchassure, jusqu'à un autre angle carrée, où elle se replioit en long; & peu-à-peu elle aloit s'élargissant, jusqu'à son embouchure, selon la forme des trompettes communes. Cette seconde piéce étoit enchassée dans la premiere, avec tant d'artifice, qu'au moindre mouvement de celui qui la manioit; elle pouvoit facilement se tourner de tous côtez, en telle maniére, que l'embouchure, tantôt s'alongeoit & avançoit sur le devant, & tantôt se replioit & racourcissoit par le dedans; tantôt de biais, & tantôt tournée vers celui qui en jouoit.

joüoit. J'ai jugé à propos de vous en donner un modèle sur un carton, pour vous faire mieux comprendre la description que j'en ai faite par mon discours.

Ce sonneur joüoit donc de la trompette; & en remuant tant soit peu les mains, la faisoit tourner en même-tems, avec une telle vitesse, que c'étoit un plaisir de le voir. Les autres Ambassadeurs n'avoient que leur simple équipáge, sans toutes ces galanteries. Les soixante milles Mousquetaires, qui faisoient une haïe des deux côtez du chemin, commencérent à lever le pié, aussi-tôt que les Ambassadeurs sortirent de leurs logis, & tous entrérent confusément dans la ville, se tenans derriére eux, serrez par escadrons, dans les ruës & dans les places publiques. Dans ce départ, il y eut un si grand concours de peuple, qui étoit venu de toutes parts, pour en voir la magnificence, que tous les chemins, jusqu'aux portes de la ville, étoient couverts de monde; & au-dedans, toutes les ruës, les toits, les portes, les boutiques, & les fenêtres des maisons & des Mosquées, ne pouvoient pas contenir le nombre prodigieux des personnes, qui s'y étoient renduës pour avoir la vûë de ce spectacle. Tandis que les Ambassadeurs étoient occupez à boire avec le Roi dans son Palais, les derniers rangs de cette nombreuse armée entroient dans la ville, qui se rangérent dans le *Meïdan*, & dans les galeries, qui sont à l'entour, par l'ordre de Sa Majesté. L'Ambassadeur des Indes, qui savoit que ces Mousquetaires n'étoient pas des soldats, mais des bourgeois, aïant compassion

d'eux,

d'eux, pour les incommoditez qu'ils avoient soufertes, pour le tems qu'ils avoient perdu à son ocasion, & peut-être voulant faire paroître sa grandeur au pair de celle du Roi, pour les régaler, commanda à son Tresorier de leur donner à chacun un Toman, qui sont dix Zecchins, qui faisoient en tout la somme de six milles Zecchins, qui n'étoit pas un petit present. Le Roi, qui en fut averti, l'empêcha, & s'en ofença grandement, prenant la libéralité de cét Ambassadeur, pour un mépris de Sa Majesté.

Le soir, bien tard, après qu'un chacun d'eux se fut reposé quelque-tems dans son logis; le Roi fit derechef venir les Ambassadeurs, avec leurs hôtes, pour leur donner du divertissement de cét apareil de flambeaux & de lumiére, dont je vous ai fait la description. Nous fûmes dans la place un peu devant la nuit, où le Roi étoit à cheval, auprès duquel nous passâmes environ une heure de la nuit en divers entretiens. Quand il jugea que les flambeaux pouvoient être allumez, il les conduisit dans le lieu de l'apareil, où ils entrérent à pié, par une petite porte, qui est au côté de la cahuë, aïans laissé leurs chevaux au dehors. Ces maisons sont des lieux vastes; les murailles blanches comme nége, ouvertes de tous côtez, & se touchans les unes aux autres, sans nulle séparation; de maniére qu'on jugeroit à la vûë, que ce n'est qu'un seul logement d'une vaste étenduë, qu'on peut voir & considérer d'un coup d'œil. Elles étoient toutes en feu, par le grand nombre des lampes & des flambeaux

beaux allumez; non pas avec ces compartimens, & cette disposition qu'on voïoit dans le reste de l'apareil; mais avec un agréable mélange, sans nulle confusion, qui étoit une naïve representation du firmament orné de ses étoiles, par le grand nombre de ces lampes suspenduës en l'air, qui en étoit tout éclairé également. Et comme ces maisons sont voutées, & suportées par des arcades, comme sont toutes les autres du *Meiden*, & que chacune a un réservoir, ou un petit étang sous sa voute; la terre n'étoit pas moins éclatante que l'air par un grand nombre d'autres lampes, allumées & disposées en diverses maniéres à l'entour de ces viviers. Toutes ces maisons, qui sont d'une même structure, & d'une proportion égale, ont des galeries, ou des balcons tout à l'entour, tapissez & couverts de quelqu'étofe du païs pour s'y asseoir, non pas les jambes pendantes comme nous, mais croisées & pliées sous eux, à la mode des autres Orientaux, comme s'ils étoient assis sur la terre. Le Roi prît sa place, dans l'un de ces balcons, & fit seoir dans un coin, devant lui, l'Ambassadeur d'Espagne, sur un siége à nôtre usage. Le Turc étoit à sa gauche, fort commodément. Dans un autre petit balcon, joignant le sien, il plaça trois Moscovites; l'Ambassadeur, son Secrétaire, & un de leurs Prêtres, ou Religieux. Les Anglois furent placez tous ensemble, dans un autre lieu plus séparé. Le P. Vicaire des Peres Déchaussez, avec son compagnon, le Pere Léandre, & deux PP. Augustins Portugais, qui étoient le Prieur de l'Eglise d'Hispahan,

Princes & Seigneurs de la Cour du Roi de Perse.

pahan, & le P. Bernard, qui étoit arrivé depuis peu de la Chrétienté, & qui avoit aporté les lettres, dont j'ai parlé, de la part du Roi d'Eſpagne, eurent leurs ſiéges immédiatement au-deſſous de celui de ſon Ambaſſadeur. Je pris le mien auprès d'eux, pour ne point me ſéparer des Chrétiens, aïant au-deſſous de moi, demi aſſis & demi debout, *Effendiar-Beig*, *Aga Haggi*, & quelqu'autres Grands de la Cour, qui étoient fort preſſez, encor étoient-ils contrains de ſe lever ſouvent de leur ſiége, & d'aller deçà & delà pour ſervir Sa Majeſté. Au-deſſous de l'Ambaſſadeur des Turcs, à l'opoſite & au-devant de moi, il y avoit un parent, ou neveu du Chérif de la Méque, qui eſt Prince de cette ville là, & maître d'une partie de l'Arabie, décendu de la race de Mahomet, & relevant du Grand Seigneur. Ce jeune homme étant tombé dans les mauvaiſes graces de ſon oncle, je ne ſai pour quelle ocaſion, avoit été contraint de ſe retirer en Perſe, où le Roi lui faiſoit penſion. Il y avoit quelqu'autres Grands de la Cour aſſez proches de lui, qui ſe tenoient cachez de la vûë du Roi, & qui étoient plûtôt apuïez qu'aſſis, aïans avec eux le fils aîné du Roi, nommé *Choda benze de Mirza*. Avant que l'hiſtoire de ce Prince, dont j'ai parlé dans une autre de mes précédentes lettres, m'échape de la mémoire, je tiens pour certain, que ce qu'on a dit de ſa naiſſance, & du manifeſte qui en fut fait par l'ordre de Sa Majeſté, eſt une choſe ſupoſée; parce que ſi elle étoit véritable, cét enfant ne ſeroit pas à preſent reconnu pour fils du Roi, & jamais il n'eût oſé

osé se produire en cette qualité ; ou bien il faut dire & penser, que c'est une afaire fort secrette, dont on ne parle point ; & comme une boëte de parfums, qu'on tient fermée de peur de l'éventer. Quoiqu'il en soit, il suit le Roi son pere par tout où il va ; & il se tient, comme auparavant, pour son fils ; & peut-être que Sa Majesté se sentit alors obligée, pour lui donner de la crainte, & pour le contenir dans l'obéïssance, ou pour quelqu'autres considérations, de faire courir ces bruits, qu'il a fait cesser depuis, pour quelques justes raisons. Son cadet, qui est un jeune enfant de bonne mine, & que j'ai nommé autrefois Imam-culi Mirza, assista pareillement à ce spectacle, se tenant debout, dans un lieu où son pere le pouvoit voir, richement vétu d'étofes ouvragées, qui est la parûre ordinaire des petits enfans, sans épée à son côté, comme il a coûtume de marcher par la ville, portant néamoins dans sa main celle du Roi son pere, qu'il lui donne à tenir quand il veut s'asseoir. A peu de tems delà, ceux qui n'étoient pas venus avec le Roi, se presentérent dans l'Assemblée, comme un certain *Muhammed Aga*, Tartare, duquel j'ai d'éja parlé, pour l'avoir vû autrefois à Cazuin, que le Roi fit placer à sa droite, assez près de la muraille ; & l'Ambassadeur des Indes, qui vint le dernier, & qui prit sa place, vis-à-vis de Sa Majesté ; néamoins un peu sur le même côté où le Tartare étoit assis. Les Gentilshommes de l'Ambassadeur d'Espagne étoient de l'autre côté de bout, le chapeau à la main ; & auprès d'eux, les gens de l'Indien, & du

Mosco-

Moscovite, avec quelqu'autres, qui n'étoient point de leur suite.

Tous étant ainsi placez, les jeunes enfans de la cahuë, qui sont tous beaux, & que les maîtres tiennent dans leurs maisons, pour presenter à boire aux hôtes, les servir, leur faire passer le tems à danser, & à d'autres divertissemens; & enfin pour les atirer, par leurs dissolutions, à venir souvent les visiter, pour le gain qu'ils en retirent, habillez en filles, commencérent à danser au milieu des hommes & des femmes, au son de leur *Dairà*, & de leur *Ciaharpara*, & à faire des sauts périlleux, avec plusieurs autres postures fort extraordinaires, & diverses danses à la Persane, à la Tartare, à l'Indienne, & ne cessérent point, tandis que le Roi fut present. Pendant ce tems-là, on prépara le souper au Roi, étendant une petite nape devant lui, & devant les Ambassadeurs, où le Roi prit son repas, qui fut fort court, &, selon son ordinaire, de peu de viandes. Mais les Ambassadeurs, soit qu'ils n'eussent pas apetit, ou plûtôt qu'ils ne trouvassent point de goût à cette sorte de mets, bûrent plusieurs fois, non pas du brevage de la cahuë, que le Roi leur fit presenter, & à nous, par ses enfans, dans des vases d'or. Le Roi bût, avec les Ambassadeurs, à la santé de leurs Maîtres; & après le soupé, ils se lavérent les mains dans un bassin d'or, & s'essuiérent à leur serviette, ou mouchoir, qu'ils avoient à leur ceinture, suivant leur coûtume, puis ils se levérent, & aïans repris leurs épées, ils se retirérent. On les mena par toutes les galeries & cham-

bres de la cahuë, qui étoient ornées & éclairées de la maniére que je vous ai déja dit: delà ils vinrent jusques devant la porte de la caiserie vers le *Meidan*, d'où coule un ruisseau, qui se décharge dans un réservoir, & qui se communique de-là, tout autour du *Meidan*. Nous nous y arrêtâmes quelques-tems, pour considérer la beauté du lieu, qui étoit orné de plusieurs lampes, dont la lueur donnant sur ce canal, sembloit suivre les mouvemens, & le cours de son eau. De-là nous entrâmes, par la porte de la caiserié, que nous parcourûmes entiérement, avant que d'arriver à la zecca, qui est au milieu, où nous entrâmes pour y voir les flambeaux allumez, & les fourneaux, avec les ouvriers, qui y font la monnoïe, où nous en vîmes de grands monceaux d'or & d'argent de tous côtez. Etans sortis de ce lieu, nous décendîmes plus bas, dans le Carvanserai de Gilhac, & étans arrivez à la porte de la caiserie, nous rentrâmes dedans; au retour, nous passâmes enfin par l'hôtel de Lala Beig. Dans ces alées, & ces venuës, le Roi s'arrêta par divers lieux à discourir & à boire; premiérement dans la boutique de Mek Beig, chef des Trébizins, qui étoit la plus riche & la premiére qu'on rencontroit sur la main droite; puis dans celle de notre Venitien Aléxandre Scudendoli, qui passoit pour la seconde, pleine de tableaux, de miroirs, & de semblables curiositez de notre païs. Le Roi lui fit de grandes caresses, l'embrassant, avec des paroles fort obligeantes, & fit voir à l'Ambassadeur des Indes ces tableaux, qui n'étoient

toient presque tous que des portraits des Princes, qu'on a pour un écu la piéce dans la Place Navone de Rome, & qui se vendent ici le moins dix zequins, encor croit-on en avoir bon marché, & le suplia de prendre tout ce qu'il lui plairoit, & qui seroit à son gré, lui prométant de satisfaire au marchand; mais l'Indien, avec son humeur dédaigneuse & méprisante, ne voulut rien accepter de ce que le Roi lui ofroit. Sa Majesté s'arrêta encor dans celle de Chogia Nazar, habitant de Ciolfa, & en quelqu'autres, dont je ne sai pas le nom des marchands, dans l'une desquelles il trouva un grand flacon, ou une bouteille de verre, remplie d'un vin excellent, qu'il trouva à son goût, qu'il prît, & porta lui-même entre ses mains, ce que le marchand tint à grande faveur. Vous avez déja sû que toutes les boutiques étoient pleines de vin, de confitures, de fruits, de glace, & d'autres délicatesses de bouche, pour boire, & pour manger, avec une quantité de vases d'or & d'argent, de cristal, de porcelaine fine; & d'autres matiéres précieuses, les plus rares qu'un chacun pût rencontrer. Le Roi cependant ne faisoit que parler, rire & railler avec les Ambassadeurs; & principalement avec ceux d'Espagne & des Indes, à qui il fit toûjours plus de faveurs qu'aux autres. Vous n'ignorez pas quelle est l'humeur acorte, mais bizarre de ce Prince. L'Ambassadeur d'Espagne, personnage grave & sérieux, embrassoit Sa Majesté avec de grands respects, & l'apelloit Baba; c'est-à-dire, son Pere, & lui faisoit d'autres ca-

resses, avec toute la gravité & bienséance possible. Au contraire, l'Ambassadeur des Indes, qui, suivant l'humeur de ceux de sa nation, étoit un rieur & un facécieux, traitoit plus familiérement avec le Roi, tantôt lui donnant de grands coups sur le dos, qui sans doute pouvoient lui faire mal, pour être gros & gras, & vétu d'une simple toile blanche, à la mode du païs, & tantôt s'apuïant sur ses épaules, comme s'il eût voulu lui parler en secret, lui prenoit l'oreille, & lui serroit rudement, & quelquefois, il l'apelloit en riant, vieux cornart, bien que lui-même eût déja le poil blanc. En un mot, il lui faisoit plusieurs autres caresses, qui extérieurement étoient des témoignages d'une grande familiarité; mais qui en éfet étoient des marques de son peu de respect, & des actions de boufon, le faisant peut-être exprès, pour lui rendre le réciproque de son humeur altiére, & du mépris que Sa Majesté fait de toutes choses. Les Moscovites, nation barbare & pesante, vinrent par derriére, le heurter si rudement, avec des extravagances, dont nul ne peut être capable qu'eux, qu'étant forts & robustes, & d'une taille de géant, au regard du Roi, qui est petit, ils le faisoient bondir par l'air, comme un balon. L'Ambassadeur des Turcs, qui étoit fort peu considéré, pour n'être pas d'une humeur agréable, étoit seul au mileu de la foule, qui le pressoit, avec quelque sorte de mépris. Comme on sortoit de la Zecca, autrement de la Monnoïe, au sujet de quelqu'extravagance que firent les Moscovites, les courtisans,

Familiarité peu respectueuse, des Ambassadeurs, avec le Roi.

tisans, qui se persuadoient, aussi bien que le Roi, ne s'en étoit point aperçu, le poussérent si rudement, que tous ses gens ensemble eurent bien de la peine à le tenir, & empêcher qu'il ne fût jetté par terre. Son turban lui tomba de la tête; ce qui fit rire tous les assistans, & qui donna sujet aux Turcs de se facher & murmurer, sans dire mot, d'une action si peu séante, si contraire à leur naturel, & à la gravité sérieuse de leur nation. Moi-même, innocemment & par hazard, me sentant extrémement pressé par ceux qui me poussoient, je fus contraint de lui mettre mon pié sur son dos, pour me soûtenir, de peur de tomber, qui est peut-être un présage de quelqu'heureux succès, ou à tout le moins une marque de la bonne volonté que j'ai, & que je conserve inviolablement pour cette racaille de gens. Aïans enfin traversé & parcouru, dans ces divertissemens, tous les apartemens de l'hôtel de Lala Beig, nous en sortîmes, & retournâmes à la porte de la caiserie, vers le Meidan, sans passer par les autres galeries, où il n'y avoit que des boutiques de chaussetiers, de marchands de soïe, & de droguistes, qui n'avoient rien qui méritât d'être vû, bien qu'elles fussent pleines de lampes, & assez bien garnies. Nous nous mîmes au large, hors de la porte de la caiserie, où nous nous arrétâmes près du réservoir, & nous mîmes à la table, que le Roi y avoit fait dresser exprès, dans un lieu élevé de deux degrez, & de figure ronde, sans qu'il voulût néamoins s'y asseoir, allant de-ça & de-là, & faisant mille tours, comme un homme

fort afairé. C'est son ordinaire; desorte qu'à le voir, qui ne l'eût point connu, l'eût pris pour un Intendant de maison. L'Ambassadeur d'Espagne, se sentant fatigué & endormi; car il étoit fort tard, prit congé de Sa Majesté, & se retira, avec ses gens, & ses Peres Augustins. Notre Pere Jean, Carme-Déchaussé, en fit autant, avec son compagnon, & moi avec eux, pour n'être pas obligé de demeurer à table, avec des personnes d'un assez mauvais entretien. Les autres y passérent presque toute la nuit à boire, où le Roi, un peu après notre départ, les laissa en bonne disposition, sans se faire voir en public davantage, & s'en alla dormir, sans dire mot à personne.

Le lendemain, qui fut le jeudi vingtiéme jour de Juin, sur le soir, assez tard, que le soleil ne donnoit plus sur le *Meidan*; le Roi fit venir derechef ces soixante milles Mousquetaires dans la grande place, qu'ils ocupoient entiérement; quoiqu'il n'y eût point d'autres personnes qu'eux, & les rangea tous, comme en bataille, par escadrons, avec leurs étendarts, & leurs instrumens de musique, dont ils joüérent, & dansérent à leur son, huit ou dix, pour le moins, de chaque compagnie, jusques bien avant dans la nuit. Le Roi y vint à cheval, après le jour couché, acompagné de peu de monde, comme de ce *Muhammed Aga* Tartare, & de quelques-uns de ses courtisans, les plus familiers, & de cette troupe de courtisanes, dont j'ai parlé ci-devant, toutes à cheval, & le visage découvert. Nous passâmes durant quelque-tems par la place, avec le Roi, au milieu

lieu de ses Mousquetaires, comme il faisoit la revûë de leurs compagnies; & quand nous vîmes le jour couché, nous prîmes le devant, & gagnâmes la porte du Palais, où l'on atendit le Roi avec des flambeaux, jusqu'à plus d'une heure de nuit. Il étoit ocupé à voir combatre des beliers, qu'on nourrit exprès, qui est un de ses plus grands divertissemens; mais, selon mon jugement, ce n'est pas un spectacle digne de la presence & de la vûë d'un Roi. Le combat de ces moutons aïant fini, avec les cris & les aplaudissemens, dont les spectateurs les animoient, tandis qu'ils étoient aux prises les uns aux autres, le Roi se retira dans son Palais, & congédia cette Infanterie, les dispensant ci-aprés de toutes ces corvées. Les lampes, & les flambeaux n'étoient pas néamoins encor éteints; parce qu'on atendoit les Ambassadeurs, avec leurs hôtes, qui devoient venir voir cette nombreuse armée, rangée en bataille dans le *Meidan*, pour la deuxiéme fois, avec le combat des moutons; mais qui n'y vinrent point, sur ce que le Roi, qui vouloit leur donner cét autre divertissement, aïant fait savoir à celui des Indes de s'y trouver. Cét Indien, par le mépris ordinaire qu'il faisoit des actions du Roi, lui manda pour réponse, qu'il n'y assisteroit point, qu'il lui sufisoit d'en avoir eu déja la vûë une fois, que ces pauvres gens ne lui seroient pas beaucoup obligez d'avoir enduré tant d'incommoditez à son ocasion, & que puisque Sa Majesté ne lui avoit pas voulu permettre de les gratifier des ses libéralitez, à tout le moins il les renvoïât dans leurs mai-

Combat des beliers.

sons, pour vâquer à leurs afaires, sans leur faire perdre le tems, au préjudice de leur famille. Qu'il avoit pareillement assez considéré ces lumiéres, sans qu'il fût nécessaire que ces pauvres marchands fissent d'autres dépenses inutiles, à sa considération, & que leurs boutiques demeurassent plus long-tems ocupées, au détriment de leurs afaires; partant qu'il défit tout cét apareil, & qu'il donnât ci-aprés le repos libre à ses sujets. Le Roi, sur ces remontrances, n'invita point les autres Ambassadeurs; mais congédia ces nouveaux soldats, bien qu'il n'agréât pas le mépris que l'Indien faisoit de Sa Majesté. Le jour suivant, il fit ôter toutes les lampes, & renverser tout ce grand apareil. J'avouë néamoins que la vûë de ce soir-là fut la plus belle chose que mes ïeux eussent jamais considéré; voir une si grande place, toute ocupée d'une si grande multitude de gens d'armes rangez en bataille; regarder dans un même-tems, & d'un coup d'œil, dans une seule place, soixante milles hommes d'Infanterie, tous Mousquetaires, tous en bel ordre, tous vétus lestement, & parez de diverses couleurs, entendre de tous côtez le bruit extraordinaire des tambours, des flutes, des fifres, & timpans de cuivre, le froissement des étendars, agitez par le mouvement de l'air, & les voix confuses des danseurs; n'étoit-ce pas un spectacle digne de la vûë d'un Prince, & particuliérement sur un si beau théâtre, comme est cette grande place, avec ces ouvrages pratiquez tout autour, dans un ordre & une proportion admirable, & au milieu d'une si grande diversi-

versité d'ornemens d'arbres, de balcons & de galeries, dont il est entouré? En un mot le spectacle de ce soir-là ne fut pas moins divertissant, que celui du matin de leur entrée, quand ils parûrent, serrez en files, ocupans trois lieuës de chemin. Nonobstant cela, l'Ambassadeur des Indes négligea de le voir, témoignant qu'il avoit les ïeux satisfaits, & remplis de la grandeur de son Roi. Sur-tout il donna souvent à entendre, qu'il ne faisoit pas grand cas de ces soixante milles Mousquetaires, sachant bien que ce n'étoient pas des soldats; mais des artisans de la ville, ou des païsans de la campagne. Le Roi, au contraire, voulant faire paroître la grandeur de ses forces, lui fit voir ce nombre prodigieux d'hommes armez, entre lesquels il n'y avoit pas un seul soldat de son armée, pour lui montrer que son païs & son pouvoir étoient tels, qu'encor bien qu'il reçût quelque disgrace du Turc, ou de quelqu'autre Prince, & même que son armée fût mise entiérement en déroute pour un besoin; la seule ville d'Hispahan, avec les villages voisins, étoient sufisans de lui fournir dans un moment soixante milles hommes, comme il en avoit eu l'expérience dans cette ocasion. Mais enfin, parce que l'Indien faisoit incessament paroître le peu d'estime qu'il faisoit des choses du Roi, & de celles de son Etat; le Roi, en échange, en se raillant, ne laissoit pas de le piquer dans toutes les ocasions. Et quoique les caresses, qu'ils se faisoient l'un à l'autre, fussent grandes en aparence, néamoins ils n'avoient aucune bonne volonté l'un pour l'autre.

Les Indiens méprisent les Perses.

Je ne ſai ſi je ne vous ai point écrit une autrefois, que tous les mécredis, la ruë de Ciaharbag, avec les jardins d'alentour, eſt reſervée aux Dames, qui viennent s'y divertir, & prendre la collation avec liberté, toutes les avenuës étans gardées, de crainte que les hommes n'y entrent, tandis qu'elles y ſont. Suivant cette coûtume, le mécredi vingt-ſixiéme de Juin, les Dames du Roi furent en magnificence ſe divertir dans cette ruë, y conviérent celles de la ville, & particuliérement les nobles, qui y devoient paſſer toute la nuit ſuivante, à la faveur des flambeaux & des chandelles, outre la lumiére de la lune & des étoiles. Deſorte qu'il y eut un grand concours, & Madame Maani y aſſiſta avec les autres. Mais parce que leur entretien n'eſt pas fort agréable, comme j'ai déja dit, la plûpart de nos Dames n'y voulurent pas paſſer la nuit; & entr'autres Maani, qui voïant qu'il étoit déja tard, & que nôtre maiſon étoit fort éloignée, s'arrêta dans un village proche de Ciaharbag, d'où elle fut conduite par la mere & la femme d'un certain *Murza euſſein* Vizir, ou Vice-Roi de la Province de Gilhan, ſes bonnes amies, & Dames de ce village, dans leur logis, pour y prendre ſon repos.

Le vendredi cinquiéme de Juillet, on célébra une certaine fête entre les Perſes, que je n'avois point encor vûë, peut être parce que les ſolemnitez n'y furent pas obſervées pour l'abſence du Roi, qu'ils nomment en leur Langue *Ab-Paſcian*, & plus élégament dans leurs Livres, *Abrizan*; c'eſt-à-dire, l'aſperſion de l'eau. Le jour de

cette

cette fête tous les Perses; les plus grands, & le Roi même, vivans sans souci, s'habillent en habit court, à la mode des *Mazanderans*, avec certains chétifs petits bonnets fort justes en tête, pour conserver leurs turbans, qui pourroient se gâter, & dont ils ont un grand soin, les manches de leurs robes retroussées, & les bras nuds, viennent sur le bord d'une riviére, ou de quelqu'autre lieu plus agréable, où il y a quantité d'eau; & là, avec certains vaisseaux qu'ils portent avec eux, au premier signe que le Roi donne, ils commencent à se jetter de l'eau l'un à l'autre, en folâtrant, dansant, raillant, & faisant mille autres galanteries, qui sont assez agréables dans cét exercice. Ils s'échaufent d'une telle maniére, que venans jusques dans l'excès, soit par colére, ou autrement, qu'aïant quité leurs vaisseaux, & ne se servans plus des mains pour se jetter de l'eau, ils commencent à se presser l'un l'autre & à se pousser dans cette riviére, ou dans ce réservoir, avec tant de violence, que la fête ne se passe point, qu'il n'y en ait quelqu'un de noïé, comme il y en a eu cinq cette année en divers lieux qui se sont noïez dans cét exercice. A *Hispahan* l'on solemnise cette fête sur la riviére, à l'endroit où elle traverse la belle ruë de Ciaharbag, passant sous ce superbe pont, que je vous ai décrit dans une autre de mes lettres. Je n'ai pû encor aprendre d'où cette fête tiroit son origine, ni pour quel sujet elle avoit été instituée, & peut-être qu'ils ne le savent pas eux-mêmes. Quelques-uns estiment qu'elle prend son origine des

Fête particuliére des Perses, nommée l'arrolement.

Chrétiens, en mémoire du Bâtême de saint Jean; & ils le prouvent par deux raisons. La premiere est, que les Chrétiens d'Arménie, & presque tous ceux de l'Asie, font la même chose, quoique ce ne soit pas le même jour. D'autres veulent dire, que c'est à l'honneur du jour de l'Epiphanie, quand *Jesus-Christ* fut bâtisé par S. Jean, sur le rivage du Jourdain, & que les Arméniens, pour cette considération, nomment *Cacciuciran*, mettans une croix dans la riviére, d'où cette fête a pris son nom, *Caccì*, signifiant une croix, & *Civre*, de l'eau, en langue Arménienne. L'autre raison, qui semble plus claire & plus pressante, pour prouver que cette solemnité a été plûtôt instituée en mémoire du Bâtême de S. Jean, que de celui de *Jesus-Christ*, est qu'on la célébre la veille, ou le jour de sa naissance, quoique cette année les Perses l'ont faite le cinquiéme jour de Juillet. Mais ceux qui sont les plus intelligens parmi eux, confessent qu'elle a été diférée, parce que le Roi l'a voulu & ordonné de la sorte. Le vrai & propre tems de la solemniser, aïant dû être douze jours auparavant, ce qui seroit arrivé à la veille de sa Nativité, & au jour du solstice. Il y a quelqu'autres Chrétiens, qui ont cette opinion, que c'est en mémoire du jour de la Pentecôte. Aussi la font-ils ce même jour, comme si cette aspersion d'eau nous representoit la grace, qui fut communiquée aux Apôtres, par la venuë du Saint Esprit. Néamoins je ne puis vous assûrer au vrai, si c'est ceci ou cela. Je croirois que c'est un reste des fêtes de ces anciens Idolâtres, que les Chrétiens ont apli-

Son origine.

qué

qué à un meilleur usage, & qu'ils ont conservé, pour honorer la mémoire de quelque Saint, comme nous en avons d'autres exemples. Nous-mêmes avons à Rome les fêtes de Flora, que nous nommons le Mai, & les Allemands la Garde. Le menu peuple va ce jour là planter un arbre dans la Place du Capitole. Je fais le même jugement du Carnaval, qui est une espéce de ces anciennes bachanales, & de quelques autres semblables. Quoiqu'il en soit, vous pourrez savoir ci-après en quoi consiste l'*Ab-Pascian* de la Perse. Le Roi donc alla ce jour-là de grand matin à la riviére, & passa le jour entier sur le pont, sous ces belles galeries, qui le couvrent des deux côtez, pendant qu'un grand nombre de peuple s'amusoit à folâtrer. Un peu avant l'heure des complies, il invita les Ambassadeurs pour se trouver à la fête, & fut quelque-tems assis avec eux, bûvans ensemble; mais parce qu'il étoit déja tard, quand ils arrivérent, il congédia bien-tôt après le peuple qui étoit las de se moüiller, & passa le reste du tems à discourir & à boire seul avec ses hôtes. J'y fus avec les autres; mais parce qu'on ne peut inviter tant de monde si promptement, & en si peu de tems, comme je fus averti fort tard; j'y arrivai aussi bien tard, où aïant apris des portiers, que l'Assemblée étoit sur le point de se retirer, & que le Roi s'étoit déja levé de son siége, je ne voulus pas y entrer, ni me faire voir pour si peu de tems. Et craignant que le Roi ne me rencontrât dans son chemin, je me détournai de la grande ruë, pour aller voir la ville des Trébizins, que

que je n'avois point encor vûë, nommée Abbas-Abad, du nom du Roi, qui est une des quatre, qui composent la grande Tétrapoli d'Hispahan, sur la riviére de Zenderud, couverte d'un beau pont.

Description de la ville d'Hispahan.

Au reste, la grande ville d'Hispahan, outre ce qu'elle ocupe en largeur, contient une ruë en long, qui d'un plein pié va se jetter dans le chemin de Ciaharbag, & qui s'étend ensuite, avec ses jardins, jusqu'à Abbas-Abad, & vient enfin se joindre à son pont ; & de ce pont, venant à se joindre pareillement avec les villes de Ciolfa & de Gaur-abad, toutes quatre ne font qu'une ville, sous le nom général d'*Hispahan*, où pour le regard des mesures, vous vous souviendrez, s'il vous plaît, que le chemin de Ciaharbag contient environ une lieuë ; que le pont, qui est au milieu, est comme une carriére de cheval, & peut-être comme deux, & que le chemin aboutit à ce grand chemin, qui est proprement le lieu qu'on nomme Ciaharbag ; c'est-à-dire, quatre chemins, ou carrefour. J'allai donc voir la ville de Tébriz-abad, qui me sembla assez belle, & plus grande que celle de Ciolfa, qui a deux lieuës de circuit, & qui est plus peuplée en nombre de maisons & d'habitans, & les ruës plus longues & plus droites ; mais, au reste, qui n'a rien de remarquable, dont les lógis, comme ailleurs, n'ont qu'un seul étage à plate terre, sans degrez & sans montée, avec un jardin au milieu. Cependant, comme j'étois en chemin, le Roi congédia les Ambassadeurs, & ne retint que les Anglois auprès de sa personne ; parce qu'ils

étoient

étoient venus long-tems après, & qu'ils n'avoient pas collationné avec les autres. Le Roi leur fit aporter à manger. Il traita familiérement avec eux, prométant, comme je me suis laissé dire, de leur donner un Port dans ses Etats, en tel lieu qu'ils voudroient; & pour mieux dire, dans la forteresse de Bender, qu'il avoit ôtée aux Portugais, voisine & vis-à-vis d'Ormus, qui étoit le seul article dont ils n'étoient point d'acord; ou bien, s'ils l'aimoient mieux, dans l'Ile de Késem, qui est la plus proche, & où l'on puise l'eau qui se boit dans Ormus, où toutes les eaux sont salées. On ajoûte, que le Roi leur répéta plusieurs fois, que s'ils eussent parlé plûtôt du commerce, & du trafic de la soïe, dont il étoit en traité avec les Espagnols, & s'ils eussent voulu y entendre, sans se moquer, ils n'en eussent pas laissé transporter une balle en Turquie. Je ne sai pas quel en sera le succès; parce que les Anglois, qui sont venus depuis, & qui sont encor en ce païs n'ont point d'argent, & sont endétez. Cela me fait croire, ou que leurs dépenses qu'ils ne mettent point en compte, sont excessives, ou que la compagnie d'Angleterre n'est pas si riche qu'on la fait; ou bien que si elle est riche, c'est en meubles & en marchandises, qui ne leur servent de rien, & non pas en deniers comptans, sans quoi on ne fait point d'afaires. Et c'est ce qui me semble le plus probable; parce que tout le monde est d'acord qu'il y a fort peu d'argent en Angleterre, & que le Roi ne permet pas volontiers, que le peu qui y est sorte de son Roïaume. Où

si cet-

si cette compagnie est si riche & si pécunieuse qu'on l'estime, ils ne doivent point prolonger une afaire de cette conséquence, qui se doit conclure dans un moment. C'est pour cette raison que les marchands, qui sont ici pour leur commerce, en sont fort incommodez; & s'ils continuënt, ils ne feront jamais rien; parce que Sa Majesté leur a déclaré nettement, qu'elle ne vouloit rien leur donner à crédit. On dit même qu'il a souvent menacé son Tresorier *Lala Beig*, comme un homme sans jugement, qui traite & négocie avec eux, de ce qu'il leur avoit prêté de l'argent de ses cofres à intérêt, & sur gages; parce que s'ils venoient à perdre quelque chose par sa faute, ou autrement, Sa Majesté seroit obligée de leur en tenir compte. En un mot, ce traité est une afaire en l'air, & principalement, si le bruit qui court est véritable, que les Portugais des Indes équipent une puissante armée navale pour venir les ataquer. Néamoins le Roi les maintient & protége jusqu'à present, & leur témoigne beaucoup d'afection, quoique ce soit plûtôt pour contrecarrer les Portugais, ou pour quelque mauvais dessein qu'il a formé contre ceux-ci, & contre la Citadelle d'Ormus, laquelle sans doute est déja comme bloquée, à la faveur des Ports, qui ont été acordez aux Anglois; & l'on ne sauroit nier, que les afaires des Portugais n'aillent fort mal en divers endroits de l'Inde Orientale, s'ils n'y remédient promtement. Outre ces particularitez, qui concernent les afaires de l'Angleterre, j'ai apris deux autres choses, qui se passérent

dans

dans cette autre conférence, quoique je n'y fusse pas present, mais que je sai de bonne part, & qui sont très-véritables. L'une est, que le Roi discourant avec l'Ambassadeur d'Espagne, sur un sujet qui vint à propos, & lui montrant l'Ambassadeur des Indes, il usa de ces propres termes: *Voïez-vous l'Ambassadeur des Indes; si son maître, le Roi Schiali Selim, ne me rend Candahar, il verra ce que je lui ferai.* La ville & la Province de Candahar étoit autrefois de la Couronne de Perse; elle fut depuis réduite, je ne sai par quel moïen, sous l'obeïssance du grand Mogol, qui la posséde à present. Ce qui obligea le Roi de parler de la sorte, fut ce qu'il ajoûta, qu'avec l'aide de Dieu, qui l'avoit toûjours protégé, fortifié son bras, & son épée, il n'étoit pas homme pour donner ou abandonner son bien à quelque Prince du monde que ce fût, non pas même un poil de sa tête, & beaucoup moins une ville, ou une terre de ses Provinces. Comme s'il eût voulu dire à l'Ambassadeur d'Espagne, & à celui des Turcs, qui prétoient l'oreille à son discours, qu'ils ne devoient point prétendre qu'il leur restituât jamais aucune place, n'étant pas homme à cela. L'autre chose bien particuliére fut, que dans cét entretien qu'il eut avec le même Ambassadeur d'Espagne, l'apellant son Pere, suivant sa coûtume, l'Ambassadeur le remercia de l'honneur & des faveurs qu'il lui faisoit, & lui dit, qu'il les estimoit d'autant plus, qu'elles étoient faites au Roi d'Espagne son maître. Alors Sa Majesté se tournant vers le Pere Vicaire des Carmes-Déchaus-

Les afaires des Portugais vont mal aux Indes.

chauffez, & non pas vers le truchement ou l'interprete de l'Ambaffadeur, quoiqu'il fût present, foit qu'il eftimât que ce Pere en feroit le raport plus fidèlement, ou bien qu'il voulût que ce bon perfonnage fût l'interprete, & enfemble le témoin d'une parole fi remarquable, lui dit fort férieufement: *Mon Pere, de grace*, ou pour ufer des termes, qui font communs & ordinaires aux Orientaux, *Allahi Senerfiz, fi vous aimez Dieu, faites entendre à l'Ambaffadeur, que les careffes que je lui fais, je ne les fais pas à fon Roi, comme il dit, mais à fa propre perfonne, parce qu'il eft mon hôte*, voulant lui faire connoître par là en quelle eftime il tenoit fes hôtes, & qu'il confidéroit davantage la perfonne de Dom Garcia en cette qualité, que comme l'Ambaffadeur d'un fi grand Prince.

Prefens d'un Chan au Roi de Perfe. Le foir du Dimanche, feptiéme jour de Juillet, le Roi reçût dans la place publique un beau prefent d'Imam-culi, Chan ou Prince de Sciraz, en la prefence des Ambaffadeurs des Indes & du Turc; les autres trois Chrétiens n'y aïant point affifté; je ne fai pas pourquoi. Ce prefent confiftoit en quarante chevaux, tous couverts de draps de foïe, & de toiles d'or, avec fix ou fept chameaux, chargez de plufieurs petites caiffes, qui étoient pleines de certaines pierres; je ne fai fi ce n'étoient point des pierres de Bezoüar; parce qu'on en trouve les meilleures du monde fur les terres de ce Prince, ou quelqu'autres medicinales qui font fort prifées, ou bien plûtôt des pierres précieufes affez baffes. Il y avoit auffi je ne fai combien de chariots, tous

char-

chargez d'une grande quantité de turbans, & tirez chacun par un seul cheval, comme ses charetes, qu'on méne par la ville de Rome, qui sont en usage depuis peu dans la Perse, & qui leur ont été montrez par les Géorgiens. Un chariot ne portoit que deux pains de sucre, tant ils étoient grands, ornez sur la pointe de banderoles, & d'autres galanteries: & pour ce qui est de la grandeur de ces pains, je croi facilement que ce fut par l'ordre du Roi, pour montrer à l'Ambassadeur des Indes, qui vantoit tant le sucre de son païs, que la Perse en produisoit en abondance. Il y avoit pareillement mille autres bagatelles semblables; & le meilleur du present, étoit une rangée d'hommes de la longueur du *Meidan*, qui portoient tous dans leur main une bourse d'argent cachetée, en chacune desquelles il y avoit douze tomans; c'est-à-dire, six vingt zequins. Pour conclusion, le present, sans compter les deniers & les hardes, étoit estimé vingt mille tomans, qui font deux cens milles zequins, present honnête, & vraïement digne de la libéralité d'un galant homme. Comme l'Ambassadeur passoit une fois à l'écart, avec ses enfans, le Roi fit voir à celui des Indes quelques piéces de l'artillerie, qui étoient dans la place de celles qu'il avoit gagnées sur les Turcs dans les derniéres guerres, & lui raconta comment elles avoient été enlevées. Mais quand le Turc retourna vers Sa Majesté, elle changea de discours; décendit de cheval, & s'assit avec eux à plate terre, sans tapis, ou oreiller, pour voir passer cette longue suite de presens; toute la Cour

Cour se tenant cependant à cheval autour de la place.

La nuit d'après le vendredi vingt-sixiéme de Juillet, le Roi fit presenter le même spectacle de lumiéres & de flambeaux dans la ville de *Trébizins Abbas-abad*, non dans les ruës, ni avec le même apareil, que celui des boutiques d'Hispahan; mais sur le devant de toutes les maisons, dont l'entrée est découverte & sans toit, comme en celles de Naples, aïant fait alumer sur les murailles un grand nombre de flambeaux & de chandelles, sans aucun ornement; mais qui, pour leur quantité presqu'incroïable, donnoient un agréable divertissement à la vûë de ceux qui d'un lieu éminent considéroient une ville entiére, toute en feu & en lumiére. *Imam-culi Chan* a dans cette ville une maison, qui est sans doute la plus grande & la plus belle de toutes, où le Roi alla, avec ses Ambassadeurs & ses hôtes, qu'il avoit fait inviter exprès, pour y voir & considérer les flambeaux qui étoient à l'entrée & sur le frontispice du logis. Je n'y fus point; mais je ne laissai pas d'aprendre, de la bouche de ceux qui étoient presens, que le Roi avoit parlé d'une certaine nouvelle, qui couroit depuis quelques jours par cette ville, mais qui n'étoit pas encor bien aprouvée, que l'*Emir* de Saida *Menogoli*, ou l'*Emir Taché Eddin*, que vous aurez connu peut-être à Rome, assisté des Chrétiens de l'Europe, qui passent tous sous le nom de François, avoit pris l'Ile de Cypre. Il demanda à nos gens, s'ils savoient que la chose fût véritable, dont nul ne pût lui donner

ner nouvelle certaine, parce qu'on n'avoit pas reçû de lettres d'Alep depuis peu. Le Roi demeura fort peu de tems assis avec ses hôtes dans cette ville; & se levant aussitôt sans dire mot à personne, & sans turban en tête, à son ordinaire, sortit dehors, comme s'il eût été pressé de quelque nécessité; & puis se souvenant qu'il avoit oublié son turban dans le lieu où il étoit assis, retourna sur ses pas; mais aïant rencontré *Imam-culi Chan*, il lui ôta le sien de dessus la tête, & s'en alla dormir, laissant là ses serviteurs & ses hôtes. Il avoit commandé auparavant à *Effendiar* Beig de donner à *Imam-culi* son turban qu'il avoit oublié, pour le sien qu'il avoit sur la tête. Ses hôtes l'atendirent long-tems, & bien avant dans la nuit; mais aïant apris qu'il n'étoit pas pour retourner, ils se retirérent tous, les uns après les autres.

Suplice rigoureux, pour les femmes criminelles.

Le samedi vingt-septiéme du même mois au matin, on representa dans Hispahan un autre spectacle, éfroïable & cruel, quoique juste, de trois femmes qui furent précipitées; sinon, comme on disoit, pour donner la terreur, au moins étranglées, du haut de la grande tour, ou clocher de la Mosquée, qu'on nomme *Haron Vilaier*, & puis brûlées; dont deux, l'une bourgeoise, & l'autre esclave, endurérent ce suplice, pour avoir empoisonné le mari de la bourgeoise; & la troisiéme, pour des vols énormes qu'elle avoit commis. Ce suplice, de précipiter les criminels du haut de cette tour, est assez commun & ordinaire à *Hispahan*, pour les femmes acusées & convaincuës de crimes énormes & capitaux,

com-

comme c'eſt une choſe extraordinaire, & un genre de peine inconnuë parmi nous, je voulus m'y trouver. Puis ſur le ſoir du même jour, le Roi fit alumer les mêmes lumiéres, ſur les entrées & ſur murailles des maiſons, & généralement par toute la ville, comme en celle d'*Abbaſabad*, où il fit venir ſes hôtes, qu'il avoit dans ſon Palais, & les retint avec lui dans un petit logement, qui eſt ſur la porte du Roi dans le *Meidan*, fort élevé, duquel on peut découvrir facilement toute la ville. Les Ambaſſadeurs Chrétiens & Infidèles s'y trouvérent; mais le Roi ne parut point; parce qu'il dormoit, & étoit pris de vin, comme on nous dit; ce qui n'eſt pas une choſe honteuſe en ce païs-ci. La vûë étoit libre ſur tout le *Meidan*. On voïoit à découvert ſes galeries & ſes balcons, également proportionnez, & éclairez tout à l'entour. Auprès du *Meidan*, la maiſon d'*Imam-culi*, étant la plus proche, & à l'opoſite, paroiſſoit ſur toutes les autres, toute en feu, depuis le bas, juſqu'au haut de ſes murailles, pour le grand nombre de ſes flambeaux. Quelque peu de tems après, ceux qui avoient eu le divertiſſement de ce ſpectacle, aïant ſû que le Roi n'y viendroit point, ſe retirérent dans leurs maiſons, pour vâquer à leurs afaires.

Le vendredi deuxiéme d'Août, le Roi étant preſque ſur le point de partir d'Hiſpahan, pour aller paſſer quelques jours dans les montagnes à ſe divertir & voir un cours d'eau, dont on ignore la ſource, fit venir ſur le ſoir fort tard dans la place, ſes Ambaſſadeurs & ſes hôtes, où nous atendîmes juſqu'à

plus

plus d'une heure de nuit la venuë du Roi. Je ne ſai quel eſprit d'impatience me poſſéda pour lors ; car me perſuadant que le Roi ne viendroit point, & qu'il ſe moquoit de nous ; ou que s'il venoit, ce ne ſeroit que pour donner une audience de congé aux Ambaſſadeurs, qui étoient ſur le point de leur départ ; ne ſachant que faire, je ne voulus pas atendre davantage, & je me retirai dans ma maiſon. Le Roi, comme j'ai ſû depuis des autres qui reſtérent, arriva enfin fort tard, comme j'avois penſé, donna la permiſſion aux Ambaſſadeurs d'Eſpagne, de Moſcovie, & du Grand Seigneur; &, ſi je ne me trompe, à celui des Indes, de ſe retirer ; mais non pas au Réſident d'Angleterre, qui doit être continuellement à la Cour, pour les afaires de ſa nation. J'ai apris, de bonne part, qu'il ſe paſſa entre Sa Majeſté Perſane, & l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, ce que je vais vous dire. Premiérement le Roi tira l'Ambaſſadeur à l'écart, ne voulant pas que le Turc ſût ce qui ſe paſſoit entr'eux, & le menant dans le *Meidan* en un lieu obſcur, fort éloigné des flambeaux, & du lieu où les autres étoient à la lumiére ; il décendit de cheval, & s'aſſit à plate terre, faiſant ſeoir près de lui l'Ambaſſadeur d'Eſpagne. Celui-ci devoit bien s'étonner d'une ſi étrange poſture, ſe ſouvenant des fauteuils, des lits de repos, & des autres magnificences de ſon païs. Il fit encor aſſeoir auprès de lui le Pere Vicaire des Déchauſſez, qui fut ſeul, avec deux Gentilshommes de l'Ambaſſadeur, qu'il avoit nommé, comme ſes plus confidens, que le Roi fit aprocher, pour

être

être témoins de ce qui se passeroit dans l'audience, sans vouloir que nul des autres y assistât, non pas même les Peres Augustins Portugais, qui s'y étoient presentez avec leurs hôtes. Des gens du Roi, il n'y eût, par ordre de Sa Majesté, que *Sarà Chogià*, un des principaux Visirs, le *Hussein Beig* Mehimandard; c'est-à-dire, celui qui a le soin de recevoir les étrangers & les Ambassadeurs, qui est le *Mehimandar* ordinaire, & Général du Roïaume, avec quelqu'autres Courtisans de ses plus familiers. Etans tous assis de la sorte; la premiere chose que fit le Roi, fut de prier le Pere Vicaire de lui servir d'interpréte avec l'Ambassadeur; parce qu'il n'avoit pas toute la satisfaction qu'il eût pû desirer de son truchement, à quoi le Pere s'offrit volontiers, pour recevoir les commandemens de Sa Majesté, qu'il fit entendre à l'Ambassadeur, qu'il pouvoit demander tout ce qu'il lui plairoit. L'Ambassadeur fit réponse, qu'il ne desiroit & ne demandoit autre chose de Sa Majesté, sinon qu'il protégeât les Religieux qui étoient à Hispahan, avec la Religion, tant les Augustins Portugais, que les Peres Déchaussez, envoïez de Rome, & qu'il leur acordât une place pour y bâtir un Convent, & une Eglise au-dedans, à leur mode. Le Roi répondit que c'étoit peu de chose, & qu'il l'auroit fait volontiers, sans qu'il fût besoin que l'Ambassadeur l'en priât. Une autre chose qu'il lui demanda, fut, qu'il plût à Sa Majesté d'entretenir une parfaite correspondance avec ses voisins les Portugais d'Ormus, & de ne favoriser point, à leur préjudice, les pirates

Demandes de l'Ambassadeur d'Espagne au Roi de Perse.

tes & les brigands; tels qu'étoient les Anglois. L'Ambassadeur voulant continuer son discours; le Roi, pour n'être pas obligé de parler & de répondre pour eux, à cette parole d'Anglois, l'interrompit, & lui dit sommairement; que la mauvaise intelligence, qui étoit entre lui & les Portugais, ne procédoit que des violences dont ils usoient dans leurs Etats envers les marchands Mahométans, les faisant prisonniers & enlevant leurs esclaves, leur fermant les passages de la Perse, les contraignant de renoncer à la loi de Mahomet, pour embrasser celle des Chrétiens, & mille autres impertinences de cette nature; que les Portugais se déportassent de ces actions violentes, & qu'ils ne se mêlassent nullement des afaires de l'Angleterre. Enfin l'Ambassadeur vint à tomber sur le fait de la restitution de Bender, & de l'Ile de Bahrein, sur qui le Roi d'Espagne a quelques prétentions, à quoi le Roi fit réponse, que pour le regard de l'Ile de Bahrein, il ne l'avoit pas usurpée sur les Portugais; mais sur le Roi d'Ormus, qui étoit Mahométan comme lui, & que Mahometan, pour Mahométan, le Roi de Perse ne seroit pas plus mauvais voisin aux sujets du Roi d'Espagne, que le Roi d'Ormus. Mais il omettoit une circonstance fort remarquable, qui est, que le Roi d'Ormus étant vassal des Portugais, qui ataque l'un, ofense les autres. Quant au Port de Bender, qu'il ne pouvoit pas nier qu'il n'eut été gagné sur les Portugais; il allégua cette raison, qu'étant en terre-ferme, c'étoit une dépendance de la Couronne de Perse, détachée de l'Ile d'Ormus, &

que s'en étant emparé, il n'estimoit pas avoir fait aucune injure aux Portugais. En un mot, il donna clairement à entendre à l'Ambassadeur, qu'il ne relâcheroit jamais rien de ses conquêtes. Ensuite il fit ses plaintes, que les Francs lui avoient souvent donné des paroles avantageuses, & en derriére s'étoient moquez de lui. Il ajoûta, suivant sa pensée ordinaire, qu'il avoit découverte à quantité de personnes, qu'il avoit gagné sur les Turcs trois cens soixante-six places, autant & plus qu'il y a de jours en l'an, sans que les François eussent pû lui ôter jusqu'à present une seule maison, une grange, ou une étable à chévres. Qu'il faloit que ce qui s'étoit passé, demeurât là. Que si les Francs, dans la suite, continuoient leurs entreprises, il ne leur manqueroit pas de son côté. Qu'il trouveroit bien-tôt le chemin de Jérusalem; qu'il feroit ce qu'il diroit, & semblables rodomantades, avec des démarches d'un Capitan de Comédie; au lieu que dans les ocasions avantageuses qu'il a dans les mains, il aquerroit beaucoup plus de gloire, par ses belles actions, que par ses vaines paroles. Enfin il congédia l'Ambassadeur, avec des civilitez & des complimens extraordinaires, jusqu'à lui dire, qu'il envoïeroit avec lui un autre Ambassadeur au Roi d'Espagne, avec des presens, & les réponses à ses lettres, où il feroit mention de Dom Garzia, dont il avoit pris par écrit le nom & le surnom. En éfet, suivant ce dessein, il fit aussi-tôt écrire ses lettres par son Secrétaire, & les consigna entre les mains de son Ambassadeur nommé, avec quel-

quelques presens, pour les porter en Espagne. Ils étoient estimez communément neuf mille tomans, qui font quatre-vingt mille zequins. Avant de partir d'Hispahan, il donna ses ordres pour tout ce qui étoit nécessaire à son voïage, avec la permission qu'il lui avoit demandée, de pouvoir tirer de ses Provinces un grand nombre de chevaux, & de les faire passer vers Ormus.

L'Ambassadeur de Moscovie reçût aussi ses dépêches avec peu de satisfaction, n'aïant pas obtenu l'argent qu'il demandoit pour son Maître, & le Roi s'étant contenté d'envoïer avec lui, pour la deuxiéme fois, en qualité d'Ambassadeur, un certain *Pulan Beig*, chargé seulement de quelques marchandises, qui se vendent fort bien. Je ne sai pas s'il a eu ordre de prêter aux Moscovites les deniers, qui proviendront de cette vente, au moins ils n'y ont pas beaucoup d'espérance; parce que si Sa Majesté eût voulu les obliger en cela, elle n'eût point fait plus de dificulté de leur confier ses marchandises, que d'envoïer son *Pulan Beig*, qu'ils prennent plûtôt pour un Facteur, que pour un Ambassadeur. Aussi le Roi de Perse est le plus grand, & comme l'unique marchand de son Etat. Parce que s'il y a quelque grand gain à faire, il se le réserve pour lui seul, sans permettre que nul autre y participât; & il n'y a aucune sorte de marchandise dont il ne fasse trafic. Jusques-là, que j'ai vû vendre dans le marché d'Hispahan des oignons du Roi par ses gens, qui lui en tenoient compte. Nonobstant toutes ces considérations, je

Le Roi de Perse est marchand.

croi fermement dans cette conjoncture d'afaires, qu'il n'a envoïé ce *Pulan Beig*, avec ses marchandises, que pour obliger le Moscovite. Car c'est une chose indiférente aux Moscovites, qu'on ait fait conduire des marchandises en leurs païs, pourvû qu'ils en touchent les deniers; d'ailleurs c'est un avantage pour le Persan, qui en a le profit. Que s'il a mieux aimé envoïer un de ses hommes, que de leur donner des marchandises, ç'a été pour faciliter les afaires en les obligeant, & n'être point en peine de compter avec eux.

Il congédia le Turc assez froidement, & lui dit, qu'il n'étoit pas dans le dessein d'écrire au Grand Seigneur, ni de lui envoïer aucun present, ni chose aucune, de la valeur d'un brin de fenoüil. A quoi l'on croit qu'il se porta d'autant plus volontiers, que peu de jours auparavant, un courier étoit venu de Constantinople, en grande diligence, en moins de trente jours, de la part de son Ambassadeur *Jadigar Ali Sultan*, qui écrivoit au Roi, qu'il eût à se résoudre à faire & conclure la paix avec les Turcs, dont ils étoient en traité; parce que les Francs étoient sur le point de lui faire la guerre, & de lui courir sus, tant par mer que par terre. Dieu veuille que la chose soit véritable, comme je l'ai aprise par les copies de plusieurs lettres, qui ont été aportées d'Italie & de Constantinople, & que j'ai reçûës de bonne main.

Touchant les expéditions de l'Ambassade des Indes, je ne vous en puis rien dire; car la chose nous étant indiférente, je n'ai pas eu la curiosité de m'en informer de ceux qui m'en pouvoient donner des instruc-

tructions fort particuliéres. Tout ce que je sai, est que le Roi de Perse fit publier à son de trompe, qu'aucun de ses sujets n'allât aux Indes avec l'Ambassadeur. Il savoit qu'il en sollicitoit plusieurs secrettement, pour les amener avec lui, en leur faisant de grandes ofres, sur ce que son maître Sciam Selim n'a point de meilleurs soldats dans ses armées, que les Persans, dont il en a toûjours un grand nombre. Les uns s'y étant retirez, pour faire leur fortune, qui reçoivent pension du Mogol; les autres s'y étant réfugiez, par la crainte des peines qu'ils ont méritées pour leurs crimes, & pour se mettre à couvert sous la protection de Selim, qui les reçoit favorablement. Outre que le Roi s'étoit assez clairement expliqué plusieurs fois, & qu'il devoit encor se déclarer ce soir là plus ouvertement, qu'il prétendoit qu'on lui restituât Candahar. Desorte que, pour conclusion, l'Ambassadeur s'est retiré mal satisfait du Roi & de la Cour. Plusieurs jugent qu'il y aura guerre entre ces Princes; & moi je puis vous dire, que cette conférence ne s'est faite que pour renvoïer tous les Ambassadeurs mécontens. A l'issuë, le Roi fit donner par aumône à plusieurs pauvres, trois zequins à chacun, afin que durant le Ramadhan, qui est un jeûne solemnel, qui devoit commencer à la nouvelle lune, ils jeûnassent & priassent Dieu pour lui, comme étant dans l'impuissance de jeûner, à cause de sa petite complexion, ou plûtôt à cause de ses excès. Et la nuit du Dimanche, quatriéme Août, il partit d'Hispahan, & s'en alla vers les montagnes, à trois

journées de cette ville, où il demeura caché durant le mois entier du Ramadhan, de crainte de ſcandaliſer ſon peuple, qui eût vû qu'il n'obſervoit point le jeûne. C'eſt pourquoi il a voulu aller ſeul, ſans être acompagné d'aucun autre, que des Dames de ſon Palais; ce qui nous a été fort commode & avantageux aux Chrétiens du païs.

Le Roi de Perſe fait ſes aumônes de l'argent des Chrétiens.

Je ne dois pas paſſer ſous ſilence une choſe aſſez curieuſe & bien remarquable, qui eſt que tout l'argent qui eſt emploïé à faire ſes aumônes, & aux autres œuvres de piété, ſort des cofres des Chrétiens de Ciolfa, de qui le Roi l'emprunte, & qu'il leur rend enſuite, comme celui qu'il croit être le plus juſtement aquis, ne provenant que de leur trafic & de leur induſtrie, & qui doit, par cette raiſon, être le plus agréable à Dieu à qui il eſt ofert.

Cinq jours avant ſon départ, il envoïa au Pere Vicaire des Déchauſſez un gros paquet de lettres, & d'autres papiers de la Chrétienté, pour les interpréter. Ces lettres étoient écrites il y avoit neuf ans; c'eſt-à-dire, depuis l'année 1610. & avoient été miſes entre les mains d'un certain Chogia Scefer Arménien, pour les porter au Roi de Perſe. Ce Chogia n'étoit pas celui qui fut le Chef des Ciofalins; mais un autre du même nom, parent de ceux que je connois en ce païs, qui étant allé dans l'Europe, en qualité d'Agent du Roi de Perſe, & n'aïant pas oſé depuis retourner à la Cour, pour des raiſons qui me ſont inconnuës, ſe retira dans les Indes, où il demeura quelque-tems ſur les terres des Portugais, & enfin il paſſa dans celles du Mogol.

Avantures d'un Agent du Roi de Perſe.

Ces

Ces papiers étoient renfermez dans une laïette, qui fut trouvée après son départ, par les Portugais, qui les envoïérent à Sa Majesté 9. ans après qu'ils avoient été mis entre les mains de son Agent. L'Ambassadeur d'Espagne venoit les presenter à Sa Majesté fort à propos, quand elle manda au Pere Vicaire de venir au Palais. Je ne m'étonne plus si j'ai demeuré si long-tems sans avoir aucune correspondance, ni recevoir aucunes lettres de mon païs; puisque les Rois, & les Princes, sont si mal servis de leurs propres sujets, quand il y a un si grand intervale qui les sépare les uns d'avec les autres. L'Ambassadeur presenta donc au Roi, non-seulement les lettres qui s'adressoient à lui, mais aussi tous les papiers qui furent trouvez dans la laïette, au grand préjudice de Chogia Sefer & de ses héritiers; parce que ce sont des mémoires, & des comptes arrêtez, des deniers qu'il avoit déboursés pour le service de Sa Majesté, & qui concernent d'autres afaires, fort importantes pour le bien de sa famille, dont ils n'ont point de preuves que ces papiers, qui étans à present entre les mains du Roi, ne peuvent leur servir. Le dessein de l'Ambassadeur, quant il les presenta à Sa Majesté, étoit de nuire à Dom Robert Scherley Anglois, Ambassadeur de Perse en Espagne, qui, en cette qualité, avoit voïagé par les Roïaumes de l'Europe dans les mêmes années, & qui avoit eu quelque diférend avec ce Chogia Sefer. L'Espagnol espéroit tirer quelques instructions de ces papiers, pour faire connoître au Persan les malversations de Dom Ro-

bert, & ses intelligences secrettes avec les Princes Chrétiens. Mais il fut trompé dans ses pensées, & fit une grande injure au pauvre Chogia, sans en avoir la volonté. Le Roi voulut aussi, pour le soulagement de ce Pere, que je l'aidasse à lire & interpréter tous ces écrits, où entr'autres je vis des lettres de Sa Sainteté, du Roi d'Espagne, du Cardinal Borromée, du Doge de Venise, du grand Duc de Toscane, du Duc de Modêne, du Duc de Parme, de la République de Luques, & du Général des Carmes-Déchaussez, qui s'adressoient à lui. J'en eusse retenu des copies, si j'eusse estimé que ce qu'elles contenoient eût été important à savoir, ou si j'eusse eu quelque copiste avec moi pour les transcrire, ne pouvant le faire étant seul. Je remarquai seulement, que ce n'étoient que des lettres de compliment, pour la bonne volonté que Sa Majesté témoigne aux Chrétiens, & pour l'aversion qu'il a contre les Turcs. Le Doge de Venise, outre ses respects, lui envoïoit un mémoire de quelques marchandises, que les Turcs avoient pris dans une déroute à un certain *Fatì Beig*, Agent du Roi de Perse, lorsqu'il venoit de Venise, pour s'en retourner vers son Maître. Le grand Duc de Toscane, après lui avoir rendu ses civilitez, lui faisoit entendre comment, à la priére de Chogia Sefer, qui se disoit sujet de Sa Majesté, il avoit fait mettre en liberté un certain nombre de Chrétiens Arméniens, & un ou deux Mahométans, qui avoient été pris sur mer par ses coureurs, ajoûtant qu'il avoit eu plus d'égard en cela aux priéres d'un

Minis-

Ministre de Sa Majesté Persane, qu'à toute autre considération, atendu qu'ils étoient de bonne prise. Votre seigneurie remarquera par-là, qu'on couvre à present du manteau de la justice, & d'une guerre juste qu'on a avec les Infidèles, les brigandages qui se commettent sur mer contre les pauvres marchands, & bien souvent contre les Chrétiens. Mais comme a dit fort à propos Trajan Boccalin, dans son Recueil du Parnasse, que les Corsaires & les Pirates se couvrent si bien qu'ils voudront, le manteau de la Religion n'est point si long, que sous deux mains de Chrétiens, on ne voïe toûjours deux jambes de larrons.

Les Chrétiens, persécuteurs de ceux de leur créance.

Oüi, je l'acorde, que les Arméniens aïent été mis en liberté; mais pour cela leurs marchandises n'ont pas été renduës; parce que, disoit-il, elles ont disparu, se sont comme évanoüies entre les mains des soldats, & qu'il est bien dificile, & presque impossible de les recouvrer. O que c'est une chose fâcheuse de restituer le bien d'autrui! C'est pourquoi le grand Duc suplioit Sa Majesté Persane, de faire ensorte que ses sujets eussent toûjours avec eux un sauf-conduit de sa part, à qui on pût ajoûter foi, de peur d'être maltraitez par ses gens, & pour empêcher que les Turcs ne passassent sous le nom de sujets du Roi de Perse. Comme s'il eût voulu dire, qu'il ne sufisoit pas d'être Chrétien pour être en sûreté, que les pauvres Arméniens, & les autres Chrétiens, sujets du Grand Seigneur, gémissent toute leur vie sous le joug insuportable de la tirannie des Infidèles, s'ils n'étoient encor exposez tous

les jours aux dangers de leurs biens & de leur liberté, par le défaut des mêmes Chrétiens, qui devoient les protéger & les défendre, dans les ocasions, contre toutes les maximes du monde. J'écris ces choses, par un dessein prémédité, afin que les Princes Chrétiens les sachent. S'en fâche qui voudra. Je serai très-aise qu'elles viennent aux oreilles du Pape, afin que Sa Sainteté y aporte quelques remedes, selon son pouvoir, ou du moins qu'elle ne s'étonne plus, si en semblables ocasions, elle trouve que les Chrétiens de l'Orient ont une si grande répugnance de s'adresser à l'Eglise Latine; puisque c'est un sentiment naturel de haïr une nation qui les traite si mal, & qui leur fait tous les jours tant d'injures. Je dis, ce qui est connu de tout le monde, que les galéres de course conduisent dans l'Italie plus de cent esclaves, qu'ils exposent en vente, dont la plûpart sont Chrétiens Grecs, ou de quelqu'autre nation. Et ceux qui ont vû, comme moi, les Iles de l'Archipel, les côtes de la Grèce, & des autres Provinces soumises sous la domination des Turcs, où se font presque toutes ces courses, savent qu'elles sont peuplées des Chrétiens; & que pour un un soldat Chrétien qu'on y verra, il y a plus de cinquante Chrétiens naturels du païs qu'on enleve, & Dieu sait que ces pauvres Chrétiens endurent cependant de nos injustes invasions. Et je pourrois vous certifier, que les deux esclaves que j'avois dans ma maison à Naples; savoir, Madame Catherine, & son fils, étoient tous deux Chrétiens Grecs. Je leur procurai la liber-

liberté, quand j'étois à Constantinople; & j'eus du déplaisir, de ce que pour mon absence & mon éloignement, je ne pûs rendre le même service à tous, ce que j'eusse fait sans doute, si j'y fusse retourné. Mais pour finir ce qui regarde ces lettres, le Cardinal Borromée acompagna la sienne de quelques presens, consistant en un étui d'argent, travaillé avec beaucoup d'artifice, & quelqu'autres instrumens curieux de Mathématique, où le Roi n'entendoit rien, & des reliques de la chasuble de saint Charles, que je ne sai pas de quel air elle fût reçûë par ce Prince infidèle. Je comprends bien qu'elle étoit l'intention de ce bon Cardinal, qui étoit, que ce grand Saint, par ses mérites & intercessions, & par la vertu de ses reliques, opérât un bon éfet dans l'ame du Roi pour sa conversion; mais c'est une espérance perduë. Le Roi Abbas se fera Chrétien quand je me ferai Religieux; encor seroit-ce une chose plus facile, & qui sembleroit moins étrange, si je me rendois Moine, quoique je sois engagé à une femme, que de rendre le Roi Chrétien. Quand outre plusieurs autres raisons puissantes, qui me font entiérement desespérer du salut de ce Prince, je n'aurois que celle-ci, que j'ai aprise de nos Religieux, qui est que c'est un homme qui a été toûjours, & qui est encor à present d'une mauvaise vie, incapable de recevoir aucune correction, comme ils l'ont remarqué; & en un mot un insigne pécheur, il n'est pas probable, que Dieu lui fasse jamais une si grande grace. Car bien que toutes les graces soient gratuites, & des

dons de sa pure libéralité, néamoins il demande de nous quelques dispositions, pour les recevoir, & qu'à tout le moins il ne trouve aucune répugnance du côté de notre franc arbitre; parce que la premiere grace, qui nous dispose à recevoir les autres & que les Théologiens apellent sufisante, bien qu'elle ne soit refusée à personne; néamoins la grace éficace est un don si précieux & si grand, & particuliérement celle qui lui seroit nécessaire pour sa conversion, que Dieu ne la communique ordinairement qu'à ceux qui coopérent de leur côté, pour s'en rendre en quelque façon dignes, ou au moins qui n'y aportent point d'empêchement. En un mot Dieu peut faire des miracles, quand il lui plaira, comme il en a fait plusieurs fois; mais j'estimerois que ce seroit un des signalez miracles de sa toute-puissance, si le Roi Abbas se convertissoit à notre religion.

Le Roi de Perse peu disposé à la vraie Religion.

Il ne me reste plus qu'à vous parler d'une afaire, qui ne doit pas se passer dans le silence. Vous pouvez vous souvenir que l'an passé je vous écrivis de Cazuin, comment j'avois traité avec le Roi dans la ville de Ferhabad, de se joindre & unir avec les Cosaques de la mer noire contre les Turcs, à quoi il me fit paroître qu'il avoit beaucoup d'inclination. Un peu avant notre départ, il dépêcha cét Etienne Cosaque, qui étoit venu par la voïe de la Géorgie, avec des lettres qu'il écrivoit à leur Général, dont j'ai retenu une copie, & par lesquelles il lui mandoit d'envoïer quelques personnes pour traiter avec lui, qui fussent capables de cette négociation, avec ordre que

Cosaques trahis par un Prince Géorgien.

que tous les compagnons de cét Etienne, qui s'étoient arrétez dans la Géorgie, où ils étoient logez & bien traitez du Prince de *Basciacuc* Chrétien, & Seigneur d'une partie de ce païs-là, qui est au milieu, & enfermé entre les Etats du Persan & les rivages de la mer noire, vinssent au plûtôt dans la Perse, pour recevoir les premieres faveurs, que le Roi prétendoit faire à toute leur nation. Je lui écrivis de plus, que peu de jours aprés qu'il se fût mis en chemin, pour aller en Géorgie, il le rapella, & le fit retourner, sans que je susse encor les motifs d'un si subit changement, que j'ai apris depuis, quoique long-tems aprés. Ce même Etienne s'étant trouvé avec moi dans la ville de Cazuin, & aïant toujours suivi la Cour, & acompagné le Roi dans ses guerres, sans recevoir aucune expédition de son afaire, ni savoir, non plus que moi, les raisons qui avoient porté Sa Majesté à changer de volonté, jusqu'à son dernier voïage d'Hispahan. Nous aprîmes, par une autre voïe, que le Roi reçoit bientôt des avis secrets, qui nous sont inconnus, & que nous ne devons pas blâmer si facilement les actions des Princes, ne sachant pas les motifs qui les y portent; & quoiqu'elles nous semblent souvent assez mal entreprises, ils ne manquent pas de fondemens; car ils savent tout ce qui se passe dans le monde, dont nous n'avons aucune connoissance. Je lui déclarerai les causes de ce trouble, qui ont empêché l'éxécution des bons desseins que j'avois depuis long-tems pour les gens de ses quartiers-là.

Le

Le Prince de *Basciacuc*, soit qu'il n'a-prouvât pas l'aliance des Cosaques avec ses voisins, les Princes de Guriel, & de la Mengrélie, qui ont leurs Etats le long de la mer, qu'il avoit néamoins aprouvée auparavant dans cette ocasion, ou par une legereté naturelle, qui est assez ordinaire à tous les Orientaux, ou plûtôt par une crainte du Turc, qui le pouvoit incommoder beaucoup du côté de la terre, avoit changé d'opinion; parce qu'il se trouvoit entre l'enclume & le marteau, & se voïoit trop foible pour résister en même-tems à deux si puissans ennemis, par une grande perfidie, trahit lâchement les Cosaques ses hôtes, après les avoir reçûs & logez, avec tout le bon traitement, que vous pouvez avoir apris de mes lettres. *Premiérement*, en ce qu'il ne voulut pas permettre qu'ils vinssent ensemble dans la Perse, ce qui rendit dès-lors la chose suspecte; mais qu'il répara bien-tôt, leur donnant à entendre qu'il étoit plus à propos pour eux de venir les uns après les autres, pour reconnoître les volontez du Roi; & les persuada si bien, qu'ils suivirent son conseil; & moi je persistai toûjours dans le même soupçon que j'avois. Ensuite aïant apris le voïage, que Dom Etienne avoit fait seul en Perse, continuant de faire les mêmes caresses à trente-neuf de ses compagnons, qui étoient restez après lui, il fit avertir secrettement les Turcs de leur arrivée en son païs; du dessein qu'ils avoient de passer dans la Perse, & du motif qui les y portoit. Le piége qu'il leur dressa, fut quand le Général des Turcs se trouva à Van,

Han, sur les limites de ses Etats, & que pour le gratifier, il lui envoïa tous ces pauvres Cosaques, qui étoient ses hôtes, abussant de leur facilité, & faisant croire qu'il les envoïoit à la Cour du Roi de Perse; ce qu'ils crûrent toujours, comme ne sachans point le païs ni les chemins, & ignorans la langue. Ce qu'ils croïoient, d'autant plus facilement, qu'ils se voïoient régalez de plusieurs presens, & conduits, non liez comme des prisonniers, mais en toute liberté, comme des soldats, bien équipez d'armes & de chevaux, & acompagnez d'un grand nombre de gens de la Province de *Basciacuc*, qui leur faisoient entendre, que c'étoit pour les honorer, & leur servir de guides, & non pas pour leur faire du déplaisir. Les pauvres Cosaques marchoient en cét équipage, comme des agneaux innocens, ou comme des victimes couronnées de fleurs, & ornées richement, qu'on méne au sacrifice; & ils ne s'aperçûrent jamais qu'ils ne suivoient point le chemin de la Perse, que quand ils se virent engagez dans le Camp des Turcs, où leur peu de forces leur étoit inutile, & presentez au Général *Halibacha*, qui les fit desarmer & mettre aux fers dans une grosse tour, & qui remercia le Prince de Basciacuc de la bonne volonté qu'il avoit euë pour lui, & pour le Grand Seigneur. Le Roi de Perse fut bien-tôt averti de cette trahison, par le moïen des espions qu'il entretient & de ses couriers, qui ont des aîles pour voler; ce qui l'obligea de rapeller cét Etienne, avant qu'il fut arrivé, de peur qu'il ne tombât dans les mêmes dan-

dangers, & depuis il lui a donné ses dépêches pour ce païs-là, en atendant une conjoncture plus favorable. Mais comme il n'est pas dans la volonté, ou plûtôt dans le pouvoir de châtier le Prince de *Bascia-cuc*, il a toujours dissimulé ses ressentimens; & pour quelqu'ocasion qui se soit presentée, il n'en a jamais ouvert la bouche, ni à moi ni à cét Etienne, ni à personne quelconque, aïant honte peut-être d'un afront si sanglant, dont il ne peut tirer vengeance comme il voudroit. Nous l'avons sû depuis par une autre voïe; parce que ces Cosaques, qui avoient été trahis, & arrêtez par les Turcs, aïans trouvé moïen de se sauver de leur prison, huit d'entr'eux gagnérent la Perse, & arrivérent fort à propos à *Hispahan*, le même jour que le Roi y fit son entrée. Leur compagnon Etienne, & moi, nous les vîmes, qui nous racontérent comme l'afaire s'étoit passée, & les Francs les prirent sous leur protection; leur donnant dequoi subsister, autrement ils seroient mal arrivez, & auroient bien de la peine à vivre parmi des Infidèles. Le Roi a été averti de leur venuë; mais il ne leur a encor rien donné, les entretenant de belles espérances, selon sa coûtume, pour les obliger enfin à se faire Mahométans, contrains par la nécessité. Pour les tirer de ce danger, nous avons eu la pensée de les transporter secretement hors d'ici, & de les envoïer, par le chemin des Indes, sur les terres des Chretiens; non-seulement ces huit prisonniers; mais encor cét Etienne, à qui le Roi ne fait plus aucune gratification; de sorte

sorte qu'il perd patience, & n'est plus dans les termes du devoir où il se tenoit auparavant. Nous avons donc résolu de les envoïer tous dans les païs des Chrétiens, pour les mettre en sûreté; & si le Roi en reçoit quelque mécontentement, qu'il s'en prenne à lui-même, & à sa mauvaise conduite. Quant à la perfidie de *Basciacuc*, le Roi de Perse n'en fait pas semblant, pour les raisons que je vous en ai données ci-devant, ou, selon mon opinion, parce qu'il ne peut faire autrement. Le païs que ce Prince ocupe du côté de la Perse, étant enfermé de hautes montagnes, & entrecoupé de chemins couverts & dificiles, qui en rendent l'entrée & l'abord inaccessible. Et quoique le Roi ait toûjours eu quelque mauvaise volonté pour ce Prince, & que sous prétexte d'une Ambassade il lui ait envoïé un de ses Vizirs, pour reconnoître le païs & les chemins, toutefois il n'a fait encor aucune entreprise. Et je ne pense pas qu'il entreprenne jamais rien sur eux par la force, qui lui réussiroit aussi mal, que tous les artifices qu'il pourroit aporter pour les surprendre; ses Peuples s'étans rendus sages & expérimentez, par les grands avantages que leurs parens, & bons voisins les Géorgiens, ont remporté sur les Turcs, qui autrefois étoient sujets des *Teimuratz*. Ces Cosaques, qui sont francs, & nullement dissimulez, autant que je puis comprendre, nous ont dit, qu'aïant apris la trahison qui fut faite à leurs compagnons, ils retournérent une autrefois dans ce païs-là avec une armée, & qu'après s'être embarquez, avoir fait quelques progrès, jetté

la

la terreur dans tout le voisinage, les Princes de la Mengrélie, & de Guriel, qui en soufrirent toutes les pertes, leur firent entendre qu'ils n'avoient point trempé dans la trahison faite à leurs compagnons, & que le Prince de *Busciacuc*, qui en avoit été l'auteur & l'instrumént, n'en porteroit point la peine, aïant ses Etats bien avant éloignez de la mer en terre-ferme. Dieu ne manquera pas de le païer un jour d'une action si noire, ni moi pareillement de de soin & d'assiduité, pour procurer de tout mon pouvoir l'union des Perses; non-seulement avec les Cosaques, mais encor avec le Roi de Pologne, si la chose est possible, sachant bien les avantages que les Chrétiens pourroient tirer de cette union, & les pertes que les Turcs, nos ennemis communs, pourroient en recevoir.

L'on vient de me dire, que la caravane, qui doit porter ces lettres, partira demain. C'est pourquoi je finirai ce discours des afaires publiques, en vous disant que l'Ambassadeur d'Espagne se dispose à partir aussi d'Hispahan, ou le jour d'après, pour s'en retourner dans son païs, par le chemin ordinaire des Indes. Mais qu'on ne sait pas si celui de Perse, qui doit aller avec lui, a eu ses dépêches & son congé du Roi, & s'il ne sera point obligé de retarder son voïage. Pour moi, je puis vous dire en peu de mots, que je me porte fort bien, Dieu merci, avec toute ma famille; & je reconnois enfin que le Roi Abbas, nonobstant toutes les ocasions avantageuses qui se presentent, n'est point en volonté de faire une guerre ofensive au Turc,

&

& que je suis dans le dessein de faire le moins de séjour en ce païs qu'il me sera possible. En éfet, si puisque je ne puis rendre aucun service aux Turcs, ennemis du Saint Siége, ni contribuer à la fondation, & à l'établissement de la Colonie Catholique, dont j'avois fait autrefois un projet, & pour laquelle, selon l'ordre que j'ai donné, j'atends en peu de tems qu'on m'envoïe de Rome un modèle exact du nouveau Temple magnifique de S. Pierre, suivant le dessein que Michel-Ange en avoit fait, pour faire un autre S. Pierre de la même forme, mais plus petit à proportion, que je destine pour être la Cathédrale de notre nouvelle Rome, & ensemble de la forme du Capitole, qui doit être le Palais où l'Hôtel public de ce païs, & porter le même nom, dont j'atends le modèle & le plan; & pour le reste, quelle afaire puis-je avoir avec un Roi Mahométan? Tout mon desir est de voir encor une fois les villes de Rome & de Naples; car le reste du monde me touche fort peu, & de retourner en Italie, pour achever le mieux que je pourrai mes études des langues étrangéres, que j'ai aprises grossiérement en ces quartiers. J'ai vû le Dictionaire ambigu de François Raphelenge imprimé, & bon pour être le premier, mais qui a besoin de plusieurs corrections. Le Seigneur Géorges Strachan, Gentilhomme Ecossois, qui se trouva lorsque je reçûs ce livre, & qui a vécu plus de deux ans entiers avec les Arabes, auprès de l'Emir *Trejad*, seroit d'autant plus propre à faire des Dictionaires, & à les corriger, qu'il parle fort bien la

Quelques ouvrages, composez par l'auteur, en langues étrangéres.

Lan-

Langue Arabique, & qu'il en a lû, & a chez lui quantité de livres. Il m'a promis de s'emploïer à l'interprétation du Camuz, qui est le plus ample & le plus achevé de tous les Dictionaires, qui soient entre les Arabes. J'en ai un excellent, qui doit être à present à Rome; & si le Seigneur Strachan veut prendre cette peine, ce sera un ouvrage digne de passer par les mains des hommes doctes. J'ai vû & lû encor la Grammaire Arabique de *Thomas Erpennius*, qui est assez bonne; mais fort confuse, & qui pourroit être plus courte, plus facile, & dans un meilleur ordre. J'ai apliqué ci-devant mon esprit & ma plume à divers ouvrages, qui sont assez curieux; & sur-tout à la composition d'une Grammaire Turque; parce que j'ai estimé qu'elle étoit autant nécessaire, qu'elle pouvoit être utile aux Chrétiens de l'Europe, qui en auroient la connoissance de cette langue. Mon dessein est de la composer le plus exactement que je pourrai, sans y rien omettre de ce qui est le principal & le plus important, afin qu'elle soit mise en lumiére & paroisse devant les ïeux des hommes doctes, en telle sorte qu'elle puisse servir à l'avancement du bien public, avec une petite préface, qui ne sera pas hors de propos, pour exhorter ceux qui la liront, à l'amour & à l'étude de cette langue. Mais avant qu'elle sorte de mes mains, elle sera vûë, revûë, & corrigée de votre seigneurie, sans l'aprobation de qui rien ne doit paroître au jour. J'ai déja composé tout ce qui apartient à la partie du nom, qui sera, si je ne me trompe, le tiers, ou du moins le quart

de

e toute la Grammaire, qui, selon moi, sera courte & facile. Je poursuivrai le reste de main en main, autant que le tems que j'emploïe à écrire des lettres me donnera de loisir. Elles me dérobent plus de deux tiers de mes études, au grand préjudice des Muses, & à mon extrême regret. Enfin ce travail finira un jour; & si Dieu me conduit dans un lieu où je puisse vivre en repos, je veux emploïer le reste de ma vie à moi seul, & à mes études à Minerve & Apollon, sans en être détourné, que par quelque récréation honnête, dans la compagnie de la complaisance, & de l'agrément, avec une grande troupe de mes meilleurs amis, dont je passerai une partie à visiter leurs maisons & les Eglises; ou dans les exercices de Mars, que j'ai cherché & suivi en divers païs depuis plusieurs années; premiérement en Europe; deux fois en Italie, sur les soupçons des guerres, qui vinrent ensuite des diférends, formez entre le Pape & les Vénitiens, & dans les troubles qui s'élevérent après la mort d'Henri IV. Roi de France; puis en Afrique plusieurs fois par mer, & particuliérement l'année 1611. quand on envoïa cette florissante armée à la Chierchienne, où vous savez que je ne manquai pas de m'y trouver, & d'être de la partie, & à present dans l'Asie, où il semble que la guerre me fuïe, & ne veuille pont de moi, mettant mille barriéres au-devant de mes desseins. Toutefois, s'il est véritable que les Chrétiens soient pour passer dans le Levant à la conquête de Jérusalem; en ce cas je ne pourrai me tenir, quand même je serois de

Derniers desseins de l'auteur.

re-

retour en Italie ; & je ferai homme pour y aller, avec toute ma maison, comme la tortuë, & pour finir ma vie dans cette entreprise. Dieu veuille me conduire, pour vous revoir une autrefois dans la maison de Philippes, où nous ne manquerons pas d'ocupation : mais vous n'échaperez pas de mes mains si facilement qu'à la dernière fois. Je vous suplie donc de faire mes humbles baisemains à toutes les personnes de qualité, qui m'ont honoré de leur amitié & de leur conversation, entr'autres à M. de l'Espine, au Seigneur André mon compére, à Messieurs Colete, le Docteur Arpin, & les autres de cette compagnie, sans oublier les marchands qui me servoient, ni le barbier qui me faisoit un visage tout nouveau. Notre Aniel y aura sa part, s'il vous plaît ; j'entends ce grand nageur d'été, avec qui sans doute l'on voit venir sur l'eau cette troupe si aimable, & tant de fois desirée ; ces Pêcheuses amoureuses, ces Sirénes chanteuses, ces Néréïdes flâteuses & mignonnes, & ces Tritons éveillez & remuans. J'atends avec impatience quelques lettres de votre part, pour voir si vous voudrez me commander quelque chose en ces païs avant mon départ. Mais mes atentes seront vaines & inutiles, parce que je n'en ai point reçû depuis celle du mois de Janvier de l'année 1617. Si vous vouliez me favoriser d'une de vos réponses, vous auriez assez de tems pour le faire, & je sai fort bien que les ocasions & les commoditez de m'écrire ne manqueront point dans l'Italie à ceux qui voudront se souvenir de de moi, comme j'ai mémoire d'eux. Je finis

finis, en priant Nôtre-Seigneur qu'il veuille vous conserver & benir, avec le reste de mes amis, à qui je baise les mains de tout mon cœur.

D'Hispahan le 24. d'Août 1619.

Madame Maani, qui sur la réputation de votre vertu & de vos bonnes qualitez, a une afection particuliére pour vous, vous écrit une lettre en sa langue, pliée, ou roulée en long, & cachetée dans une bourse de soïe, selon la coûtume de l'Orient. Vous verrez l'une & l'autre, & Horace aura le soin de vous la faire tenir. Que si je n'avois pas le tems de vous en envoïer l'interprétation en Italien, vous pouvez vous-même en être l'interpréte; & je croi que vous n'avez pas beaucoup besoin de moi dans cette ocasion. Si la lettre n'est pas dans la perfection que vous pourriez desirer, vous l'excuserez, s'il vous plaît; car celle qui l'a dictée est Maani, qui est novice dans l'éxercice de secrétaire, outre qu'elle n'a pas encor perdu son langage naturel de Babilône, ou d'Assirie, & qu'elle n'est pas des plus rafinée dans la langue Arabique; & quoiqu'elle soit remplie de figures, qui sont assez jolies & délicates, il y a toûjours de la femme. Pour l'écriture, elle est de la main d'un de nos gens, nommé Mulà, que je ne tiens pas pour le plus habile homme du monde dans l'ortographe. Au reste, vous la recevrez, s'il vous plaît, du même cœur qu'elle vous est presentée.

LET-

LETTRE VII.

D'HISPAHAN.

Dans cette Lettre il n'y a que deux choses considérables : les propositions de l'Espagnol au Persan, pour le commerce de la soie ; & le portrait de Madame Maani.

MONSIEUR,

Quoiqu'il se soit passé fort peu de choses remarquables en ce païs, depuis ma derniére lettre, que je vous écrivis fort ample, le mois d'Août dernier, jusqu'à present ; néamoins aïant fait rencontre d'un de nos Vénitiens, qui étoit sur le point de s'en retourner en Italie, ou d'aller faire sa résidence à Alep, croïant mes lettres assûrées entre ses mains, je n'ai pas voulu perdre l'ocasion de vous écrire, tant pour vous rendre mes respects, que pour vous faire part des choses qui se sont passées en ce païs jusqu'à present, quoiqu'elles ne soient pas de grande importance. Et pour commencer, je vous dirai que l'Ambassadeur d'Espagne, Dom Garcia de Silva, partit d'ici le vingt-cinquiéme d'Août, il y a environ deux mois, pour s'en retourner vers son Maître, par le même chemin d'Ormus & des Indes, qu'il avoit tenu en venant. Ce jour-là, il sortit seulement de la ville, & ne passa pas le bourg de *Sceherìstan*, qui n'en est

Partement de l'Ambassadeur d'Espagne, de la Perse.

est éloigné que d'une lieuë, où il s'arrêta, pour rallier ses gens, & pour faire ensuite son voïage plus commodément. Il fut acompagné d'un grand nombre de peuple, & entr'autres de tous les Francs, qui se trouvérent ici. Je fus le seul qui ne lui fis point compagnie, à cause de la mauvaise intelligence qu'il y avoit euë entre nous à la Cour. Le lendemain deux Religieux, qui résidoient en ce païs; sçavoir, le Pere Damase de la Croix, Carme-Déchaussé Italien, & mon Confesseur, qui étoit entretenu des pensions & libéralitez de M. Persius Seigneur Romain, & le Pere Emanuel de la Mere de Dieu, Augustin Portugais, mon ancien ami, partirent aussi avec l'Ambassadeur, pour quelqu'afaires de leur Ordre qu'ils avoient à Ormuz. J'acompagnai ceux-ci, avec tous mes parens & mes principaux domestiques, à cheval jusques dans le même Bourg de *Sceheristan*, où nous nous séparâmes.

L'onziéme de Septembre les Mahométans célébrérent leur grand Bairam, & dès le point du jour tous les habitans sortirent de la ville, & se rendirent en une plaine, dans un lieu où ils font leurs priéres publiques, qu'ils apellent *Meisselle*, pour y prier Dieu pour la santé du Roi Abbas, qui étoit indisposé, quoique sa maladie ne fût pas dangereuse, aussi le vit-on dans la ville trois jours après, de retour de la montagne, où il avoit passé quelques mois à se promener à la fraîcheur. Nous autres Chrétiens faisions ce même jour, fort à

propos, la Fête de la Sainte-Croix, pour qui j'ai eu toujours une singuliére dévotion, & à l'honneur de qui le soir auparavant le P. Jean Tadée, Vicaire des Peres Déchaussez, bâtisa dans son Eglise un jeune Persan, nommé Gelal, de la Province de Susian, après l'avoir suffisament catéchisé. Et parce qu'il avoit été quelquetems mon serviteur, & qu'il avoit commencé dans ma maison à goûter le lait de la pureté de nôtre foi, je voulus être son Parrain, & le tenir sur les sacrez Fonds, & pour la révérence du jour de son Bâtême, je lui donnai le nom de *Cacciatur*, qui est fort commun entre les Chrétiens d'Arménie, & qui signifie en leur langue; *la Croix nous l'a donné*. Deux jours après, un soir fort tard, que j'étois dans la Place publique, avec d'autres de ma compagnie, pour voir & remarquer ce qui s'y passoit, le même Pere presenta au Roi des lettres d'Espagne, venuës par la voïe d'Ormuz, que le Capitaine de la Citadelle avoit envoïées par un homme exprès à Ispahan, à l'Ambassadeur Dom Garcia, pour les presenter au Roi, de la part de Sa Majesté Catholique, & que l'Ambassadeur ne reçût qu'en chemin après son départ de la Cour, ce qui l'obligea de les faire tenir au Pere Vicaire, le supliant de faire sa charge en son absence, comme aïant eu toujours plus de confiance en lui qu'aux Peres Augustins Portugais; non-seulement parce qu'il étoit mieux instruit des afaires de la Perse, y aïant demeuré plusieurs années; plus connu du Roi & de la Cour, & plus aimé du tout le monde; mais aussi

La conversion d'un jeune Mahométan.

aussi parce qu'il étoit Espagnol de nation & Castillan de naissance ; quoiqu'il fût Romain de profession, & envoïé de Rome pour résider en cette Cour, comme l'homme du Pape & du peuple Romain. Dom Garcia, qui étoit entiérement Castillan d'inclination & de naissance, quoiqu'il fut originaire de Portugal, s'atachoit plus étroitement, & s'acordoit beaucoup mieux aux humeurs & aux sentimens de ce Religieux qu'aux Augustins Portugais, qui, suivant l'antipatie, qui est perpétuelle entre ces deux Nations, le tenoient dans le mépris, & lui donnoient quelque sujet dans toutes les rencontres où l'on traitoit des afaires du Portugal, de n'aprouver jamais leur maniére d'agir, ni leur gouvernement. Il y avoit trois Lettres que Dom Garcia envoïoit; l'une du Roi d'Espagne; l'autre de Robert de Scherley, Ambassadeur de Perse vers Sa Majesté Catholique; & la troisiéme, qu'il avoit écrite en chemin; & toutes trois pour moïenner le trafic des soïes & envoïer une armée Portugaise sur la Mer rouge, dont l'Ambassadeur de Perse avoit déja traité avec le Conseil d'Espagne. Le Roi donna ces Lettres au Pere Vicaire pour les interpréter, & lui commanda de retourner le jour suivant pour lui en faire la lecture, avec promesse de lui en faire promtement réponse, & d'expédier au plutôt l'homme du Capitaine d'Ormuz, qui les avoit aportées : personnage pôli & civil au possible. Lui, & le Pere Prieur des Augustins, qui avoit desiré d'y assister, se trouvérent ensemble avec le Pere Vicaire, quand le Roi traita de

cette afaire, & étant retournez le soir au Palais, le même Pere ouvrit les Lettres, & en donna l'interprétation au Roi ; & moi aussi avec lui, comme solliciteur, j'assistai à la lecture. Nous aprîmes ce qu'elles portoient, que le Roi Catholique, à la priére du Seigneur Robert, qui n'avoit pas fait de grandes poursuites à la Cour d'Espagne au nom de son Maître, s'acordoit d'envoïer une armée contre le Turc sur la Mer rouge. Que pour cet éfet il avoit commandé cette année-là cinq Galions, que nous atendions d'un jour à autre avec le Pere Racheté de la Croix, Carme-Déchaussé, qui étoit allé en Espagne avec le Seigneur Robert, & qui étoit en chemin pour retourner & conclure ce Traité avec le Persan, dont l'Ambassadeur étoit resté en Espagne, en atendant la derniére réponse. De plus, que le même Roi Catholique agréoit d'établir le commerce de la soïe de Perse en cette maniére. » Qu'il seroit permis aux » sujets du Persan, Chrétiens ou Mahométans, de transporter la soïe à Ormuz ; » & au cas qu'ils ne la pussent vendre, de » passer jusqu'à Goa, Capitale des Indes ; » & même, s'il leur plaisoit, de la conduire de-là en Portugal, sans rien païer en » partant du Port de Goa, ce qui auparavant ne leur étoit pas permis. Qu'ils ne » païeroient durant l'espace de quatre ans, » que la moitié des impôts à Ormuz, à » Goa, à Lisbonne ; & après ces quatre ans, » les deux tiers. Qu'ils pourroient avoir à » Lisbonne un Consul pour leurs afaires, » qui seroit Persan ou Arménien ; & au défaut des uns & des autres, un Portugais, » &

Proposition d'une Ligue entre l'Espagnol & le Persan.

» & non d'une autre Nation. Que dans Lis-
» bonne, pour la sureté de leurs maisons,
» on leur donneroit deux Desembarqueurs,
» comme ils les apellent, pour connoître
» & juger sommairement, & avec toute
» sorte de justice, des diférends qui pour-
» roient naître entr'eux & les autres Mar-
» chands. Mais qu'au cas qu'ils pervertis-
» sent quelque Chrétien, ou qu'ils blas-
» phémassent contre les mistéres de notre
» créance, ils seroient châtiez. Qu'ils se-
» roient obligez de mettre & emploïer en
» d'autres marchandises les deux tiers de
» l'argent qu'ils reçevroient de la vente de
» leur soïe, & qu'il ne leur seroit permis
» d'emporter avec eux que la troisiéme
» partie de leurs deniers, encor seroit-ce
» à cette condition; qu'étant arrivez à Or-
» muz, ils les convertiroient & emploïe-
» roient en quelqu'espéce de marchandise.
» Néamoins que s'ils vouloient, ils au-
» roient la liberté, étant à Goa, de chan-
» ger les Réales d'Espagne pour la mon-
» noïe de leur Païs. Et qu'enfin ils païe-
» roient à Lisbonne, à Goa & à Ormuz,
» les mêmes droits que les Portugais, de
» toutes les marchandises qu'ils transpor-
» teroient de la Chrétienté en Perse.

En contréchange le Roi Catholique de-
mande réciproquement au Roi de Perse,
» Qu'il lui restituë & remette en même état
» le Bender, ou, comme ils l'apellent, le
» Port de Combru, ruïnant les nouvelles
» Fortifications qu'il avoit fait faire de-
» puis qu'il s'en rendit le maître; & de
» plus, qu'il remit entre les mains du Roi
» d'Ormuz l'Isle de Kesem, & celle de Bar-

» hein dont il s'étoit emparé. « Il est vrai, comme Dom Garcia le faisoit entendre au Pere Jean, que le Roi Catholique ne se fût pas mis beaucoup en peine de Barhein, ni peut-être de Kesem, si le Persan eut voulû s'opiniâtrer & tenir ferme dans le dessein de conserver ses conquêtes; aussi remétoit-il cette afaire au jugement de son Ambassadeur, lui donnant un plein-pouvoir d'en disposer comme il jugeroit à propos. Mais il demandoit constament, que le Persan ne donnât aucune entrée dans ses Ports à d'autres Nations qu'à ses sujets, & surtout qu'il n'y reçût point les Pirates, comme sont entr'autres les Anglois. Dom Garcia ajoûtoit dans la sienne, qu'il se tiendroit tout l'hiver à Ormuz, sans passer outre, atendant la réponse du Roi & la résolution de cette afaire. Le Seigneur Robert ne disoit rien en particulier, s'en raportant à la Lettre qu'il avoit envoïée par le Pere Racheté, qui étoit arrivé avec les Galions. Quant au Roi de Perse, aïant apris de la bouche du Pere ce que ces Lettres contenoient en substance, avant que de les avoir vûës, dit aussi-tôt, que le commerce de la soïe étant une afaire de Marchands, devoit se traiter comme celui des autres marchandises, & la soïe être venduë & livrée au plus ofrant. Ce qui me fait croire que rien de tout ce qu'on a proposé ne sera mis à éxécution; parce que le Persan ne voudra pas refuser l'entrée de son Païs à toutes les autres Nations, ni permettre que ses sujets transportent leur soïe, & celle qui lui apartient, dans les Etats du Roi d'Espagne; mais il voudra qu'elle soit venduë

Traité pour le commerce de la soïe, entre l'Espagnol & le Persan.

duë dans ses terres, pour y atirer l'argent des étrangers, à quoi les Espagnols ne veulent point entendre, & ont raison d'en user de la sorte. Outre cela je me ris qu'il soit jamais dans le dessein de rendre rien aux Portugais de ce qu'il a gagné sur eux; & au reste, qu'on jette des Galéres ou non sur la Mer rouge pour faire la guerre au Turc, c'est une afaire qui le touche fort peu. Toutefois le Roi Catholique, & plus clairement Dom Garcia, donnoient à entendre par leurs Lettres, que si le Roi de Perse refusoit de rendre aux Portugais ce qu'ils prétendoient, leur alliance n'étoit pas pour s'entretenir long-tems, & que les mêmes Portugais se serviroient de leur chant dans cette ocasion; voulant dire qu'ils se serviroient de leurs Galéres, & d'autres qu'ils feroient venir ci-après, pour faire la guerre aux Perses, aux Anglois, & à leurs autres ennemis. Le Pere Vicaire ajoûta sur ce sujet, qu'il avoit une autre laïette pleine de Lettres, venuës de la Chrétienté & écrites de la main du Roi Catholique, qui s'adressoient à Sa Majesté, & qu'il avoit interprétées par son commandement il y avoit déja quelques mois, sans qu'on les eut retirées. N'importe, dit le Roi, sans se mettre beaucoup en peine, en tout cas c'est une boëte pleine de mensonges. Si ce sont des mensonges, repliqua le Pere, je n'en suis pas l'auteur. Je le sai, dit le Roi, aussi ai-je une entiére confiance en vous, parce que je vous connois homme sincére & véritable, qui sans nulle acception des personnes faites profession de dire la vérité; ce que j'ai reconnu par

les Lettres que vous avez interprétées fidèlement, de même qu'elles sont couchées; je veux donc dire que les mensonges sont dans ces Lettres & non dans votre bouche. Je fus émû & me sentis piqué de ces paroles, quoique la bienséance me fit dissimuler pour lors mes ressentimens, aïant bien de la peine à suporter les reproches que ce Roi fait incessament aux Princes Chrétiens, des mensonges & impostures dont leurs Lettres & leurs Ambassades sont pleines. J'avouë qu'il se peut faire qu'au commencement de leurs négociations ils en aïent laissé glisser quelques-unes, non par un dessein prémédité de mentir, mais par une certaine maniére de parler qui est est en usage parmi nous, dont ce Prince a pris chaque parole trop à la rigueur. Nonobstant il me semble que par civilité il ne dévroit point user de ces reproches, principalement quand il traite avec nos Princes souverains. Et puisqu'il agit de la sorte, je serois d'avis que les Chrétiens cessassent pour un tems de lui écrire & de le tenir dans une si haute estime. En éfet, suposé qu'ils prennent les Francs pour des menteurs, & leurs Lettres pour des faussetez, il est plus à propos de ne lui écrire ni mensonge ni vérité, & qu'il aille chercher ceux de qui il a meilleure opinion, & qui lui donnent des paroles plus véritables que ne font les Chrétiens.

Le Roi n'emploïa pas beaucoup de tems à déclarer ses intentions sur cette afaire; parce qu'il avoit ordonné que le *Divan*, ou le Conseil public, se tiendroit le dix-septiéme de Septembre, pour mettre le prix à

la soïe & l'exposer en vente, comme à l'encan, pour être ajugé au plus ofrant & dernier enchérisseur. Pour cette raison on y apella les Arméniens de *Ciolfa*, les Anglois, & même le Pere Vicaire des Déchaussez, au sujet des derniéres Lettres envoïées d'Espagne touchant cette afaire, & on les pria tous d'y mettre chacun leur enchére, puisque la volonté du Prince étoit qu'elle fut donnée à celui qui en ofriroit davantage. Le Pere Vicaire parla le premier, & fit réponse qu'il n'avoit aucun ordre d'Espagne de faire des ofres, mais seulement de traiter du commerce, à certaines conditions, qu'il avoit écrites & interprétées pour les faire voir à Sa Majesté quand elle commanderoit. Les Anglois non plus n'ofrirent rien, comme n'aïans jamais eu le dessein de traiter avec le Roi des marchandises, & beaucoup moins de les acheter à l'encan. Les Arméniens donc furent les seuls qui firent leurs ofres, & qui mirent la soïe à un prix excessif, afin d'en faire ensuite le debit, ofrans cinquante Tomans, qui sont cinq cent Zequins, de trente-six Patmens de soïe, de la mesure du Roi, qui font six cens quarante-huit livres de la nôtre. Le marché fut conclu & arrêté avec eux; & les Anglois qui ne trouvoient pas leur compte à prendre la soïe des Arméniens à ce prix, résolurent de n'en point acheter pour cette année; outre que les Ministres du Roi s'étoient vantez que s'ils l'eussent voulu avoir à ce prix, elle leur eût été ajugée. On disoit de plus, que Sa Majesté ne vouloit pas permettre qu'aucun particu-

lier, qui se mêloit de faire la soïe, la vendit aux Marchands; mais seulement à elle à un bas prix, & peut-être à la moitié moins que les Ciolfalins ne l'achetoient, leur donnant elle-même ses deniers par avance, & après le Roi la revendoit aux étrangers au prix qu'il avoit arrêté. En quoi il faisoit un si grand gain, que certains Marchands ont fait état de huit millions, dont il a augmenté ses revenus par cette invention. On ajoûtoit que ces Marchands, qui avoient déja acheté de la soïe d'autres que du Roi, auroient la permission de la transporter hors du païs, & particuliérement en Turquie, moïennant cinq Tomans, pour la somme que les Ciolfalins avoient oferte le mois précédent.

L'afaire étant ainsi arrêtée, on manda au Palais le Pere Vicaire le troisiéme jour du present mois, sur ce que le Roi voulut avoir la lecture & faire réponse aux Lettres qu'on lui avoit écrites de la Cour d'Espagne. Le Pere y fut à ce commandement, & atendit tout le long du jour sans rien faire, le Roi aïant eu d'autres afaires à traiter qui l'empêchérent de lui donner audience. Le lendemain le Roi se fit aporter par son Secrétaire les Lettres d'Espagne, que le Pere avoit interprétées, & les lût en son absence. Le Secrétaire nous raporta que le Roi s'étoit mis en colére; & que pour ce qui concernoit la restitution des Places, il avoit fait la même réponse qu'auparavant, qu'il n'avoit rien pris aux Portugais, mais à des Mahométans comme lui; & en un mot, qu'il ne vouloit plus en entendre parler. Pour le commerce de

la

la foie, il se moqua des conditions desavantageuses qu'on lui proposoit. Et quant aux afaires de son Etat, qu'il se soucioit fort peu de l'amitié du Roi d'Espagne; qu'il prendroit Ormuz en souflant, & mille autres rodomontades, sans donner aucune réponse par écrit. Cependant après avoir lû toutes les Lettres, il commanda à son Ambassadeur, qui étoit nommé pour l'Espagne, de se préparer à partir au plûtôt, & il lui a déja délivré les Lettres & les expéditions qu'il doit porter avec lui. De plus, l'on sait qu'après avoir fait la lecture de ces Lettres, il fit venir un de ses sujets Mahométans, natif de la ville de Lar ou d'Ormuz, qui avoit une parfaite intelligence de ce païs-là, & s'informa de plusieurs particularitez; comme du nombre des habitans, & de la secte que le Roi d'Ormuz & ses sujets suivoient, s'ils étoient Mahométans Sciaites, comme les Perses, ou Sonnites comme les Turcs; combien de Portugais il y avoit, & plusieurs autres choses semblables, qui concernent le fait de la guerre; & il jura plusieurs fois, par son Dieu & par sa Foi, qu'il feroit la guerre aux Portugais, & se rendroit maître d'Ormuz. Il fit aussi de grandes caresses à cét homme qui lui avoit donné ces instructions, & lui presenta de la viande de son plat d'or, qu'il avoit cependant devant lui. Il donna plusieurs démonstrations extraordinaires de sa colére, se levant souvent de son siége, déchirant en piéces la Lettre de l'Ambassadeur D. Garcia, se promenant par sa salle, & donnant plusieurs autres signes de son déplaisir, en

presence d'*Isaac Beig Corcibasci* son gendre, d'*Isuf Aga*, Chef des Eunuques, d'*Aga Haggi* Maître de la Chambre, & de plusieurs autres qui m'en ont fait le raport. Il ne fit aucune réponse par écrit, comme je viens de dire; mais il donna seulement ordre à son Secrétaire de répondre à D. Garcia, que le Roi son maître avoit écrit de la suite de toute cette afaire par le Pere Racheté de la Croix. Que le Roi de Perse atendroit la venuë de ce bon Religieux; qu'il traiteroit avec lui, & lui découvriroit ses sentimêns. Le Secrétaire prit alors ocasion, quoique hors de tems, selon moi, de lui parler en faveur des PP. Augustins Portugais, qui desiroient avoir la permission d'acheter une place pour y bâtir un Convent & une Eglise. Le Roi au commencement ne fit point d'autre réponse, qu'en barbotant entre ses dents. » Oüi, oüi, une maison, » une maison. Ne veulent-ils point peut-» être en bâtissant une maison, comme cel-» le d'Ormuz, se bâtir une Forteresse? « Sa mauvaise humeur étant passée, il acorda facilement aux Peres tout ce qu'ils lui avoient demandé, & leur donna sa permission par écrit.

Voilà tout ce qui regarde jusqu'à present l'état des afaires publiques; & Dieu veüille qu'il n'y ait aucune mauvaise semence de guerre cachée, qu'on apréhende de voir bien-tôt se lever & croître entre les Portugais & les Perses, ce qui me feroit un extrême déplaisir. Quelques Portugais que j'ai vû ici, m'ont assuré que la Forteresse d'Ormuz étoit imprenable; & je

crains

grains qu'ils ne se raillent un peu trop librement des rodomontades du Roi de Perse. Pour Ormuz, je ne l'ai jamais vû; mais je puis dire que le Persan a assez de pouvoir & les mains assez longues; afin d'y ateindre pour les Portugais. Je les connois pour de braves hommes; mais au reste présomtueux, se fians en leurs forces, & trop passionnez de tout ce qui leur apartient. Dieu les veüille benir, & donner ses lumiéres à ceux qui en ont besoin pour se conduire. Pour mes afaires particuliéres, tout ce que je vous en puis dire, c'est que nous sommes tous dans une parfaite santé, graces à Dieu, quoique mon catharre ait recommencé de m'incommoder un peu la poitrine, depuis que nous sommes entrez dans l'automne; mais je ne sai ce qu'il me prépare pour cet hiver & pour le tems à venir. Or comme je suis assuré des soins & de la fidélité de cet honnête Vénitien, qui a bien voulu se charger de mes Lettres, j'envoïe à Rome par la même voïe un portrait de la Dame Maani ma femme, que mes parens eussent bien desiré garder, qui est tirée au naturel, de la hauteur de la personne, & vétuë à la Syrienne, selon l'usage de son païs, quoiqu'à present elle porte presque toûjours une sorte d'habits. Je suis fâché qu'il ne soit pas dans la perfection que j'eusse souhaité, ne partant pas de la main d'un grand Maître; mais de ce jeune Flamand que j'avois en ma maison, encor n'est-il pas achevé, pour l'absence du Peintre qui s'est retiré. Le côté droit du visage de cette Dame, & sur-tout la partie supérieure, comme l'œil,

Portrait de M. Maani. le sourcil, & ce qui est au-dessus de la jouë est passable, & auroit assez de raport au naturel, si elle paroissoit un peu plus jeune & plus gentille. Le côté gauche n'est pas de la sorte, soit parce qu'il n'est pas encor achevé, ou bien parce que le Peintre ne le peût mieux faire; je le trouve tout de travers, les traits du visage mal faits, & une je ne sai quelle mauvaise grace qui n'est point dans l'original. Ces ornemens de tête, qui sont sur la bande noire, ont plusieurs défauts. Aussi ce manche d'or, & ce poignard des Arabes, qu'elle porte à sa ceinture, qui sort dehors & paroît sous la main droite, est si mal tiré, qu'on ne peut discerner ce que c'est. L'on voit bien ses bracelets d'or, assez gros & ronds, autour du bras gauche, qui descendent sous sa main; mais qui sont pareillement fort mal representez. Le voile qui lui couvre le visage, qui lui pend par-devant jusques sous la ceinture, & qui par derriére finit en pointe, allant jusqu'à terre, est au naturel avec toutes ses couleurs, aussi bien que ces larges manches, qui sont celles de sa chemise de soïe de diverses couleurs. La tenture du pavillon, qui est plus diversifiée & un peu pendante en bas, fait un ombrage sur le tableau; au lieu de ces portiéres élevées que nous avons coutume d'y representer, doit être droite & soutenuë par ces cordons sur deux grandes perches dorées, dont la pointe est enfoncée en terre, de la même maniére que durant l'été nous apliquons des nates à nos fenêtres, pour abatre les ardeurs du soleil, sinon qu'elles sont plus hautes. Le pavé du

balcon doit être un beau tapis de Perse, selon l'usage du païs ; & dans ce champ fait en carré, qui represente au naturel la campagne d'Ispahan, on y doit faire voir en racourci une troupe de monde qui suit le chemin de Baghdad, d'où l'on découvrira de loin une autre grande caravane de Marchands, qui vont & viennent, avec plusieurs chameaux & autres bêtes de charge, & diverses sortes de gens avec leurs divers habits ; mais rien de tout cela n'est encor achevé. Madame Maani tient en sa main une Lettre, pliée à la façon du païs, qu'elle témoigne avoir reçuë, ou vouloir envoïer par la caravane ; c'est-à-dire, par des personnes qui vont & viennent à la file, comme plusieurs ont coutume de faire, quand ils s'aprochent des grandes villes. Outre le portrait de Maani, il y a une autre figure dans son quadre, qui est celui de Martine Géorgienne, Dame d'une assez bonne mine, qui à present est nôtre domestique, & celui de la petite *Mariuccia*, qui étoit alors avec nous, & qui est à present mariée avec un homme de son païs. Celle-ci est dans une posture de faire la réverence à la façon des Géorgiens, tant hommes que femmes, qui passans la main droite sur le bras gauche, & au même-tems fléchissant le genoüil droit jusqu'en terre, en mettans les deux mains l'une sur l'autre, & les apuïans sur l'autre genoüil, qu'ils tiennent droit sans le courber, vous rendent leurs respects de la tête & des yeux. Le vétement de Martine est le vrai habit des Géorgiens, tant pour la forme que pour la matiére, soit qu'on le porte d'une

d'une ſeule ou de pluſieurs couleurs, ſelon la fantaiſie des perſonnes ; & ſa garniture de tête, qui eſt pareillement à leur uſage, n'eſt pas celle des Demoiſelles ou des filles, mais celle des autres Dames. La figure de ſon viſage eſt achevée entiérement, & ſe raporte parfaitement au naturel; elle voudroit ſeulement être plus jeune, & les voiles blancs qu'elle a ſur ſa tête paroîtroient plus déliez, & lui feroient avoir meilleure grace. Patience ; ce Tableau a été tiré comme on a pû, avec beaucoup de précipitation, mais lorſqu'avec l'aide de Dieu l'original ſera arrivé à Rome avec ſes habits naturels, que nous emporterons avec nous, nous en ferons faire un autre qui ſera beaucoup mieux. Cependant il ſervira d'eſſai; & j'ai voulu ſupléer par ma plume au défaut du pinceau, afin que ſi votre Seigneurie voïoit jamais ce portrait à Naples ou à Rome, elle puiſſe connoître de qui il eſt. Je ſuis preſſé de fermer mes Lettres, que je finis avec mes baiſe-mains ordinaires que je vous fais, & à tous mes autres amis, ſupliant Nôtre-Seigneur de vous remplir de ſes plus grandes bénédictions.

D'Iſpahan le 21. Octobre 1619.

Fin du Tome IV.

TABLE

TABLE DES MATIERES

Contenuës dans le quatriéme Volume des Voïages de Pietro della Vallé.

A.

Abri-

Am-

B. *Babà*,

B.

E.

Escla-

G.

H.

I.

K.

L.

M.

Meis-

N.

O.

P.

Au

Pi-

Pre-

Q.

R.

Reine

de-

S.

V.

Vase

Z.

Fin de la Table du Tome IV.





